NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

29. JAHRGANG

1928

HERAUSGEBER

ARTHUR LÅNGFORS
AO. PROFESSOR DER ROMANISCHEN PHILOLOGIE

UND

HUGO SUOLAHTI
ORD. PROFESSOR DER GERMANISCHEN PHILOLOGIE

SWETS & ZEITLINGER N.V.
AMSTERDAM - 1967

Reprinted by permission of the
Modern Language Society, Helsinki

Inhaltsverzeichnis.

I. Aufsätze.

Seite

Furuhjelm, Åke, Ein Fall von Modusassimilation 81
— » —, Einige Fälle von Kopulaersatz durch *Verba eundi* 78
Hirn, Yrjö, La verrière symbole de la maternité virginale 33
Jeanroy, A., Études sur l'ancienne poésie provençale, III 209
Karsten, T. E., «Deutsche» Rassenfragen 57
Katara, Pekka, Das Predigtmärlein von der unvollkommenen Beichte eines Königssohnes 74
Krappe, Alexander Haggerty, The Sources of the *Saga af Herrauði ok Bósa* 250
Långfors, Arthur, Li Romans du Vergier et de l'Arbre d'Amors 3
Laurila, K. S., Sprache und Anschauung 120
Malin, Aarno, Un fragment de légendaire de Langres, du XII^e siècle 101
Öhmann, Emil, Hyperhochdeutsche Formen in mitteldeutschen Mundarten 64
Petersen, Holger, Remarques critiques sur l'édition de la *Vie de saint Eustache* par Pierre de Beauvais 111
Pipping, Hugo, Zur Lesung und Deutung von Hóvamól 39 83
Söderhjelm, Werner, Notice sur la *Copia Exemplorum* du confesseur de sainte Brigitte 87
Suolahti, Hugo, Zur Bedeutungsgeschichte des Verbums *lassen* .. 45
Tallgren, O. J., Un point d'astronomie gréco-arabo-romane. A propos de l'Astronomie espagnole d'Alphonse X 39
Wallensköld, A., Lat. mīrābĭlia dans les langues romanes 108

II. Besprechungen.

Armstrong, L. E., & Ward, I. C., Handbook of English Intonation *(A. Bohnhof)* 269
Basler, O., s. *Schulz.*
Behrens, D., Über englisches Sprachgut im Französischen *(A. Wallensköld)* 186
Brunot, F., Histoire de la langue française, IV & IX *(A. Wallensköld)* 178
Camerlynck, G., A Handbook of English Composition *(A. Bohnhof)* 191
Cohen, G., Histoire de la mise en scène dans le théâtre religieux français du moyen âge *(A. Wallensköld)* 185
— » —, Le Théâtre en France au moyen âge, I *(A. Wallensköld)* 263

Seite

Crescini, V., Manuale per l'avviamento agli studi provenzali *(A. Wallensköld)* ... 188
Cronwall, U., Engelsk grammatik för skola och självstudium *(A. Furuhjelm)* ... 192
Eckhardt, A., Les idées de la révolution française en Hongrie *(G. Weöres)* ... 187
Festschrift Fr. Kluge dargebracht *(H. Suolahti)* ... 163
Kraus, C. v., Mittelhochdeutsches Übungsbuch *(H. Suolahti)* ... 167
Lindqvist, N., Bjärka-Säby ortnamn *(T. E. Karsten)* ... 176
Murrell, E. S., *Girart de Roussillon* and the *Tristan (A. Wallensköld)* 183
Nickel, E., Studien zum Liebesproblem bei Gottfried von Strassburg *(H. Suolahti)* ... 171
Philologische Studien aus dem romanisch-germanischen Kulturkreise, Karl Voretzsch zum 60. Geburtstage *(A. Långfors)* ... 267
Rosenfeld, H.-Fr., Mittelhochdeutsche Novellenstudien *(H. Suolahti)* 168
Sandfeld, Kr., Balkanfilologien *(A. Wallensköld)* ... 190
Schmidt, P. W., Die Sprachfamilien und Sprachenkreise der Erde *(G. Schmidt)* ... 149
Schulz, H., und *Basler, O.*, Deutsches Fremdwörterbuch, II *(H. Suolahti)* ... 175
Schürr, Fr., Barock, Klassizismus und Rokoko in der französischen Literatur *(A. Wallensköld)* ... 263
Strohmeyer, H., Methodik des neusprachlichen Unterrichts *(A. Wallensköld)* ... 262
Studier i modern språkvetenskap, utgivna av Nyfilologiska Sällskapet i Stockholm, X *(A. Wallensköld)* ... 264
Walter, M., Französisches Unterrichtswerk für höhere Schulen *(A. Wallensköld)* ... 185
Ward, I. C., s. *Armstrong.*
Weinkopf, E., Naturgeschichte auf dem Dorfe *(R. Riegler)* ... 256
Wirth, A., Beiträge zur Volkskunde in Anhalt *(R. Riegler)* ... 258
Wukadinović, Sp., Goethe-Probleme *(H. Suolahti)* ... 172
— » —, Franz von Sonnenberg *(H. Suolahti)* ... 173

III. Eingesandte Literatur.

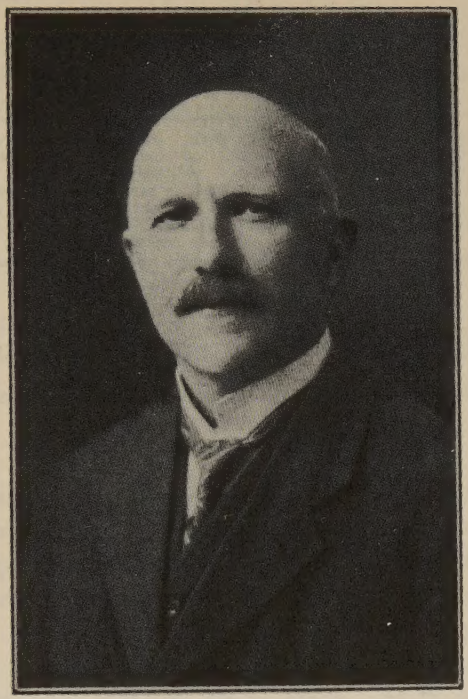
Zur Besprechung eingesandte Arbeiten ... 193, 273
Schriftenaustausch ... 203, 284

IV. Mitteilungen ... 206, 288

UNO LINDELÖF

ZUM 60. GEBURTSTAGE

30. 3. 1928



A. Ludwich.

NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

Herausgegeben vom Neuphilologischen Verein in Helsingfors

Redaktion:

A. Långfors
ao. Professor der romanischen Philologie

H. Suolahti
Professor der germanischen Philologie

XXIX. Jahrgang

Jährlich acht Nummern. Jahrespreis Fmk 35, bei der Redaktion Fmk 30 (nur für Finnland). Die Mitglieder des Vereins erhalten das Blatt unentgeltlich. — Beiträge, sowie Bücher und Zeitschriften bittet man an Prof. A. Långfors (Myntgatan 3 B), den Abonnementsbetrag und Bestellungen früherer Jahrgänge an den Schriftführer der Redaktion, mag. phil. Åke Furuhjelm (Rödbärgsgatan 1 B) einzusenden.

1928

Li Romans du Vergier et de l'Arbre d'Amors.

(Paris, Bibliothèque nationale, fonds français 847)

Le manuscrit.

Le manuscrit français 847 est un recueil factice composé d'au moins trois volumes originairement distincts. Les parties lyriques de ce volume sont généralement désignées par le sigle *P*, d'après le système de Schwan (*Pb*[6] de Raynaud). *Li Romans du Vergier et de l'arbre*[1] *d'Amors* précède (fol. 204—210 [b]) la dernière partie lyrique, qui comprend des chansons et jeux-partis d'Adam de la Halle. Si la copie des pièces lyriques peut encore être attribuée au XIII[e] siècle, la main qui a copié le *Roman* se révèle plus récente et ne pourrait être antérieure au XIV[e].

Le *Roman* est une allégorie où l'amour est comparé à un arbre. Ce thème n'est pas rare dans l'art du moyen âge.

[1] Et non *de l'arche*, comme l'imprime erronément G. Raynaud, *Bibliographie des chansonniers français*, I, 123. Cf. A. Jeanroy, *Bibliographie sommaire des chansonniers français*, p. 8, et F. Gennrich, *Die beiden neuesten Bibliographien altfranzösischer und altprovenzalischer Lieder*, p. 304.

H. Suchier et A. Birch-Hirschfeld[1] ont reproduit une miniature ornant un exemplaire du *Breviari d'amor*, du XIV^e^ siècle, conservé à la Bibliothèque de l'Ermitage, à Pétersbourg, où les branches de *l'arbre d'amor* sont représentées par différentes vertus: *savieza, entendemen, esperança*, etc. Le manuscrit français 9.220 de la Bibliothèque nationale (XIII^e^ siècle) contient une miniature analogue, qui occupe en entier la première page de ce volume de grand format. Dans la littérature française le sujet a été traité, en dehors du nôtre, au moins dans deux autres poèmes, dont l'un, anonyme, se trouve dans le manuscrit 2.200 de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, et l'autre, par un certain Raimont Badaut, dans le manuscrit 24.432 de la Bibliothèque nationale[3]. Si le sujet de ces trois poèmes est le même, la manière dont il a été traité montre qu'il sont indépendants entre eux. Je publierai prochainement le texte du manuscrit de la Bibliothèque Sainte-Geneviève.

Analyse du poème.

L'amour est comparable à un arbre.

L'arbre est planté dans un verger, et pour qu'il croisse et porte des branches, des feuilles, des fleurs et des fruits, il faut en arroser la racine. Le Verger d'Amour est le cœur, sa racine est la «Connaissance», qui soutient les bonnes qualités (22). Pour l'arroser il faut la «Volonté», et, au lieu d'eau, quatre choses[4] (énumérées ci-dessus). Amour a quatre qualités, qui figurent les branches de son arbre, et de ces branches poussent les petits rameaux (34). Ces qualités sont

---

[1] *Geschichte der französischen Literatur*, I, 92.

[2] Voir *Romania*, L, 19.

[3] Voir A. Thomas, *Histoire littéraire de la France*, XXXVI, 668.

[4] Le texte n'est pas clair. Les v. 25 et suiv. semblent dire que les quatre qualités dont il va être question arrosent la racine de l'arbre d'Amour, mais aux v. 30 et suiv. ces mêmes qualités deviennent des branches de l'arbre où poussent les petits rameaux, c'est à dire des qualités subsidiaires.

loyauté, largesse, prouesse, courtoisie. Leurs effets sont décrits ensuite.

De la loyauté viennent l'honneur (51), la discrétion (52), la fidélité (55) et d'autres qualités similaires.

La largesse est la qualité essentielle de celui qui veut acquérir une bonne renommée. La générosité des amants riches profite aussi aux amants pauvres sous la forme des fêtes brillantes que ceux-là donnent. Aucune femme ne peut, sans encourir le blâme, aimer un homme dépourvu de cette qualité (80).

La prouesse pousse les amants à se distinguer par les faits d'armes, aux tournois comme à la guerre. Une femme de bien ne saurait aimer un lâche (92).

De la courtoisie naissent la «joie» et la «joliveté», c'est à dire les qualités mondaines par excellence, l'art d'honorer ceux qui y ont droit, l'art de bien parler, surtout aux femmes (104).

Ce sont là les quatre branches principales de l'arbre d'Amour et les petits rameaux qui y poussent. Maintenant je parlerai des feuilles, des fleurs et des fruits (112).

Les feuilles qui tremblent au vent, ce sont les paroles échangées entre ami et amie. Il y en a de vraies et de fausses, mais un amant sincère dit toujours la vérité (118).

Les fleurs sont les actes de prouesse qui renouvellent l'Amour et le maintiennent en vigueur.

Les fruits sont la renommée qu'acquiert l'amant. La saveur (des fruits) est le bien qu'il obtient lorsqu'il se maintient loyalement.

Mais les qualités ne peuvent se maintenir en vigueur sans l'aide de la Volonté et le soutien de la «Connaissance», qui est à l'amour ce que la racine est à l'arbre. De même qu'un arbre périt lorsque sa racine meurt, de même une qualité qui n'est pas soutenue par la «Connaissance» perd sa vitalité (150).

Au sommet de l'arbre d'Amour doit être Mesure qui couronne les quatre qualités, de même qu'une pierre précieuse est enchâssée dans un anneau. Si Mesure est au sommet

et Connaissance à la racine, cela fait que les qualités des amoureux seront parfaites. Mesure les garde du trop et du trop peu: car elle ne veut pas qu'en amour on se hâte ni n'hésite trop. Une femme trop empressée serait considérée comme folle. S'il est vrai qu'un amant ne doit demander à sa dame rien qui puisse lui nuire, celle-ci, d'autre part, ne doit pas le repousser lorsque le moment opportun sera venu (184). Si tous les deux sont gouvernés par la mesure, leur amour peut durer toujours. Mais ils doivent surtout se garder de prêter foi aux bruits malveillants répandus par les médisants. Car dès qu'un amoureux trop crédule se laisse détacher de sa dame et se tourne vers d'autres amours, c'est comme si l'on séparait l'arbre d'Amour de sa racine. Donc, celui qui possède un amour fidèle doit le garder précieusement, car il n'y a rien qui vaille davantage: plus on en donne ou en reçoit plus il croît (202). Voilà pourquoi toutes les dames de bien et tous les chevaliers doivent s'efforcer de maintenir l'arbre d'Amour.

Voilà l'arbre d'Amour au complet, il n'y a plus qu'à protéger le verger contre les méfaits des malveillants. C'est Valeur qui en sera le mur. Au dedans seront tous les vrais amants et toutes les dames de bien, et en dehors seront ceux qui l'attaqueront, savoir les faux amants, les dames sans amour et ceux qui appartiennent à leur suite, les avares, les lâches, les vilains, les «démesurés», les maris jaloux, les médisants, les flatteurs, les cordeliers, les prédicateurs, les béguins, les hypocrites, tous les gens qui n'apprécient pas Amour et Jeunesse, Valeur, conversation et courtoisie (250). Cent fois plus nombreux que les vrais amants, les faux amants se préparent à abattre l'arbre d'Amour. Mais le verger est protégé par Valeur et a pour garnison l'armée des amoureux sincères (255).

Pendant que les «fins» amants et les dames «de prix» se divertissent dans le verger, un espion vient de l'armée ennemie pour leur annoncer que celle-ci viendra l'assiéger. Les défenseurs préparent des machines de guerre et mettent le verger en

état de résister à l'attaque. Au troisième jour, en effet, l'ennemi amène huit bataillons (*eschieles*) devant le château (290).

La première *eschiele*, qui forme l'avant-garde, s'appelle «Desconoissance», la seconde, Jalousie, la troisième, Déloyauté, la quatrième, Convoitise, la cinquième, Méchanceté, la sixième, Vilenie, la septième, qui est l'arrière-garde, Démesure (316). L'ennemi a pour coureurs les cordeliers et les prédicateurs, les béguins et les nonnains, les hypocrites et les chapelains, leurs armes sont les fausses paroles et la flatterie. Ceux qui sont dedans montent sur les murs. Un cordelier parle au nom des assiégeants et, à la demande d'une dame, déclare qu'ils veulent dévaster le verger (342). L'avant-garde commence l'assaut (356), les jaloux lui viennent à la rescousse (378). Leurs attaques sont repoussées. Le lendemain matin deux béguines viennent proposer aux assiégés de se rendre. Cette proposition, rejetée, est suivie d'une nouvelle bataille. Après un conseil tenu dans le camp des faux amants, deux frères viennent proposer une trêve. Celle-ci acceptée, une dame du camp ennemi vient aux assiégés et déclare qu'elle se repent d'avoir combattu Amour et révèle les intentions perfides des assiégeants. Ceux du verger rangent leurs *eschieles*, dont celle de Prouesse est la première (542), livrent aux traîtres une bataille victorieuse et font de nombreux prisonniers (561). Les dames du verger prient que les dames emprisonnées soient mises en liberté à la condition qu'elles promettent d'aimer désormais loyalement. Les autres resteront en prison jusqu'à ce que deux dames de grande valeur aient statué sur leur sort : ce sont la vicomtesse de Conart (?) et la *preus dame* d'Audenarde (611). Que Dieu leur donne de prendre telle décision que personne ne puisse les en reprendre et que personne d'entre ceux qui ont plaidé pour la trahison n'y trouve pardon (628).

Les destinataires.

La mention des deux dames appelées comme juges est à considérer comme une dédicace. Qui sont-elles? Le

nom d'origine qui désigne l'une, Audenarde, est clair. Une dame d'Audenarde figure dans la poésie lyrique du XIII^e siècle: Béatrice, célébrée par Guillebert de Berneville[1]. Mais il n'y a aucune raison d'identifier celle-ci à la dame d'Audenarde mentionnée dans le *Roman*. L'autre nom est beaucoup moins clair: vicomtesse de Couart, Conart, Tonart, Touart? En cherchant à élucider cette question, j'ai été frappé par le fait qu'à peu près le même nom figure dans un passage de *Guillaume de Dôle* (v. 5408):

Uns chanterres de vers Tonart
Qui estoit au seigneur de Hui.

Le glossaire explique: »Nom de lieu; peut-être faut-il lire Touart (Thouars, Deux-Sèvres).» La correction proposée par l'éditeur de Guillaume de Dôle m'a semblé peu convaincante: d'abord le nom de Thouars a un *s* organique (ce qui, à vrai dire, n'empêche pas nécessairement que le nom n'ait pu être altéré par un scribe), puis la mention de Huy, au vers suivant, m'a fait penser qu'il s'agissait peut-être d'un nom de lieu belge. N'ayant pas à ma disposition les instruments de travail nécessaires pour faire des recherches dans cette direction, j'ai soumis la question à M. Alph. Bayot. Après les recherches minutieuses que M. Bayot a pris la peine de faire, le problème n'est pas définitivement résolu; mais il semble qu'avec les données fournies par le texte, et dans l'état actuel de nos connaissances, on ne puisse pas arriver à un résultat plus sûr. Je ne saurais mieux faire que de reproduire ici les passages de la lettre de M. Bayot qui concernent cette question.

«Je ne trouve dans la Belgique, ancienne ou moderne, aucun lieu dit *Coart, Conart, Couart, Thoart . . ., Toart, Tonart, Touart*. J'ai consulté des répertoires usuels tels que Jourdain et Van Stalle, *Dictionnaire de géographie historique de Belgi-*

[1] Éd. Waitz, n:o I. Cf. *Recueil général des jeux-partis*, I, Introduction, p. L.

que; Guyot, *Dict. des communes, hameaux ... de Belgique;* Ph. Van der Maelen, *Dictionnaire géographique de la province de Liége*, Bruxelles, 1831, ... *de la prov. de Namur*, 1832. En outre, Herckenrode, *Nobiliaire des Pays-Bas et du comté de Bourgogne*, Gand, 1862—66, 5 vol. 8:o. Pour la période ancienne, J.-Th. de Raadt, *Sceaux armoriés des Pays-Bas et des pays avoisinants*, Bruxelles, 1897—1909, 4 vol. 8:o; puis les cartulaires et chroniques publ. par la Commission royale d'histoire, spécialement ceux du pays de Liége; Alph. Wauters, *Table chronologique des chartes et diplômes imprimés concernant l'hist. de Belgique*, continuée par Bormans et Halkin, t. I, 1866, à XI[2], 1912, 4:o (Commission royale d'histoire), etc. J'ai vu aussi Förstemann, *Altdeutsches Namenbuch*, qui cite des noms de chez nous.

Tout ce que j'ai relevé, c'est, dans Rietstap, *Armorial général*, les noms de famille *Tonnars* (Lorraine) et *Thonar* (Pays de Liége), sans autre détail.

J'ai consulté aussi plusieurs de mes collègues, mais sans plus de succès.

En revoyant l'extrait que vous me donnez du *Romanz du vergier et de l'arbre d'Amors:*

> Ce est la vicontesse a dire
> De Couart ...
> Et la preus dame d'Audenarde,

je me demande s'il faut écarter, dès l'abord, l'hypothèse de Thouars (Deux-Sèvres). *Vicomte* n'est pas un titre nobiliaire au moyen âge; c'est une fonction correspondant à celle de châtelain. Il me paraît impossible qu'il y ait eu, en Belgique, un château de ce nom, à ce point ignoré de tous les ouvrages que je viens de citer. Or le hasard m'a appris qu'il y avait précisément un *vicomte* à Thouars. La table de Wauters, citée plus haut, t. III, p. 356, mentionne, sous la date du 4 mai 1212, une lettre écrite par Jean, roi d'Angleterre, au vicomte de Thouars, au sujet du comte de Boulogne, que l'empereur Othon envoyait en Angleterre en

promettant que le comte se montrerait fidèle partisan du roi (publiée dans Rymer, *Fœdera*, éd. anc., I, *157*, éd. nouv., I, 1, 104; Hardy, *Rotuli litterarum clausarum in Turri Londinensi asservati*, I 129). A la table, Wauters identifie Thouars avec la ville du département des Deux-Sèvres. A moins qu'il ne s'agisse d'une autre localité, du Nord de la France, par ex.?

A propos du même texte, êtes-vous fixé sur *la preus dame d'Audenarde?* Il y avait, dans cette ville de la Flandre, un seigneur. Mais il s'y trouvait aussi un hôpital noble. On ne peut sans doute pas songer à la prieure de celui-ci?

Le *Hui* cité dans *Guillaume de Dôle*, v. 5409 et 5514, paraît bien être la ville de Huy, dans la province de Liége, puisque d'autres villes de la même région sont également nommées et qu'il y a ce trait de la chaudronnerie en cuivre.[1] Mais *Uns chanterres de vers Tonart...?* Mot altéré, nom fantaisiste (cf. Introduction, p. XLIV)? A quoi se rapporte le vers *Qui estoit au segnor de Hui?* Au *chanterres* ou à *Tonart?* Ces noms propres se trouvent à la rime et je me demande, dès lors, s'il faut les prendre au pied de la lettre. Ou bien encore, à la rigueur, le ménestrel ne pourrait-il être originaire du pays de Thouars et se trouver au service du seigneur de Huy?»

Langue de l'auteur.

Le texte de l'unique manuscrit est très corrompu et le sens exact de nombreux passages reste obscur. Quant à la langue, l'étude des rimes donne un résultat assez décevant. On trouve simultanément, d'une part, des rimes comme *cevauchee: armee* 320, *entree: cevauchee* 516, et, d'autre part, *brochie* (subst.): *cevauchie* 472. Les formes normales sont, en français du centre, *chevauchiee*, en picard

[1] Dans un passage de *Guillaume de Dôle*, qui voisine avec le passage cité ci-dessus.

cevaucie (kevaukie). Or, la rime *prisies: amies* 230 indique la réduction «picarde» *-iee, -ie*. Puis, *e* et *ie* riment ensemble: *hastier* (pour *haster*): *targier* 176, *parler: traiter* 412, *comencerent: greverent* 486, *confermerent: conseillierent* 498, *rendés* (corrigé après coup en *rendiés*[1]): *fachiés* 346. Si donc on admet que *ie* peut rimer avec *e*, l'auteur aurait employé parallèlement la forme du français du centre *chevauchiee* (ou plutôt, avec la réduction de *ie* à *e*, *chevauchee*) et la forme «picarde» *cevaucie*. Picards sont aussi *deveront* 617 (en trois syllabes), et les rimes entre *s* et *z* (*petis: repris* 2, etc.). Mais un trait essentiellement «picard» manque: *en* et *an* riment ensemble (*vent: amant* 114, *coraument: disant* 118, *briement: faillant* 142, *legierement: mesdisant* 190). La désinence *-ois* à la 2e personne du pluriel est assurée par la rime *decevrois: fois* 422. Il est de moindre importance, au point le vue linguistique, que les rimes soient souvent peu exactes: *s* (*z*) et *t* riment ensemble (*vaillans: ensement* 204, *gens: briement* 290), de même *r* et *s* (*priier: deigniés* 522). *Pris: jolis* (cas suj. du pluriel) présente une faute de déclinaison. La mesure des vers exige qu'aux v. 322 et 489 on compte *preecheeurs, preecheeur* pour un mot de quatre syllabes, bien que le copiste écrive *preecheurs, preecheur*; mais le vers 564 est correct si l'on ne donne, comme le copiste, que trois syllabes à ce mot (*amor: preechor*).

Ainsi, l'auteur se serait servi de formes appartenant à différents dialectes. La réduction indiquée en dernier lieu (*preechor* à côté de *preecheeur*) ainsi que la réduction de *ie* à *e* semble prouver que nous avons affaire à un texte qui, tout au moins dans sa forme conservée, n'est pas antérieur au XIVe siècle.

---

[1] *Rendés* est bien la forme du subjonctif aussi au v. 413 (*armés*).

(Paris, Bibliothèque nationale, fonds français 847, fol. 204)

Li Romans du Vergier et de l'Arbre d'Amors.

Si com l'arbres qui est petis
U vergier plantés et repris,
Et qu'il veut qu'il devieigne grant,
Floris ne foillus ne frouchant,
A mestier qu'arose souvent
La raïz, car naturaument
Se tient vert por la refrescir
De l'eve et par le bien norrir,
Einsi creist jusque Nature
Le fait remaindre en sa mesure,
Jetent branches et rains et flours,
Dont naist fueille, fruit et savours,
Et einsi dure longement
Se la raïz ne vait faillant;
Autretel puet l'en d'amors dire,
Por verité, sans contredire,
Quant l'arbre se puet aesmer
Amors, qui le voir veult crïer,
Q'el vergier que j'apele cuer
Se plante et n'en part a nul fuer,
Et sa raïz est conoissance,
De bones teches soustenance,
Et por jeter l'eve i couvient
Volentés qui tous biens maintient
Q'eu lieu de l'eve est besoing grant
Que giet .iiii. choses vaillant *(fol. 204 b)*
Por la raïs faire arouser,
S'amors se doit vivre et durer.

Le titre a été ajouté par une main moderne, d'après l'explicit.

3 qu'il, «*si l'on*» — 4 fronchant — 7 *Il faut probablement corriger* la rafrescir *en* le *(c'est-à-dire l'arbre)* rafrescir — 9 *Vers trop court; il faut peut-être corriger* Einsi creist il — 11 Jetent *est pour* Jetant — 28 Domors se.

Einsi croist et norrist amors
O les .iiii. teches meillors
Qui el lieu des branches sunt mises
De l'arbre d'amor et assises;
Et aprés de ces branches vienent
Li raim, qui a celes se tienent,
Teuls con vos m'orrés deviser
Aprés les teches et conter.

La premiere teche d'amor
Est loiautés por la meillor,
Et la seconde c'est largesce,
Et aprés la tierce proësce,
Et la quarte c'est courtoisie.
Cestes sunt, qui le voir en crie,
Les .iiii. teches plus amees
En boine amor et plus loees
Et par coi vaut mix boine amors
Qui amende tous les meillors
Et fait les mauvais mix valoir,
Puis qu'il les tient en son pooir.
Car de loiauté fine et pure
D'amors vient raisons et droiture,
Honeurs et pris et croissement, *(fol. 204 v°)*
Ferme fois et drois celement,
Conseil de tous biens aviver
Et de tous maus a eschiver,
Fins prametres a ferm antendre,
Vertés, dont je di sans contendre
Sans loiauté ne puet durer
Amors, florir ne fruit porter.
Pour ce doit vivre loiaument
Qui la joie d'amors atent,

---

56 *Faut-il corriger* Vertes *en* Certes?
59 ce *manque.*

Car il n'est droit que faus amans
Soit de loial amor joians.

Et de largesce muet et vient
Doner, qui fin amant contient,
Car de largesce m'est avis
Qu'en en conquiert et los et pris,
Et vient a meint povres vaillans
Ricesce de larges amans
Faire festes, biau maintenir,
Biau conquester, boin retenir,
Qu'il n'est raisons ne valors bone
Qui tout retiegne, qui tout done.
Car doner doit et retenir
Qui velt largesce maintenir,
Car largesce tourne a noient
Qui ne soustient ce qu'il enprent. *(fol. 204 v° b)*
Et qui veult d'amors joie avoir
Soit bien larges de son pooir,
Car dame fait trop a blasmer
Qui nul ami consent amer.

De proësce muet hardemens,
Biaus hernas et biaus garnemens,
Voliers de soi metre en essai,
De corage vaillant et gai,
Batailles et tornois querant,
Guerres cercant, pris conquerant
D'armes, qu'en amor a mestier;
Qui en veult avoir bien entier
Doit estre hardis et vaillans,
Si que li pris en soit garans.

---

76 *Sens?*

80 *Vers corrompu; corriger peut-être* Qui vil ami (*cf. v.* 92) — 82 hernas *est écrit en abrégé* (h'nas).

Car la dame a peu de valour
Qui a couart done s'amour.

De cortoisie est verités
Que maint joie et jolivetés,
Cuers d'acuillier et d'anorer
Ceus qui l'en doit honeur porter,
Et veult cortois ensegnemens,
Nés parlers et respons plaisans
Pour offrir douce conpaignie;
Tout ice muet de cortoisie.
Dont qui d'amors veut bien joïr *(fol. 205)*
Doit estre cortois sans faillir,
Car vilains amans anuieus
Ne doit estre d'amors joieus.
Or vos ai les branches moustrees
D'amors et par droit devisees
Les reins qui muevent ensement
De ces branches diversement,
Et aprés vos ferai savoir
Des fuelles queles sunt, por voir,
Et des flors de l'arbre d'amor
Et du fruit et de la savor.

Les fuelles qui tranblent au vent
Sont li dit d'amie et d'amant.
Li un sunt vrai, li autre vain,
Car il ne sunt pas tout certain;
Mais qui bien aimme coraument
Doit estre tous jours voir disant.

---

94 maint, *corr.* vient(?) — 95 *Le ms. porte* Curs, *avec un* e *ajouté en interligne*; d'acuillier *doit sans doute être corrigé en* d'acuillir *ou* d'acueillir; *le ms. porte* damorer, *avec l'*m *expontué et surmonté d'un* n; *ce vers, qui ne s'accorde pas avec le contexte, doit être corrompu.*

113 Des *(fausse initiale, mais* l *minuscule qui a été tracé pour servir d'indication au rubricateur est très net).*

Les flors sunt li fait de valor
Que il covient a fine amor
Et par quoi amors refrescist
Et ronovele et reverdist.

Li fruis est li los et li pris
Que conquiert li vailans amis,
Dont il est loiaument amés
De cele a cui s'est tous donés. *(fol. 205 b)*

La savors est le bien qu'il prent
Quant il se contient droitement
De cors et de fais et de dis,
O les teches qu'a la raïs
De l'arbre d'amors ont mestier
A qui aimme de cuer entier,
Que qui veult qu'amors longement
Dure vert, le tresfrescement
Des teches i covient sovent
Et que volentés boinement
Les i giet et avoec i viegne,
Et conoissance les soustigne.
Car teche qui n'est soustenue
Par conoissance, en est perdue,
Qu'ainsi con l'abres muert briement,
Quant la raïs li vait faillant,
Et itant com la raïz dure
Vive, remaint vis, par nature
Muert la teche qui ne soustient
Conoissance qui la maintient,

---

122 *Le ms. porte bien* ronouele *et non* renouele.

127 *A la fin de* bien, *une lettre (probablement un* s) *a été grattée* — 130 *Ce vers paraît corrompu*; o *a peut-être été mis à la place de* 9 (= Con) — 131 *Le* t *de* ont *a été ajouté en interligne* — 132 A *est peu distinct* — 133 Que *a le sens de «car»* — 134 le tres frescement — 136 boinenement — 145 qui *est pour* que.

Et itant com est soustenue
Par conoissance, ele est tenue
Pour boine, car conoissemens
Est du tout biens soustenemens.

Bien est formés l'arbres d'amor, *(fol. 205 v°)*
Et pour qu'il ait plus de valor
Covient sour la cime mesure
Metre, pour droit et pour droiture,
Qui les .iiii. teches chatel;
Qu'ainsi con la pierre en l'anel
S'avient et mesure, s'afiert
Sus les .iiii. teches et iert;
Et se mesure est desus mise
Et desous conoissance assise,
Bien sai que les teches seront
Fines ne jamais ne faudront
Quanet la conoissance crie
Fins amans et loial amie
Con se puissent en droit d'amor
Dunt plaisir et faire honor,
Et mesure i covient pour garde,
Qui le peu et le trop esgarde,
Et au leu et a l'estement
De ceus qui s'aimment coraument,
Car ne veult mesure en amor
Que trop se hast ne trop demor;
Car se la dame se hastoit,
Por fole tenue en seroit.
Pour ce ne se doit trop hastier
Boine dame ne trop targier, *(fol. 205 v° b)*
Ne li amis, ce di pour voir,

---

150 biens *est pour* bien.

153 la cuue — 155 *Faut-il corriger* Qui *en* Que? — 163 Quanet *est peut-être pour* Qu'avec — 166 *Hiatus* — 169 alestement.

Ne doit de sa dame voloir
Nule riens par mal qu'en puist traire
Qu'ele ne puist et doie faire,
N'ele ne li doit dire non
Quant elle verra la saison
De faire plaisir ne de prendre,
Ne ne s'en doit vers li deffendre.
Et s'andoi sunt amesuré,
Ensi con je l'ai devisé,
Tous tans puet lor amor durer,
Se andui se veulent garder
Quant ne croient legierement
L'un de l'autre nul mesdisant;
Car durer ne puet bienvolance
Puis qu'i queurt legiere creance
Ne son cuer torne a autre part,
Que por le tourner se depart
La raïz et l'àbres d'amor.
Dont cascuns qui aimme s'amor
Doit garder fine amor quant l'a,
Car jamais nul tresor n'ara
Tant fin, tant cier, tant precïeus,
Car il est si tres gracïeus
Que qui plus en done n'en prent *(fol. 206)*
Plus croist, plus plaist et pour .i. c.;
Pou qoi toutes dames vaillans
Et tout chevalier ensement
Qui bien aimment doivent pener
A l'arbre d'amors bien garder,
Si qu'adés tant loiaument aim
Qu'il n'en fraigne branche ne raim
Par qu'en chiee fuelle ne flours,

185 Et se andoi sunt a mesure — 189 *Corriger* Quant *en* Qu'ainc — 191 bien volance — 196 *Il faut probablement corriger* s'amor *en* d'amor — 203 Pou qoi *est pour* Pour qoi.

Ne n'en perge fruit ne savours,
Car nus ne puet sans fine amor
Pour rien avoir fine valor.

Or est l'arbres d'amors conplis
De teches, de fais et de dis.
Riens ne faut au conplissement,
Mais qu'il demeurt seürement,
Et si sai bien qu'il est mestier
Que l'en cloe si son vergier
Que riens n'i puist estre nuisans,
Car trop ara de malvoelans.
Pour ce est clos, en liu de murs,
De valeur, pour estre seürs.
Li vergiers est l'arbre d'amor
A tous ceaus qui aimment amor
Et o les vaillans qui seront
Dedens, qui l'arbre deffendront, *(fol. 206 b)*
Qu'ainsi con les teches plaisans
O tout les chevaliers vaillans
Et toutes les dames prisies
Qui aimment bien et sunt amies
Seront ens pour l'arbre deffendre,
Et dehors seront pour contendre
Et pour le vergier asalir
Cil qui amor voelent traïr,
Et les dames qui sans amor
Vienent, qui n'aimment pas valor,
Et chevaliers desconoissans
Et faus et escars ensement
I seront, et couart prové,
Et vilain et desmesuré
I vendront et mari jalous
Et mesdisant et enuious,

---

220 voelans *a été corrigé après coup, inutilement, en* voeillans.

Jangleour et losengeour,
Cordelier et preecheour
O fausses begines vendront,
Et ipocrites i seront
Et toutes autres males gens
Qui ne plaist amor ne jovens,
Valeur ne donais ne cointie,
Joie ne pris ne courtoisie.
Et pour ce qu'il sunt pour .i. cent *(fol. 206 v°)*
Que li amant cil qu'ont talent
Qu'il abatent l'arbre d'amor,
Li vergiers est clos de valor
Et establis des amoureus,
Des vaillans, des chevalereus,
A qui plaist amors et bontés
Et conoissance et loiautés,
Fine largesce et hardemens,
Courtoisie et mesure et sens.
Ce est la cime et la raïz
Et les branches dont est bastis
L'arbre d'amors et façonés
Et establis et devisés
Contre tous ceus qui i vendront
A mal de l'arbre ne seront
Et qui se sunt enpris tost faire
Pour l'arbre d'amors a deffaire.
Ausi contre laiens sunt mis
Fin amant et dames de pris
Demenant soulas et deduit
El vergier d'amors cele nuit.
Lors vint une espie de l'ost
Qui lor dist qu'il venront tantost

---

249 ne donans (*cf. v.* 424) — 261 la rime(?). — 263 est facones *Entre* 265 *et* 272 *il doit y avoir une lacune, et plusieurs des vers conservés semblent altérés.*

Pour asegier trestout en tour
Le vergier et l'arbre d'amour *(fol. 206 v° b)*
Jusqu'a tant que il l'aient pris.
Mais il l'ont folement enpris,
Car icil dedens, pour deffendre
Le vergier, fisent tantost tendre
Trebuches, goucés, mangoniaus
Et autres engiens boins et biaus
Qu'en castel asegié sunt bon,
Pour faire lor deffencion.
Le tiers jour au soleil levant
S'en vinrent pour metre devant
Le vergier et pour asegier
Et pour l'arbre d'amors taillier.
.VII. eschieles font de lor gens;
Dirai vos queles sunt briement.

La premiere est, pour avangarde,
Desconoissance, qui ne tarde
De faire anui et honte et mal
A ceus qui d'amors sunt coral.

Et la seconde est Jalousie,
Qui sunt plain de melancolie
Tuit li jalous mal eüré
Contre Amors enpris et juré,
Et la tierche est Desloiautés,
Qui'st contre les enamorés
Tous jours pour decaïr Amor, *(fol. 207)*
Et de li sunt li traïtor,
Et la quarte c'est Covoitise,
Qui s'est contre Largesce emprise.
Sans Largesce ne puet Amors,
Du damagier est grans paors.

---

281 gonces — 296 *Il faut probablement corriger* Qui *en* Que («car»).

Et la cinquime est Mauvastiés.
Les mauvais a apareilliés
Qui cuident les preus desconfire,
Mais lor quidier venront en ire;
Et la sisime est Vilonie,
Qui quide vaintre Courtoisie,
Mais li vilain n'avront pooir,
Tant ont li courtois fin pooir.

La setime est ariere garde:
Desmesure, qu'adés esgarde
Et pensse con puisse deffaire
Joie et Amor tout sans refaire.
Maintenant vient la cevauchee
Qui est a toute l'ost armee
Et ont gitié pour coreeurs
Cordeliers et preecheeurs,
Les begines et les nonains,
Ipocrites et capelains,
E fere voil de ceste gent
Savoir quel sunt lor garnement: *(fol. 207 b)*
Faus dis et sanblant losengier,
Eschanple de bien pour trechier,
Ombles dis, faus preechement
Pour destruire Amors et Jovent
Et Joie et Amor et Bonté,
Et de ces armes sunt armé.
Ainsi con les virent venir,
Cil dedens pensent d'eus garnir
Lor cors et montent sour le mur
Pour le vergier tenir seür.
A tant uns cordelier parloit
Et une dame respondoit

---

321 coreurs — 322 Cordelier et preecheurs — 325 E fere uoue de — 326 garment.

Et li dist: «Qu'alés vos querant?»
Il dist: «Dame, vez trop grant gent
Qui vienent ci pour cel vergier
A tout lor pooir escillier,
Ne ja nul tans n'en partiront
Jusques mort ou pris vos aront;
Dont ge conseil que vos rendiés
Le vergier et que pais fachiés,
S'il vos voelent prendre a merchi.»
Dist la dame: «Ja n'iert ensi,
Quant vos conseilliés faussement
Orendroit et Joie et Jovent,
Et tous tans l'avés maintenu, *(fol. 207 v°)*
Pour ce ja n'en serés creü,
Mais tournés vos ent maintenant,
Car vostre mort alés querant.»
Quant il virent que riens n'i vaut,
Chascuns pense com il s'en aut.

Es vos l'avangarde venir
Droit pour le vergier asaillir.
Maintenant sunt laiens armé
Li conissant et sunt monté
Et fisent tost la porte ouvrir
Et issent hors et vont ferir
L'eschiele de Desconoissance.
Atant la bataille comence
Fiere et morteus et aspre et dure;
Et avint par tele aventure
C'uns fins amans a cuer entier
Feri si lor gonfanonier
Durement que mort l'abati
Et que l'ensengne lor toli.

---

344 mort (mors?) *est peu distinct dans le ms.* — 345 L'i *dans* rendies *a été ajouté en interligne* — 368 goufanonier.

La puet on veoir chaploiier
Testes et puins et piés trenchier,
Le canp covert des desmontés,
Li un mort, les autres navrés.
Et quant l'ensengne fu perdue, *(fol. 207 v° b)*
Se tint l'eschiele pour vencue
Et s'enprisent tout a fuïr.
Li jalous, que Dix puist honir,
Vindrent secourre a si grans gens
Qu'enclos sunt li nostre laiens
Et li autre dehors logié.
Or resunt li nostre asegié
Et cil de l'ost pensent de faire
. . . . . .
Du vergier et pour envaïr
Se ja i porront avenir,
Et maintes eschieles en font
Et maint autre engien qui fort sunt.
Mantiaus i font, par coi lor gent
I mainent plus covertement
Jusqu'au mur, mais pensent a el,
Que cil dedens font autrestel:
Lor engiens font contre les lour
Pour miels maintenir lor valor,
Et s'il minent, il mineront,
Ice pensent, ice feront,
Et font le mur enarcherer
Dont il puissent quarriaus geter
Et deffendre as lances le mur
Pour ce qu'il soient plus seür. *(fol. 208)*
Toute la nuit en l'ost veillerent,
Et cil dedens s'eschargaiterent;
Et quant fu jors, le bien matin
Vers le vergier tindrent chemin

384 *manque* — 397 en archerer.

.II. begines mout fort sachans,
Et .ii. dames sages vaillans
Lor vindrent parler au portal.
Entr'eus parlerent paringal.
Dist une begine: «Oiés nos,
Oiés, pour Dieu le glorios!
Venues somes pour parler
Vostre bien et pour pais traiter.
Conseillom vos que vos rendés,
Car laissiés les avons armés
Tout pour venir a vos conbatre
Et pour l'arbre d'Amors abatre
Et pour le vergier envaïr
Et pour prendre vos et laidir.
— Vos nos sanblés trop enparlees,
Et tous tans nos avés tentees.
Begines, ne nos decevrois,
Saciés le bien, a ceste fois,
Car tous jors alés contre Amor,
Contre donai, contre valor, *(fol. 208 b)*
Car, quanques dites, faussement
Parlés et par engingnement.
Honte i prendrés, pensés d'aler.»
Eles s'en vont sans demourer,
Et les dames s'en sunt entrees
Dedens, les portes ont fermees.
Li chevalier sunt ens armé
Et tuit cil de l'ost conreé.
Tuit se metent a la reonde
Pour conbatre. Dix les confonde!
Tantost tuit li cortois amant
Monterent au mur maintenant.
Arbalestrier prennent a traire
Li uns a l'autre, pour pis faire,
Et cil qui furent miex armé
Si coururent jusq'au fossé.

Or recomence la meslee,
La bataille trop redoutee
De quarriaus, de pierres, de dars
Si qu'ains se parcent de .ii. pars.
En i avra mout de navrés
Et de pris et de craventés.
Li estours est grans a pooir,
A paines puet on tel veoir: *(fol. 208 v°)*
Tant i a lances et quarrel,
Pierres et dars, que au cenbel
Gietent li nostre a ceaus de l'ost.
Atant vindrent corant et tost
Li armé au mur pour percier
Et pour les escieles drecier,
Et les dames enamorees
Sont desus les crestiaus montees,
Gietent pierres grosses et grans
Pour secourre les fins amans.
Quiconques par esciele i monte
S'en descent a duel et a honte.
Quant ensi les virent deffendre,
Cil de l'ost se vont au mur prendre
Et sunt tant creü lor anné
Qu'a peu dedens ne sunt entré.
Et quant ce virent li amant
Que cil de l'ost les hastent tant,
Loiautés et Largesce monte
Avoec tous ceus qui doutent honte
Et qui n'ont pooir d'envaïr.
Tantost firent la porte ouvrir
Et firent dehors tel brochie
Que tuit cil de la cevauchie *(fol. 208 v° b)*

---

450 *Au lieu de* que au, *le ms. porte un* q *surmonté d'un* i *et suivi d'un* u — 455 Et le dames — 459 *Au lieu de* esciele, *le ms. porte* esclle — 463 anné *ou* auné? — 467 *Corriger* Loiautés o Largesse m. — 469 *pooir est pour* poor (peor).

Tournent vers lor tentes par force.
Maint en i ont laissié l'escorce
Qui i remaindront pris et mort.
Dont li fin amant o confort
S'en sunt tourné vers lor vergier.
Bien se püent esleechier.
Cele nuit orent mout mal trait
Pour l'estour qu'il avoient fait
Pour les deus des pris et des mors.
Mais la nuit firent grant effors
De gaitier l'ost et le vergier,
Si qu'a la nuit nul jour entier
Nes .i. asaut ne comencerent
Ne li un l'autre ne greverent.
Mais le soir mout secreement
Prisent .i. conseil faussement
Cordelier et preecheeur
Et begines, qui sont des leur,
Et ipocrites et begin,
Et enprisent que au matin
Parlaissent plais pour les amans
Traïr, et les dames vaillans.
Einsint alerent covoitous
Parler au faus cief des jalous, *(fol. 209)*
Et li traïtour confermerent
Tout ice que il conseillierent,
Et iceus les firent sentir
As autres a mout grant plaisir.
Einsint furent tout acordé
Leur conseil et pris et juré.
Et au matin vindrent pour prendre
Dui frere triue, et pour enprendre,
Quant ont triues, la pais feïssent.
A tant doi chevalier s'en issent

---

481 *L's de* les *a été ajouté en interligne* — 489 preecheur.

Hors de la porte du vergier,
Et li frere et li chevalier
Ont ensanble la triue prise
Q'ont pourpalee en fausse guise.
Puis vindrent de chascune part
L'un et l'autre sans nul regart.
Einsint comme la pais parlerent,
L'un a l'autre soulas menerent.
Une dame est laiens entree
Qui senbla de la cevauchee,
Et vint parler as fins amans
Et lor dist: «Dix vos soit garans.
Dame sui qu'avoie fourfait
Ver mon bon ami entresait. *(fol. 209 b)*
Or m'en repenc et viegn priier
Que pardoner le me deigniés
Et pri vos que vos armés tost,
Car armé se sunt ja en l'ost
Li traïtour et li jalous
Qui adés venrront desirous
Pour asaillir au parlement
Et pour ocirre vostre gent.»
Et a itant li pardonerent
Tuit li fin amant et s'armerent
Et monterent sur lor destriers,
Que ne fust souspris li vergiers.
L'esciele est mise de Prouece
Premiere, qui Amors adrece,
Et toutes les autres aprés
Mises se sunt du portal prés.
Mais iluec gaires ne seront,
Car icil de l'ost assaudront
Au parlement les fins amans
Et ont ja pris les plus vailans.
La noise i fu et grans et fiere,
Pour coi Proëce issi premiere

Et avoec li tuit li hardi
Qu'en l'eschiele sunt establi. *(fol. 209 v°)*
Entre ceaus de l'ost vont ferir,
Si que tous les rens font fremir.
Einsint sunt tuit cil du vergier.
Or i avra estour plenier.
La puet on veoir d'armes faire
Et maint vassal de sele traire
Et maint hiaume et maint escu fendre,
Maint chevalier ochirre et prendre.
Mais l'estour ne porent souffrir
Jalous traïtour, qu'au fuïr
Se mistrent au plus tost qu'il peurent,
Car vers les nos nul pooir n'eurent,
Et les enchaucent ociant,
Si que trestout s'en vont fuiant
Cil qui ne sunt ne mort ne pris,
Par quoi li fin amant jolis
Pensent des pris encaener
Et les dames qui onc amer
Ne vaudront jour par fine amor
Sont prises, et li preechor
Et cordelier et li beguin
Et les begines autresin
Et ipocrites ensement, *(fol. 209 v° b)*
Que il dirent qu'au parlement
Fuissent li nostre pris et mort.
Einsint a joie et a deport
Tournent el vergier fin amant
O lor pris et lor soulas grant.
Tantost pensent d'enprisoner
Leur pris et a eus desarmer.

---

556 *L's de* vers *a été ajouté en interligne* — 562 qui ont amer — 565 li *est ajouté en interligne; comme il n'est pas probable que l'auteur ait dans cette énumération laissé le seul* cordelier *sans article, il faut probablement corriger le vers ainsi:* Li cordelier et li beguin.

Ains tés soulas ne fu menés
Ne si tres grans jolivetés
Con les dames preus et plaisans
Menerent a lor fins amans,
Qui si bien se sunt deffendu
Que tuit li autre sunt vencu.
Mais n'est pas la guerre finee
Si tost l'ost est desbaretee,
Qu'il penseront de revênir
Encor, s'i pueent aconplir;
Et pour ce les dames vaillans
Est mestiers que as fins amans
Tiegnent tous jours loial amor
Et que ne puissent entre lor
Metre nul errour ne nul mal,
Qu'ainsint covient d'amor loial.
Et les dames ont grant raison: *(fol. 210)*
Tant sunt li amant preu et bon
Qui sauvé ont l'arbre d'Amor;
Tant lor a fait Dix grant honor.
Maintenant ont lor conseil pris
Les dames et lor fins amis
Ce que de leur prisons feront.
Pour ce les dames priié ont
Que les dames qui furent prises
Soient hor de la prison mises
Par covent que voeillent jurer
Tous jours de loiaument amer,
Et iceles qui ne vaurront
Jurer, en prison remaront
Jusqu'en facent le jugement
.Ij. dames de grant pris vaillant:
Ce est la vicontesse a dire
De Couart, qui sans contredire

---

605 Jusquen face — 608 couart *ou* conart?

Maintient fin pris et maintenrra
Ne ja jor ne s'en partira,
Et la preus dame d'Audenarde,
Qui de bien faire ne se tarde,
Par cui sunt acomplït tuit bien,
Qu'ele n'i faut de nule rien.
Celes feront le jugement *(fol. 210 b)*
A quel mort et a quel tourment
Deveront morir et pener
Celes qui ne vaurront amer
Et de ceus des ordres qui sunt
En prison, ceus que devenront
Qui i ont plus qu'autre fourfait
En pourpalent le mauvais plait
Contre dames et contre amor,
Contre pris et contre valor;
Et Dix lor laist tel conseil prendre
Que nus ne les en puist réprendre
Ne nus de ceus n'i truist pardon
Qui parlerent la traison.

Explicit.
Explicit cis Romans d'Amours.
Explicit li Romans du Vergier et de l'arbre d'Amours.

611 daudenanarde — 622 En pour palent *est pour* En pourpalant.

Glossaire.

amesuré 185, *mesuré, modéré.*
anné 463. *Ce mot, qui manque dans les dictionnaires, semble signifier «effort».*
Audenarde (la preus dame d') 611. *Voir p.* 8.
avenir (soi), s'avient 157, *convenir, seoir.*
bienvolance 191, *bienveillance, amour.*
brochie 471. *Ce substantif, qui manque aux dictionnaires, est tiré de* brochier, «*donner de l'éperon*».
chateler, chatel 155. *Si c'est le même mot que* chasteler, «*munir*

d'un château», chastelé, *terme de blason (voir Godefroy et les dictionnaires modernes), il signifie ici à peu près «surmonter, couronner».*

cime 153, *sommet.*

cointie 249, *soin de se parer, agrément, grâce. C'est une autre forme de* cointise; *on n'en connaît qu'un seul exemple* (Roman de la Rose, *éd. Langlois, v.* 8524), *où le mot a le sens d'«ornement, parure».*

conissant 360, *qui est expert dans l'art d'aimer.*

conoissemens 149. *Cf. le mot précédent.*

contenir, contient 64 (*sens?*), se contient 128, *se comporte.*

Couart (la vicontesse de) 607—8. *Voir p.* 8.

craventer 446, *écraser, abattre.*

crestel 456, *créneau, meurtrière.*

decaïr 301, *abaisser.*

desbareter 582, *mettre en fuite.*

desconoissans 237. *Cf.* conoissans.

deviser 264, *ordonner.*

donai 424, donais 249 *(correction), plaisir amoureux, galanterie.*

enarcherer 397, *munir d'arcs. Ce mot manque aux dictionnaires, mais Godefroy donne* archerer, *d'après Sainte-Palaye, qui n'en cite aucun exemple, mais traduit par «tirer de l'arc, chasser à l'arc».*

estement 169, *façon d'être.*

enprendre, 278, 298, 504, soi e. 267, *entreprendre;* enprisent 492, *décider.*

eschargaitier (soi), 402, *s'embusquer.*

frouchant 4, *portant des fruits. C'est le même mot que* frogier, *dont Godefroy a deux exemples au sens de «fructifier, profiter».*

goucet 281. *C'est évidemment un engin de guerre, et probablement le même mot que Godefroy,* s. v. Gocet, goucet 1, *traduit dubitativement, et probablement à tort, par «colonne, soutien?» D'après Littré,* gousset *signifiait anciennement «pièce de l'armure qui avait la forme d'un triangle, et qui garantissait le dessous du bras»; il a encore les sens techniques de «sorte de console en menuiserie servant à soutenir des tablettes» et, comme terme de marine, «boucle de fer qui est autour du timon du gouvernail», ou bien «morceau de bois au bout duquel il y a deux tourillons qui entrent dans deux barrotins au deuxième pont d'un vaisseau». Mais aucun de ces sens n'explique notre passage.*

mais que, 216, *pourvu que.*

mangonel 281, *mangonneau, machine de guerre lançant des traits et des pierres.*

mantel 389, *parapet de fortification.*

miner 395 *(bis), préparer la ruine de quelqu'un.*

omble 329, *humble (cette graphie n'est pas dans Godefroy).*

paringal 408, *pareillement, également.*

pener, *v. n.*, 617, *souffrir le supplice.*

plais (parler), 493, *négocier un accord.*

plaisir 166, *plaire.*

pris 561, 572, 574, *prisonnier.*
prison, 597, *prisonnier.*

reprendre, repris 2, *repousser. Godefroy,* X, 550 c, *donne de ce sens un seul exemple, tiré d'une pièce des Archives de Douai, datée du 11 juillet 1467:* Deux verdes entes et plantes bien reprinses de deux ans du moins.

teche 30, 36, 37, 43, *etc., qualité.*
traire mal 479, *souffrir.*
tresfresçement 134, *rafraîchissement, arrosage. Ce mot manque à Godefroy.*

voliers 83, *volonté (un seul exemple dans Godefroy, tiré de Gautier de Coinci).*

Arthur Långfors.

La verrière symbole de la maternité virginale.

L'Église médiévale enseignait que l'enfant de Marie était venu au monde par la même voie que tous les enfants humains, mais que la virginité de la mère n'avait souffert moralement ni physiquement de cette naissance: c'était un *absurdum* auquel on devait croire, mais qu'on ne pouvait ni démontrer ni expliquer.

La naissance miraculeuse est, on le comprendra facilement, un sujet des plus délicats. Bien que ne reculant pas devant les termes propres, les théologiens du moyen âge eux-mêmes ne l'ont abordé qu'avec une certaine circonspection. Il est vrai qu'on ne s'est pas privé de célébrer la sainte naissance par la parole et par la plume en descriptions prolixes. Mais, d'autre part, les hymnes se servent ordinairement de symboles et de comparaisons adroitement choisis pour tourner autour du sujet: sauf quelques rares exceptions, on a suivi l'exemple de l'auteur de l'Évangile de Jacques qui, au moment décisif, fait descendre sur la sainte grotte un nuage pour cacher l'événement que les yeux humains ne pouvaient ni ne devaient voir.

Dès le début du IX^{e} siècle, les théologiens commencèrent à invoquer dans leurs écrits sur l'accouchement virginal l'analogie avec le passage de la lumière à travers le verre, et les poètes ne manquèrent pas d'utiliser une allégorie aussi frap-

pante et aussi poétique. Il est même probable qu'indépendamment de toutes les définitions dogmatiques ils auraient été amenés à se servir de cette comparaison. Au VII^e siècle déjà, Venantius Fortunatus avait comparé Marie à une église aux fenêtres transparentes et rayonnant de la lumière du jour:

> Lumine plena micans, imitata est aula Mariam.
> Illa utero lucem clausit et ista diem.[1]

Du moment que Dieu était enfermé dans le corps de Marie de la même manière que la lumière du jour dans une église, il était indiqué de comparer sa sortie du sein maternel à l'irradiation de la lumière par une fenêtre vitrée. On pouvait aussi expliquer de la même manière que la virginité de la Madone était restée intacte à l'incarnation. Aussi la fenêtre et le rayon de lumière devinrent-ils des comparaisons revenant sans cesse et à l'aide desquelles la poésie religieuse donnait une idée sensible aussi bien de la conception que de la naissance. Au XIII^e siècle, Alexander Neckam célébrait ainsi le premier miracle:

> Intrat vitrum radius
> et non violatur
> vitrum; sic castissima
> verbo fecundatur.[2]

Et au même siècle un poète anonyme décrivait ainsi la naissance:

> Sicut vitrum radio
> solis penetratur,
> inde tamen læsio
> nulla vitro datur.
> Sic, immo subtilius
> matre non corrupta
> deus dei filius
> sua prodit nupta.[3]

---

[1] Venantius Fortunatus, *De Leontio episcopo*. *Patr. lat.*, 88, col. 79.
[2] *Anal. hymn.*, 48, p. 263.
[3] Mone, *Lateinische Hymnen*, II, p. 63.

Sainte Brigitte de Suède décrit en détail comment Dieu entra dans le sein de la Vierge comme le soleil traversant une pierre transparente ou une verrière.[1] Dans un mystère français du quinzième siècle, Gabriel s'appuie sur la même comparaison pour essayer de convaincre Marie que sa virginité ne souffrira pas de sa maternité:

Mais tout ainssy com la verriere
Du soleil qui demeure entiere
Quand son ray par my oultre passe,
Qui ne la brise ni ne quasse,
Ainsi demoura ton corps sains.[2]

Une chanson allemande fait une application encore plus claire de la comparaison:

Als die Sonn durchscheint das Glass
mit ihrem klaren scheine
Und doch nit versehret das,
so mercket allgemeine:
In gleicher Weiss geboren wardt
von einer Jungfrau rein und zart
Gottes Son der werdte.[3]

Dans toutes ces poésies il n'est rien dit du genre de verre à travers lequel le flot de lumière pénètre. Pour la comparaison il suffit qu'il soit transparent et pur. Cependant, dans les églises du moyen âge, les fenêtres étaient le plus souvent coloriées. Si maintenant on comparait les carreaux bigarrés de ces vitraux de cathédrales à la sainte mère, la comparaison éclairait mieux encore le cours de l'accouchement virginal. Le verre laissait pénétrer la lumière dans l'église sans qu'il fût endommagé, mais il colorait aussi les rayons projetés sur le sol et sur les murs. De son côté la lumière n'était pas assombrie, bien qu'elle prît les couleurs des vitraux, c'est à dire

[1] «I iomfrunna inälwe swa som solin skinande gynom renastan sten älli glas» (Brigitta, *Uppenbarelser*, I, 3).

[2] Durand, *Rational*, I, p. 311 (notes de Barthélemy).

[3] Wackernagel, *Das deutsche Kirchenlied*, II, p. 520. Chant *Der Ta gder ist so freudenreich*. Cf. Wernher, *Driu Liet von der Maget*, p. 62

qu'elle conservait sa nature, mais apparaissait modifiée. Pour les théologiens catholiques, ce phénomène cachait une idée profonde. C'est de la même manière, disait-on, que Dieu, lorsqu'il était sorti du sein de Marie, avait emprunté à sa mère sa forme humaine sans perdre sa nature divine. «Bruder Hans» a exprimé poétiquement cette idée ingénieuse dans un de ses *Marienlieder*:

> Went wy der sonnen glantze
> Sich nach dem glase varwet,
> So hat der hymmelschrantze
> Mit dyme fleysch und blute sich ghegarwet
> Und bleyf doch god in godlicher nature,
> Do daz wort wart fleysch ghemacht,
> Und bleyf in dynen wax der preut figure.[1]

Si on pouvait comparer Dieu à un rayon de soleil, il était encore plus naturel de le comparer à la source même de toute lumière. Comme le remarque A. Meyer, l'Évangile de Luc, s'il n'emploie pas cette métaphore, du moins l'indique déjà. En effet, la manière dont est décrite la naissance du Christ fait penser naturellement à un lever de soleil. Lorsque Joseph et Salome entrèrent dans la sainte grotte, ils virent d'abord un léger nuage, puis une lueur diffuse et enfin le divin enfant.[2] Les Pères de l'Église qualifiaient souvent cet enfant de *sol splendidissimus*. Sa mère à son tour était pour les symbolistes un nuage dans lequel était enfermée la lumière du jour avant qu'elle se répandît sur le monde. Aussi les images qui avaient été employées à propos de la sortie du soleil des nuages pouvaient-elles être appliquées sans changement à la sainte naissance. Sur ce point comme sur tant d'autres, les poètes chrétiens empruntèrent leurs comparaisons aux psaumes. L'un d'eux surtout a été sans cesse imité dans les poésies sur Marie: la grande hymne, le plus puissant de tous les chants au soleil, dans laquelle l'apparition de la lu-

[1] *Bruder Hansens Marienlieder*, p. XVIII et 98.

[2] A. Meyer dans *Handbuch zu den Neutestamentlichen Apocryphen*, p. 127.

mière hors des nuages est comparée à un jeune marié sortant de la couche ou de la chambre nuptiales, pour parcourir triomphalement sa carrière.

«In sole posuit tabernaculum suum; et ipse tanquam sponsus procedens de thalamo suo — Exultavit ut gigas ad currendam viam. — A summo cælo egressio ejus. — Et occursus ejus usque ad summum ejus; nec est qui se abscondit a calore ejus.»[1]

Ces vers étaient d'autant plus propres à être appliqués à la sainte naissance que l'on comprenait l'incarnation comme une union matrimoniale. Le corps de Marie, disait-on, était la chambre nuptiale dans laquelle Dieu s'unissait à l'homme. Aussi Ambroise, ou plutôt le poète inconnu de la grande hymne de Noël, pouvait-il s'exprimer ainsi à propos de l'accouchement de Marie:

Procedat e thalamo suo
Pudoris aula regia,
Geminæ gigas substantiæ
Alacris ut currat viam.[2]

Augustin, le pape Léon IX et beaucoup d'autres auteurs[3] ont répété en vers et en prose la même idée sous diverses formes. C'est aussi cet ancien psaume qui a servi de base à la description de la nuit de la naissance dans le *Carmen paschale* de Sedulius:

Quæ nova lux mundo, quæ toto gratia cælo!
Quis fuit ille nitor, Mariæ cum Christus ab alvo
Processit splendore novo? Velut ipse decoro
Sponsus ovans thalamo, forma speciosus amœna
Præ natis hominum, cujus radiante figura
Blandior in labiis diffusa est gratia pulchris.[4]

---

[1] *Vulgate*, Ps. XVIII, 6–7.

[2] Ambroise, *In nativitate Domini* (*Veni, redemptor gentium*). Cité d'après Clément, *Carmina e poetis christianis excerpta*, p. 48.

[3] Augustin, *Confessiones*, L. IV, chap. 12; Leon IX, *In vigilia Nativitatis Domini* dans *Anal. hymn.*, 50, p. 304 *(Egredere, Emmanuel)*

[4] Sedulius, *Carmen paschale*, dans *Patr. lat.*, t. 19, col. 597.

Il est à remarquer que dans cette poésie, comme dans tant d'autres poésies sacrées, l'enfant n'est pas comparé au soleil, mais célébré comme un nouveau soleil. L'expression allégorique dont se servait le sauveur pour se désigner lui-même, «lumière du monde», était souvent comprise par les fidèles dans un sens purement littéral. Comme le remarque justement Hofmann, si on voulait traduire exactement les idées catholiques, il ne faudrait pas en parlant du mystère de la sainte nuit dire que le nouveau-né vit pour la première fois la lumière du soleil, mais que le monde vit pour la première fois sa lumière.[1] Les auteurs du moyen âge déclaraient aussi dans leurs sermons qu'à sa naissance le corps de l'enfant «luisait comme un soleil». De leur côté, les peintres cherchaient dans la mesure de leur pouvoir à rendre cette idée dans leurs tableaux, au moyen âge en entourant l'enfant d'une auréole dorée[2] et, dans la période avancée de la Renaissance, lorsque la technique permit d'obtenir plus d'illusion dans les phénomènes optiques, en laissant de l'enfant divin reposant sur le sol la lumière se répandre sur toute la composition.

Le sens de tous ces tableaux et de toutes ces poésies n'est pas difficile à comprendre. L'idée que l'on veut exprimer est que l'ancien soleil avait été remplacé par une lumière plus pure et plus spirituelle et que c'était une nouvelle époque qui s'ouvrait avec l'accouchement virginal. C'est pour cela que l'univers s'arrêta dans son mouvement. Des sources surgirent du sein de la terre et les idoles s'écroulèrent. La vie fut ennoblie par le fait que Dieu se soumit à ses vicissitudes et toutes les relations existant entre les hommes furent purifiées dans sa naissance. La maternité et la virginité, la conception et l'accouchement furent idéalisés dans Marie qui mit au monde un enfant sans perdre son innocence. Les taches du péché furent effacées de la nature et de tout ce qu'elle comprenait. Mais ce qui était hors nature ou contre

[1] Hofmann, *Das Leben Jesu nach den Apokryphen*, p. 109.

[2] Le tableau du maître de Flémalle à Dijon peut être cité comme un des plus curieux exemples de ce genre de peintures de la naissance.

nature ne pouvait pas être purifié, mais seulement être détruit, ne devant pas subsister dans un monde sanctifié par la présence du Très-Haut. De même que les idoles tombèrent en poussière, de même furent exterminés au moment de la sainte naissance tous les hommes qui s'étaient rendus coupables de péchés contre nature.[1] On motivait sans doute cette légende en disant qu'ils s'étaient mis si complètement en rupture avec les lois de la nature qu'ils ne pouvaient pas assister à sa renaissance.[2]

Yrjö Hirn.

Un point d'astronomie gréco-arabo-romane.

A propos de l'Astronomie espagnole d'Alphonse X.

Dans la constellation nommée l'Aigle se trouvent, entre autres, trois étoiles, d'un éclat médiocre, qu'on désigne aujourd'hui respectivement par ϑ, η et δ *Aquilae*. Elles forment une ligne à peu près droite allant de l'Est-Sud-Est à l'Ouest-Nord-Ouest, l'ordre où elles s'y succèdent pouvant être indiqué par cette formule même: ϑ, η, δ. En d'autres termes, δ, loin de se trouver au Sud ni au Sud-Ouest de ϑ, se range à l'extrémité droite de cette ligne oblique, un peu plus au Nord que η et beaucoup plus que ϑ.

Ptolémée, dans son *Catalogue d'étoiles* constituant les chapitres VII 5 et VIII 1 de sa grande Astronomie intitulée *Syntaxis mathēmatikē* et plus connue sous le nom d'*Almageste*, passe en revue ces mêmes étoiles à titre d'«extérieures» de la quinzième constellation nommée *Āetos* (= l'Aigle). Au point de vue du traité grec, les étoiles en question doivent être nommées respectivement XV 1 ext. (= η), 2 ext. (= ϑ), 3 ext. (= δ). C'est la description ptoléméenne de cette dernière qui va nous occuper. Les deux autres sont ainsi

[1] Jacobus de Voragine, *Legenda aurea*, p. 45.
[2] Trad. É. Beaurain.

décrites ou plutôt localisées par rapport à la figure de l'Aigle: 1 ext.: 'La précédente [c'est à dire l'occidentale] des deux qui sont au Sud de la tête'; 2 ext.: 'La suivante [c'est à dire l'orientale] des deux.' Retenons que l'Aigle du firmament ptoléméen plane vers le Sud-Est, tournant vers nous la poitrine et le ventre, les ailes étendues des deux côtés, et que, par conséquent, le spectateur terrestre aura à chercher l'*épaule droite* de l'Aigle (dont il sera question tout à l'heure), *grosso modo*, en bas, au Sud-Ouest de *Ataïr*.

Voici maintenant la description de l'étoile δ ou 3 ext.: 'Celle qui est au Sud et Sud-Ouest de l'épaule droite de l'Aigle (en grec d'après l'éd. de J. L. Heiberg, tome I 2, page 74, l. 12; sans variante importante: *ὁ ἀπὸ νότου καὶ λιβὸς τοῦ δεξιοῦ ὤμου τοῦ Ἀετοῦ*). On voit qu'il s'agit là d'une localisation ptoléméenne typique, moyennant l'indication, 1., d'un point de repère (qui est l'épaule droite) et 2., de l'aire de vent.

Or on est frappé par la manière dont est formulé le passage précis qui devrait correspondre au grec de tout à l'heure, dans le traité ancien espagnol d'astronomie ptoléméenne qui fait partie de la compilation intitulée *Libros del saber de astrología* d'Alphonse X le Savant (1252–1284), éd. de Rico y Sinobas, tome I (1863), p. 45 («M») et planche («P»). Je possède, pour cette édition, une série de collations sur tous les manuscrits;[1] je regrette de ne pas avoir collationné le passage précis en question. J'ose tout de même, pour l'étude présente, me fier au texte imprimé. Il porte, pour l'étoile XV 3 ext. (= δ) qui nous occupe: P: *La que es a parte de medio día d'ésta, et declina se escontra dell occidente dell ombro siniestro*; M (remanié vraisemblablement au point de vue du style par le roi Alphonse lui-même): texte identique, avec les variantes que voici: . . . *d'ésta, et declina se d'ésta escuentra occidente dell ombro* . . . A part le mot

[1] Ma publication *Los nombres árabes de las estrellas y la transcripción Alfonsina. Ensayo hispanoárabe* (dans *Homenaje a R. Menéndez Pidal*, 1925, t. II, pp. 633–718) est fondée tout entière sur ces collations.

final *siniestro*, simple bévue individuelle pour *diestro*, ce texte nous choque, comme je le disais, étant donné *d'ésta*, qui n'a aucune correspondance dans le grec. Je me propose d'établir la genèse de l'erreur curieuse que représente ce texte d'Alphonse X. Pour le faire, je vais me reporter à un texte arabe inédit, antérieur à Alphonse, texte que m'offre une reproduction photostatique de la section intéressante du ms. de l'Escurial n° 915 (ancien 910), et je me reporterai en outre à une traduction latine faite sur un texte arabe et antérieure à Alphonse d'un siècle à peu près.

Le texte arabe de l'Escurial est une traduction du grec de Ptolémée, faite à Bagdad au IX^e^ siècle. Le manuscrit est postérieur à Alphonse. En voici le passage correspondant, dans ma transcription: *Allaḏī min nāḥiyati al-ǧanūbi 'an hāḏā naḥwa al-garbi 'alā mankibihi al-aiman*, 'celle qui est du côté Sud de celle-là [c'est à dire de l'étoile décrite précédemment], (écartée) vers l'Ouest, sur son épaule droite [sur l'épaule droite de l'Aigle]'.

Cette version diffère du texte grec, d'abord, sur ce point peu important qu'elle porte *du côté Sud (écartée) vers l'Ouest* au lieu du grec *au Sud et Sud-Ouest*, puis, sur cet autre point, essentiel celui-là, qu'elle détermine la place de l'étoile par rapport à l'étoile précédente au lieu de la déterminer, comme le fait l'auteur grec, par rapport à l'épaule droite de l'Aigle. On a pris l'expression *ἀπὸ νότου καὶ λιβὸς τοῦ δεξιοῦ ὤμου* dans le sens erroné et fatal de 'au Sud, plus à l'Ouest, étant une des étoiles de (*τοῦ*) l'épaule droite' On a ainsi conservé l'indication du sens dans lequel devait être cherchée l'étoile, mais on a sacrifié l'indication du point de repère que supposait cette indication du sens. Or se rendant compte de la faute de logique qu'on risquait de commettre en disant que l'étoile était située «dans tel sens, sur l'épaule», on prit le parti de la dire située «dans tel sens à partir de l'étoile précédente, sur l'épaule». Ces mots que le traducteur arabe ajoute de son crû: *à partir de l'étoile précédente*, en arabe: *'an hāḏā*, ce sont ceux-là même qui ont tout gâté

au point de vue de la vérité astronomique. En effet, la tournure arabe admise équivalait à dire, à peu près, que δ se trouvait au Sud-Ouest de ϑ. — Quel est le point de départ de ce malentendu chez le traducteur arabe? Manifestement, c'est le génitif grec régi par l'indication de l'aire de vent.[1]

Cette erreur, Alphonse, lui, ne fit essentiellement que la reproduire, comme nous l'avons vu, mais en modifiant un peu la forme même de l'énoncé; toutefois, son texte offre une apparence de confusion ultérieure dont il convient d'étudier la genèse et la portée. C'est qu'il a subi l'influence simultanée de Gérard de Crémone, dont il a certainement connu la traduction latine. Elle fut faite, sur l'arabe, en latin, à Tolède même, en 1175, donc une centaine d'années avant Alphonse X.

D'abord, au lieu de dire simplement, d'après l'arabe, «*a parte del medio dia d'ésta, cerca dell occident* (ou *hacia el occidente*), *en ell ombro diestro*», Alphonse rend ce «*cerca dell occident*» par l'amplification *et declina se d'ésta escuentra occi-*

[1] Voici le tableau sommaire des erreurs, toutes identiques au fond, qui ont été commises à ce sujet par les traducteurs arabes du Catalogue de Ptolémée et, d'après eux, par le traducteur latin Gérard de Crémone (que j'aurai à citer tout à l'heure). Tous ces passages ont ceci en commun que la localisation de l'étoile est, dans le texte grec, effectuée suivant la formule «ἀπὸ + aire de vent + génitif», et que ce génitif du point de repère a été pris par le traducteur pour un génitif partitif ou d'appartenance: XI 2 ext. (erreur chez les deux traducteurs arabes que j'étudie); XIII 1 ext. (lacune chez l'Arabe représenté par le ms. Escur. 915; erreur chez l'autre et chez Gérard); XV 1 ext. (erreur chez l'autre, représenté par le ms. Escur. 914 et par le ms. du British Museum 7475, ainsi que chez Gérard, qui écrit *a parte meridiei super caput*); XV 3 ext. (erreur étudiée ici-même); XXVIII 2 ext. (erreur chez l'Arabe du ms. Escur. 915); XL 1 ext. (erreur chez l'Arabe du ms. Escur. 915 et chez Gérard). De toutes ces erreurs, Alphonse (ou son collaborateur) n'a commis que celle que j'étudie ici. — Le détail de mes études sur ce sujet sera incorporé dans un travail qui, sous le titre de *La survivance arabo-romane du Catalogue d'étoiles de Ptolémée, étudiée sur une série de mss. inédits*, I, commence à paraître dans quelques semaines dans *Studia Orientalia* (Helsinki), tome II; en outre, une série d'articles paraîtront dans deux *Mélanges* en préparation au Portugal depuis des années, ainsi que dans la *Revista de Filología Española*.

dente. Ensuite, chose autrement significative, il remplace l'arabe *'alā mankibihi* ('sur son épaule') par une indication différente: *dell ombro.* Simple manque de clarté? Simple expression peu adéquate? Sorte de retour accidentel purement instinctif à la forme authentique de la description en langue grecque, qu'Alphonse n'a pu connaître? Il n'en est rien, l'inspection de la traduction latine nous le montrera.

Gérard de Crémone, dont j'ai l'avantage de pouvoir citer la traduction (de 1175) non seulement sur l'édition (unique et rare) de Pierre Liechtenstein, de l'année 1515, mais aussi, et surtout, sur une reproduction photostatique de la section intéressante du ms. lat. de la Bibl. Nat. de Paris, 14738, de la fin du XII[e] siècle même, offre le texte suivant: *Que est a parte meridiei decliuior uersus occidentem a spatula aquile dextra.* Que signifie exactement cette expression? Certes, d'une part, elle peut être considérée comme rendant d'une manière assez heureuse la description grecque (signifiant 'qui est au Sud-Sud-Ouest de l'épaule'). D'autre part, on devra admettre que ce bout de latin a pu contribuer à induire en erreur l'astronome royal ou plutôt son collaborateur. Rendons-nous bien compte de la situation de ces savants du XIII[e] siècle travaillant à Tolède, chargés d'un traité d'astronomie grecque. L'original grec, ils ne le possédaient pas et ils auraient d'ailleurs certainement été incapables de le lire ou d'en tirer profit d'une manière quelconque, à l'époque dont il s'agit. Ils ne trouvaient à leur portée que de l'arabe et du latin; et ils devaient être naturellement enclins à établir un accord entre cet arabe et ce latin. Le texte arabe leur apprenait que l'étoile 3 ext. en question se trouvait au Sud-Ouest de 2 ext.; or le latin, que je viens de citer, pouvait, le cas échéant, dans ces conditions, moyennant une interprétation légèrement forcée, être lu de façon à fournir un renseignement analogue. Il suffisait en effet de s'arrêter momentanément au milieu de cet énoncé, de concevoir comme un tout la série de mots *a parte meridiei uersus occidentem,* pour avoir une tournure qui, en présence de l'arabe, pouvait être prise dans le sens de 'au Sud-Ouest . . .'. Le

texte arabe complétant cette localisation en ajoutant 'de l'étoile précédente', on eut vite fait de compléter de la même manière le latin. C'est dire qu'à part la toute dernière partie de la description, on pouvait s'imaginer avoir mis d'accord, tant bien que mal, l'arabe et le latin. Restait donc la partie finale. Qu'on se rappelle que le texte arabe de Escur. 915 porte *'alā mankibihi al-aiman* ('sur son épaule droite'). Admettons d'abord — chose possible — que le ms. arabe inconnu sur lequel traduisaient les érudits de Tolède a pu porter une leçon identique. Voyant dès lors l'impossibilité de mener jusqu'au bout le régime d'un accord arabo-latin parfait, et dans l'obligation d'opter pour l'une ou l'autre de ces autorités divergentes, on a préféré, pour une raison quelconque, une phrase achevée à la latine, comme on la lit en effet dans le texte espagnol cité. Mais il faut compter avec une autre possibilité, capable, celle-là, de simplifier la solution du problème. C'est que, dans l'écriture arabe un peu cursive, *'alā* 'sur' ressemble singulièrement à *'an*, préposition équivalant à 'de', 'à partir de'. En effet, les deux prépositions se confondent souvent dans les mss. arabes; j'en ai sous les yeux des exemples instructifs pour XI 2 ext., pour XXVII 2 ext., pour XL 1 ext. Dans ces conditions, il devient vraisemblable que le ms. arabe de Tolède a offert la variante *'an* à la place de la leçon *'alā* de mon manuscrit; il suffit d'admettre l'intervention de cette variante hypothétique pour s'expliquer, ainsi que je l'ai fait, non seulement la genèse de l'erreur arabo-latino-espagnole, mais aussi l'origine de la déviation gréco-arabe.

O. J. Tallgren.

Zur Bedeutungsgeschichte des Verbums *lassen.*

Nach Pauls Deutschem Wörterbuch[3] S. 312 bezeichnet *lassen* ursprünglich «einen Zustand der Untätigkeit, das Nichtfesthalten eines Gegenstandes, das Nichtverhindern einer Bewegung oder eines Vorganges»; die Bedeutung habe sich jedoch «auf mehrfache Art so gewandelt, dass es auch zur Bezeichnung einer positiven Tätigkeit geworden ist». Die verschiedenen Bedeutungsnüancen werden in 6 Hauptgruppen zusammengefasst. Von diesen wird die erste, die Verwendung von *lassen* mit dem blossen Akkusativ eines Nomens, in mehrere Unterabteilungen eingeteilt: a) «man hindert nicht, dass ein Gegenstand sich von einem entfernt, von einem genommen wird», z. B. *Haare lassen müssen, das Leben lassen.* b) «man entfernt sich von einem Gegenstande, den man nicht mitnimmt, an seinem Orte belässt», z. B. *O Innsbruck, ich muss dich lassen.* c) «ablassen von einer Tätigkeit», z. B. *lass das, dein Weinen.* d) «nicht unternehmen», z. B. *es ist besser, wenn du das lässt.* e) «in seinem Zustand lassen», z. B. *man verändert vielleicht, was man lassen sollte, lässt, was man verändern sollte.* f) «zulassen», z. B. *Ihr liesset es doch im Anfange.* g) «aufbewahrt halten», z. B. *wo lässt du dein Korn?* — Die zweite Gruppe umfasst die Verwendung des Verbums *lassen* mit Akkusativ und Dativ, wobei es die Bedeutung «nicht nehmen» hat, z. B. *ich liess ihm das Geld.* — Zur dritten Gruppe gehören die Verwendungsweisen von *lassen* mit Akkusativ und prädikativer Bestimmung, z. B. *allein lassen, zu Hause lassen.* — Die vierte Gruppe besteht aus den Fällen, in denen ein Infinitiv als Objekt zu *lassen* steht, z. B. *lass sehen, lass die Leute reden.* — Eine fünfte Gruppe bildet der intransitive Gebrauch von *lassen* in Ausdrücken wie *von einem lassen, von etwas lassen, ablassen,* und eine sechste Gruppe der «volkstümliche» Gebrauch des Verbums im Sinne von «sich ausnehmen», «aussehen» in Fällen wie *nun lässt der Hut erst schön.*

Die allermeisten von diesen Bedeutungskategorien, deren vielfache Variationen in Grimms Wb. VI, 215—240 eingehend dargestellt und mit zahlreichen Belegen illustriert sind, lassen sich ziemlich zwanglos auf die von Paul formulierte Grundbedeutung «der Untätigkeit, des Nichtfesthaltens, des Nichtverhinderns» zurückführen. Nur einige wenige Bedeutungsgruppen und -nüancen scheinen isoliert zu stehen und sind mit jener Grundbedeutung nicht leicht in Zusammenhang zu bringen.

Paul bezeichnet die Verwendung des Verbums *lassen* in dem Ausdruck *wo lässt du dein Korn?* = «wo hältst du dein Korn aufbewahrt» und namentlich in dem Ausdruck *ich kann es nicht lassen* = «ich habe keinen Platz dafür» als «eigentümlich» und meint, dass sie wohl von dem Sinne «nicht wieder wegnehmen» ausgeht.

Diese Verwendungsweise, die von interndeutschem Gesichtspunkt aus gesehen eigentümlich erscheinen mag, steht aber nicht ganz isoliert da, sondern lässt sich mit ähnlichen Verwendungen des Verbums *lassen* in andern germanischen Sprachen vergleichen. So kommt die Bedeutung von *lassen* in den beiden oben erwähnten deutschen Ausdrücken derjenigen in folgendem niederländischen Satze sehr nahe: *Je mag wel binnenkomen, maar waar zul je je fiets laten? hier in de vestibule is geen plaats* = «du darfst schon hereinkommen, aber wo wirst du dein Fahrrad lassen? im Vorzimmer ist kein Platz». Ähnlich in dem Satze: *Altoos is de zak leeg; en naauwlyks weet hy, waar hy zyn geld gelaaten heeft* = «immer ist die Tasche leer; und kaum weiss er, wo er sein Geld gelassen hat». Ferner noch in einem Satze wie dem folgenden: *Waar laat die jongen het eten!* = «wo lässt der Junge das Essen!» (es ist unbegreiflich, dass er so viel essen kann), vgl. Woordenboek der Nederlandsche Taal (Heinsius) VIII, 1152. In den obigen drei Beispielen ist das Verbum im Sinne von «(hin)legen, unterbringen, Platz finden für etwas, stecken» gebraucht.

Die Bedeutung «legen», die hier wahrnehmbar ist, finden

wir bei unserem Verbum auch in den skandinavischen Sprachen. Anord. *láta* bedeutet u. a. auch «ponere»; «collocare, constituere»; «deponere». So z. B. *at hann i odda eli öndurðr látinn verda* = «si in primore acie collocatus sit»; *ek lèt golli vafðan gjallar vönd* = «deposui gladium», s. Egilsson Lexicon poeticum S. 495. So auch aschwed. *lata* 'legen': *the toko bort min herra oc iak weet äcke hvart the hawa latit han* = »sie nahmen weg meinen Herrn und ich weiss nicht, wo sie ihn gelassen haben»; *läto asko paa sin huffwoodh* = «liessen Asche auf ihr Haupt», s. Söderwall Ordbok öfver svenska medeltidsspråket s. v. *lata*. Ferner isländ. *láta* 'legen, setzen, stellen': *láttu bókina á borðið* = «lass das Buch auf dem Tisch», s. Blöndal Islandsk-Dansk Ordbog S. 475.

Die Entwicklung der Bedeutung «legen» aus der Grundbedeutung des Nichtfesthaltens, des Nichtverhinderns ist leicht zu begreifen, wenn man sich den eben erwähnten Ausdruck *ich lasse das Buch auf dem Tisch* näher ins Auge fasst. Ursprünglich liegt das Gewicht in *ich lasse das Buch* auf dem Nichtfesthalten: «ich lasse das Buch aus der Hand», aber sobald auch das Richtungsverhältnis durch das Adverbial ausgedrückt wird, so verdunkelt sich die Vorstellung vom Ausgangspunkt, und die Vorstellung vom Ziel der Bewegung erhält das Hauptgewicht. So ist z. B. in dem Satze *klein Roland lässt den Becher [nicht]* die Vorstellung des [Nicht-] Festhaltens dominierend, während in dem Satze *er liess ihn nieder* diese Vorstellung sich bereits ziemlich verflüchtigt hat und der Ausdruck dasselbe besagt wie «er legte ihn nieder».

In ähnlicher Weise hat das lettische Verbum *likt* (= lit. *lìkti*, lat. *linquo*, griech. λείπω) 'lassen' die Bedeutung «legen, setzen» angenommen (vgl. Mühlenbach-Endzelin, Lettisch-deutsches Wörterbuch II, 467), und in dem finnischen Verbum *laskea* berühren sich ebenfalls die Bedeutungen «lassen» und «legen»: *lasken kirjan kädestäni* = «ich lasse das Buch aus der Hand», *lasken kirjan pöydälle* = «ich lege das Buch auf den Tisch».

Zu derselben Bedeutungsgruppe wie die Ausdrücke *wo lässt du dein Korn?* und *ich kann es nicht lassen* ist Paul geneigt auch die «uneigentliche Anwendung» von *lassen* in Ausdrücken wie *er kann sich vor Vergnügen nicht lassen* und dergleichen zu rechnen. Diese Verwendungsweise kommt heute auf dem mitteldeutschen Sprachgebiete vor; die Dialektwörterbücher von Albrecht und Müller-Fraureuth bezeugen aus dem Sächsischen: *sich vor Schmerz, Hitze usw. nicht lassen können.* Auch Frischbier Wb. II, 10 f. kennt aus dem Preussischen *lassen* in der Bedeutung «ausser sich sein; sich nicht bergen, retten können»: *Öck wust mî nich tô lâte ver Lache* = «Ich wusste mich vor Lachen nicht zu lassen» und ohne das Adverbial: *Dat measchte huckt he dem Lehra op'm Ledda, de söck ganich to loate wust* = «meistens belästigte er [der Spassmacher] den Lehrer mit Spässen, der sich gar nicht zu lassen wusste». Im Niederländischen heisst es: *T'hooft doet my soo seer, dat ick me niet weet te laten* = «der Kopf tut mir so weh, dass ich mich nicht zu lassen weiss», s. Heinsius a. a. O. Grimms Wb. VI, 227 gibt einen Beleg aus Goethe: *er kann sich für Freude nicht lassen.* Ein älterer Beleg, wo das Adverbial der Ursache zwar auch fehlt, aber wo die Ursache durch einen besonderen Satz ausgedrückt ist, findet sich bei Schuppius Lehrreiche Schriften (1684) 584 (zitiert bei Grimm Wb. VI, 226): *dasz sie eine solche bangigkeit des herzens empfinden, dasz sie nicht wüsten, wo sie sich lassen solten.* Geht man von diesem Beleg als dem ursprünglichen Typus aus, so gelangt man eben zu der Bedeutung «legen, stecken, unterbringen»: «dass sie nicht wussten, wohin sie sich stecken sollten».

Es kommen aber auch synonyme Ausdrücke vor, in denen *lassen* nicht reflexiv, sondern intransitiv verwendet wird. Im Mittelhochdeutschen erscheint *ge-lâzen* genau in derselben Bedeutung bei dem hessischen Dichter des Passionals: *und an die mûter hin er viel und enweste wie gelâzen* (ed. Köpke 651, 83) = «und er fiel der Mutter um den Hals und wusste nicht wie sich zu lassen». Ähnlich im Altschwedischen: *jak viste ey*

huru iak skulde lata = «ich wusste nicht, wie ich mich gebärden sollte», s. Söderwall a. a. O. 1, 741.

In diesen Belegen hat das intransitive Verbum die Bedeutung «sich benehmen, sich gebärden». Diese Bedeutung beschränkt sich aber keineswegs auf den Typus *sich [vor Schmerz usw.] nicht lassen können*, sondern kommt auch sonst, in allgemeinerer Verwendung, meist im Zusammenhang mit einer adverbialen Bestimmung vor. Im Mittelhochdeutschen finden wir *lâzen* im Sinne von «sich gebärden» bei Herbort von Fritzlar, also auf hessischem Sprachgebiet, im Lied von Troie V. 9798 (ed. Frommann): *sie liezen durch in einen alle iamerliche* = «sie gebärdeten sich um seinetwillen alle jämmerlich». Ebenso im Mittelniederländischen: *hy was een eerbaer wal latende man* = «er war ein ehrbarer, gut sich benehmender (anständiger) Mann», s. Verwijs en Verdam Middelnederlandsch Woordenboek IV, 203. Im Angelsächsischen haben wir folgenden Beleg: *ðam elþeodigan and utancumenan ne læt ðú nó uncúþlice wið hime* = «was den Fremden und den Ausländer betrifft, benimm dich nicht unfreundlich gegen ihn», s. Bosworth-Toller Ags. Dictionary S. 613; im Mittelenglischen (Ormulum um 1200): *Bule lateþ modiliȝ and bereþþ upp hiss heafedd* = «der Stier tritt übermütig auf und hält seinen Kopf hoch», s. NED VI, 213. Die skandinavischen Sprachen bieten in den älteren Perioden mehrere Belege für diese Verwendungsweise. So z. B. das Altnordische: *hann sofnaði fast ok lét illa í svefni* = «er schlief fest ein und gebärdete sich unruhig im Schlaf»; *björn ferr at henni ok lætr allblítt við hana* = «der Bär geht zu ihr und benimmt sich freundlich gegen sie», s. Fritzner Ordbog over det gamle norske Sprog I, 423; das Altschwedische: *nar ribballa oc skalka fa lata som the vilia* = «wenn Schurken und Schelme sich gebärden dürfen, wie sie wollen», s. Söderwall a. a. O.

Zu *lassen* in diesem Sinne gesellt sich im Mittelniederdeutschen das Substantiv *lâte* 'Benehmen, Gebärde', welches im Altnordischen als *lát, láti* in derselben Bedeutung erscheint und auch im Altschwedischen in der Form *lāt* sowie im Neu-

schwedischen in der Pluralform *later* 'Gebärden, Benehmen' vorkommt. Die Lautform deutet auf Entlehnung aus dem Niederdeutschen. Neben *lât* findet sich im Mittelniederdeutschen auch *ge-lât*, und dieser Bildung entspricht im Mittelhochdeutschen *ge-lâz*, *gelæze* 'Benehmen', das — wie aus den von Lexer Wb. I, 806 zitierten Textstellen hervorgeht — nicht nur auf mitteldeutschem, sondern auch auf oberdeutschem Dialektgebiet und besonders gerade hier vorkommt. Noch jetzt bair. *Gelæsse* 'Benehmen, Gebärde', s. Schmeller Bayer. Wb. I, 1510, steir. *Gelass* 'Schick, Art, Anstand', s. Unger-Khull Steir. Wortschatz S. 277. — Ferner ist noch in Betracht zu ziehen das Adjektiv *ungelassen* 'ungeberdig, unmanierlich', dessen Entwicklungsgeschichte, ebenso wie die des Adjektivs *gelassen*, hier jedoch nicht berücksichtigt werden kann.

In einigen Fällen, wie in dem oben zitierten mittelenglischen Beleg aus dem Ormulum nähert sich die Bedeutung von «sich gebärden» derjenigen von «auftreten, den Anschein haben, aussehen». Wie nahe sich diese Bedeutungen miteinander berühren, wird veranschaulicht durch folgenden niederdeutschen Satz, der in Grimms Wb. VI, 227 unter den Beispielen für das intransitive *lassen* zitiert wird: *he quam to Brugghe und rêp und lêt als ein unwittich man* = «er kam nach Brügge und rief und gebärdete sich (trat auf, sah aus wie . . .) wie ein verrückter Mann». Ebenso in dem mittelniederländischen Satze: *doe hi hem dat broot gaf, doe marcte hy dat hy alte seer bescheemt liet* = «als er ihm das Brot gab, da merkte er, dass er gar zu sehr beschämt sich gebärdete (oder aussah)», s. Verwijs en Verdam a. a. O. Deutlicher ausgeprägt erscheint schon die Bedeutung «aussehen, erscheinen» in einem Beleg aus von dem Werder (bei Grimm Wb. VI, 229): *und als er weiter kömpt, so wird er an jhr jnnen, dasz sie schön im gesicht, an sitten und von sinnen, ob sie wol noch erblast und sehr erschrocken lest.* Ausser allem Zweifel steht die Bedeutungsnüance «aussehen, erscheinen» in Fällen, wo das Subjekt keine Person ist, wie z. B. im mittelniederdeutschen Satze: *der stede schêpe . . . leten by der Denen*

schepe also en kerke vor der klus = «die Schiffe der Ortschaft sahen im Vergleich mit den Schiffen der Dänen aus wie eine Kirche vor der Einsiedlerwohnung», s. Schiller-Lübben Mnd. Wb. II, 636. Ebenso geht in dem Satze *in dunkern laten alle katten grau* = «im Dunkeln erscheinen alle Katzen grau», den Doornkaat-Koolman aus dem Niederdeutschen Ostfrieslands verzeichnet, die Bedeutung aus dem Satzzusammenhange unzweideutig hervor.

Eine besondere Schattierung der Bedeutung «sich gebärden, sich benehmen» liegt vor in einem Beleg des Verbums *lassen* aus dem mittelhochdeutschen Passional (ed. Köpke) 40; 33: *sie geliezen als si wolden toben* = «sie gebärdeten sich, als ob sie wüten wollten». Hier hat *lassen* den Nebensinn «sich anstellen, den Anschein geben, tun als ob — —», der noch deutlicher in anderen Belegen hervortritt. Auch diese Bedeutungsnüance ist in verschiedenen germanischen Sprachen bekannt. So mndl. *dat sie liet of sies niet hoorde* = «dass sie tat, als ob sie es nicht hörte», s. Verwijs en Verdam a. a. O.; mittelengl. *he lat he ne wile us noȝt biswike* = «er tut, als ob er uns nicht betrügen wollte», *he let he knew hem not* = «er tat, als ob er ihn nicht kannte», s. NED VI, 213; anord. *hann gengr leið sína, ok lætr sem han sjái ekki sveinana* = «er geht seinen Weg und tut, als ob er die Knaben nicht sähe», s. Cleasby-Vigfusson An Icelandic-English Dictionary S. 378; dän. *andre vil mene, at han bare lod, som han var død* = «andere glauben, dass er sich bloss anstellte, als ob er tot wäre», s. Feilberg Bidrag til en ordbog over jyske almuesmål II, 362; aschwed. *laten see om j ärin swa grymmä som j lathä* = «lasst sehen, ob ihr so grausam seid, wie ihr euch den Anschein gebt, s. Söderwall a. a. O.; isländ. *han ljet (alveg) eins og hann væri vitlauss* = «er tat, als ob er verrückt wäre», *honum er ekki svo leitt sem hann lætur* = «er ist nicht so unzufrieden, wie er sich anstellt», s. Blöndal a. a. O. S. 476. In vielen derartigen Belegen tritt die Bedeutung «sich verstellen» deutlich zutage. So in einem angelsächsischen Belege: *da sendun hiȝ mid searwum þa ðe*

riht-wise leton (Ags. Evang. Luc.XX, 20) = «da sandten sie Laurer aus, die sich anstellen sollten, als wären sie fromm», s. Bosworth-Toller a. a. O.; der Vulgatatext hat hier: *qui se justos simularent.*

Aus dieser Verwendungsweise entwickelt sich weiter in den skandinavischen Sprachen und im Englischen die Bedeutungsnüance «vorgeben, behaupten». An einigen von den oben zitierten Belegen kann man sich leicht diesen Bedeutungsübergang anschaulich machen.

Auch in der hier zuletzt geschilderten Verwendung des Verbums *lassen* im Sinne von «sich anstellen, tun als ob — —» berührt sich die Bedeutung mit der von «aussehen, erscheinen». Wenn das Subjekt nicht persönlich ist, nimmt das Verbum die letztere Bedeutung an. So z. B. in einer Strophe aus Günther: *so machts die heuchelei: bei tage läszt sie keusch: doch kommt die dämmerung, so stürmt sie in ihr fleisch, und fragt den liebsten oft: warum er nichts vermöge?*

Wir sind bereits zu der sechsten Gruppe der Paulschen Einteilung gelangt, wo *lassen* die Bedeutung «aussehen, sich ausnehmen» hat. In den Beispielen, mit denen Paul diese Bedeutung illustriert, ist *lassen* meist unpersönlich gebraucht: *nun lässt der Hut erst schön; es liesse gelehrt, so zerstreut als möglich zu tun; wo alles leicht sein und leicht lassen muss; herzhaft allem begegnen, das lässt unjüngferlich; ein weiser Mann, wie es anfangs liess.*

In dem ersten Beispiel *nun lässt der Hut erst schön* = «nun nimmt sich der Hut erst schön aus» liegt eine Bedeutungsschattierung vor, die besondere Beachtung verdient. Es entwickelt sich nämlich in derartigen Ausdrücken die Bedeutung «passen, anstehen», wodurch der adverbiale Zusatz «gut; schlecht» auch entbehrlich wird. Diese Ausdrücke sind besonders auf dem norddeutschen Dialektgebiet gebräuchlich. Frischbiers Wb. a. a. O. verzeichnet solche aus dem Preussischen: *dat lett em e mål stramm* = «das kleidet ihn einmal schön». So auch Woeste Wb. S. 157 aus dem Westfälischen: *bu lätt dat!* = «wie sieht das aus, wie passt das!», *dat lätt*

nitt gued = «das schickt sich nicht», *dat lätt di gued* = «das steht dir gut» und Vilmar Id. aus dem sächsischen und westfälischen Hessen: *we ni ett, dê ni lätt* = «wer nicht isst, der sieht nicht wohl aus». Ferner noch Doornkaat-Koolman aus dem Niederdeutschen Ostfrieslands: *dat lett nêt gôd* = «das sieht nicht gut aus, hat keine hübsche Farbe». Auf dem mitteldeutschen Sprachgebiet erscheinen diese Ausdrücke ebenfalls; Albrechts und Müller-Fraureuths Wörterbücher bezeugen das Vorkommen von Ausdrücken wie *es lässt ihr gut* = «es steht ihr wohl an» im Sächsischen. Die Belege, welche Grimms Wb. VI, 228 für diese Verwendungsweise aus der Literatur anführt, entstammen ebenfalls vorzugsweise dem norddeutschen, teilweise auch dem mitteldeutschen Sprachgebiet, vgl. z. B. Fleming: *ich sah ihr antlitz an, ihr häupt, ihr güldnes haar, ihr reden, ihren gang, wie wol ihr alles liesze*; bei Kant: *vor dem spiegel beurtheilen, wie es ihm lasse*; bei Lessing: *es würde nicht lassen, wenn sich Flora rühmen könnte.* Aber auch bei Goethe: *diese Tracht lasse ihm vorzüglich gut* und *das muss so sein, das lässt, das tut Wirkung*; bei Schiller: *die Ohrringe die ihr so schön liessen.* Auch heute scheint diese Verwendungsweise in Süddeutschland nicht ganz unbekannt zu sein. Fischer Wb. IV, 1003 verzeichnet den Ausdruck *ein Ding lässt* = «steht wohl an» und mit adverbialem Zusatz *es lässt ihm gut*; er zitiert auch J. V. Andreae Mor. Ged. 355: *Was prächtig läst und in die Augen fällt* und M. S. Rieger 201: *Das lässet trefflich schön.*

Im Mittelniederländischen ist der Ausdruck *het laet* = «es passt, es steht an» ganz geläufig: *doe sechde die scroder: wanne, lieve here Florens, hoe solde dat laten* = «da sagte der Schneider [von der Kleidung]: aber lieber Herr Florens, wie würde das passen», s. Verwijs en Verdam a. a. O. Heinsius Woordenboek der Nederlandsche Taal VIII, 1159 bezeugt das heutige Vorkommen dieser Bedeutung in Geldern.

Auch in den skandinavischen Sprachen finden wir die hier in Rede stehende Bedeutungsnüance: aschwed. *láta illa* 'schlecht aussehen, sich schlecht arten' s. Söderwall a. a. O.,

adän. *som det lader en krøbling at dantze, saa staar det en daare at tale om vished* = «wie es einem Krüppel zu tanzen ansteht, so passt es einem Toren von Weisheit zu reden», s. Kalkar Ordbog til det ældre danske Sprog S. 719 Feilberg a. a. O. verzeichnet aus den dänischen Mundarten Ausdrücke wie *de laðer et kön* = «es passt schlecht».

Die im Schwedischen dem intransitiven *låta* zukommende Bedeutung «lauten, klingen» wird gewöhnlich von der Verwendung des transitiven Verbs mit unterdrücktem Objekt im Sinne von «(einen Laut) von sich geben» hergeleitet. Es fragt sich jedoch, ob nicht die schwedische Bedeutung sich vielmehr aus der oben besprochenen Bedeutungsgruppe «aussehen, scheinen, passen» entwickelt hat. In einem bei Grimm Wb. VI, 228 aus Lessing angeführten Beleg *dieses wuszte keiner seiner lebensbeschreiber, nach welchen es läszt, als ob Stephanus der neunte ihn vom bloszen abte eines geringen klosters zum kardinal erhoben habe*, wo *lassen* im Sinne von «scheinen» verwendet ist, nähert sich diese Bedeutung schon etwas der von «lauten». Noch mehr ist dies der Fall in dem bei Grimm Wb. a. a. O. aus Günther zitierten Beleg *'herr Fritsche' liesze gar zu seichte; 'magister Fritsche' klappt und klingt*, wo *lassen* mit «klingen» wiedergegeben werden kann. Besonders deutlich tritt die eventuelle Bedeutungsnüance «klingen» zutage in einer Strophe von Brockes (Grimms Wb. VI, 229): *Sie (die Nachtigall) machte fugen, pausen, sprünge und contrapuncte, dasz es liesz, ob sie mit tausend Zungen sünge.* Auf Schwedisch würde die betreffende Stelle lauten: — — — *så att det lät, som om hon skulle sjunga med tusen tungor.* Es handelt sich also hier um einen Bedeutungswandel durch Verengerung des Bedeutungsumfangs und Bereicherung des Inhalts. — An das schwed. *låta* 'lauten, klingen' schliesst sich das Subst. *låt* 'Laut, Klang' an, das auch im selben Sinne im Altdän. als *laad*, im Isländ. als *lát*, im Norweg. als *laat* erscheint. Aber die ältere Bedeutung «aussehen», die das Verbum im Altschwedischen in Ausdrücken wie *låta illa* = «schlecht aussehen» und im Dänischen z. B. in dem Ausdruck *det lader*,

vi får sne = «es scheint, dass wir Schnee bekommen» hat, findet sich noch in dem schwed. Kompositum *grannlåt* 'Zierat' (det som låter grannt = was hübsch, prunkend aussieht); vgl. auch mnd. *ge-lât* 'Aussehen, wie etwas «lässt»'.

Aus dem Vorhergesagten dürfte hervorgehen, dass die Bedeutungen «aussehen, sich ausnehmen, anstehen', welche Paul in seinem Wörterbuch als eine isolierte «volkstümliche», ursprünglich norddeutsche, Erscheinung behandelt, mit anderen verwandten Bedeutungsnüancen in enger Verbindung stehen und keineswegs auf bestimmte Gebiete innerhalb der deutschen Sprachgrenzen beschränkt sind. Zwar zeigen die von Paul angeführten Belege aus Gellert, Lessing, Kant, Voss, Sturz und auch die weiteren Belege in Grimms Wb. aus Rabener, Jean Paul, Wieland, Fleming, Lenz, Claudius, Bürger, Brockes, Günther, Opitz, von dem Werder, Klamer-Schmidt, Trümmer, Blumauer, Gries ebenso wie die Zeugnisse der Dialektwörterbücher, dass die hier in Betracht kommende Verwendungsweise von *lassen* besonders auf norddeutschem bzw. mitteldeutschem Dialektgebiet heimisch ist. Aber Spuren derselben in oberdeutschen Dialekten älterer Zeit sowie ihr Vorkommen im Englischen und in den skandinavischen Sprachen deuten doch darauf, dass es sich um eine alte germanische Erscheinung handelt. Eine nähere Prüfung ihrer Entwicklungsgeschichte würde nicht ohne Interesse sein. Bei der vielfach übereinstimmenden Entwicklung der Bedeutungen im Englischen und in den skandinavischen Sprachen wäre zu untersuchen, inwiefern auch direkte Beeinflussung des Englischen durch das Skandinavische, wo die Verzweigung der Bedeutungsnüancen besonders reichhaltig ist, in Betracht kommt. Einige ältere Belege im NED weisen Formen auf, welche skandinavischen Lautcharakter haben.

Bei der Erklärung der Bedeutungsgeschichte des intransitiven Verbums *lassen* müssen auch die parallel laufenden reflexiven Verwendungsweisen berücksichtigt werden. Neben dem dialektischen Ausdruck *das lässt nicht* haben wir *das lässt sich nicht*, s. Müller-Fraureuth a. a. O. Im Mittel- und

Neuniederländischen erscheint neben dem einfachen *laten* «sich benehmen, auftreten, aussehen» ein reflexives *zich laten* mit derselben Bedeutung. Unter den Belegen, die im NED VI, 213 für die intransitive Verwendung von *let* angeführt werden, findet sich auch eine reflexive Verbform: *You are not so mad as you leeten you* (aus d. J. 1787). In den skandinavischen Sprachen hat sich der reflexive Gebrauch des Verbums im Sinne von «sich verstellen», «tun als ob — —» festgesetzt (aschwed. *lâta sik* und *lâtas* (im 16. u. 17. Jh. *lâtas*), neuschwed. *låtsa*, adän. *lade sig*, norweg. *laatast*). — Als parallele Erscheinung verdient u. a. Beachtung die Entwicklung des lettischen Verbums *likt* 'lassen' in reflexiver Verwendung zu der Bedeutung «sich verstellen, scheinen»: *vinš liekas liels mulkis esam* = «er scheint ein grosser Dummkopf zu sein», *vinš liekas bagāts* = «er gibt sich den Schein, als sei er reich», s. Mühlenbach-Endzelin a a. O.

Auch die Zusammensetzungen mit *lassen* dürfen nicht ausser acht bleiben, wie z. B. *herauslassen* als Reflexivum im Sinne von «sich gebärden, sich bezeigen»: *weil ich vielmahl mit meinen augen sehen musste, dasz sie sich viel ausgelassener und geiler gegen den kerlen heraus liesze, als die ehrbarkeit einer frommen lehrerin zuliesze*, s. Grimms Wb. IV, 1038.

Schliesslich sei noch auf Ausdrücke verwiesen wie *sich sein lassen* = «sich vorstellen, sich einbilden». Grimms Wb. VI, 239 führt u. a. einen Beleg aus Fischart an: *wie jener Paduaner, der jm sein lisz, er het so ain grosz nasz, das sie nicht zur stuben hinaus ging.* Staub-Toblers Id. III, 139 kennt aus der Mundart Ausdrücke wie: *lâ der sîn, du sîgest* = «finge te esse».

Der Zweck dieses Aufsatzes ist nicht, auf die Einzelheiten der Bedeutungsgeschichte des Verbums *lassen* einzugehen, sondern bloss einige auffällige Linien derselben aufzudecken und vor allem darauf hinzuweisen, dass es bei solchen semasiologischen Untersuchungen, wie der vorliegenden, nicht genügt, sich bloss innerhalb der engen Grenzen interner Sprachgeschichte zu bewegen. Wie die Lautgeschichte muss auch die

Bedeutungsgeschichte auf möglichst breiter Grundlage untersucht und vom vergleichenden Gesichtspunkt aus betrachtet werden.

Hugo Suolahti.

«Deutsche» Rassenfragen.

Die Rassenkunde ist gegenwärtig einer der allerbeliebtesten Zweige unserer populär-wissenschaftlichen Literaturgebiete, wie dies sich nach den Umwälzungen des Weltkrieges auch begreifen lässt. Ein beredtes Zeugnis dafür ist u. a. die jetzt in 12. Auflage erschienene bekannte «Rassenkunde» von Dr. Hans Günther.[1] In der volkstümlich interessierten deutschen Presse hat man dem Werke ein fast enthusiastisches Lob gespendet, ja eine Besprechung der Zeitschrift des Deutschen Sprachvereins sagt sogar, dass es vielleicht das heute in Deutschland am meisten gelesene Buch sei, und ein auf diesem Gebiete so sachkundiger Forscher wie Prof. Fischer in Bauer—Fischer—Lenz: Menschliche Erblichkeitslehre und Rassenlehre meint, dass das Günthersche Buch eine glänzende Darstellung der Rassenverhältnisse Deutschlands sei, vom Wesen der das deutsche Volk zusammensetzenden Rassen erstmalig ein starkes grosses Bild gebe. Andere Urteile sind zurückhaltender. Auch in Deutschland. So heisst es in den «Sozialistischen Monatsheften», der Verlag Lehmann in München habe uns auf diesem Gebiete, «die biologische Sendung der nordischen Rasse einseitig beleuchtend, mit einer reichen Literatur bedacht, deren Studium und Beachtung trotz dem hier vertretenen Standpunkt sehr empfohlen sei». Der durch gesperrten Druck hier ausgezeichnete

[1] Dr. Hans F. K. Günther, *Rassenkunde des deutschen Volkes*, 12. gänzlich neubearbeitete Auflage. München, J. F. Lehmanns Verlag, 1928. 500 S. mit 526 Abbild. und 28 Karten. Geh. M. 12.—, in Leinen M. 14.—.

Passus bedeutet einen der schwachen Punkte der Güntherschen Beweisführung. In einem in Schweden (Stockholm) erschienenen, besonders in Skandinavien und Finnland sehr verbreiteten anthropologischen Werke: Europas människoraser och folkslag (P. A. Norstedt & Söner), 3. Aufl. 1926 von Dr. R. Nordenstreng, kommt etwa dieselbe Auffassung zum Ausdruck. Günthers Rassenkunde des deutschen Volkes, die — heisst es hier S. VIII — tatsächlich unseren ganzen Erdteil umspannt, sei zweifelsohne die gründlichste ihrer Art in einer fremden Sprache, und ein ehrlicherer Wahrheitsfreund habe nie die Feder geführt. Das Werk sei sehr sachreich und zeuge von einer in vielen Hinsichten feinen und scharfen Beobachtungsgabe, und kein auf diesem Gebiete tätiger Forscher könne die ergiebige Arbeit entbehren, die ausserdem in einer fliessenden, schönen und vornehmen Form geschrieben sei, ein Werk eines wahren Sprachkünstlers. Leider habe aber Günther ein System, in das die Wirklichkeit eingezwängt werden solle, möge sie für den Rahmen passen oder nicht, und es gebe vieles, das für diesen Rahmen nicht passe. Auch sei der Verfasser nicht frei von Vorurteilen, und seine Darstellung sei etwas zu dogmatisch. Sein Buch müsse daher mit besonders aufmerksamer Kritik gelesen werden. Und es bezwecke ja in erster Linie nicht allein sachliche Aufklärung, sondern eine nationale Erweckung: es wolle dem deutschen Volke lehren, dass seine Rettung vom Untergang darin liege, dass es sein Gehalt an nordischer Rasse aufrecht zu erhalten und wenn nur möglich zu verstärken suche. Aber dadurch werde sein Buch zu einer Streitschrift gegen alle anderen Rassen, vor allem gegen die alpine, und durch diese Tendenzen sei es weit davon entfernt, gerecht zu sein. Dr. Günther gibt nun allerdings in seinem Vorwort zur 12. Auflage selber zu, dass seine Kennzeichnung der ostischen Seele als etwas einseitig oder übertrieben bezeichnet werden könne, dass er gerade diesen Abschnitt darum mehr oder minder bedeutende Änderungen und Zusätze habe erfahren lassen. Aber sowohl hier als auch an der Schilderung der seelischen Eigenschaften der ost-

baltischen Rasse sind m. E. doch immer noch allzu grosse Willkürlichkeiten haften geblieben. So heisst es S. 226, dass man der Verstandesbegabung nach die ostbaltische (d. h. vor allem die finnische) Rasse eher über die ostische (= alpine), sicher über die westische (= mediterrane, mittelländische) Rasse stellen werde. Sei der ostbaltische Mensch auch langsamer im Begreifen, so begreife er doch sicher, sein Verstand sei minder scharf, aber schmiegsam und findig. Dass die ostbaltische Begabung die nordische nicht erreiche oder aber, dass dem ostbaltischen Verstand wenig Entschlussfähigkeit zu Gebote stehe, zeige sich darin, dass in Russland und Finnland wie in all den Gebieten, wo die ostbaltische Rasse beigemischt ist, die führende Schicht vorwiegend nordisch sei. Bilder finnischer Heerführer, Staatsmänner, Gelehrter und Künstler würden dies immer wieder zeigen. Die Beobachtung ist an sich richtig, aber ihre Erklärung ist zum Teil wenigstens falsch. Die bis in die letzten Zeiten dominierende schwedische Oberschicht in der Leitung unseres Landes ist von der alten staatlichen Verbindung mit Schweden historisch bedingt. Während der 110-jährigen russischen «Parenthese» unserer politischen Geschichte hat sich diese Oberschicht noch bewährt, aber die im Jahre 1918 gewonnene politische Selbständigkeit bringt allmählich auch eine soziale Umwälzung: die schwedische Oberschicht schwindet mehr und mehr von der Leitung und wird durch eine finnischsprachige, wenn auch rassisch öfters gemischte (nordisch-finnische) Mittel- und Bauernklasse ersetzt. Bloss die «Rasse» ist hier kein genügender Erklärungsgrund. Schon in meinem Buche «Die Germanen» (§ 17), das sich im Druck befindet, spreche ich diesen Gedanken aus. Der aus geschichtlicher Zeit bezeugte hohe kulturelle Aufschwung, der von mehreren «indogermanischen» Völkern zeitweilig errungen worden ist, sei offenbar nicht so ausschliesslich, wie eine von nationalen Gefühlen beeinflusste Rassenliteratur heutzutage anzunehmen geneigt ist, auf gewisse ererbte physische und psychische Vorzüge zurückzuführen, die aus einer vermeintlichen, diesen Völkern einst gemeinsamen sog.

nordischen Rasse hergeflossen wären. Eine von der Natur begünstigte geographische Lage der Wohnsitze sowie die davon bedingten geschichtlichen und sozialen Schicksale des Volkes wären hierbei gewiss bedeutungsvoller gewesen als die blosse Herstammung von einer vorzugsweise beglückten Rasse.

Was die Abschnitte über die seelischen Eigenschaften der verschiedenen Rassen anbetrifft, muss ich daher wiederholen, was ich schon i. J. 1925 (in der finnländischen Zeitschr. «Nya Argus», Nr. 14) wegen Günthers «Kleine Rassenkunde Europas» bemerkte, dass nämlich die Günthersche Rassenschätzung in gewissen grossen Zügen vielleicht richtig sein kann, dass sie aber doch starke Übertreibungen und Ungerechtigkeiten enthält. Seine Urteile wirken in Vielem als Romantik und Chauvinismus und besitzen im ganzen kaum einen wissenschaftlichen Wert: diese Abschnitte hätte der Verfasser ruhig weglassen können.

Die Kapitel von den leiblichen Rassenmerkmalen stehen aber höher, scheinen die Ergebnisse der heutigen Rassenforschung im allgemeinen gewissenhaft wiederzugeben. In der Frage nach der Rasseneinteilung schliesst sich Günther anfänglich an seinen Lehrer, Prof. Fischer in Heidelberg an. Dieser rechnet (wie Ripley) mit vier europäischen Hauptrassen. Nach einem Aufenthalt in Schweden in den Jahren 1923—24 hat Günther in die 6. Auflage seiner «Rassenkunde des deutschen Volkes» eine fünfte Rasse eingeführt, die er nach Nordenstrengs Vorschlag als die ostbaltische bezeichnet. In dieser 12. Auflage fügt der Verfasser zu diesen fünf Menschentypen einen 6:ten, den von ihm sogenannten fälischen (nach Westfalen) hinzu, der das Weiterleben der urzeitlichen, aus Südfrankreich hergeleiteten Cromagnonrasse in Deutschland beweisen soll. Es handelt sich allerdings hier eigentlich nicht um eine neue Hauptrasse des heutigen Europas, nur um einen Rassenrest aus Alteuropa. Dieser Rassenrest habe aber für eine Rassenkunde des deutschen Sprachgebiets eine besondere Bedeutung dadurch, dass sich eben in Nordwestdeutschland bis gegen das westliche Mitteldeutschland hin, am deutlich-

sten in Westfalen und Nordhessen, minder deutlich in Westthüringen, recht erhebliche Einschläge dieser fälischen Rasse zeigen würden.

Die Stämme fälischer Rasse sollten dann von der «nordischen» Rasse die indogermanischen Sprachen übernommen haben. Günther meint, dass die Ausbreitung der nordischen Rasse vom eisfreien östlichen Mitteleuropa aus und die der fälischen Rasse vom eisfreien Westeuropa aus in dem Zeitabschnitt zu einem Zusammenstoss der beiden Rassen geführt habe, als der Eisrand sich der heutigen Ostseeküste näherte, spätestens jedoch in einem Zeitabschnitt um 8000 v. Chr. Es müsste schliesslich zwischen den beiden Rassen zu einem friedlichen Ausgleich gekommen sein, und diesem Ausgleich folgte eine Rassenmischung, die zu einer «Indogermanisierung» der fälischen Stämme geführt hätte. Der westliche Vortrupp der nordischen Rasse bestand aber aus Stämmen, die innerhalb des Indogermanentums sich als Germanen absondern sollten, und diese wurden die ersten Träger des Urgermanischen. Das Urgermanische war aber auch nach Günther keine ungemischte indogermanische Sprache: es hatte einzelne Wörter aus den Sprachen fälischer Stämme entlehnt, denn eine Anzahl von Wörtern des Urgermanischen fänden sich nicht in den anderen indogermanischen Sprachen wieder, und zwar wären das gerade Wörter aus dem See- und Strandleben. Die fälische Rasse hätte in der Tat zum grossen Teil aus Seeanwohnern, die nordische Rasse gänzlich aus Binnenländern bestanden.

Diese Anschauungen sind im Grunde nicht neu, nur etwas modifiziert und zwar besonders mit Rücksicht auf sprachwissenschaftliche Anforderungen. Die Cromagnon-Hypothese wurde zuerst von nordischen Archäologen (dem Dänen H. A. Nielsen sowie den Schweden O. Montelius und S. Lindqvist) ausgesprochen; vgl. die Übersicht bei B. Nerman, Die Herkunft und die frühesten Auswanderungen der Germanen (Kgl. Vitt. Hist. o. Ant. Akad. Handl. I: 5, Stockholm 1924), S. 5 ff. Gegen die Herleitung der indogermanischen Bevöl-

kerung Skandinaviens aus dem spätpaläolithischen Cromagnon-typus spricht aber — bemerke ich in meinen «Germanen» (der deutschen Auflage, 1928), § 21, Anm. 1 — ganz entschieden, dass die indogermanische Völkerwelle nach heutiger sprachwissenschaftlicher Auffassung in diesen fernen Zeiten (nach Montelius 7000—5000 v. Chr.) Frankreich noch nicht erreicht hatte. Will man den Zusammenhang mit der Cromagnonrasse aufrecht erhalten, geschieht dies nur unter der Voraussetzung einer Sprachübertragung,und in dieser Form wird die Cromagnontheorie u. a. von dem böhmischen Anthropologen F. Paudler (Die hellfarbigen Rassen und ihre Sprachstämme, Kulturen und Urheimaten, Heidelberg 1924) weitergeführt. Der physische Typus der Germanen sei ein Mischtypus zwischen nordischer heller Rasse und sogen. heller Cromagnonrasse: die erstgenannte war indogermanischen Ursprungs und von Südosten eingewandert, die letztere vorgermanisch und ureinheimisch. Paudlers Material war allerdings aus dem bekannten Werke «Anthropologia Suecica» geholt, aber seine Konstruktionen sind von berufenster Seite: Prof. Carl Fürst bezweifelt worden, d. h. Fürst will die Möglichkeit eines Cromagnoneinschlages in der Bevölkerung der germanischen Länder nicht verneinen, er hält nur die Sache nicht für erwiesen oder aus dem vorhandenen Stoffe erweisbar. Paudler hat (wie einige andere Rassenforscher) für den überlebenden nordischen Rest dieser Cromagnonmenschen die Bezeichnung «dalische Rasse» (nach der Landschaft Dalarna in Schweden) gewählt. Günther nennt ihn wie gesagt fälisch.

Hier liegt vielleicht ein Kern von Wahrheit, aber zur Gewissheit gelangen wir nie. Dass das Urgermanische das Ergebnis einer Sprachmischung war, bleibt auch m. E. wahrscheinlich. Mit Recht betont aber Günther (S. 295) entgegen der Meinung Paudlers, dass es sich bei den vielleicht nichtindogermanischen Wörtern der germanischen Sprachen um eine ganz geringe Anzahl handelt, dass — wie schon Hirt in seiner Etymologie der neuhochdeutschen Sprache sagt — selbst Wörter indogermanisch sein können, die nur im Germanischen

nachweisbar sind, ja dass davon eine gewisse Anzahl indogermanisch sein müsse. Liebig rechnet in seinem Buche «Die Wortfamilien der lebenden hochdeutschen Sprache» (1905) tatsächlich nur 4,8 % alte und neuaufgenommene Wortstämme im Deutschen (davon aber 4,3 % Entlehnungen aus dem Semitischen und aus «uralaltaischen» Sprachen). Andere Forscher haben die Zahl dieser Wörter stark übertrieben.

Ein Anhang über Rasse und Sprache (S. 467–484) behandelt mehrere hochinteressante Streitfragen: die indogermanische Grundsprache, die Schöpfung des indogermanischen Zeitworts als «eine der Hauptgeistestaten der idg. Völker» (Naumann), Sprachwandel, Rassenwandel, die erste und zweite Lautverschiebung usw. Die herangezogene reiche Literatur ist aber nicht überall zuverlässig ausgenützt worden — und hieraus sieht man, dass die Sprachforschung nicht Günthers eigenes Gebiet ist. So wird meine Schrift «Germanerna. Språk och kultur» (1925) in der Frage nach dem Alter der ersten Lautverschiebung für den Terminus «um das Jahr 1000 vor Chr.» in Anspruch genommen. Dies ist falsch. Auf dem Gebiete der germanisch-keltischen Berührungen waren die letzten Stufen des betreffenden Lautprozesses mir zufolge «keinesfalls viel später durchgeführt als in der Mitte des letzten Jahrtausends v. Chr.». Im äussersten Osten (östlich der Ostsee) hätte man mit einem noch späteren Termin zu rechnen. Wie aber dies mit der Annahme einer Indogermanisierung der urzeitlichen Cromagnonrasse in Einklang zu bringen ist, bleibt eine andere Frage, für die ich keine sichere Antwort habe.

Zu bedauern ist, dass der Verfasser nicht den Mut gehabt hat, mit dem altherkömmlichen chauvinistischen Missbrauch des Wortes «Deutsch» zu brechen. Seine (trotz gewisser oben gerügten Eigenschaften) anregende und lesenswerte Rassenkunde ist germanisch, nicht nur deutsch.

T. E. Karsten.

Hyperhochdeutsche Formen in mitteldeutschen Mundarten.

Der Wrede-Fringsschen Schule verdanken wir eine Reihe von Arbeiten, welche die verwickelte rheinische Sprachgeschichte in ein viel helleres Licht gerückt haben, als man noch vor ein paar Jahrzehnten zu hoffen wagte.[1] Immer klarer lassen sich die verschiedenen Phasen der Entwicklung überblicken, durch welche ein Teil des fränkischen Sprachgebietes, der einst mit dem niederfränk. eine Einheit bildete, vom Süden her mit südlichem Sprachgut überflutet wurde; besonders eingehend ist dieser hd. Infiltrationsprozess im Mittelfränk. behandelt worden.

Die alemann. und bair. Lautverschiebung — oder wie Frings lieber und richtiger sagen würde: die alemann. und bair. lautverschobenen Wörter — dringen etwa seit dem. 5 Jahrh. gegen Norden vor. Der Vormarsch scheint im Anfang ohne allzu heftigen Widerstand stattgefunden zu haben. Erst nachdem die hd. Welle das Rheinknie erreicht hat, beginnt ein Kampf, der mit grosser Heftigkeit etwa bis zur Mitte des 2. Jahrtausends geführt wird und der noch heute nicht vollständig abgeschlossen ist. Während dieses Kampfes und ganz besonders während seiner bittersten Phase befinden sich die Rheinlande in einem sprachlichen Gärungszustand: Hochdeutsches und Niederfränkisches in einem Nebeneinander und Durcheinander, das nur ein geschultes Auge einigermassen zu entwirren vermag.

Im Lichte dieser Tatsachen liegt es auf der Hand, dass gemeinsames Wortgut und gemeinsame sonstige sprachliche Eigentümlichkeiten im Mittelfränk. und Niederfränk. in erster Linie als gemeinsames Erbgut zu beurteilen sind, denn die in historischer Zeit feststellbaren nordsüdlichen sprachlichen Strö-

[1] Es sei hier nur auf einige zusammenfassende Überblicke verwiesen, in denen die hauptsächlichen Resultate dieser Arbeiten gebucht sind: Th. Frings, Rheinische Sprachgeschichte (Essen a. d. Ruhr, 1924) und H. Aubin—Th Frings—J. Müller, Kulturströmungen und Kulturprovinzen in den Rheinlanden (Bonn, 1926).

mungen sind allzu schwach — ausser etwa der räumlich ziemlich eng begrenzten Strömung Amsterdam-Kleve —, um bedeutende Spuren hinterlassen zu haben.

Neben den von der Wrede-Frings'schen Schule klargelegten Hauptströmungen ist noch eine Strömung zu berücksichtigen, die allerdings nur Wortgut in grösseren Mengen aus dem Flandrisch-niederländ. über das Mittelfränk. südwärts mit sich geführt hat. Ich meine die höfisch-französierende Strömung, deren Hochflut allerdings zeitlich recht eng begrenzt ist und die vor allem nur die oberste soziale Schicht berührt. Bei diesem höfischen Sprachgut, sei es frz. oder ndl. Provenienz, das dem Niederfränk. und Mittelfränk. gemeinsam ist, handelt es sich in der Regel um Import aus dem Niederfränk. ins Mittelfränk.

Die oben skizzierte starke südnördliche Strömung, die gerade im Mittelfränk. von starken Barrieren mehr oder weniger lange aufgehalten wird und die grosse «Vibrationsräume» bildet, führt in sprachlichen Dingen zu einem Zustand von Unsicherheit, der durch die nordsüdliche Strömung nur noch kompliziert wird.

Man sollte erwarten, dass dieser Zustand der Unsicherheit für die Entstehung hyperhochdeutscher Formen einen möglichst günstigen Boden darbietet.[1] Die Absicht, hd. Formen zu gebrauchen, und die Unfähigkeit, mit genügender Sicherheit zwischen hd. und niederfränk. zu unterscheiden, prädestinierte direkt zur Bildung solcher Formen. Und in

[1] Neuerdings hat Wrede in seinem Aufsatz «Sprachliche Adoptivformen» (Beiträge zur germanischen Sprachwissenschaft. Festschrift für Otto Behaghel [Heidelberg, 1924], S. 83 ff.) einige obersächs. und siebenbürg. sowie sonstige md. hyperhochd. Bildungen behandelt; vgl. auch Behaghel, Geschichte der deutschen Sprache[4], bes. S. 88 ff. Hyperhd. Bildungen bes. im Ndd. behandelt H. Schröder, Hyperkorrekte Schreib- und Sprechformen, bes. im Ndd. (Germ.-rom. Monatsschr., IX, (1921), S. 19 ff.); vgl. auch H. Schröder, Hyperkorrekte Formen vortoniger Silben im Deutschen und Ndl. (ibid. Ss. 321 ff.), und W. Horn, Überschriftsprachliche Formen (Engl. Studien, Bd. 54, S. 76 ff.).

der Tat lassen sich besonders im Mittelfränk. Formen nachweisen, die als hyperhochdeutsche Bildungen aufzufassen sind. Aber auch sonst auf md. Sprachgebiet, wo ursprünglich Ndd. durch Hd. überflutet und verdrängt wurde, treten hyperhd. Formen auf.

Als eine hyperhd. Bildung fasse ich auf das im Md. überhaupt, aber ganz besonders häufig im Mittelfränk. vorkommende Kollektivsuffix *ge- -ze* (*gebeinze*, *getierze*, *gesteinze* usw.). Eine stattliche Reihe von Belegen hat F. Bech Germ. X (1865), S. 395 ff., XIV (1869), S. 431 ff., und XXII (1877), S. 290 ff. zusammengestellt. Schon Grimm hat in seiner Deutschen Gramm., II, S. 214 («starke Neutra auf *-ati*»), und III, S. 526 ff. dem Suffix Beachtung geschenkt, erwähnt aber in demselben Zusammenhang auch solches, was nicht hierher gehört (so z. B. *gehölz*, dessen *t* zum Stamm gehört).

Als die communis opinio gilt, dass dieses md. Suffix mit dem ahd. *-izzi* zusammengehört und auf germ. **-itja* beruht. Gegen diese Verknüpfung sprechen indessen m. E. entschieden mehrere Tatsachen. Erstens die Bedeutung. Allerdings ist das ahd. Suffix allzu spärlich belegt, um eine genaue Bestimmung der Bedeutung zu ermöglichen. Jedenfalls scheint es sich im Ahd. nicht um ein Kollektivsuffix zu handeln, sondern um ein Verbalabstrakta bildendes Suffix; *-izzi* hat eine Nebenform *-azzi*, die den Mittelvokal *a* aufweist. An Belegen für das Suffix in dieser Funktion bietet Kluge, Nominale Stammbildungslehre[3] (bearb. von L. Sütterlin und E. Ochs) § 144, Schatz, Altbair. Gramm., §§ 26, 57, und Schatz, Ahd. Gr., § 62: *fiscizzi* 'Fischfang', *mâlizzi*, *mahalazzi*, *mahalezzi*, *mahalizzi* 'Rechtssache, Klage'.

Undurchsichtige Bildungen sind die bei Kluge § 71 erwähnten ahd. *himilizzi*, *himilezzi*, *himilazi* (Schatz, Altbair. Gr., § 26) 'laquear' und *mâlizzi* 'fucus' wegen ihrer konkreten Bedeutung. Neben jenem besteht allerdings auch ein part. praet. *gahimilizit*, *gihimelizt* 'laqueatus' (vgl. Graff, IV, S. 944), aber das Verb ohne weiteres als das primäre von diesen beiden Wörtern zu erklären, wofür bes. die Form *himilazi* zu

sprechen scheint, wäre allzu kühn; es existiert im Ahd. daneben auch ein part. praet. *gahimilôt*. — Was *mâlizzi* 'Motte' betrifft, haben wir wohl doch *mălizzi* zu lesen, wie das entsprechende Wort im got. *malo* heisst. Die Sippe gehört zu *malan* 'zermahlen', weil die Motte das Gewebe zerfrisst, d. h. zu Staub zermahlt (vgl. auch nhd. *Milbe*). Was die Endung anbelangt, scheint sie mit der von Kluge, Nom. Stammbildungslehre, § 60 Anm. 1 im Angels. nachgewiesenen Endung *-ete* zusammenzuhängen, die zur Bildung von Tiernamen verwendet wird und wahrscheinlich eine ursprüngliche Diminutivendung war. Zu diesen gehören nebenbei bemerkt wohl auch die von Holthausen PBB XXXII (1907), S. 293 ff. erwähnten westfäl. Bildungen wie *fillerte* 'Schmetterling', *hummelte*, *käferte* u. a., nach deren Ursprung er sich fragt. Ahd. *malizzi* würde also mit unserem Abstraktsuffix nichts zu tun haben. — Das Angeführte genügt jedenfalls, um zu zeigen, dass Bedeutung und Funktion keineswegs zugunsten einer Verknüpfung des ahd. Suffixes *-izzi* mit dem md. *ge- -ze* sprechen.

Ferner erscheint das ahd. Suffix in der Regel ohne das Präfix *ga-*, das ein treuer Gefährte des md. *-ze* ist. Nur das oben erwähnte *himilizzi* erscheint allerdings auch in der (spät belegten; Trierer Hs.) Form *gihimilzi*, *gihimilezi* (Graff, IV, S. 944). Das *gi-* kann durch die Analogie ähnlicher Bildungen veranlasst sein, oder aber wir haben es mit einer Neubildung zu tun.

Auch das Verbreitungsgebiet des ahd. Suffixes stimmt mit dem des speziell md. *ge- -ze* durchaus nicht überein, denn das ahd. *-izzi* bzw. *-azzi* ist obd. sehr gut belegt, recht häufig sogar im Bair. (vgl. Schatz, Ahd. Gr., § 62, und Schatz, Altbair. Gramm., §§ 26, 57). Es ist also nicht befremdlich, wenn auch ausserhalb des Md. ein Verbalabstrakta bildendes Suffix *-ze* begegnet.

So schwer die Verbindung des ahd. *-izzi* mit dem md. *ge- -ze* scheint, so glatt ist, in bezug auf die Funktion der beiden Suffixe, die Verknüpfung des md. Suffixes mit dem ahd. *gi- -idi*. Dieses Suffix wird auf *-iþja* zurückgeführt (vgl.

Kluge, Nomin. Stammbildungsl. § 70) und wird meist in Verbindung mit dem Kollektivpräfix *ga-* zur Bildung von neutr. Kollektiven verwendet (z. B. ahd. *gimarchidi* 'Grenzen', *gimahhidi* 'Paar', *gimâlidi* 'Gemälde').

Die beim ersten Blick unüberbrückbar scheinende Diskrepanz in der lautlichen Form der beiden Suffixe erklärt sich dadurch, dass das md. Suffix *-ze* eine Verhochdeutschung des ahd. *-idi* ist. Den Gang der Entwicklung haben wir uns etwa folgendermassen zu denken:

Das ahd. *gi- -idi* ergab durch die im Mhd. eintretende Abschwächung der unbet. Vokale *ge- -ede*, das sich durch Synkope des *e* vor dem *d* weiter zu *ge- -de* bzw. *ge- -te* entwickelte, und zwar sowohl im Mndl. als auch im Mndd. und Mhd.[1] Und gerade in der Form *ge- -te* wurde das Suffix im Md. zu *ge- -ze* verhochdeutscht. Diese Entwicklung mag durch die daneben bestehenden Verbalabstrakta auf *-eze* (< *-izzi*, *-azzi*) begünstigt worden sein, mit denen sich die Kollektiva in der Bedeutung berühren konnten (vgl. z. B. das ahd. Kollektivum *gimâlidi*; ausserhalb des Md. vorkommende Verbalabstrakta auf *ge- -ze* können auf Kontamination der beiden Suffixe zu beruhen). Dies trug natürlich auch dazu bei, das Sprachgefühl den Kollektiven auf *ge- -te* gegenüber in den Kampfgebieten zwischen Niederfränk.-Ndd. und Hd. unsicher zu machen. — Dass die Adjektivabstrakta auf *-ede* (< *-ida*) (z. B. *höchte* 'Höhe') nicht in diese Entwicklung mit hineingezogen wurden, wird auf ihrem abweichenden fem. Geschlecht und ihrer abweichenden Bedeutung beruht haben; von den md. Kollektiven unterschieden sich diese Adjektivabstrakta ausserdem noch durch das Fehlen des Präfixes *ge-*. — Ursprünglich wird die Verhochdeutschung natürlich nur in den Fällen stattgefunden haben, wo der Mittelvokal vor dem (*d* >) *t*

[1] Vgl. Franck, Mndl. Gr.², § 113; P. Cosijn, Nederlandsche Spraakkunst (Haarlem, 1893), S. 141; Lasch, Mndd. Gr., § 217; Schiller-Lübben, Mndd. Wb. ss. vv. *gebênte*, *gestelte*, *gestênte*, *geremte* u. a. (neben welchen md. *gebeinze*, *gesteinze*, *geremze* usw.) und Weinhold, Mhd. Gr.², § 266.

fehlte, nachdem aber bereits ein Kollektivsuffix *ge= =ze* im Sprachgefühl lebendig war, konnte auch die Spielart *ge= =eze* entstehen.

Diese Erklärung leuchtet umso mehr ein, wenn man bedenkt, dass den mndd. und mndl. Kollektiven auf *ge= =te* (bzw. *ge= =ede)* gerade auf md. Sprachgebiete Bildungen auf *ge= =ze* entsprechen, während diese Kollektiva im Obd. die Form *ge= =(e)de* haben.

Einen Fall von Verhochdeutschung stellen m. E. ferner die Formen ahd. *phorta*, mhd. *pforte*, und mhd. *porze* dar. Eine Zusammenstellung der ahd. Belege unter Berücksichtigung der mhd. Verhältnisse liefert E. Gutmacher, PBB XXXIX (1914), S. 79 ff. Gutmacher untersucht speziell die ahd. Verteilung der Formen und konstatiert, dass der ostfränk. Tatian durch sein *phorta* von dem sonstigen ahd. Gebrauch abweicht, «der nur unverschobenen Anlaut kennt, auch im Ker. Gl.». Im Mhd. herrscht eine entsprechende Verteilung: obd. *porte*, *borte*, dagegen md. und niederrhein. *phorte*. Die dritte Form *porze* verfolgt Gutmacher seit ihrem Erscheinen im 13. Jh. (Glossenbeleg *porze* 'ianua') bis zum Nhd. und stellt dabei fest, dass diese Form speziell auf ripuar.=moselfränk. Boden heimisch ist.

Bereits W. Franz hat in seiner verdienstvollen Dissertation «Die lateinisch=romanischen Elemente im Althochdeutschen» (Strassburg, 1883) das Verhältnis dieser Formen zueinander klarzulegen versucht. Er kommt dabei zu dem Ergebnis, dass die ahd. Form *phorta* der Form *porta* gegenüber auf älterer Entlehnung beruht, indem sie nach Abschluss der Verschiebung von *t* (die nach Franz schon mit dem Beginn des 8. Jh. vollzogen war), aber vor Abschluss derjenigen von *p* ins Deutsche aufgenommen wurde (Franz, S. 33). Ferner versucht er auch «mhd. *pforze* (daneben weit häufiger *porze*)» als auf der Chronologie der hd. Lautverschiebung beruhend zu erklären; d. h. er hält die Form *pforze* für eine alte Entlehnung, die in die Zeit vor Abschluss der Verschiebung sowohl von *p* als auch von *t* fällt.

Diese Erklärung ist nicht befriedigend, und die Ursache

dazu ist, dass sie keine Rücksicht auf die mundartliche Verbreitung dieser Formen nimmt. Der Wahrheit viel näher kommt Kluge, Et. Wb.[10] s. v. Pforte. Was die Form *pforte* betrifft, schliesst er sich Franz an (nach Kluge hatte sich die Verschiebung des *t* > *z* bereits im 6. Jh. vollzogen), anlässlich der mhd. Form *porze* bemerkt er, dass sie im Md. und Niederrhein. heimisch sei, wo die Verschiebung von *t* > *z* erst später stattgefunden habe.

Wenn wir zuerst einen Blick auf das Material werfen, fällt es auf, dass wir trotz der Formen *porze* und *pforte* nie einem vollständig lautverschobenen ahd. *pforza* begegnen, was bei diesem durchaus nicht seltenen Wort immerhin zu erwarten wäre; dabei ist ein echt lautverschobenes ahd. *pforzich* aus lat. *porticus* gut belegt. Ferner ist die mhd. Form *pforze* so schlecht belegt, dass es nicht ratsam ist, auf sie allzu viel zu bauen: Lexer, Mhd. Wb., nennt nur Heinrich von Pfortzen Ls. 3.228.422 und verweist auf Grimms Deutsche Gramm., I, S. 429 und 485, wo die betr. Form allerdings erwähnt ist, aber keine Belege gegeben werden. Im Ahd. ist, wie gesagt, auch in obd. Denkmälern nie ein **pforza* zu belegen, sondern gerade sie gebrauchen die vollständig unverschobene Form *porta*.

Und wenn wir endlich einen Blick auf die heutigen obd. Mundarten werfen, so werden Gutmachers Feststellungen durch sie nur bestätigt. Es stellt sich heraus, dass ahd. *pforzich* hier allerdings weiterlebt, dass aber von einem ahd. **pforza* sichere Spuren nicht nachzuweisen sind, jedenfalls nicht an der Hand der mir momentan zur Verfügung stehenden Quellen. Fischer, Schwäb. Wb., I, Sp. 1076, sagt ausdrücklich, dass er fem. *pforte* 'Türe' im Schwäb. nicht nachzuweisen vermag, wohl aber mask. *pfort* 'Hafen'; bei den Ortsnamen *Pforzheim*, *Pforzen* lässt er dahingestellt, ob sie etwa auf der vollständig hd. Form *pforze* beruhen. Für das Bair. erwähnt Schmeller, Bayr. Wb., I, Sp. 407, die Formen *porten* 'Pforte', *portner* 'Pförtner'; die von Schmeller ibid. Sp. 408 genannte Form *porze* scheint aus einem mittelfränk. Denkmal zu stam-

men (*Also slois Octavianus eerstwerf die porze Jani*); wie bekannt nimmt Schmeller auch auf die Rheinpfalz Rücksicht. Dagegen lebt ahd. *pforzich* im Bair. weiter; vgl. Schmeller, Bayr. Wb., I, Sp. 442 s. v. *pforzeich*. Martin-Lienhart, Wb. d. elsäss. Maa, II, S. 93, nennt *port* 'Pförtnerswohnung', *portner* 'Pförtner'. Das Schweiz. Idiotikon, IV, Sp. 1632—1633 bietet *porten, portner* usw.

Dieser Tatsachenbestand zeigt, dass mit dem von Franz gegebenen Deutungsversuch nicht auszukommen ist. Die Schwierigkeiten lösen sich aber, wenn wir in den Formen *pforte* und *porze* hyperhd. Bildungen erblicken. Die ostfränk. Form *pforta* ist zu einer Zeit entstanden, als in bezug auf die Verschiebung von *p-*, das ja im angrenzenden Rheinfränk. unverschoben blieb, im Ostfränk. noch Unsicherheit bestand, die Verschiebung von *t-* aber schon vor längerer Zeit abgeschlossen war. Diese Unsicherheit, dieser Kampf zwischen fränk. Formen mit *p-* und obd. mit *pf-*, war die Ursache, dass in der korrekt obd. Form *porta* das anl. *p-* auf Grund einer «falschen Analogie» zu *pf-* verhochdeutscht wurde. In derselben Weise ist denn auch im moselfränk.-ripuar. Gebiet, wo anl. *p-* überhaupt unverschoben blieb, dagegen aber niederfränk. *t-* mit hd. *z-* kämpfte, die Form *porze* entstanden. Das gerade ein Lehnwort sehr leicht verhochdeutscht werden konnte, erklärt sich daraus, dass es als Fremdling mehr oder weniger isoliert dasteht. Kluge hat also recht, wenn er die Form *porze* auf die späte Wirkung der Lautverschiebung zurückführt, nur handelt es sich nicht — sowohl in *porze* als auch in *pforte* — um das Vordringen regelrecht lautverschobener Formen, sondern um auf Grund einer «falschen Analogie» im Moselfränk.-ripuar. bzw. Ostfränk. lautverschobene, d. h. hyperhd. Bildungen.

Im Ahd. treten auch einige andere lat. Lehnwörter auf, die ein Schwanken zwischen *p* und *pf* aufweisen (verzeichnet z. B. bei Schatz, Ahd. Gr., § 151); teilweise scheinen sich diese Doppelformen in der oben angedeuteten Weise zu erklären (leider kann ich diesmal nicht näher auf die betr. For-

men eingehen, da mir momentan die nötigen Hilfsmittel zur genaueren Lokalisierung der Belege fehlen).

In diesem Zusammenhang sind auch diejenigen frz. Fremdwörter der mhd. Periode zu nennen, deren Lautgestalt einer Verhochdeutschung ausgesetzt worden ist. Da ich mich mit dieser Frage schon früher,[1] allerdings von einem etwas anderen Standpunkt aus, beschäftigt habe, kann ich mich hier kurz fassen.

Von einigen frz. Fremdwörtern, die mit dem höfischen Einfluss in die deutsche Sprache Eingang finden, liegen anscheinend lautverschobene Formen vor. So haben wir im Mhd. *schâch* 'Schachspiel' neben afrz. *eschac*, mhd. *roch* 'Turm im Schachspiel' neben afrz. *roc*, mhd. *zerbenzîne* 'eine Spezerei' neben afrz. *terbentine*. Zu diesen Formen gehört ferner mhd. *stolz*, mag man es mit Kluge, Et. Wb.[10] s. v. auf afrz. *estout* (ob dies auf lat. *stultus* oder mit W. Bruckner, ZfdWf 13, S. 152 auf **extultus* für *elatus* zurückgeht, ist für unsere Frage ohne Belang) zurückführen, oder z. B. mit Falk-Torp, Norweg.-dän. Etym. Wb., und Hellquist, Svensk etym. ordbok s. v. *stolt* für germ. halten (zur Wurzel **stelt*, Erweiterung von *stel* 'steif' gehörig). Das Wort ist jedenfalls im Mhd. ein Fremdling, wie sein spätes Vorkommen (erst im 12. Jh.) zeigt. Die nächste Quelle war das Mndl., woher das Wort mit dem höfischen Einfluss ins Mhd. dringt und dabei verhochdeutscht wird; im Mndl. begegnet es in der Form *stout*, ostmndl. *stolt* (mndd. *stolt*, das früh in die nord. Sprachen aufgenommen wird). Kluge, der bereits auf die Möglichkeit der Verhochdeutschung in diesem Falle hinweist, hält daneben auch Entlehnung der afrz. Nominativform *estouz* für möglich, wobei also die Annahme einer Verhochdeutschung überflüssig wäre. Diese Alternative ist jedoch als äusserst unwahrscheinlich zu bezeichnen, da eine solche Nominativform den sonstigen Akkusativformen gegenüber vereinzelt dastehen würde, ausser etwa in den frz. Floskeln und Redensarten, die als vollständig fremde Einschiebsel in mhd. Texten vorkommen.

[1] Vgl. Verf., Studien über die frz. Worte im Deutschen im 12. und 13. Jh. (Helsinki, 1918), bes. S. 76 ff.

Es ist klar, dass in diesen späten Fällen von Lautverschiebung keine Rede sein kann, sondern dass wir es mit hyperhd. Formen zu tun haben. Eine Hauptader der frz.-höfischen Strömung verlief von Flandern über das Mittelfränk. südwärts, und gerade im mittelfränk. Sprachgebiet, wo Niederfränk. mit Hd. kämpfte, geschah die Umsetzung ins Hd. In diesem Sinne sind denn auch diese hyperhd. Formen als mittelfränk. zu betrachten, obgleich sie aus dem Mittelfränk. weiterwandern und in der auf mittelfränk. Boden erhaltenen Form auch auf dem übrigen deutschen Sprachgebiet auftreten.

Selbstredend bezieht sich das oben Gesagte nur auf die mündlichen Entlehnungen, die diese ganze Wanderung wirklich durchgemacht haben, nicht auf eventuelle schriftliche Entlehnungen bzw. zufällige Umsetzungen ins Hd., die bei der Verhochdeutschung ndd:er Hss. vorkommen.[1]

Nebenbei bemerkt sind in Berlin, wo seit der md. Periode Berlins schriftsprachliche und md. Formen miteinander kämpfen, gelegentliche schriftliche falsche Umsetzungen md:er Formen häufig belegt (vgl. A. Lasch, «Berlinisch». Eine berlinische Sprachgeschichte, z. B. S. 104 ff.). — Die von Lasch S. 122—123 Anmkg. abgedruckte Liste von schlechten Wörtern, die der Professor am Grauen Kloster Heinsius zu Anfang des 19. Jh. zusammengestellt hat, enthält u. a. das Wort *Trepfe* statt *Treppe*, das anscheinend eine Verhochdeutschung der gesprochenen Sprache ist.

Emil Öhmann.

[1] Als Beispiel einer solchen mechanischen Umsetzung, die bei der Verhochdeutschung einer ndd. Hs. entstanden ist, sei die von Roethe, Reimvorreden des Sachsenspiegels S. 72 erwähnte Form *zurneie* neben afrz. *tornei*, mhd. *turnei* genannt. — Das oben angeführte *zerbenzîne* steht jedenfalls den rein literarischen Umsetzungen nahe; das Wort ist in dieser Form wahrsch. eine Entlehnung Wolframs aus Veldekes Eneide, wo die Form *terbentîne*, hs. auch Formen mit *z*, vorkommt; vgl. Palander, Der frz. Einfluss auf die deutsche Sprache (Mém. de la Société Néophilol. à Helsingfors, III, S. 198).

Das Predigtmärlein von der unvollkommenen Beichte eines Königssohnes.

In den mnd. Predigtfragmenten der Helsingforser Universitätsbibliothek, die ich vor einem Jahre (in den Annales Academiæ Scientiarum Fennicæ) veröffentlichte, begegnet in der Glosa zu Matth. 8,23 ff. (3. Sonntag n. Dreik.) S. 71 ein Exempel von einem Königssohne, der sich durch unvollkommene Beichte in die ewige Verdammnis brachte. In der Anmerkung zu dieser Stelle (S. 92) habe ich auf eine andere Version des Märleins hingewiesen, die in einer Hs. der Stadtbibliothek Hannover (Nr. 237, aus dem J. 1482[1]) überliefert und in Stammlers Mnd. Lb. (Nr. 28) abgedruckt ist.

Zu diesen Fassungen des Märleins will ich hier noch zwei weitere hinzufügen, die ich in einer Kieler Hs.: Msc. Bodesholm. Nr. 62 (Borchling, 2. Reisebericht, 1900, S. 144 f.) und in einer Lüneburger Hs.: Msc. theol. 13 fol. (Beschreibung bei Borchling, 1. Reisebericht, S. 158) gefunden habe. In beiden Predigthss. erscheint das betreffende Märlein wie in den Hels. Fragm., mit denen sie sonst keine Übereinstimmung aufweisen, in der Glosa zu der obenerwähnten Perikope als Beispiel für die Unsicherheit des Menschen hinsichtlich seines ewigen Heils.

Die vorliegenden Fassungen sind beide jünger als die der Hels. Fragm., der sie sonst nahekommen. Die Lüneburger Version ist der Sprache nach die jüngste (*hape, apenbarede* gegen *o* der übrigen Hss.). Die Erwähnung des Pauliner Ordens[2] weist auf die letzten Jahrzehnte des 15. Jh. hin. In der Hannoveraner Hs. ist die Erzählung stark ge-

---

[1] Vgl. Borchling, Mnd. Hss., 1. Reisebericht: Nachrichten der kgl. Gesellsch. der Wiss. zu Göttingen. Geschäftl. Mitteil. 1898, Heft 2, S. 205.

[2] Dieser unter dem Namen *Ordo fratrum minimorum* bekannte Mönchsorden wurde um 1460 von Franz von Paula gestiftet und 1474 von Papst Sixtus IV. bestätigt. In Deutschland beginnt seine Tätigkeit erst um 1500. Vgl. Wetzer-Welte, Kirchenlexikon, unter *Minimen*.

kürzt und in ein anderes soziales Milieu versetzt (der Königssohn hat einem Bürgersohne Platz gemacht).

Die Quelle des Märleins ist noch nicht ermittelt. Herr Studienrat Dr. Klapper, Breslau, an den ich mich in der Sache brieflich wandte, teilt mir freundlichst mit, dass er zwar keine der deutschen Erzählung entsprechende Vorlage gefunden habe, aber überzeugt sei, dass ihr ein lateinischer Text zugrundeliegt, der nur lokale, wohl nd. Verbreitung gehabt hat. Weiter macht er mich auf zwei interessante Parallelgeschichten aufmerksam, über die der Catalogue of Romances of the Department of Manuscripts in the British Museum folgende Angaben enthält: *1:o. Msc. Egerton 1117* (Catalogue, Vol. III, p. 475, Nr. 57). *Dead Chancellor of Paris appears and tells his Bishop that he is damned because his deathbed confession was made with a secret intention to sin again. 2:o. Speculum Laicorum* (Catalogue, Vol. III, p. 391, Nr. 305). *Chancellor of Paris, composer of the hymn* 'Angelus ad Virginem' *appears after death to the Bishop, and says that he is damned, amongst other things for holding benefices without dispensation. Refert idem Odo* (of Cheriton). Der Herausgeber des 'Catalogue' Ward weist auf eine entsprechende Geschichte bei Thomas de Chantimpré hin (Catalogue, Vol. II, p. 672), wo Philippe de Grève als der Kanzler genannt ist. Endlich möchte ich aus dem Briefe Dr. Klappers noch erwähnen, dass er es für möglich hält, dass die vorliegende Geschichte vielleicht nur eine Neuschöpfung darstellt in Anlehnung an das von Hauréau, Mémoires de l'Institut, Académie des Inscriptions (Paris, 1876), Vol. XXVIII (2), p. 242—246 behandelte Stück vom Magister Serlo von Paris, der einen mit Sophismata bedeckten Schüler aus dem Jenseits wiederkehren sieht und auf Grund dieser Erscheinung ins Kloster geht. Vgl. obiger Catalogue, Vol. III, p. 30, Nr. 30, und Klapper, Erzählungen des Mittelalters (Breslau, 1914), S. 251, Nr. 24.

Da die Kieler und Lüneburger Fassungen orthographisch erheblich voneinander abweichen, drucke ich sie beide voll-

ständig ab. Der Abdruck erfolgt unter Beibehaltung der Orthographie der Hss., ausser dass die nötigen Interpunktionszeichen eingeführt, die Abkürzungen aufgelöst (durch Kursivdruck gekennzeichnet) und die Eigennamen mit grossen Anfangsbuchstaben geschrieben sind. Die Exempel werden in dem in der Hs. gegebenen Zusammenhang mitgeteilt.

Aus der Kieler Hs.

(*Bl.* XXVII^{vb}.) Des hebben wy eyn bilde van eynes koninghes ſone, de wart ſeek to Parijs, dar he to der ſchole gyngh. Do lüet ſin meijſter van der predeker orden enen bichter. Do de bicht was hord, do ſprak de bichter to des kyndes meiſter: 'Hebbet dank, her meſter, dat gy den jungelinck hebbet wol bewaren van ſchuld, wente he noch junckfrowe is[1] vnd hope, dat he ſalich werde.' Do he dot was, do bat de meſter got, dat he id em openbarede, wo id em bijſtunde, wente he hadde ene vnmaten leeff. He openbarde ſik em in enemme jamerliken klede vnd ſprak wenende: 'Wat wil gy, myn meyſter?' He sede: 'Vppe dattu my wytlik deeſt, wo id dy byſta.' He ſprak: 'Ik byn ewigen vordomet!' Do ſprak de meyſter: 'Sede doch dyn bychteger gude tuehniſſe van dy, du ſcholdeſt ſalich werden?' — 'Dat is wâr', ſprak de dode, 'hadde ik alſo ſtüruen, alſe he my leeth. Men de boſe geiſt na ſyneme wechganghe de aňſende my den danken, dat ik beghunde to denckende: O god, dat ſij geklaget, dat ik ſterüen ſchal vnd laten na dat grote ryke, dat myn vader beſyttet (wente he allenen dar ſone to was). Darvmme, dat ik dat erdeſche ryke ſcholde nalaten vnde beſorgede vnd vorgat des hemmelſchen rykes, dor de gyricheit byn ik ewigen vordomet.' Des is hyr nen ſekercheyt, eer de mynſche is in dem hemmele. Do de meyſter dyt horede, de vorleeth de werlde vnd wart eyn geiſtlik man vnde endegede ſyn leuent ſalichliken.

[1] Unsicher; vielleicht Abkürzung für *was*.

Aus der Lüneburger Hs.

(*Bl.* 30^{rb}.) Wol is hir vorſecht, dat wy nicht to ſeker ſyn, wente is de mynſche nw gud, he mach morne anders werden. Wente de duuel is van duſent kunſten vnd bedrucht den mynſchen. Kan he des [*nicht*] don yn dem leuende, he deit dat yn dem dode, vnd dat ſteit grot to vruchtende. Des hebben wy eyn belde van eynem koninghes ſone, de wart ſeek to Parys, dar he tor ſcole gynk. Do lud ſyn meiſter van den Pauweleren eynen bichter. Do de bicht was gehort, do ſprak de bichter to des kyndes meſter: 'Hebbet dank, her meſter, dat gy den jungelink hebbet wol bewaret van ſchult, wente he is noch juncfrouwe vnd hape dat, dat he ſalich werde.' Do he doeth was, do bath de meyſter god, dat he em apenbarede, wo id em byſtunde, wente he hadde en vnmaten leff. He apenbarede (*Bl.* 30va) ſik em yn eynem jamerlikem klede vnd ſprak wenende: 'Wat wil my meſter?' He ſede: 'Vp dat du my witlik deiſt, wo id dy byſta.' He ſprak: 'Ik byn ewigen vordomet.' Do ſprak de meſter: 'Sede doch dyn bichter gude tuchniſſe van dy, du ſcoldeſt ſalich werden?' — 'Dat is war', ſprak de dode, 'hedde ik alſo ſtoruen, alſe he my leeth. Men de duuel na ſynem wechgange de anſende my den dancken, dat ik begonde to denckende: O god, dat ſy dy claget, dat ik ſteruen ſcal vnd laten na dat grote rike, dat myn vader beſith (wente he allenen dar ſone to was). Vnd darvmme, dat ik dat erdeſche rike ſcolde nalaten, was besorget vnd vorgaet des hemmelſchen rikes, dor de gyricheit byn ik ewigen vordomet.' Des is hyr nen sekercheit, eer de mynſche ſy in dem hemmele. Do de meſter dyt horde, do vorleet he de werld vnd wart eyn geiſtlik man vnde endede ſyn leuent ſalichliken.

Pekka Katara.

Einige Fälle von Kopulaersatz durch Verba eundi.

Dass die in den indogermanischen Sprachen auftretende s. g. Kopula (Grundform *es, älteste belegbare Bedeutung »existieren»), wie dies ja tatsächlich u. a. mit den aus einer Grundform *ues herzuleitenden Formen der germanischen Sprachen der Fall ist, auf ein Verbum mit realem Begriffsinhalt zurückgeht, dürfte wohl mit der grössten Wahrscheinlichkeit vorausgesetzt werden können. Ursprünglich trat das Nomen oder Adjektivum zu dem Verbum als prädikative Bestimmung; indem aber diese als das Wesentliche aufgefasst wurde, blasste das Verbum allmählich ab und wurde zum reinen Bindewort[1].

Um die Entstehung der Kopula zu erklären, hat Delbrück (a. a. O. S. 12) u. a. auf eine kopulative Verwendung von altind. *cárati* (= »sich regen», »sich bewegen», »umherstreichen», »wandern» u. s. w.) und dem damit identischen griech. *πέλω* hingewiesen. Aus dem Altindischen zitiert er Ath. Ved. 4, 17, 8:

átha tvám *agadàš cara* (= dann wandle (sei) gesund), und aus dem Griechischen:

Odyss. 8, 169:

ἄλλος μὲν γάρ τ' εἶδος ἀκιδνότερος πέλει ἀνήρ[2]

und Il. 4, 158:

οὐ μέν πως ἄλιον πέλει ὅρκιον[3]

In der zweiten Homerstelle ist die konkrete Bedeutung des Verbums völlig abgeblasst, indem es zu einem leblosen Subjekt getreten ist; die Kopula ist, wie Delbrück (a. a. O. S. 12) bemerkt, voll entwickelt.

Eine lateinische Parallele zu den von Delbrück angeführten Beispielen bietet, obgleich sich die betr. Verben hin-

[1] Siehe Delbrück Vergl. Synt. III (1900), S. 11.

[2] »Der eine ist (eig. bewegt sich) unansehnlich von Gestalt».

[3] »Der Eid ist nicht fruchtlos».

sichtlich der Bedeutung nicht ganz decken, eine Stelle des Horaz, wo *ire* in kopulativer Verwendung auftritt:

Sat. II, 7, 59:

Quid refert uri virgis ferroque necari *auctoratus eas* an turpi clausus in arca contractum genibus tangas caput[1].

Hierher gehört noch

Seneca Herc. (Oet.) 283

Non *ibo inulta*,

wo jedoch der Begriff der Fortdauer vielleicht besonders unterstrichen werden soll. Der Begriff der Fortdauer und zwar der Fortdauer eines als auffallend dargestellten Zustandes scheint auch in gewissen Wendungen in verschiedenen germanischen Sprachen vorzuwalten, was wohl auf dem im Verbum eundi liegenden Kontinuitätsbegriff beruht.

Z. B. im Mittelhochdeutschen, der von Kürenberg:[2]

Aller wîbe wünne
diu *gêt* noch *megetîn*;

im Mittelenglischen, Guy of Warwik 7020:[3]

hou longe schalt *þou· maidin gon*

Damit vergleichen sich aus dem Neuhochdeutschen und Neuschwedischen Ausdrücke wie: *müssig gehen, schwanger gehen*; *gå sysslolös, gå ogift*, u. dgl.

Die oben aus poetischen Texten entnommenen Wendungen können natürlich auch in der gesprochenen Sprache heimisch gewesen sein. Wie natürlich und ungezwungen mutet z. B. die oben zitierte Senecastelle: »non *ibo inulta*» an!

---

[1] »Es macht keinen Unterschied, ob du (=der Ehebrecher) (als) ein auctoratus (hingehst) bist, d. h. ein Gladiator, der dem Kontrakt (auctoramentum) gemäss, im Falle mangelnder Pflichterfüllung der Todesstrafe anheimgefallen ist, oder (von der Ehebrecherin), schmachvoll in eine Kiste versteckt, zusammengekrümmt mit den Knien den Kopf berührst.»

[2] Siehe: Des Minnesangs Frühling, herausg. von Karl Lachmann und Moritz Haupt, Leipzig 1888[4], S. 10.

[3] Ed. Zupitza (1883–7).

Und gerade die Satiren des Horaz spiegeln ja öfters unverkennbar die Umgangssprache jener Zeit wieder.

Einen sehr interessanten Fall habe ich in der schwedischen Bauernsprache Finnlands beobachtet, der darauf hinzudeuten scheint, dass der kopulative Gebrauch eines Verbum eundi dort recht tiefe Wurzeln hat. Auf den Alandinseln hörte ich vor langer Zeit von einer älteren Bäuerin (Kirchspiel Kökar) die Wendung: Han *går så mager*, und neuerdings, ebenfalls aus dem Munde einer Bäuerin der älteren Generation (Kirchspiel Föglö): han *gick så dåliger* (=kränklich) *o' mager*[1].

Die Substituierung des Verbum eundi an Stelle der Kopula ist m. E. gerade in diesem Falle sicher ganz spontan und unbewusst, nur unter dem Einfluss des der Sprache oder dem Sprechenden innewohnenden Strebens nach konkretem Ausdruck eingetreten. Das in dem zweiten Belege erscheinende Imperfekt ist insofern besonders bemerkenswert, als das Verbum »*sein*» in dieser Zeitform, wie überhaupt in den verschiedenen Temporalformen der Vergangenheit und der Zukunft seine inhaltliche Bedeutung nicht völlig eingebüsst hat[2].

Es könnte natürlich die Frage des kopulativen Gebrauchs der Verba eundi in einem kleinen Aufsatz bei weitem nicht erschöpfend behandelt werden. Aus dem schon Angeführten geht jedenfalls hervor, dass gerade diese Verben, indem sie gewissermassen als Normalverba der Bewegung galten, die Bewegung wiederum, insofern von lebenden Wesen die Rede war, gleichsam als Normalform des Erscheinens aufgefasst wurde, sehr geeignet waren, in attributiven Sätzen als Vehikel der Prädizierung verwendet zu werden. Dies verlockt andererseits zu der Vermutung, wenn auch nicht etwa, dass »gehen» die Urbedeutung der jetzigen Kopula gewesen sei — als Ausgangspunkte können ja mehrere Verben in Fra-

[1] In beiden Fällen wurde, infolge der in dem betreffenden Dialekt herrschenden Intonationsverhältnisse, das Verbum mit dem Hochton ausgesprochen, der, wenn er die einfache Kopula getroffen hätte, die Farblosigkeit derselben nur stärker hätte hervortreten lassen.

[2] Wundt, Völkerpsychologie I, 2, 272.

ge kommen — so doch, dass schon in der Grundsprache, vor der Entwicklung der eigentlichen Kopula[1], in manchen Fällen gerade ein Verbum eundi die Rolle eines solchen prädizierenden kopulativen Wortes übernahm.

Å. Furuhjelm.

Ein Fall von Modusassimilation.

Die im Deutschen vorkommende anomale Konstruktion, in der ein Partizipium durch einen Infinitiv ersetzt wird: z. B. er *hat* ihn *kommen lassen*, ist, wie bekannt, in verschiedener Weise erklärt worden[2]. Nach der Grimm-Lachmannschen Theorie ist sie von augmentlosen starken Partizipien ausgegangen und hat sich, indem diese als Infinitive aufgefasst wurden, von da aus auf andere Fälle ausgedehnt. Nach einer anderen Erklärung ist der Infinitiv durch den daneben stehenden anderen Infinitiv hervorgerufen worden. Es liegt, nach Erdmann[3], eine Ausgleichung, eine Assimilation der Formen vor, indem der Sprechende von dem einen Verbum den Infinitiv schon in Gedanken hatte und danach auch die Form des anderen, ihm eng verbundenen, bildete. W. Kurrelmeyer[4], der sich der Assimilationstheorie anschliesst, hat nachgewiesen, dass auch umgekehrt zwei Partizipien nebeneinander auftreten können, indem das Partizip den Infinitiv sich assimiliert hat; z. B. Nib. 585, 7: ob in diu edele vrowe hete lâzen daz getân.

Nun habe ich in einer schwedischen Volksmundart Finnlands mehrere Belege einer analogen Assimilation gefunden,

---

[1] Nach Wundt (a. a. O., S. 270) kannte die prim. Sprache da, wo wir heute ein rein attributives Prädikat mit dem Subjekt verbinden, nur attributive Sätze ohne Verbum. Vgl. Delbrück, a. a. O., S. 11.

[2] Siehe Wunderlich, Der deutsche Satzbau I[3] (1924), S. 299 ff.

[3] Grundzüge der d. Synt., § 153.

[4] Zeitschrift für deutsche Wortforschung XII (1910), S. 157.

wobei sich der Infinitiv, unter Einwirkung des vorangehenden Partizipiums, mit einem Partizipium vertauscht hat.

Aus etwa sechzig Briefen, die von Aländern aus verschiedenen Dörfern (resp. Inseln) des Kirchspiels Föglö, innerhalb eines engeren Gebietes, geschrieben worden sind, habe ich unter neunzehn hierher gehörigen Fällen zwölf angemerkt, in denen der Infinitiv durch ein Partizipium ersetzt ist. Dass die betr. (fünf) Individuen wirklich auch so gesprochen haben, unterliegt keinem Zweifel; in der Tat habe ich solche Konstruktionen auch der gesprochenen Sprache jener Gegend abgelauscht. Die Beispiele, von denen die ältesten aus den Jahren 1905 und 1906, die jüngsten aus dem Jahre 1923 stammen, sind unten nach den regierenden oder assimilierenden Verben geordnet.

Jag skulle hälst *vilja* (=velat) *haft* dem helgråa (ich hätte sie am liebsten ganz grau *haben wollen*); flere har *velat haft* hunden att jaga (mehrere Personen haben den Hund zum Jagen *haben wollen*); hunden har fått mat så mycket den har *villa* (= velat) *haft* (der Hund hat Nahrung bekommen, soviel er hat *haben wollen*); jag skulle ha *bort skrivit* mera (ich hätte mehr *schreiben sollen*); båten har *kunnat legat* (das Boot hätte *liegen können*); det har inte *kunnat varit* så (es hat nicht so *sein können*); ingen läkare har *kunnat sagt*, vad som fattas honom (kein Arzt hat *sagen können*, was ihm fehlt); det hade varit roligt, om jag ännu en gång *fått träffat* Herr F. (es wäre schön gewesen, wenn ich Herrn F. noch einmal hätte *wiedersehen können*); om jag hade *fått kommit* till Helsingfors (wenn ich nach Helsingfors hätte *kommen können*); jag har lämnat bort vad jag *tänkt sålt* (ich habe weggegeben, was ich *zu verkaufen* gedacht hatte); har det varit en vecka förr, så hade jag *försökt sänt* (wäre es eine Woche früher gewesen, so hätte ich es *zu senden versucht*); han har ej *behöft gett* pengar för den (er hätte kein Geld dafür *zu geben gebraucht*).

Dass anomale Konstruktionen wie »det har ej kunnat varit så» und »jag hade bort skrivit» gelegentlich durch Vermischung der entsprechenden richtigen Konstruktionen mit den Paral-

lelkonstruktionen »det kan ej ha varit så», »jag borde ha skrivit mera», hervorgerufen worden sein können, ist zwar nicht ganz ausgeschlossen, solche Fälle können aber jedenfalls nicht als Ausgangspunkte der ganzen Erscheinung angenommen werden.

Die schwedische Konstruktion habe ich natürlich nicht etwa als Beweis zur Erklärung der deutschen herangezogen, sondern nur um zu zeigen, dass eine solche rein formale, nicht durch lautlichen Zusammenfall bedingte Assimilation sich auch anderswo vollziehen konnte.

Å. Furuhjelm.

Zur Lesung und Deutung von Hóvamól 39.

Nach Einführung der üblichen Normalisierungen lautet der Text des Codex regius wie folgt:

Fannka ek mildan mann eða suá matar góðan
at ei véri þiggia þegit,
eða síns féar suági . . . .
at leið sé laun, ef þegi.

Die Lücke, welche hier durch Punkte bezeichnet wurde, kommt im Texte gar nicht zum Vorschein, aber alle Herausgeber haben hier ein Eigenschaftswort eingefügt. Dass dies mit Recht geschah, kann nicht bezweifelt werden. Nur glaube ich, dass man bis jetzt das richtige Eigenschaftswort nicht gefunden hat.

Resenius[1] liest *Ørvann*, die Kopenhagener Ausgabe[2] *örvan*, Dietrich (1843) *ǫrvan*[3]. Munch[4] liest *gjöfłan*,

[1] P. J. Resenius Ethica Odini, Havniæ 1665, fol. A 3 recto.

[2] Edda Sæmundar hins fróða III, Havniæ 1828, S. 86.

[3] Dietrich Altnordisches Lesebuch, Leipzig 1843. Nicht eingesehen. Zitat nach Hildebrand-Gering Die Lieder der älteren Edda. Vierte Auflage. Paderborn 1922. S. 30.

[4] P. A. Munch Den ældre Edda. Christiania 1847. S. 11.

Lüning *giöflan*[1], Möbius[2] *gjöflan*, Dietrich[3] *giǫflan*, Bugge[4] *giǫflan*, Grundtvig[5] *gjöflan*, Mogk[6] *giǫflan*, Hildebrand-Gering (zweite bis vierte Auflage) *gjǫflan*. Auch Holtzmann[7] und Vigfusson[8] haben offenbar geglaubt, dass eine Form *ǫruan* oder *giǫflan* in der Handschrift übersprungen wurde, da sie in der Übersetzung das Eigenschaftswort 'freigebig(en)', 'prodigal' hinzufügen. Gering sagt in seinem posthumen Edda-Kommentar[9]:'Die Lücke ist von Munch durch die einsetzung von *gjǫflan* gewiss richtig ergänzt; ebenso möglich wäre allerdings das von der Kopenh. ausgabe in den text aufgenommene *ǫrvan*: beide synonyma sind formelhaft verbunden in der Egils s. Skall. c. 10. 6: *hann (Þórólfr) var ǫrr maðr ok gjǫfull.*'

Die Ansichten der genannten Autoren decken sich nicht so genau, wie man nach dem oben Gesagten vermuten könnte. Einige von ihnen lesen vor dem in der Handschrift übersprungenen Eigenschaftsworte *suági*, andere (Resenius, Munch, Lüning, Möbius, Dietrich 1864) streichen die Negation *-gi*.

Einen ganz und gar andern Weg geht Finnur Jónsson[10], der *svági gløggvan* liest.

---

[1] Hermann Lüning Die Edda. Zürich 1859. S. 270.

[2] Th. Möbius Edda Sæmundar hins fróða. Leipzig 1860. S. 13.

[3] Dietrich Altnordisches Lesebuch. Zweite Auflage. Leipzig 1864. Nicht eingesehen. Zitat nach Hildebrand-Gering a. a. O.

[4] Sophus Bugge Norrœn Fornkvæði. Cristiania 1867. S. 47. Der Laut ǫ wird mit dem Digraphen *au* bezeichnet.

[5] Svend Grundtvig Sæmundar Edda hins fróða. København 1874. S. 51.

[6] Eugen Mogk Zeitschrift für deutsche Philologie XVII, S. 297.

[7] Holtzmann (-Holder) Die ältere Edda. Leipzig 1875. S. 69.

[8] G. Vigfusson and F. York Powell Corpvs poeticvm boreale I. Oxford 1883. S. 5.

[9] B. Sijmons und H. Gering Die Lieder der Edda III. 1. Halle 1927. S. 97 f.

[10] Finnur Jónsson Arkiv for nordisk filologi IV S. 47. — Arkiv XXII S. 214. — Eddalieder I. Halle a. S. 1888. S. 12. — Sæmundar Edda. Reykjavík 1905. S. 28. — Hávamál. København 1924. Sidd. 49 f.

R. C. Boer[1] hat der Ansicht Finnur Jónsson's den Vorzug gegeben. Dasselbe gilt offenbar von Erik Brate[2], der in seiner Übersetzung das Eigenschaftswort 'snål' verwendet.

Auch ich glaube, dass Finnur Jónsson durch seine Emendation dem Urtexte näher gekommen ist als alle übrigen Herausgeber und Kommentatoren. Aber vollkommen richtig wird auch die Lesung *gløgguan* 'sparsam'[3] nicht sein.

Finnur Jónsson übersetzt: 'Jeg har har aldrig truffet . . . en (mand) så lidet karrig på gods, at han ikke vilde modtage gengeld . . .'

Bei der von Finnur Jónsson gewählten Emendation und Übersetzung werden die Begriffe 'sparsam' und 'habsüchtig' durcheinandergeworfen.[4] Sie müssen aber auseinandergehalten werden. Es gibt viele Leute, die zu gleicher Zeit habsüchtig und freigebig sind. Der sparsame Mann ist selten freigebig. Aisl. *gløggr* bedeutet 'sparsam', nicht 'habsüchtig', und von einem Manne, der Gegengaben zurückweist, sagt man lieber, dass er 'nicht habsüchtig' als dass er 'nicht sparsam' ist. Für 'habsüchtig' konnte man im Aisl. ohne Zweifel den Ausdruck *fiár fíkinn* gebrauchen, und wenn man

eða síns féar suági fíkinn

liest, entsteht eine Alliteration (eventuell eine gekreuzte Alliteration), wie sie schon Hildebrand[5] verlangte.

Das Eigenschaftswort *fíkinn* ist im Aisl. in vielen Zusammensetzungen belegt.

---

[1] R. C. Boer Die Edda II. Haarlem 1922. S. 36.

[2] Erik Brate Sämunds Edda. S. 14.

[3] (Sijmons-) Gering III. 1, S. 98 übersetzt *gløggr* mit 'knauserig'. Fritzner Ordbog I S. 616 mom. 2) gibt die Bedeutungen 'sparsom', 'karrig', 'nøieregnende'.

[4] Der Habsüchtige hat den lebhaften Wunsch, Geld zu erwerben, der Sparsame ist unwillig, Geld auszugeben.

[5] Karl Hildebrand Die Lieder der älteren Edda. Paderborn 1876 S. 91. Es heisst dort: 'wahrscheinlich fehlt ein reimwort zu *fiár*'.

Sv. Egilsson[1] verzeichnet die Fälle *böðfíkinn (= bǫðfíkinn), gunnfíkinn, heiptfíkinn, móðfíkinn, morðfíkinn, sárfíkinn, sigrfíkinn.* Ungewiss scheint es, ob das Simplex *fíkinn* im Aisl. angetroffen wurde, aber Blöndal[2] teilt uns mit, dass es im Nisl. lebt. Nisl. *fíkinn í e-ð* bedeutet 'higende efter, begærlig efter n-t'. Nnorw. *fiken* bedeutet in mehreren Gegenden 'begjærlig efter',[3] und dieselbe Bedeutung kommt dem neuschw. Eigenschaftswort *fiken*[4] zu. Von aschw. *fikin* gibt Söderwall[5] die Übersetzung 'fiken, begärlig' und verzeichnet neben den Konstruktionen *fiken a pänigen, äpter äwyntyr fikn, fikin at afla* auch die Zusammensetzung *ärffuodhisfikin* 'fiken el. begärlig efter arbete'.[6] Die letztgenannte Form ist besonders wichtig, weil sie ein Gegenstück zu unserer Konstruktion *fiár fíkinn* bildet.

Ich bin auf einen Einwand gefasst. Man wird sagen, dass in der Wortfügung

eða síns féar suági fíkinn

die Form *síns* störend wirkt. Von einem Manne, der Gegengaben zurückweist, sagt man lieber, dass er 'nicht nach Geld trachtet' als dass er 'nicht nach seinem Geld trachtet'. Aber es scheint mir, dass *síns féar fíkinn* die Bedeutung haben kann 'wer darnach trachtet, sein Geld zu vermehren', und dann ist Alles in Ordnung.

Ich glaube also, dass wir in Hǫv. 39:4 weder *ǫruan* oder *giǫflan* noch *gløgguan* einzuschieben haben, sondern *fíkinn*. Auf die übrigen Schwierigkeiten, welche die betreffende Strophe darbietet, wünsche ich jetzt nicht einzugehen.

Hugo Pipping.

---

[1] Sv. Egilsson Lexicon poëticum. Hafniæ 1860. S. 170.

[2] Sigfús Blöndal Islandsk-dansk Ordbog. Reykjavík 1920–24. S. 184.

[3] Alf Torp Nynorsk etymologisk ordbok. Kristiania 1919. S. 103.

[4] Olof Östergren Nusvensk ordbok S. 129 umschreibt *fiken* mit 'begärlig, lysten, girig, traktande'.

[5] Söderwall Ordbok I S. 249.

[6] Söderwall a. a O. S. 50.

Notice sur la *Copia Exemplorum* du confesseur de sainte Brigitte.

Le Cod. C. 54 de la Bibliothèque de l'Université d'Upsal («la Caroline») est un volume in 8:o de 117 feuillets de parchemin (22×15″), d'une écriture du milieu du XIV^e^ siècle. Il provient de la célèbre bibliothèque du couvent de Vadstena et contient une série de petits traités pieux de différente sorte: *Bonaventura, Institutio novitiorum, Summa de casibus ... Medicina pro equis, Pro redemtione voti ad s. Olavum, Vera peccatoris confessio, Parabola ex libro Barlaam, De poenitentiis inponendis, Statuta Lincopensia*, etc., et, au milieu de tout cela, (fol. 60—110) *Magistri Matthiae Lincopensis Copia Exemplorum.*

Ce *Magister Matthias* était un personnage célèbre, non seulement dans son pays, mais bien au delà des frontières de Suède. Il avait acquis son instruction philosophique et son grade universitaire à Paris, sous la direction des premiers scolastiques de France, et il en profita pour écrire une série d'ouvrages dont un au moins a été très répandu, à en juger par les nombreux manuscrits qui, dans différentes bibliothèques de l'Europe, l'ont conservé jusqu'à nos jours. Sa biographie cependant nous offre peu de dates: on le trouve mentionné pour la première fois en 1333, où il est déjà nommé *magister* et désigné comme chanoine à l'église capitulaire de Linköping. Mais nous savons d'autre part qu'il était confesseur de la future sainte suédoise, Brigitte, déjà du vivant de son mari Ulv Gudmarson (en tout cas 1344—48); dans sa première révélation elle renvoie à Mathieu comme à son conseiller spirituel et confident, et celui-ci a écrit une sorte de prologue qui futmis en tête de tout le recueil imprimé. C'est probablement sur l'instigation de sa sainte patronne que *Magister Matthias* prit part à la croisade du roi Magnus Eriksson contre la Russie (1348—50). Peu de temps après son retour il mourut à Stockholm, peut-être lors de la grande peste de 1350[1].

[1] Voir, pour la biographie du chanoine Matthias, F. Hammerich, *En Skolastiker og en Bibeltheolog fra Norden*, Copenhague, 1865; K. B.

Par une annotation dans le manuscrit dont il est question ici, nous connaissons un certain nombre de ses ouvrages. On y mentionne d'abord les *Concordanciae super totam Bibliam*, comprenant trois grands volumes. De cet ouvrage il ne reste pas de manuscrit entier, mais M. Collijn, dont on connaît les fouilles heureuses dans les reliures de vieux manuscrits, a trouvé dans les archives de la Chambre des comptes de Stockholm une centaine de feuillets qu'il a identifiés comme provenant d'un manuscrit vraiment magnifique de cet ouvrage de Matthias Lincopensis. M. Schück, dans sa grande *Histoire de la littérature suédoise*, a reproduit un de ces feuillets:[1] or, la lecture de ces deux pages suffit, selon moi, pour constater qu'il ne s'agit pas seulement, comme dit M. Schück, d'un «index alphabétique de la Bible», mais que l'ouvrage a compris beaucoup d'autres choses, et en effet, M. Blanck, qui a examiné les feuillets de M. Collijn, non encore publiés, constate que les *Concordances* contiennent «une quantité d'articles encyclopédiques, même sur des matières profanes» et que l'ouvrage se rapproche ainsi plutôt des *Summae* et des *Specula* du temps[2]. Je me demande si ce n'est pas en effet cet ouvrage dont veut parler sainte Brigitte quand elle raconte à plusieurs endroits que *Matthias glossavit totam Bibliam*. M. Schück croit que les gloses ont formé un ouvrage à part, mais ses arguments, du reste donnés comme des hypothèses, ne me paraissent pas convaincants[3]. Vient ensuite un *Homo conditus*, sorte de manuel populaire pour les moines et les prê-

---

Westman, *Brigitta-Studier*, I, Upsal, 1911; H. Schück, *Några anmärkningar om Birgittas revelationer* (Vitterhets-, Historia- och Antiquitetsakademiens förhandlingar, 13: 1), Stockholm, 1901; H. Schück dans Schück-Warburg, *Illustrerad svensk litteraturhistoria*, 3e éd., I, 337 ss., 361 s.

[1] *L. c.* 356.

[2] Anton Blanck, *Folkungatids-studier*, dans la revue *Samlaren*, 1927, p. 185 ss

[3] *L. c.*, p. 338. — Je ne partage pas, non plus, son opinion que le feuillet reproduit en fac-simile indique la même main que celle du copiste de la *Copia*.

cheurs, conservé en deux exemplaires; un commentaire sur l'*Apocalypse*, très répandu dans plusieurs pays (voy. ci-dessous); un *Tractatus de modo loquendi*, qui n'est autre que la *Poetria Magistri Matthaei* du manuscrit d'Upsal C 521 (anc. ms. de Vadstena) et qui est tout un *Art poétique*, le premier de ce genre en Suède. Les théories exposées sont celles des nombreux travaux composés sur cette matière au moyen âge, mais l'auteur semble s'en tenir surtout à l'ouvrage de Geoffroy de Vinsauf, *Poetria nova*, qu'il cite avec Horace. Son petit traité se termine par un poème en hexamètres, difficilement intelligible à cause des allusions doctes, des gloses grecques, etc., qui en ornent le style et qui sont accompagnées, en marge, d'observations sur différents moyens techniques de la poésie.

A cette liste M. Blanck, qui va publier prochainement la *Poetria*, a pu ajouter un petit traité de rhétorique, faisant suite dans le ms. C 521 à celle-là. Il est intitulé *Testa nucis* et cité dans la *Poetria* comme provenant de la même main. Il ne comprend qu'une page et demie, mais assez pour donner place à des citations verbales prises dans deux œuvres de Cicéron[1].

L'œuvre entière de Mathieu est destinée à l'éducation et à l'édification du clergé, conformément à ses tendances personnelles, qui visaient à l'amélioration intérieure de l'église.

L'annotation dont je parle précède dans le ms C 54 le texte de la *Copia exemplorum:* elle a été ajoutée après coup à la fin du verso du fol. 60 par un des compagnons de Mathieu, Gudmarus de Enecopia. Elle est ainsi conçue:

Hic liber subscriptus qui incipit «absolutio multum» et cetera, dicitur Copia exemplorum quam fecit magister Mathias canonicus Lyncopensis et collegit. Hic venerabilis vir Mathias fuit prius confessor matris nostre gloriose sancte Brighitte, quia vita et religione valde erat preclarus et tempore suo magistrorum omnium summus. Qui plures libros fecit, sc. Concordancias super totam bibliam, quem habemus in Watzstena in

[1] Blanck, *l. c.*, p. 183 ss.

tribus voluminibus magne quantitatis. Item unum librum qui dicitur Homo conditus. Item super Apocalipsim. Item tractatum de modo loquendi et quam plures alios.

Suit, au début de la page suivante, rubrique, en rouge: *Istum librum collegit magister Mathias canonicus Lincopensis pro exemplis habendis.*

A la fin, au commencement de la page 110 r°, on lit: *Explicit Copia exemplorum propter simplices collecta.*

Le même scribe a écrit tout l'ouvrage: il était fort peu habile, et les abréviations dont il se sert sont souvent assez difficiles à déchiffrer.

Les exemples sont rangés, comme dans tant de collections semblables, d'après l'ordre alphabétique des matières, annotées à la marge et en très grand nombre. Elles commencent par *Absolucio*, puis suivent *Accidia*, *Accusatio*, *Adulterium*, *Amor carnalis*, ensuite, entre autres, *Ambiciosi*, *Amicitia*, *Angeli*, *Anima*, *Auarus*, *Bellum*, *Blasfema*, *Caro*, *Caritas*, *Castitas*, *Celum*, *Cogitatio mala*, *Confessio*, *Consolatio*, *Demones*, *Desiderium*, *Desperatio*, *Fidelitas*, *Humilitas*, *Iudicium*, *Locutio*, *Ludus*, *Maria*, *Martyrium*, *Matrimonium*, *Misericordia*, etc., jusqu'à *Usura* et *Uxor*, qui sont les dernières. Les histoires ou anecdotes sont le plus souvent d'une brièveté extrême: le compilateur n'a voulu donner que l'essentiel, poussant parfois cette tendance si loin qu'il devient presque incompréhensible. En tout cas, la reproduction de ces «exemples», qu'il a trouvés dans différentes collections ou dans la tradition orale et qui nous sont généralement bien connus, est peu intelligente, assez mauvaise même au point de vue du style, et pour cela ne faisant souvent que très mal ressortir le noyau ou l'enseignement moral. Les histoires sont pour la plus grande partie racontées en 3—6 lignes: elles n'en occupent que rarement 7—8, et si on en trouve une ou deux qui dépassent une douzaine de lignes, c'est parce que la source a été prolixe, mais cela ne signifie cependant pas que le maître Mathieu donne quelque chose d'exceptionnellement bien tourné ou explicite. Pour juger de sa manière, on n'a qu'à comparer,

p. ex., les deux histoires sur l'amitié (*Le demi-ami* et *L'ami entier*) que je reproduis ci-dessous, avec leur source, la *Disciplina Clericalis:* ces histoires de Pierre Alphonse ont passé, comme on sait, dans une foule de recueils d'exemples, elles sont quelquefois contractées ou mutilées, mais rarement elles ont été sujettes à une déformation semblable à celle que la plume du bon chanoine de Linköping leur a fait subir et qui, en les privant de quelques traits tout à fait essentiels, les rend vraiment trop indigentes. Partout où l'on se donne la peine d'étudier une version antérieure qui a pu lui servir de source, il en est de même: saint Grégoire, auquel il s'en réfère déjà dans son premier morceau, Jacques de Vitry, Étienne de Bourbon, tous sont beaucoup plus logiques et clairs, même là où ils sont très peu loquaces. *Magister Mathias* n'a évidemment voulu que donner la carcasse pour un sermon, sans se soucier du tout de l'exposé littéraire. Son recueil est, à cet égard, comparable aux grandes collections d'un Jacques de Hoveden, d'un Martinus Polonius, qui avant lui cultivaient ces ébauches d'histoires, devenues plus à la mode encore dans les énormes compilations du XV^e^ siècle; il faut bien dire que le docte scolastique suédois ne s'élève en rien au-dessus de ces infatigables barbouilleurs moralistes (je n'oublie cependant pas que le scribe parfois a pu y être pour quelque chose). En tout cas, par son procédé, notre chanoine a rendu possible de réunir un très grand nombre d'anecdotes dans un volume relativement mince, qui égale ainsi, au point de vue de la quantité, les plus vastes compilations de ce genre. Chacun de ses feuillets peut contenir jusqu'à une dizaine d'histoires, ce qui fait en tout environ un demi-millier[1].

J'ai parlé des sources de la *Copia exemplorum*. La recherche des originaux des exemples dépasserai de beaucoup les limites de cette petite communication et ne serait pas d'un

---

[1] Pour la place de cette compilation dans la grande série d'ouvrages semblables du moyen âge, voy. surtout l'Introduction de Crane à sa magistrale édition des *Exemples* de Jacques de Vitry (Londres, 1890).

grand intérêt: elle sera sans doute faite, du reste, lorsque, dans un avenir prochain, le texte entier aura été publié. Mais il suffit de parcourir rapidement le manuscrit pour constater que les recueils existants ont été utilisés abondamment: en premier lieu, à ce qui me semble, les *Vies des Pères*, les *Dialogues* de Grégoire, Jacques de Vitry, Étienne de Bourbon, avec, bien entendu, la Bible, les légendes des saints — la rubrique *Maria* renferme le plus grand nombre d'exemples; parmi les saints figurent *Alexius*, *Ambrosius*, *Andreas*, *Antonius*, *Augustinus*, *Basilius*, *Bernardus*, *Faustinus*, *Jeronimus*, *Laurentius*, *Macharius*, *Ylarion*, *Zenonius*, pour n'en nommer que quelques-uns — et les histoires antiques prises dans les sources communes à toutes ces collections. Parmi les histoires de Mathieu plusieurs se rencontrent donc aussi bien chez ses successeurs que chez ceux qui l'ont précédé, et si l'on peut lui reconnaître une très grande variété de matières, il n'en est pas moins vrai qu'on n'y trouve aucune trace d'une originalité quelconque. Il n'y a, p. ex., pas, autant que j'aie pu voir, un seul renvoi à des choses de Suède, patrie du compilateur et de tous ceux à l'usage desquels est destiné cet ouvrage, ni une nuance personnelle (comme il y en a tant, p. ex., chez Jacques de Vitry). Mais Mathieu, comme la plupart de ses collègues ordinaires, s'en tenait uniquement à des modèles courants et usités, soucieux seulement d'en rassembler autant que possible, et dans des originaux qui une fois pour toutes étaient reconnus comme faisant autorité. En cela il ne procédait pas autrement que la plupart de ses collègues. Il est très probable que sa compilation avait été faite pendant son séjour à Paris.

Ce qui, en tout cas, a un peu d'intérêt, c'est que cette collection est la seule dans son genre exécutée par un Suédois. Il a circulé au moyen âge en Suède des manuscrits de la *Disciplina Clericalis*, des *Gesta Romanorum*, du *Dialogus creaturarum*, de l'*Échiquier*, mais parmi les prédicateurs suédois Mathieu est le seul qui se soit donné la peine de préparer pour ses compatriotes et collègues une collection de ma-

tériaux pour leurs sermons pareille à celles qui foisonnent encore dans les bibliothèques de l'Europe. Les sermonnaires proprement dits, dont surtout la bibliothèque de Vadstena gardait un certain nombre, sont d'un tout autre genre[1]. La *Copia* nous montre cependant que l'ancien fonds de légendes et d'histoires, commun à toute l'Europe, était aussi utilisé par les prédicateurs suédois, l'influence et l'autorité du chanoine de Linköping étant sans doute telles que tout le clergé s'appliquait à suivre ses indications, ici comme dans d'autres domaines de son activité.

Je fais suivre ici quelques échantillons, pris à tout hasard, indiquant la manière dont Magister Mathias reproduit les histoires. — Pour qu'on puisse faire des comparaisons, j'ajoute ça et là une indication de source ou de correspondance[2].

Fol. 63 r:o *(Ambiciosi).*

Quidam vidit Neronem aput inferos se in auro bullient: et fluenti balneantem. Qui aduocatis ad se venientibus aiebat i Huc, venale genus hominum, amici mei, venite mecum. Vobis locus reservatur.

Suit une réflexion sur la vanité des ambitions humaines. — Cf. Jacques de Vitry, *Exempla*, éd. Crane, n:o XXXVI, et les notes respectives avec de nombreuses indications sur les correspondances. Raccourci: la réflexion à la fin n'est pas la même.

Fol. 63 r:o *(Amicitia).*

Amicus et Amelius, duo iuuenes ita similes ut nemo ab alio decerni posset, sic in amicitiam iuncti sunt, ut Amicus pro

---

[1] Cf. Schück-Warburg, *l. c.*, p. 409 ss.

[2] Je les dois pour la plus grande partie à mon ami M. A. Hilka, qui en jetant un coup d'œil sur la plupart de mes copies, m'a fait profiter de ses étonnantes connaissances dans la matière — il sait en effet par cœur tous les recueils d'exemples, publiés ou inédits, du moyen âge — en signalant quelques collections contenant les mêmes histoires. Je lui demande pardon de ne pas le suivre partout.

Amelio duellum susciperet et Amelius pro amore amici leprosi iam affecti duos filios suos occideret ut ad angeli reuelacionem Rafaeli appressione sanguinis eorum sanaretur; verum et propter tantam fidelitatem leprosus sanatus est et filii occisi reuixerunt.

Noyau du sujet traité dans le grand roman en vers bien connu.

Fol. 63 v:o *(Amicitia).*

Abbas Johannes habebat sororem, que multum desiderabat eum videre, quia ipsum multis annis non videret. Tandem ad eam veniens cum aliis duobus fratribus quasi peregrinus receptus est, quia eum non connouit, nec quidem loqutus est ei, sed aquam ad bibendum ab ea recepit. Post hoc autem, cum iterum soror sibi scriberet ut veniret, respondit quod aput eam fuit et aquam de manibus eius accepit, et hoc sibi sufficeret.

Voy. les *Vitae Patrum*, chez Migne, *Patrol. lat.* 73, 757, où l'histoire remplit toute une colonne.

Fol. 63 v:o *(Amicitia).*

Quidam frater voluit videre sororem suam in claustro egrotantem et illa nolens ait cuidam ut diceret fratri suo quod iret in domum suam et oraret pro ea, quam non antequam in regno celorum visus est.

Fait suite à la précédente chez Migne, *l. c.*, 760; une variante *ibid.*, p. 871.

Fol. 43 v:o *(Amicitia).*

Quidam ad inopiam deueniens egressus de finibus suis quodam casu innocens pro homicidio captus tum confessus est ut saltem miseram vitam humana morte finiret. Qui dum ad penam duceretur, cognitus est a quodam amico suo cui ipse prius benefecerat. Statim ille amicus se pro illo offerens dicebat non illum huius criminis reum esse. Qui dum alio absoluto capitur ad mortem, verus homicida compunctus clamare cepit et homicidium recognoscere verum, et omnes tres ad regem ducuntur. Cognito ergo de causa omnibus illis vitam donavit et amicus ille egenum medietate bonorum suorum dotavit.

Fol. 63 v:o (*Amicitia*).

Pater filium suum docuit amicos probare: vitulum occisum in sacco circumferens ad amicos dicebat se homicidium perpetrasse et eos, qui suspecti non erant, sepelire mortuum rogabat. Qui omnes repellentes eum cum indignacione, venit tandem ad amicum patris sui. Qui mox exclusis a se omnibus et uxore et filiis illum intra domum collegit et sepultura clam parata vitulum, non hominem esse invenit.

Cf. pour ses deux textes, *Disciplina clericalis*, ex. I—II.

Fol. 67 r:o (*Caritas*).

Jacobus de Vitriaco vidit, inquit, duas mulieres pro desiderio Dei languentes in tantum quod multos annos de lecto surgere non valerent, et quanto suavius cum spiritu in Domino quiescebant, tanto amplius corpore infirmabantur.

Cette histoire n'est pas dans l'édition de Crane.

Fol. 68 v:o (*Cogitatio mala*).

Quidam iuuenis a quodam sene sapientiam emere volens centum marcis datis hoc consilium accepit ut in omnibus suis operibus finem cogitaret, ad quem opus illud venire posset. Quod igitur iussit eum ubique coram oculis suis scribere. Quod ille etiam in rasorio suo scripsit. At barbarius quidam litteratus, qui eum quandoque rasurus erat, qui forum de eo iugulando fecerat, hoc legens pallescere cepit et palpitare; quod ille videns eum subsistere fecit et quid haberet requisiuit. Et accepta ab eo securitate confitebatur quid facere intendebat, et ille intellexit sibi sapientiam profuisse.

Fol. 70 r:o (*Confessio*).

Quum quidam miles quendam demonem de sacerdote suo quereret si verum esset quod cum uxore eius fuisset, sicut rumor referebat, ipse autem sacerdos cuidam layco prius alium nomen habens in stabulo quodam crimen corde confessus fuisset, respondit demon in lingua theutunica, quam solus miles nouit: nihil de (*ms.* cum) eo scio, et post in lingua latina, quam solus sacerdos intellexit, dicebat: in stabulo iustificatus est.

M. Hilka renvoie à Jacques de Vitry, éd. Crane, n:o 261, mais cette histoire est assez différente. Le même thème se retrouve ailleurs.

Fol. 71 v:o (*Consolacio*).

Jacobus de Vitriaco vidit devotas mulieres que per integrum diem extra se rapte nullo clamore vel motu excitari potuerunt, nec erat eis sensus ad aliqua exteriora, et, licet pungerentur, tamen nullam senserunt lesionem. Aliam vidi .VII. vicibus uno die rapi et in illo statu quo rapta est manebat immobilis, donec a raptu reuerteretur.

Je ne trouve pas cette histoire chez Crane.

Fol. 71 v:o (*Consolacio*).

Quidam monachus medicus solebat frequencius deesse a monasterio. In quadam ergo festivitate beate Virginis, cum ipse presens esset cum aliis fratribus, vidit beatam Virginem circumire et de pixide quam in manu habebat cuilibet cum cocleari argenteo electuarium administrare. Ad ipsum ergo cum veniret dicebat quod de eius electuario necessitatem non haberet, cum medicus esset et aliud preciosius sibi reputaret. Ille ergo de hoc dolens illo anno se in claustro retinuit nec umquam nisi coactus exivit. Sequente ergo festo cum iterum horis interesset, eandem visionem vidit. Cum ergo beata Virgo ad ipsum veniret, dicebat (cum) inquit(?): Vidi te consolaciones meas aliis preferre; ecce dabo tibi de meis. Quo gustato tantam dulcedinem sensit ut amplius stabilis in congregacione fieret et beate Marie devotus.

Fol. 72 r:o (*Constancia*).

Monachus quidam multa miracula faciebat. Cum ergo quereret ab eo abbas suus unde sibi esset tanta gracia, dicebat: Non plus ieiuno aliis, nec oro nec vigilo plus ceteris, nisi verum est quod me non frangit aduersitas nec extollit prosperitas.

Fol. 72 r:o (*Contemplacio*).

Cum quedam matrona consilii gratia ad beatum Augustinum accederet, ipse ita sensibus contemplando abstractus erat quod ipsam negocium suum exponentem non actenderet. Ipsa tristis abcedens credidit quod quia homo sanctus erat, cum peccatrice loqui nollet. Unde accidit ut sequenti die, beato Augustino missam celebrante, illa mulier in visu vidit ipsum sanctum ante tribunal beate Trinitatis inclinato capite de beata Trinitate disputantem. Et facta est vox ad eam quod tam actente beatus Augustinus disputauit ea hora qua ipsa ad eum consulendum accessit.

Fol. 72 v:o (*Contemptus seculi*).

Mouet item ad deuocionem lacrimarum Dyogenes, [qui] omnibus contemptis solum dolium sibi retinuit, quod iam ad austrum et iam ad aquilonem vertebat ut in eo contra frigus et calorem iuxta varietates temporum lateret. Ad quem Alexander Magnus veniens rogauit ut ab eo peteret quidquid vellet. Qui omnibus aliis neglectis petiit ab eo ut solem sibi non impediret.

Fol. 74 v:o (*Delicie*).

Ducissa quidam tam deliciosa erat, ut balnea sibi de rore celi congeri faceret, cibum sibi a seruientibus preparatum non manu tangebat sed fustinis aureis ore admouebat. Cubiculum suum incredibiliter diuersis aromatibus redolebat. Que tandem diuino iudicio percussa ita vivens putrifiebat, ut nullus fetorem eius sufferre posset nisi una tandem ancilla, quae ei seruiebat, et in tali miseria defuncta est.

Fol. 78 v:o (*Disce studere sapientie*).

Solon (*ms.* Salomō) unus de .vii. sapientibus, Athenis cum infirmaretur ad mortem, instabant illi amici conferentes de aliqua re. Ille caput erexit et quaesitus cur hoc faceret, respondit ut, cum didicero id de quo disputatis, confestim moriar.

Anecdote dont on illustrait déjà de très bonne heure le caractère et les maximes du grand législateur d'Athènes. Cf., p. ex., Ivar Harrie, *Athenare*, Stockholm, 1927, p. 38.

Fol. 79 r:o (*Diuicie*).

Pauper quidam modicum habens semper gaudens erat cum uxore sua, et mirantibus vicinis suis et colloquentibus de hoc quid esset, dixit unus: Ego eum talem faciam quod non gaudeat. Unum proiecit sacculum pecunie in hostium eius. Quem pauper mane inueniens portauit in domum suam et abscondit uxori et cogitare cepit ne forte furti pro ea argueretur, vel quomodo eam dispensaret, unde nec gaudebat nec cantabat. Vicinis autem requerentibus quid hoc esset quod sic preter solitum tristis esset, nec tamen ille fateri vellet, dicebat dominus pecunie: Tali die et tali loco pecuniam meam inuenisti quam portasti tecum in domum tuam nobis videntibus. At ille erubescens ait: Maledicta sit illa pecunia que

me plus afflixerat animo quam corpore; [dives] eram cum cotidie pro victu meo laborarem: tolle, inquit, pecuniam tuam, ut cantare et letari valeam sicut prius.

On peut suivre le procédé de Mathieu, comme pour les histoires 4 et 5 ci-dessus, dont l'original est la *Disciplina clericalis*, en comparant sa version de cette anecdote excessivement répandue sous différentes formes jusque dans les littératures modernes, au texte de Jacques de Vitry, n° 66 chez Crane, ou d'Étienne de Bourbon, n° 409; l'un des deux lui a certainement servi de source. Pour les correspondances, voy. Crane, p. 162—3; la liste n'est pourtant pas complète.

Fol. 83 v:o (*Gaudia-Humilitas*).

Sophocles iam senex cum tragediam ad certamen misisset et per nuncium audisset scripta sua pre aliis ceteris approbata, ingenti leticia dissolutus spiritum exalauit.

Fol. 97 r:o (*Oculus*).

Quidam vir bonus amisso oculo uno dicebat se plus de residuo quam de perdito formidare. Pericles dicebat Soffocli (*ms.* Soffocle), ut Tullius ait, cum ei pulchrum iuvenem transeuntem ostenderet (erant nempe ambo duces Athenarum): Pictorem, inquit, non decet solum habere manus et linguam, imo et oculos continentes. Non est bene sanus qui oculum habet putridum nec bene castus qui habet oculum impudicum.

M. Hilka veut voir une correspondance dans Thomae de Radolio *Vita Petri Abbatis Claraenelis*, XXVI, Migne, 209, 1029; mais ce n'est que la maxime même qui est analogue; voy. aussi Pauli, *Schimpf und Ernst*, n° 574; la version de Mathieu est peut-être composée de deux histoires différentes.

Fol. 98 r:o (*Paciencia*).

Alexius, filius Eufeminiani nobilissimi Romanorum, cum sibi esset in uxorem data filia de genere imperiali, nocte nupciali puella ad castitatem instructa ipse fugit et in quodam templo in remotis .xviii. annis deo seruiuit, donec tandem comperta sanctitate sua populus eum venerari cepit. Propter quod fugiens Romam licet inuitus deuenit et in domo paterna

omnibus incognitus elemosinis vixit, unde hora mortis sue a voce in templo diuinitus audita vir Dei queri iubetur, ut oret pro Roma. Inuenientesque eum mortuum cartam in manu habentem, quam nemo nisi solus pontifex inde tollere potuit, in qua uita ejus descripta legebatur. Quod pater, mater et sponsa audientes summe lamentabantur quod eum tanto tempore ante oculos incognitum habuerunt, verum et concurrente tota Roma vix sparso auro corpus ad tumulum deferre potuerunt. Humilis paciencia faciliter confringit arma et bellum. Sic seruari debet ut non ledatur iusticia et correctio.

Nouvel exemple caractéristique de la manière de l'auteur. La réflexion finale peut servir à montrer comment il aimait à tirer la morale de ses maigres histoires.

Fol. 104 v:o (*Rapina*).

Alexander Magnus quemdam piratam captum querebat quare mare infestaret. Respondit: quare ita totum orbem infestas? Sed quia ego exiguo (*ms.* exuguo) nauigio illud facio, latro vocor; tu vero, quia magna classe istud facis, imperator vocaris. Verum Augustus remota iusticia inquit: Quid aliud sunt regna quam magna latrocinia! Auis rapax permittitur volare pro preda et ea habita ligatur ad perticam, ubi non datur sibi quantum cupit.

L'histoire dont ce texte est une variante tronquée figure déjà chez saint Augustin, *De civitate Dei*, IV, 4, d'où elle s'est transférée dans les *Gesta Romanorum* (186). On l'a retrouvée encore dans les contes populaires de l'Orient (Basset, *Mille et un contes*, 1924, p. 507). — Voy. en outre Köhler, *Kl. Schriften*, II, 559.

Fol. 108 r:o (*Tentacio*).

Quedam nobilis domina cum in castro suo remansit sola, domino absente, subito libidinis ardore vehementer ita est inflammata ut tolerare non posset, sed ad portarium castri iuit rogans eum ut sibi vellet commiserari. Cui ille respondit: O domina, ubi est sensus tuus? Actende honorem tuam. Hoc audito exiuit de castro ad flumen quod ibi erat et aquis gelidis tantum se immisit, donec omnis calor illicitus abscessit,

et ‚rediens dixit portario: Si modo mille marchas auri mihi dare velles, nullatenus consentire tibi vellem; et vixit caste.

Fol. 109 r:o (*Vindicium*).

In Ierusalem tanta fames erat, que a Tito fuit obsessa, quod non solum filii parentibus et viri uxoribus cibum de ore capiebant, verum etiam mulier proprium natum coxit et comedit, et cadaverum tot erat ut sepeliri non poterant, sed precipitabant ea per muros, et valles ex eis replebant. Secundo ergo anno obsidionis capta est Ierusalem et .XXX. Iudei pro uno denario venditi sunt, sicut et ipsi Christum pro .XXX. denariis vendiderunt et emerunt. Et Iosephus dicit quod nonaginta septem millia Iudeorum venditi sunt et undecim centena millia et gladio et fame perierunt.

Le compilateur indique sa source: l'histoire des guerres romano-juives, de Flavius Josephus, dont il a probablement utilisé la traduction latine d'Hégésippa.

Fol. 110 r:o (*Uxor*).

Equus, bos, asinus et vilissima mancipia probantur prius quam emuntur. Sola uxor non ostenditur, ne displiceat prius quam ducatur. Pulchra facile adamatur, feda facile concupiscit. Difficile est custodire quod plures amant, molestum possidere quod nullus amare vel habere dignatur. Frequenter maritus malus lucrifacit per bonam uxorem et amor carnis . . .

Dernier morceau de la collection, inachevé. Suit immédiatement l'explicit, à l'encre rouge. Sont ajoutés encore des canevas de sermons.

W. Söderhjelm.

Un fragment de légendaire de Langres, du XII^e siècle, dans la Bibliothèque de l'Université de Helsinki.

Ces dernières années, on a mis en lumière un trait intéressant de la plus ancienne histoire de la culture ecclésiastique en Finlande: une partie considérable de la littérature liturgique conservée en Finlande (XI^e — XIII^e siècles) indique, par la paléographie neumatique et le culte des saints, des relations avec le territoire culturel de l'Allemagne du Nord-Ouest et les pays rhénans[1]. Ces monuments manuscrits montrent donc selon toute probabilité une influence culturelle de l'Allemagne du Nord-Ouest sur la Finlande[2].

Il faut croire que certains manuscrits antérieurs à la seconde moitié du XIII^e siècle et paraissant originaires de l'Ouest de la Rhénanie, soit du territoire culturel français, ont suivi la même voie jusqu'en Finlande. Le fait est que les relations culturelles directes entre la France et la Finlande ne commencent manifestement qu'un peu plus tard et furent notamment favorisées par deux circonstances. L'une de celles-ci fut l'établissement durable des dominicains en Finlande en 1249. Le siège central de cet ordre, qui eut une grosse influence sur l'organisation de notre Église surtout dans le domaine de la liturgie, se trouvait alors en France. Le second fait fut que les Finlandais allèrent souvent faire leurs études

---

[1] Cf. T. Haapanen, *Die Neumenfragmente der Universitätsbibliothek Helsingfors* (Thèse, Helsinki, 1924, parue aussi dans les *Public. de la Bibl. de l'Univ. de Helsinki*, T. V). Cf. aussi mon étude *Der Heiligenkalender Finnlands* (Thèse, Helsinki, 1925, parue aussi dans les *Publ. de la Soc. d'Histoire ecclésiast. de Finlande*, T. XX).

[2] Entre autres, certains savants finlandais ont étudié l'influence de la culture française de cette époque-là sur le territoire allemand de l'Ouest: H. Palander-Suolahti, *Der französische einfluss auf die deutsche sprache im 12. jh.* (*Mémoires de la Société néo-philologique de Helsingfors*, III, 1902) et E. Öhmann, *Studien über die französischen worte im deutschen im 12. und 13. jh.* (Thèse, Helsinki, 1918).

à l'Université de Paris. Entre 1300 et 1450, le nombre des étudiants que l'on sait avoir séjourné à Paris est plus grand dans le diocèse d'Abo que dans n'importe quel autre diocèse scandinave; trois Finnois devinrent même recteurs de l'Université de Paris. Ce diocèse peut aussi montrer dans les pays du Nord le plus grand nombre d'évêques ayant achevé leurs études à Paris. La collection de fragments de manuscrits du moyen âge conservés dans la Bibliothèque de l'Université de Helsinki contient une grande quantité de textes manuscrits dont l'écriture rappelle manifestement les styles français et qui constituent à coup sûr des souvenirs de l'influence culturelle française dans notre pays au moyen âge.

Je me propose de présenter ici un bref aperçu bibliographique d'un fragment de manuscrit français qui est probablement parvenu dans le Nord par l'entremise de l'ancienne culture de l'Allemagne du Nord-Ouest[1].

Le fragment en question se trouve dans la collection de fragments en parchemin de la Bibliothèque de l'Université de Helsinki; cette collection, qui comprend env. 10.000 feuilles, est formée de débris de manuscrits médiévaux qui furent démembrés lors de la Réformation, afin que leurs feuilles pussent servir de couvertures pour les registres d'impôts de l'administration: c'est ainsi que les feuilles dont nous nous occupons ici ont contenu les comptes fiscaux de certaines régions de Finlande pour les années 1550—55.

Il s'agit de 16 feuilles de parchemin grand format, env. 32×46 cm, la justification étant d'env. 21×32 cm. Les pages sont à deux colonnes de 37—38 lignes chacune. L'écriture est très soignée, c'est la minuscule propre au XII^{e} siècle, bien qu'on puisse peut-être aussi la dater du début du XIII^{e}.

---

[1] J'ai examiné précédemment ce fragment dans mon étude *Der Heiligenkalender Finnlands*, pp. 66—72. Par prudence, j'y ai désigné par un numéro spécial (Lég. II) les fol. 2 et 3 mentionnés ci-dessous; leur appartenance au reste du Légendaire de Langres est cependant tout à fait certaine; c'est ce que remarque T. Haapanen en analysant mon étude dans *Historiallinen Aikakauskirja*, 1926.

Initiales rouges ou bleues, simples. Au recto des feuilles, au centre de la marge extérieure, un chiffre romain rouge indiquant l'ordre de la légende dans le livre : les chiffres correspondants se retrouvent au registre du fol. 1r. Au bas des fol. 14v et 16v, les numéros d'ordre des quaternions XIX et XXI. A en juger d'après ces chiffres — et en supposant qu'il s'agisse bien de quaternions et non pas, p. ex., de cahiers de six — le manuscrit indiqué par le registre aurait compté une centaine de feuilles.

Les feuilles sont les débris d'un légendaire. Une d'elles contient par bonheur le registre (fol. 1r), qui montre que le manuscrit contenait une quarantaine de passions et de vies de saints pour la première moitié de l'année, l'année commençant à Noël; les derniers saints mentionnés dans le registre sont Jean et Paul, dont la fête est le 26 juin. Les biographies indiquées dans le registre sont énumérées plus bas. (On a adjoint la date habituelle de la fête du saint en question. L'astérisque* indique que les feuilles nous ont conservé une partie de la légende du saint).

La manière dont le choix des légendes de saints a été fait pour ce légendaire montre que *le livre a été composé en tenant compte du culte des saints dans la France de l'Est, et plus précisément de celui du Diocèse de Langres* (Diocesis Lingonensis), dans la Haute-Marne, France du NE. Par suite du manque de critères suffisants, on ne peut prouver s'il a été copié dans le diocèse même de Langres ou ailleurs.

Si on élimine les biographies des saints primitifs honorés partout dans le domaine de l'Église romaine, il nous reste les vies et passions suivantes :

$^{31}/_{12}$ Columbe v.
$^{1}/_{1}$ Eugendi abb.
$^{2}/_{1}$ Genofeue v.
$^{4}/_{1}$ Gregorii Lingonensis ep.
$^{17}/_{1}$ Geminorum m. [-Speosippi etc.]
$^{28}/_{1}$ Joannis abb. Reomaensis.
$^{29}/_{1}$ Eucharii etc. ep.

$^{10}/_{2}$ Austreberte v.
$^{1}/_{5}$ Andeoli ep.
$^{23}/_{5}$ Desiderii Lingonensis ep.
$^{2}/_{6}$ Lugdunensium martyrum [=Photini et soc.]

Sur ces onze jours de fêtes, un seul n'est pas d'origine française, celui de *Eucharii, Valerii* et *Materni*, le 24 janvier. Ces saints sont cités comme les premiers évêques de Trèves, où ils jouissent d'une grande renommée. Mais leur culte put facilement se répandre ailleurs, parce qu'ils passaient pour avoir été envoyés directement par l'apôtre Pierre. Il faut noter que le diocèse de Langres touche au Nord-Est à celui de Trèves.

Parmi les dix autres saints d'origine française, il en est six dont la fête se rattache tout spécialement à la province de Lyon à laquelle appartenait aussi Langres. Les quatre fêtes qui ne sont pas spécifiquement lyonnaises sont: 31. XII. *Columbe v.* (le lieu d'origine de ce culte était Sens, Yonne), 3. I. *Genofeve v.* (Paris), 10. II. *Austreberte v.* (Rouen) et 1. V. *Andeoli ep.* (Viviers, Ardèche). Sur les six premières fêtes, deux sont reliées directement à l'archevêché de Lyon: 2. VI. *Lugdunensium martyrum* et 1. I. *Eugenii abb. S. Claudii* (Condat).

Le culte de tous les autres saints appartient en première ligne au diocèse de Langres (diocesis Lingonensis) qui, comme on l'a dit, était une suffragance de Lyon (dioc. Lugdunensis). Ces légendes sont:

$^{4}/_{1}$ Gregorii episcopi Lingonensis[1]
$^{23}/_{5}$ Desiderii episcopi Lingonensis
$^{17}/_{1}$ Geminorum [Speusippi, Eleusippi et Meleusippi fratrum et martirum],

ces derniers, selon l'opinion prédominante, avaient subi le martyre dans la région de Langres et étaient honorés comme patrons particuliers de Langres,[2] ainsi que 28. I. *Johannis abb. Reo-*

[1] Sur les évêques de Langres, cf. L. Duchesne, *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, II, Paris, 1900, pp. 182—190.

[2] Cf. p. e. *AS* (*Acta Sanctorum, editio novissima*) *Jan.*, t. II, $^{17}/_{1}$ p. 437—438, 442. Cf. aussi le *Martyrologium Usuardi* XVI Kal. Febr.:

maensis [Moutiers-St. Jean dans le diocèse de Langres], «*ortus sub territorio Lingonice urbis*»[1].

Voici ce qui reste du texte du manuscrit.

Fol. 1r : Registre :

$^{25}/_{12}$ *Passio s. Anastasie v. I.
$^{31}/_{12}$ *Vita s. Siluestri pp. et cf. II.
$^{31}/_{12}$ *Passio s. Columbe v. III.
$^{1}/_{1}$ *Vita s. Fulgentii ep. IIII.
$^{1}/_{1}$ *Vita s. Eugendi abb. V.
$^{3}/_{1}$ *Vita s. Genofeue v. VI.
$^{4}/_{1}$ Vita s. Gregorii Lingonensis ep. VII.
$^{9}/_{1}$ Passio s. Iuliani sociorumque eius. VIII.
$^{13}/_{1}$ Vita s. Hilarii ep. et miracula eius. IX.
$^{14}/_{1}$ Vita s. Felicis pbr. X.
$^{15}/_{1}$ *Vita s. Mauri abb. XI.
$^{17}/_{1}$ Passio ss. Geminorum [=Speusippi etc.] XII.
$^{19}/_{1}$ *Passio ss. Marii et Marthe. XIII.
$^{21}/_{1}$ *Passio s. Agnetis v. XIIII.
$^{22}/_{1}$ Passio s. Vincentii m. XV.
$^{28}/_{1}$ *[1]
$^{29}/_{1}$ Vita ss. Eucharii, Valerii et Materni [ep.] XVI.
$^{1}/_{2}$ Passio s. Ignatii ep. et m. XVII.
$^{3}/_{2}$ Passio s. Blasii ep. et m. XVIII.
$^{6}/_{2}$ Passio s. Dorothee v. XVIII.
$^{6}/_{2}$ Vita s. Vedasti ep. XIX. (!)
$^{6}/_{2}$ Vita s. Amandi ep. XX.
$^{10}/_{2}$ Vita s. Austreberte v. XXI.
$^{24}/_{2}$ Tractatus de s. Mathia [ap.] XXII.
$^{1}/_{3}$ Vita s. Albini ep. XXIII.
$^{8}/_{3}$ Passio ss. Philemonis et Apollonii. XXIIII.
$^{7}/_{3}$ Passio ss. Perpetue et Felicitatis. XXV.
$^{12}/_{3}$ *Vita s. Gregorii pp. XXVI.

Lingonis natalis Speusippi, etc. (*AS Jun.*, t. VI, p. 35) et le *Martyrologium Reginae Sueciae, olim Senonense*, $^{17}/_{1}$: *Apud Lingones passio S. Speusippi, Eleusippi et Meleusippi, qui martirio sunt coronati tempore Aureliani imperatoris* (*AS Jun.*, t. VI, p. 818).

[1] *Vita Johannis abb. AS Jan.*, t. VIII, $^{28}/_{1}$, p. 473; dans notre manuscrit: fol. 10r, ligne 3.

[2] A cette place manque dans le Registre *Joannis abb. Reomaensis*. Cf. plus bas, p. 107 (fol. 13).

$^{4}/_{4}$ *Vita s. Ambrosii Mediolanensis ep. XXVII.
$^{23}/_{4}$ *Passio s. Georgii m. XXVIII.
$^{25}/_{4}$ Passio s. Marci ev. XXVIIII.
$^{1}/_{5}$ Passio s. Andeoli m. XXIX. (!)
$^{2}/_{5}$ *Vita s. Athanasii ep. XXX.
$^{3}/_{5}$ Passio s. Alexandri pp. XXXI.
$^{10}/_{5}$ Passio ss. Gordiani et Epimachi XXXII.
$^{12}/_{5}$ Passio ss. Nerei et Achillei. XXXIII.
$^{23}/_{5}$ Passio ss. Desiderii Lingonensis ep. XXXIIII.
$^{25}/_{5}$ Passio s. Urbani pp. XXXV.
$^{2}/_{6}$ Passio ss. Marcelli et Petri mm. XXXVI.
$^{2}/_{6}$ Passio ss. Lugdunensium mm. [=Photini et soc.] XXXVII.
$^{5}/_{6}$ Passio s. Bonifacii m. XXXVIII.
$^{11}/_{6}$ Passio s. Barnabe ap. XXXVIIII.
$^{19}/_{6}$ Passio ss. Geruasii et Prothasii mm. XXXIX(!)
$^{25}/_{6}$ Passio s. Gallicani m. XXXX.
$^{26}/_{6}$ Passio ss. Johannis et Pauli fratrum. XXXXI.

Fol 1^{v} : »INCIPIT PREFATIO IN PASSIONE SANCTE ANASTASIE UIRGINIS ET MARTYRIS. Omnia que a sanctis gesta sunt × Da mentem studiis, ut hostis incipiat te timere.» (= Migne, *Patrologia latina*, t. 72, col. 438,9—49, où ce morceau constitue l'introduction à la Passio sanctorum Cantianorum). «EXPLICIT PREFATIO. INCIPIT PASSIO SANCTE ANASTASIE V. Pretextati illustrissimi uiri × tribulationibus ministraret. sanctis tamen.»

Fol. 2: [VITA S. SILVESTRI PP.] «taurum diuino nomine mortuum aliquatenus × exhibere cibos quo possit.»

Fol. 3: [VITA S. COLUMBE V. SENONENSIS.] »adoraueris me hec omnia tibi dabo × Tunc clamauit ad eam uox de celo dicens Veni colomba . . .» (La fin de cette légende, env. 10 lignes, est à peine lisible. Le titre de la légende suivante est entièrement érasé). [VITA S. FULGENTII EP. RUSPENSIS]» «Omnis noui testamenti × Et quamuis ille gau[diis]» (=*Acta Sanctorum, editio novissima, Jan.*, t. I, $^{1}/_{1}$, p. 32. c. 1.)

Fol. 4: [VITA S. FULGENTII EP.] »hono]re maximo dignos iudicabat × dignitatem pontificis priuilegio» (=*AS* Jan., T. I, $^{1}/_{1}$, p. 42, 2,36 — p. 43, 2,24).

Fol. 5—6: [VITA EUGENDI ABB.] Fol. 5: »Sanctus namque famulus christi × tamen ius paterne emi[nentie» (=*AS* Jan., t. I, $^{1}/_{1}$. p. 50, c. 1 cap. I — p 51, 1,30). Fol. 6: «scripturam secum habet × localiter coherceri. Ut enim» = *AS* Jan., t. I, $^{1}/_{1}$, p. 52, 1,19 — p. 53, 1,9).

F. 7—8, série continue: [VITA S. GENOUEFE V.] »ma]=nendi uel maxime orandi gratia × in terram adorauit, ac re] promisit» (=*AS* Jan., t. I, $^{3}/_{1}$, p. 138, 1,36 — p. 140. 1.17).

F. 9—10, série continue: [VITA S. MAURI ABB.] »tuis la=crimis et meritis × ac commilitones tuos istos» (= *AS* Jan., t. II, $^{15}/_{1}$, p. 326, 2,44 — p. 328, 2,55).

Fol. 11: [PASSIO SS. MARII ET MARTHE] »multitudinem christianorum psallentium × quia illuminata fuisset» (=*AS* Jan., t. II, $^{19}/_{1}$, p. 581, 1,1 — p. 582, 1,33).

Fol. 12: (4 lignes manquent en fin de fol.). [PASSIO S. AGNETIS V.] «[Interea lupanar] locus orationis efficitur × auro textis cicladibus» (=*AS* Jan., t. II, $^{21}/_{1}$, p. 716, 1 — 717, 2,17).

Fol. 13: (seule la colonne intérieure est conservée. 4 li=gnes manquent au bas du fol.): [VITA S. JOANNIS ABB. RE=OMAENSIS.] Recto: »ac presencium memoria teste commen=dem × gallias sub imperii iure iohannes» (=*AS* Jan., t. III, $^{28}/_{1}$, p. 473, 2, 31—73). Verso: »aliquatenus repperiri. Igitur inuitum × reuocatus est. Sed redeundum... cepti operis» (=*ibid.*, p. 474, 1,72 — 474, 2,30 et 475, 1, commencement du texte).

Fol. 14. (Le 7 premières lignes manquent. Seule la moitié intérieure de la colonne extérieure est conservée.) Recto, col. 1: [VITA S. GREGORII PP.] »... ut in coli modestiam cade=rem. Item cum eulogio patriarche alexandrino. Transacto anno sanctitatis × libértatem glorie filiorum dei.» (=*AS* Mart., t. II, $^{12}/_{3}$, p. 199, 1,5 — 199, 2,24) »Item mariano episcopo arabie. Multum iam × corpus in me ani[musque» (=*ibid.*, p. 199, 2, 15—21). Col. 2: »... percus]sionis sue erga me × crescat ex murmure» (=*ibid.*, p. 199, 28—32). «Rogo ut pro mei × corruptionis perpetue gloria» (=*ibid.*, p. 199, 2,49—62). »Huius] preterea venerabile × Esset ut exempli» (=*ibid.*, p. 199, 2,72 — 200, 1,15). Verso: »[VITA S.] AMBROSII ME=DIOLANENSIS EPISCOPI. [Hortaris venerabilis pate]r augustine × aliquamdiu euolantes» (=Migne, *PL*, 14, col. 29,1 —30,15. Le passage »sancti spectare × conuiuii copias», 29,26—33, a été découpé.)

Fol. 15: [PASSIO S. GEORGII M.] »ita ut interiora eius viscerum apparerent × ac tue salutis certissimo tutori assen=sum prebere».

Fol. 16: [VITA S. ATHANASII EP.] »il]lis quibus integris interrogationibus × fictio compositi criminis patuisset.» (= Rufinus, *Historia ecclesiastica*, Lib. II, cap. 14—17; Migne, *PL*, 21, col. 487,25 — 490,9).

Aarno Malin.

Lat. mīrābĭlia dans les langues romanes.

Sous le n° 5601, nous lisons dans le *Romanisches Etymologisches Wörterbuch* de Meyer-Lübke:

«**mīrābĭlia** «Wunder».

Ital. *meraviglia*, *maraviglia*, log. *maravidza*, engad. *müraval'a*, friaul. *maraveye*, frz. *merveille*, prov. *meravelha*, katal. *meravella*, [span. *maravilla*, portg. *maravilha*]; gen. *möʃje* «Ziererei» AGlItal. XVI, 347.»

Si nous laissons de côté la forme fortement altérée du génois, qui ne saurait nous intéresser ici, il y a deux faits dans la liste des formes romanes qui attirent spécialement notre attention:

1° la voyelle *e* ou *a* de la syllabe initiale, correspondant a l'*ī* de l'étymon latin; et

2° la disparition de la voyelle contre-finale *e* (< lat. *a*) dans la forme française.

Examinons d'abord le second point. La solution de l'irrégularité apparente est facile à trouver. L'on a, en ancien français, de nombreux exemples de la chute d'un *e* contre-final, provenant d'un *a* latin et se trouvant entre une nasale ou une liquide et un *r*: *serment* < sacramentum, *denree* < *denarata, *dernier* < *deretranarium, *donrai dorrai* < donare-habeo, *menrai merrai* < minare-habeo, *comparrai* < comparare-habeo, *jurrai* < jurare-habeo, *parrai* < *parabolare-habeo (Meyer-Lübke, *Gramm. des langues rom.*, II, § 314), etc. etc.[1] L'on sait (voir notamment Meyer-

[1] Je considère donc comme superflue la théorie de M. L. Jordan (*Afrz. Elementarbuch*, Bielefeld et Leipzig, 1923, Errata und Nachträge zu S. 122 α), selon laquelle l'*a* protonique (non-initial) ne tombe régulièrement que quand il est séparé de la syllabe tonique par une autre syllabe (ex. *merveillous* < *mirabiliosum, *sermenter* < *sacramentare, *parmentier* < *paramentarium), d'où il s'ensuit que des cas comme *merveille* et *serment* seraient de caractère analogique. On pourrait plutôt, avec M. Neumann (*Zs. für roman. Philol.*, t. VIII, pp. 258—259), admettre un amuïssement prématuré de l'*e* contre-final dû à la syntaxe phonétique.

Lübke, *ouvr. cité*, t. I, § 345) que l'amuïssement d'un *e* contre-final a lieu aussi dans d'autres cas, mais le plus souvent quand l'une des consonnes environnantes est un *r*. On est donc, ce me semble, autorisé à établir, pour l'ancien français des XI^e^—XII^e^ siècles, la règle phonétique selon laquelle l'*e* contre-final s'amuït toutes les fois qu'il n'est pas conservé en qualité de voyelle d'appui, et que les exceptions sont dues à des influences analogiques quelconques ou bien doivent être considérées comme de pures graphies archaïsantes. C'est sous ce point de vue que je regarde la forme *mereveille*, qu'on rencontre quelquefois dans les anciens textes (voir les exemples donnés par le *Dictionnaire* de Godefroy, t. V, pp. 262—263 sous *merveillable* et *merveillier*, p. 340 sous *miravile* et *miravillos* [formes latinisées] et t. X, pp. 143—144 sous *merveille* et *merveillos*). Par conséquent, on n'a nullement besoin d'admettre pour le français, ainsi que l'ont fait p. ex. A. Darmesteter (*Rom.*, V, 145) et A.-G. van Hamel (éd. de *Li Romans de Carité et Miserere*, Paris, 1885, p. 407 sous *esmervillier* et p. 425 sous *merveille*, *mervillier* et *mervillous*), un étymon latin *mīrĭbilia, où le suffixe -abilis aurait été remplacé par -ibilis.

Quant à la voyelle de la syllabe initiale, les exemples nombreux avec *a* (it. *maraviglia*, etc.[1]) s'expliquent aisément par une assimilation régressive à distance, analogue à celle qui a eu lieu quand silvaticum a donné roum. *sălbatec*, fr. *sauvage*, a. prov. *salvatge* (voir déjà dans les *Gloses de Reichenau* 463: Onager: asinus saluaticus); bilancia, a. it. et esp. *balanza*, fr. *balance*; ou æramen, roum. *aramă*, rhét. *aram*, a. fr. *arain*, a. prov. *aram*, esp. *arambre*.

Mais pour ce qui concerne le français, il nous reste une difficulté d'un autre caractère, qui ne ressort pas du bref exposé du *REW*: la première syllabe de l'a. fr. *merveille* n'a

[1] Aux cas signalés par M. Meyer-Lübke il convient d'ajouter encore les formes rhéto-romanes *marvélya*, *marvélye*, etc., données par Th. Gartner dans sa *Raetoromanische Grammatik* (Heilbronn, 1883), p. 79, § 101.

pas un *e* fermé, provenant d'un *i* ouvert du latin vulgaire, ainsi que l'a admis, entre autres, M. Meyer-Lübke (*Einf. in das Studium der Roman. Sprachwiss.*[3], p. 182, § 171), mais un *e* ouvert, témoin le fait que, dans des textes écrits dans un des dialectes du Nord-Est du domaine français (wallon, picard), on trouve souvent des cas où la voyelle de la première syllabe (qui portait un accent secondaire) est diphtonguée (*ie*). En voici quelques exemples donnés par Godefroy:

T. V, p. 263[b] (s. v. *merveilles*): *Quant il furent tout venut ou palais l'empereour qui mierveilles est grans et large* (*Kassidor.*, ms. Turin, f° 73 r°).

T. V, p. 263[c] (s. v. *merveillier*): *S'il en eurent paour, miervillier n'en doit on* (*Geste des ducs de Bourg.*, 928, Chon. belg.).

T. X, p. 144[a] (s. v. *merveille*): *Si comme une fine mierveille* (*Rom. de Kanor*, B. N. 1446, f° 18 v°). — (s. v. *merveillos*): *Miervelleus* (*Kassidor*, ms. Turin, f° 42 r°) — *Mais les avenues si sont molt mierveleux* (*Rom. de Kanor*, B. N. 1446, f° 19 r°).

A ces exemples je peux ajouter encore les cas suivants, tirés du *Roman de Florence de Rome* (ms. Bibl. nat., f. fr. 24384; éd. A. Wallensköld, *Florence de Rome*, t. I, Paris, 1909): v. 4171 (p. 267) *Venéz veïr mierveilles, dames, pour Jhesucris*; v. 4521 (p. 278) *Quant virent tieus mierveilles que vous oÿ avéz*; v. 2526 (p. 213) *Fourment s'esmierveilla, quant Mille ne choizi.*

On a voulu, je crois m'en souvenir, expliquer l'*e* initial des formes romanes comme dû à l'existence en latin vulgaire d'une forme analogique *mīrībilia, où le premier ī serait, par dissimilation, devenu un *i* ouvert (cf. vīcīnum > *vecino, esp. *vecino*, fr. *voisin*, roum. *vecin*; fīnīre > *fenire, a. fr. *fenir*; dīvīnare > *devinare, fr. *deviner*, esp. *(a)devinar*). Mais cet *e* roman dissimilé n'a certainement pas été un *e* ouvert, génétiquement et acoustiquement plus éloigné de l'*ī* que l'*e* fermé. Il me semble donc qu'il n'y a aucun autre moyen d'expliquer l'*e* ouvert de l'a. fr. *merveille* (et de l'a.

prov. *meravelha*?) qu'en admettant l'action contaminatrice de quelque mot sémantiquement apparenté. Ce mot, je le crois être l'adjectif latin mĕrus «pur» (a. fr. *mier*, prov. et cat. *mer*, *REW* 5535). Dans mirabilia on aurait cru retrouver ce mot, d'où *mĕrabilia, ou bien on aurait combiné mĕrus et mīrabilia (mera mirabilia, «une pure merveille»), d'où par une espèce d'haplologie syllabique (cf. *tragi-comédie* pour *tragico-comédie*), serait sorti le mot **mẹrabilia*.

A. Wallensköld.

Remarques critiques sur l'édition de la Vie de saint Eustache par Pierre de Beauvais.

La Vie de saint Eustache de Pierre de Beauvais a été publiée, en 1917, par M. John R. Fisher dans *The Romanic Review*, *VIII*, 1917, p. 1—67. Comme j'ai réuni, bien avant la publication de cette édition, tous les matériaux se rapportant à la version de Pierre, je les utilise ici pour présenter quelques remarques critiques sur l'édition de M. Fisher. Le texte imprimé est en effet inexact au point de vue matériel jusqu'à donner une image fausse de la tradition manuscrite; mais, ce qui est plus grave, la méthode de l'éditeur est inexistante ou tout au moins incompréhensible.

Voici d'abord quelques observations sur les pages que M. Fisher a mises en tête de son édition. Quant aux paragraphes I—IV, je me bornerai aux deux remarques suivantes. A propos de la littérature hagiographique en ancien français, M. Fisher prétend (p. 1) que les auteurs de Vies de saints ne s'astreignent pas à suivre de près leur modèle latin, mais donnent plutôt libre cours à leur imagination. On sait qu'en règle générale c'est le contraire qui est vrai, c'est à dire une fidélité passive à l'égard du modèle.[1] Puis les notices de

[1] Cf. aussi notre livre *Deux versions de la Vie de saint Eustache en vers français du moyen âge*, Helsingfors, 1925, p. 83—84.

M. Fisher concernant les anciennes versions de la Vie de saint Eustache (p. 2) ont besoin d'être rectifiées. On en connaît treize versions en prose française du moyen âge, et non pas seulement quatre. Les onze rédactions en vers nous sont conservées dans seize manuscrits et dans un incunable, tandis que M. Fisher ne parle que de quinze manuscrits. D'autre part, il serait intéressant de savoir quelles sont les «several» rédactions dramatiques dont parle l'éditeur: à ma connaissance, il n'en existe qu'une seule, savoir *Le Mystère de St. Eustache*, qui est d'ailleurs en dialecte dauphinois.[1]

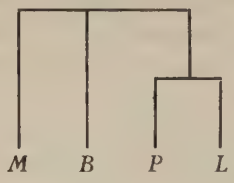
Je passe maintenant au paragraphe V, qui comprend un essai de classement des quatre manuscrits de cette version, *B*, *L*, *M* et *P*. M. Fisher réunit *B*, *L* et *M* en un groupe s'opposant à *P*. A vrai dire, il n'y a rien qui autorise un tel classement.[2] Le fait est que *B*, *L* et *M* n'ont en commun aucune faute évidente et que, chaque fois que ces trois manuscrits sont d'accord contre *P*, la leçon de celui-ci est ou visiblement fautive ou peut très bien ne pas appartenir au poète. — Ma tentative de classer les manuscrits ne donne que ce seul résultat certain qu'il existe une parenté étroite entre *L* et *P*. Nombreux sont les passages où *L* et *P* s'accordent contre *B* et *M* sans qu'il apparaisse d'une manière évidente que ce soit *B* et *M* qui représentent la meilleure leçon. Mais p. ex. aux vers 288, 517, 705, 905, 1281 et 1386 c'est évidemment le groupe *LP* qui présente une leçon corrompue.[3] — *M* a six vers, ajoutés en note par l'éditeur après les vers 42 et 1342, qui ne se retrouvent pas dans les autres manuscrits. On ne

[1] Publié par l'abbé Paul Guillaume dans la *Revue des langues romanes*, 1882.

[2] Des douze vers allégués comme confirmant ce classement fantaisiste (p. 5) il faut tout d'abord supprimer cinq, savoir les vers 144—5, tous les quatre manuscrits donnant ici la même leçon, ainsi que les vers 259—60 et 264, qui ne se retrouvent pas du tout dans *P* et que le copiste a évidemment omis par mégarde.

[3] Au vers 288 (*BM: Et qui les erranz convertis, LP: Et qui les tiranz convertis*) l'exactitude de la leçon de *BM* est confirmée par le modèle latin qui porte ici: qui convertis errantes.

pourrait pourtant pas envisager un groupe *BLP* contre *M*, car un examen de ces passages montre clairement que les vers en question ne sont pas seulement inutiles, mais même nuisibles au contexte. Ils ont évidemment été interpolés par un copiste, et M. Fisher a bien fait de les reléguer aux notes. — Les ressemblances, d'ailleurs insignifiantes, qui apparaissent parfois entre *B* et *L* semblent principalement tenir au fait que ces manuscrits sont moins anciens que les deux autres et qu'elles sont dues au besoin de rajeunir (voir p. ex. les vers 167, 427, 622, 948 et 1235).[1] — Le tableau suivant montre la filiation des quatre manuscrits:



Après être arrivé à un résultat faux dans son essai de classement, M. Fisher renonce à en faire usage dans l'établissement de son texte et prétend suivre le ms. *P* dans tous les cas où cela lui a paru possible. Le principe était bon: nous verrons pourtant que, malheureusement, l'exécution laisse beaucoup à désirer. Si le texte est fautif à plusieurs endroits, la *varia lectio* est défectueuse à un plus haut degré encore. La formule vague employée par M. Fisher (p. 6)[2] ne permet pas au lecteur de deviner quel est le procédé suivi par l'éditeur dans le choix des variantes indiquées au bas des pages. Le fait qu'il donne un très grand nombre de variantes purement

[1] A propos de la langue des copistes (§ VI), M. Fisher déclare que le texte de *M* à été modernisé par le copiste, «ainsi qu'il fallait s'y attendre». *M* est une copie exécutée par Mouchet et collationnée par La Curne de Sainte-Palaye. Il n'y a vraiment aucune raison de croire que cette copie ne soit pas la reproduction fidèle du modèle, qui au point de vue de l'ancienneté est la deuxième des quatre.

[2] «... we have not noted in the variants every instance of the most frequent differences».

graphiques des trois manuscrits *B*, *L* et *M* fait penser d'abord que la *varia lectio* est à peu près complète, mais un examen attentif des manuscrits montre qu'il n'en est rien. Si des variantes graphiques ou autrement sans importance sont fréquemment relevées, d'autres, par contre, qui intéressent le sens ont été omises. L'éditeur fait preuve ici d'un arbitraire absolu.[1]

Je ne dispose ni du temps ni de l'espace nécessaires pour donner ici une liste complète des erreurs de lecture ou des autres inexactitudes commises par M. Fisher soit dans l'établissement du texte soit dans la *varia lectio*.[2] Dans la liste qui suit, je ne m'occuperai que du texte lui-même et je ne m'arrêterai qu'aux passages les plus importants. Si j'ai bien compté, il y a, dans le texte de M. Fisher, qui comprend 1726 vers, 353 qui auraient besoin d'être rectifiés. Je n'en signalerai ici que 146.

[1] Les exemples suivants font voir l'inadvertance de l'éditeur ainsi que son procédé vraiment curieux: Le vers 326 *L'autre nuit vint a moi le Sire* représente la leçon de *B* et non pas de *P*. *LMP* ont la bonne leçon *li Sire*, mais on lit aux variantes: *P le* [sic]. A la note du vers 383 *L'endemain quant il ajorna* nous lisons: *B* omits *alor* [sic], *L A lendemain 9 ajorna*. Le fait est qu'ici *BMP* ont exactement la même leçon, mais que, dans *P*, les mots *a lor* (devant *quant*) ont été exponctués. Ces mots se retrouvent au vers précédent (*a lor hostel*) et ont été répétés par mégarde par le copiste qui a lui-même corrigé son erreur. Au vers 705 *A une vile ileques pres* les variantes portent: *M viloi grant* [pour *A un viloi grant illeuc pres*], *P illec* [pour *LP illec*]. Comme variantes du vers 809 *Contre els vint, si le saluerent*, on lit: *BLM vint il, P vindrent si* [pour *vint si*, comme dans le texte]. A la variante du vers 878 *Eüstaces ne s'engarda*, on lit: *LM sengarda* [sic] pour *BP se garda*. Au vers 1182 *Ça et la et en meint endroit* on lit aux variantes: *L et en maint*. La vérité est que *BLM* portent ici *et en maint* et que *en* manque à *P*. Le vers 1262 *Quant conjoï furent assez* n'est accompagné d'aucune note, quoique la leçon de *P* soit: *Q. que un ior f. a.* Au lieu de la variante du vers 1510 *Qui peüst tant savoir n'aprendre: BLM naprendre* [sic], on doit lire: *P s. aprendre*; *B Quil p.*; *M Que il p. s.*

[2] Pour donner au lecteur une idée du travail que représenterait un examen complet, disons que parmi les cent premiers vers il y en a trente-quatre qui exigent quelque correction, et que parmi les notes qui s'y rapportent, vingt-trois sont incomplètes quant aux variantes importantes et quatorze sont fautives.

V. 6, lire, avec *BLM*, *Ou* (non *Dun*) *li biens deüst converser*. — V. 20, lire, avec tous les mss., *Par les* (non *le*) *tormenz*; il fallait signaler que le ms. base a *que il* (non *quil*). — V. 30, lire, avec tous les mss., *Ou* (non *Que*) *nostre Sire*. — V. 33, lire, avec tous les mss., *Li bon, li net, li pur* (non *piu*), *li fin*. — V. 35, lire, avec tous les mss., *entente* (non [*s*] *entente*). — V. 38, lire, avec tous les mss., *escouter* (non *esconter*). — V. 41, lire, avec tous les mss., *Que nus* (non [*nus*]). — V. 50, lire, avec *BL* (*M* manque), *Ne le lait endroit lui perir* (non *mourir*).[1] — V. 58, lire, avec le ms., *sus* (non *sur*). — V. 70, imprimer *descors* (non *des cors*). — V. 106, lire, avec *M*, *En andeus oe(i)lment estoient* (non *Et d'un courage andous estoient*). — V. 116, lire, avec le ms., *gentil cuer* (non *gentile cuer*). — V. 118, lire, avec le ms., *la vilanie* (non *le v.*). — V. 128, lire, avec tous les mss., *i erent* (non [*i*] *ierent*) *apresté*. — V. 141, lire, avec le ms., *Un en vit plus bel et plus grant* (non *Une grant compaigne de cers*, qui est le vers 139, répété par mégarde par M. Fisher). — V. 142, lire, avec *BLM*, *De touz les autres, dont engrant* (non *le plus grant*). — V. 143, lire, avec *BLM*, *Fu le jor durement* (non *couveitous*) *del prendre*. — V. 145, lire, avec *BLM*, *Si tost con les virent* (non *li vinrent*) *de pres*. — V. 159, lire, avec *M*, *En* (non *Et*) *vint enprés*. — V. 174, lire, avec *BMP*, *Comment ce fu que il avint* (non *il la vint*). — V. 193, lire, avec *BLP*, *s'estoit* (non *se(st)oit*). — V. 194, lire, avec le ms., *son* (non *sen*). — V. 205, lire, avec le ms., *el penser* (non *et p.*). — V. 221, lire, avec le ms., *Que* (non *Cui*) *il reprist* (non *resprist*). — V. 223, lire, avec *BLM*, *L'omme tret bienfeiz* (non

[1] Tout le passage est ainsi conçu: *Quer bel set servise merir: Ne le lait endroit lui perir*. La supériorité de la leçon de *perir* sur celle de *mourir* semble confirmée par deux passages dans d'autres œuvres de Pierre de Beauvais. Son *Bestiaire* a été fait sur la demande de l'évêque Philippe de Dreux «*en cui servise ne perist mie*», et, dans *Le Saumoier et les trois séjours de l'homme* on lit: *Qui bien le* (= Dieu) *sert, bien li merist; En lui ne defaut, ne perist Merite d'oevre c'on li face, Car il voit en cuer et en face*. La rime riche *merir : perir* parle aussi en faveur de cette leçon.

qui bien feit) *a merci.* — V. 226, lire, avec *BLM*, *Por toi vener et por toi prendre* (non *por aprendre*). — V. 266, lire, avec *BLM*, *Qu'a touz fust* (non *fu*). — Lire les vers 273—4 dans l'ordre inverse, comme dans *BLM*. — V. 279, lire, avec le ms., *Por* (non *par*) *pitié d'els* (non *dels*). — V. 283, imprimer *Ço* (non *Co*) et *en chief* (non *enchief*). — V. 288, lire, avec *BM*, *Et qui les erranz* (non *tiranz*) *convertis.* — V. 305, lire, avec *BLM avenir* (non *devenir*). — V. 326, lire, avec le ms., *li Sire* (non *le S.*). — V. 350, lire, avec le ms., *Qui por nos comme homme* (non *nous com(me) hon*) *morut.* — V. 352, lire, avec le ms., *crestïenté* (non *crestrienté*). — V. 398, lire, avec *BMP*, *Et el Saint Espir* (non *Esprit*). — V. 403, lire, avec *BL*, *Ber* (non *Buer*; *P* a d'ailleurs *Buen*) *fus nez.* — V. 416, imprimer *Sanz fin corone* (non *S. f., coroné*). — V. 431, lire, avec le ms., *Ausint* (non *Einsint*). — V. 436, lire, avec tous les mss. (*B* a pourtant *Dont* pour *Tot* et *P* s'est mépris en écrivant l'abréviation de *mout* pour *mont*), *Tot ai le mont* (non *je molt*) *en ma ballie.* — V. 441, lire, avec le ms., *Se tu* (non *te*) *perz, tu* (non *te*) *retroveras.* — V. 442, lire, avec *BLM*, *Por perte mar* (non *mal*) *t'esmaieras.* — V. 445, lire, avec le ms., *Par* (non *Por*). — V. 450, lire, avec *LM*, *Tes biens* (non *Tres bien*). — V. 458, imprimer *Il respondi: «Orendroit, Sire* (non *Il r. or en droit, «Sire,*). — V. 467, lire, avec le ms., *A sa meson s'en repera* (non *repara*). — V. 478, lire, avec le ms., *Quar de bout sore* (non *sor*) *leur corut.* — V. 487, lire, avec le ms., *Quar de tel poeir* (non *pöeur*) *est sa force.* — V. 497, lire, avec tous les mss., *si* (non *li*) *enfant.* — V. 517, lire, avec *BM*, *La feste fu* (non *ert*; pour éviter l'hiatus) *por la victoire.* — V. 524, lire, avec *BL*, *Toz en remua ses* (non *les*) *talenz.* — V. 526, lire, avec tous les mss., *Lors le* (non *li*) *fist querre.* — V. 528, lire, avec *BM*, *Trover, tant le seüssent* (non *ne le sorent*) *querre.* — V. 544, biffer la deuxième virgule. — V. 555, lire, avec tous les mss., *La nef del port a* (non *en*) *eslognier.* — V. 559, lire, avec *LMP*, *sigler* (non *siglier*). — V. 562, lire, avec tous les mss., *Le* (non *Li*) *pris de la nef demanda.* — V. 642, lire, avec

les quatre mss., *quant il vint* (non *vient*) *la*. — V. 644, imprimer *le gué* (non *l'egue*). — V. 649, lire, avec le ms., *l'eive* (non *l'evie*). — V. 653, imprimer *le guei* (non *l'egue i*). — V. 664, lire avec *BLM*, *El n'i voi, je retornerai* (non *Vers cetui ça r.*; *P* porte d'ailleurs *recouverai*). — V. 676, lire, avec le ms., *Ne n'ai ami* (non *amis*). — V. 677, lire, avec tous les mss., *amenuise* (non *m'amenuise*). — V. 703, lire, avec *BL*, *Illec laissa bien Dex voeir* (non *Illec [ques] laissa bien v.*). — V. 716, lire, avec les quatre mss., *Ne me guerpis* (non *guerpir*). — V. 724, lire, avec *BLM*, *Einz m'est tote rien anemie* (non *Einz moi est tot rien[s] enemie*; *P* porte d'ailleurs *E. m'est tot rien en nuie*). — V. 732, lire, avec le ms., *Dementres* (non *Dementie[r]s*). — V. 740, lire, avec tous les mss., *blez* (non *blé*). — V. 758, lire, avec *BLM*, *Que grant* (non *granz*) *richece li dorroit*. — V. 771, imprimer *se garda* (non *s'egarda*). — V. 780, lire, avec *LM*, *Que ausi con* (non *Qu'ausi come*; *P* porte *Q'ausi con*, *B Qu'ainsi comme*). — V. 794, lire, avec tous les mss., *repereras* (non *repareras*). — V. 800, lire, avec le ms, *Et tis nons eirt* (non *iert*) *magnifïez*. — V. 810, imprimer *puis l'aresonnerent* (non *la resonnerent*). — V. 827, imprimer *Ici demuir* (non *demiur*). — V. 837, lire, avec tous les mss., *Puis dist a conseil son* (non *non*) *seingnor*. — V. 849, lire, avec le ms., *pernoit* (non *prenoit*). — V. 861, biffer les guillemets et mettre un point à la fin du vers. — V. 862, mettre des guillemets en tête du vers. — V. 876, imprimer *chascu[n]s* (non *chascus*). — V. 878, lire, avec le ms., *Eüstaces ne se garda* (non *s'engarda*). — V. 886, lire, avec le ms., *Lors lor fu verté aoverte* (non *verité overte*). — V. 900, lire, avec *L*, *Et l'empereres qui corciez* (non (*qui*) *coreciez*; *B a courrouciez*, *M corrociez*, *P coreciez*; tous les mss. ont *qui*). — V. 903, lire, avec *BLM*; *Ert* (non *Et ert*) *toz en joie retenuz*. — V. 910, fermer les guillemets à la fin du vers. — V. 916, lire, avec tous les mss., *granz* (non *grant*). — V. 917, imprimer *Entr'els* (non *Entre els*). — V. 926, lire, avec tous les mss., *bonté* (non *conté*). — V. 962, mettre un point à la fin du vers. — V. 964, lire, avec le ms., *Si li vint et mut de grant*

sens (non *Si li vint (et vint de grant sens)*); biffer le point et virgule. — V. 969, lire, avec *LMP*, *Aidanz a armes* (non *Aïdanz d'armes*) *et de pris.* — V. 999, lire, avec *BLM*, *D'un seing un et un* (non *u[n]s et uns*) *les seingna.* — V. 1008, lire, avec *MP*, *Ne les connut neïs* (non *il n'il*) *leur pere*; *B* a *il ne*, *L* a *ne il.* — V. 1011, lire, avec *MP*, *Andui furent lor* (= adv.; non *si*) *connestable*; *L* porte *leur*, *B si.* — V. 1050, lire, avec les quatre mss., *Tant qu'a* (non *que*) *la meson aprocherent.* — V. 1054, lire, avec le ms., *Li dui vaslet* (non *vaslez*). — V. 1084, imprimer *S'en tornerent* (non *S'entornerent*). — V. 1092 et 1093, imprimer *mi* (non *m'i*). — V. 1096, lire, avec tous les mss., *ne* (non [*ne*]) *veïmes.* — V 1100, lire, avec tous les mss., *Ele* (non *El[e]*). — V. 1125, lire, avec tous les mss., *mon pere* (non *ma mere*). — V. 1136, imprimer *m'en portoit* (non *m'enportoit*). — V. 1146, lire, avec le ms., *ei(n)sirent* (non (*en*) *isirent*). — V. 1173, lire, avec tous les mss., *la* (non *le*) *grant eneur.* — V. 1180, lire, avec tous les mss., *avoit* (non *voit*). — V. 1204, lire, avec tous les mss., *esgarda* (non *esgarde*). — V. 1214, lire, avec tous les mss., *T'ancele* (non *Tan[t] cele*), *ta bone compaigne.* — V. 1220, lire, avec tous les mss., *Placidas* (non *Placidus*). — V. 1223, lire, avec *BLM*, *Apela par le cerf* (non *par sa grace*) *a soi*, leçon confirmée par le modèle latin qui porte à cet endroit: quem etiam dignatus est Salvator ipse per cervum ad se vocare. — V. 1250, lire, avec *BLM*, *Braz tenduz au col* (non *Braz au col tenduz*) *li salli.* — V. 1267, lire, avec le ms., *maint jor ha* (non (*y*) *a*). — V. 1293, lire, avec le ms., *Douz sire* (non *Donc, sire*). — V. 1299, lire, avec *BLM*, *Il leur enquist* (non *enquis*). — V. 1375, imprimer *Si li dist donc: «Amis, porquoi* (non *Si li dist: «Donç, a., p.*). — V. 1379, imprimer *Endroit* (non *En droit*). — V. 1383, lire, avec les quatre mss., *par* (non *por*) *noz dex.* — V. 1446, lire, avec tous les mss., *Metroit* (non *Merroit*). — V. 1458, lire, avec *BLM*, *nul* (non *nule*) *outrage.* — V. 1479, lire, avec *B*, *cil qui si* (non *se*) *mue.* — V. 1481, imprimer *jeu* (non *jeü*). — V. 1492, lire, avec *BM*, *Ainz ha tous ses chartriers* (*M touz ces chartries*) *mandez.*

P porte ici: *Ainz ha ses chartrieres* (sic; fém.?) *mandez*, *L: Ainçois a ses chartriers mandez*. Il semble que le modèle commun de *P* et de *L* ait présenté une leçon où *tous* a été omis (*Ainz ha ses chartriers m.*) et que les copistes des deux mss. aient corrigé la leçon fautive chacun à leur façon. — V. 1502, lire, avec *M*, *Li chartrier lour ont otroié*. *B* a *li* pour *lour*. Ici encore, le modèle de *P* et *L* semble avoir eu une leçon fautive, évidemment *Li chartrier l'ont otroié*, corrigée diversement par les deux copistes: dans *P* nous lisons *Li chartriere l'ont otroié* et dans *L Li charterier l'ont o*. — V. 1510, imprimer *Qu'i* (= *il*; non *Qui*). — V. 1511, lire, avec *BLM*, *la* (non *lor*) *conoissance*. — V. 1531, lire, avec tous les mss., *desvoier* (non *desnoier*). — V. 1545, lire, avec tous les mss., *Et* (non *E[i]t*). — V. 1559, lire, avec le ms., *require* (non *requere*). — V. 1560, lire *proiere* (non *preire*; le ms. porte *proeire*). — Fol. 119 commence par le vers 1593 (non 1594). — V. 1598, lire, avec *LM*, *Que nes un chevels ait* (non *nel*) *senti*. — V. 1599, lire, avec *BLM*, *Le feu qu'il* (non *qui*) *en ha fet fuïr*. — V. 1605, lire, avec tous les mss., *avalez* (non *avelez*). — V. 1617, lire, avec tous les mss., *Que Dex a fet* (non *fete*) *por ses amis*. — V. 1619, lire, avec tous les mss., *le feu* (non *li fus*). — V. 1626, lire, avec *BLP*, *por* (non *par*). — V. 1630, lire, avec le ms., *veroie* (non *veraie*). — V. 1633, lire, avec le ms., *D'els iest* (= *ist*; non *i est*) *un[e] odor si parfite* (non *parfeite*). — Fol. 120 commence par le vers 1637, ce qui n'a pas été indiqué. — V. 1638, lire, avec tous les mss., *Ses* (non *Les*) *avroit ceste* (non *cest*) *odor passees*. — V. 1639, lire, avec *M*, *ces* (non *ses*) *miracles*. — V. 1641 et 1644, lire *feu* (non *fu*). — Mettre entre guillemets les vers 1659—1666. — V. 1668, supprimer la virgule à la fin du vers. — V. 1677, lire, avec le ms., *petit et* (non *a*) *petit*. — Mettre un point à la fin du vers 1680. — V. 1715, lire, avec les mss., *Par* (non *Por*).

Holger Petersen.

Sprache und Anschauung.

Das in der Überschrift angedeutete Problem ist hauptsächlich von den Ästhetikern behandelt worden. An und für sich ist es jedoch ein sprachpsychologisches Problem, obgleich seine Folgerungen gerade auf dem ästhetischen Gebiete die grösste Tragweite und praktische Wichtigkeit haben.

Bevor man aber an die Lösung dieses Problems herangeht, ist es notwendig zuerst genau und klar festzustellen, welches Problem hier eigentlich vorliegt. Um zu einer genauen und unzweideutigen Fassung des Problems zu gelangen, ist es wohl am besten, von einigen ganz elementaren sprachpsychologischen Feststellungen auszugehen. Zunächst ist daran zu erinnern, dass die Sprache, obgleich sie ohne Zweifel das bei weitem wichtigste menschliche Ausdrucksmittel ist, doch an sich keine direkte Ausdruckskraft besitzt. Weder die gesprochenen, noch weniger die geschriebenen (oder gedruckten) Wörter sind als solche im Stande, menschliche Gedanken, Gefühle, Stimmungen und Gesinnungen auszudrücken. Wie wenig sie in der Tat dazu fähig sind, leuchtet uns am besten ein, wenn wir eine fremde, uns unverständliche Sprache hören oder lesen. Auch ihre gesprochenen Worte sind uns ja nur sinnloses Plappern, das durch seinen Lautklang und Rhythmus vielleicht auf das Ohr irgendeinen Eindruck machen kann. Aber auch diese akustischen Eindrücke sind allzu unbestimmt und allgemein gehalten, um irgendwelche individuellen Gefühle, noch weniger individuelle Gedanken übertragen zu können. Noch weniger ausdrucksfähig sind die geschriebenen (oder gedruckten) Worte einer fremden Sprache. Sie besitzen überhaupt gar keine ausdrückende Kraft. Damit ist gesagt, dass die ausdrückende Kraft sowohl der gesprochenen als der geschriebenen Sprache wesentlich mittelbarer und innerer Art ist. Die Wörter als solche drücken unmittelbar nichts aus. Sie selber sind eigentlich keine Ausdrucksmittel, sie sind nur «Ausdrucksvermittler.» Die Worte sind nur Zeichen, welche

auf Gegenstände, Erscheinungen und innere Erlebnisse hinweisen und ihre Vorstellungen ins Bewusstsein rufen. Diese durch die Worte hervorgerufenen Vorstellungen sind es, die etwas ausdrücken und die Übertragung von menschlichen Gedanken, Gefühlen und anderen inneren Regungen ausführen.

Die hier vorliegende Frage bezieht sich nun gerade auf diese durch die Worte hervorgerufenen Vorstellungen, d. h. auf ihre Anschaulichkeit oder Unanschaulichkeit. Es ist näml. von grosser Wichtigkeit genauer festzustellen, von welcher Art diese Bedeutungsvorstellungen der Worte sind, besonders in bezug auf ihre Anschaulichkeit oder Unanschaulichkeit. Schon vom allgemeinen sprachpsychologischen Gesichtspunkt aus ist es von Wichtigkeit, darüber im Klaren zu sein, wie die durch die Worte hervorgerufenen Bedeutungsvorstellungen eigentlich sind. Aber auf dem ästhetischen Gebiet und da noch besonders in der Dichtkunst (oder richtiger in der Wortkunst im allgemeinen) ist diese Klarheit unbedingt notwendig. Die Frage, ob die dichterische Sprache im Stande ist, den Leser die geschilderten Gegenstände, Erscheinungen und Vorgänge anschaulich erleben zu lassen, ist geradezu eine Lebensfrage für die ganze Wortkunst. Wenn näml. die Sprache nicht im Stande wäre, den Leser die geschilderten Vorgänge, Gegenstände und Erscheinungen in ihrer individuellen Anschaulichkeit unmittelbar erleben zu lassen, dann könnte die Wortkunst schwerlich den Anspruch erheben, als *Kunst* zu gelten. Denn wie sehr auch sonst die Auffassungen von dem Wesen der Kunst abweichen, darin stimmen doch so ziemlich alle Ästhetiker überein, dass sie von jeder künstlerischen Darstellung mindestens Anschaulichkeit in diesem Sinne verlangen. Als Kunst gilt ja nur eine solche Darstellung, die das Dargestellte entweder unseren Sinnen oder unserer Phantasie in unmittelbarer Leiblichkeit und in individueller Bestimmtheit, d. h. also anschaulich, darbietet. Man erblickt ja gerade hierin das unterscheidende Merkmal der künstlerischen Darstellung, indem jede trockene, abstrakte, begriffliche, d. h. unanschau-

liche, Darstellung ohne Weiteres entweder als wissenschaftlich, prosaisch, als »Tatsachenstil», also überhaupt als nicht künstlerisch, bezeichnet wird. Auch sonst gilt ja die Anschaulichkeit als Grundbedingung und Nährboden aller nicht allein künstlerischen, sondern auch aller ästhetischen Wirkung überhaupt.

Hieraus erhellt, wie grundwichtig die Frage nach der Anschaulichkeit oder Unanschaulichkeit der Sprache besonders für die ganze Wortkunst ist.[1]

In früherer Zeit kannte man auch keine Zweifel in dieser Beziehung. Im Altertum z. B. war der Glaube an die verleiblichende Kraft der Sprache, wenigstens der dichterischen Sprache, felsenfest. Man hielt die Poesie für ebenso fähig der anschaulichen Schilderung der Gegenstände wie die Malerei oder die bildende Kunst überhaupt. Was die Malerei durch Formen und Farben erreicht, dasselbe erreicht die Poesie vermittels der Worte. Die Poesie kann also auch malen, wie die Malerei selbst. Da ist kein Unterschied in der veranschaulichenden Kraft der beiden Künste, nur die Mittel der Veranschaulichung sind verschieden. So wurden die beiden Künste ganz einfach gleichgesetzt und ihre Grenzen verwischt. Ihren lapidarsten Ausdruck fand diese Gleichsetzung in dem berühmten Ausspruch des griechischen Dichters *Simonides*, der die Poesie als eine redende Malerei und die Malerei als eine stumme Poesie bezeichnete. Jahrhunderte hindurch wurde dieser Ausspruch als eine besonders tiefe und geniale ästhetische Weisheit wiederholt und bewundert. Vielleicht noch verbreiteter wurde ein anderer klassischer Ausspruch, worin ebenfalls

---

[1] Noch besonders wichtig ist diese Frage für jede solche ästhetische Richtung, die das ganze Wesen des Ästhetischen und der Kunst gerade durch die Begriffe «anschaulich» und «sinnlich» erklärt. Dies tat ja vor allem die Hegelsche Schule, nach deren Auffassung das Ästhetische überhaupt und somit auch jedes Kunstwerk die sinnliche Erscheinung der Idee ist. Folglich haben auch die Ästhetiker der Hegelschen Schule mit besonderem Eifer für die Anschaulichkeit der dichterischen Sprache gekämpft.

die Gleichheit der Malerei und der Poesie energisch betont ist, näml. die Worte aus der *Ars poetica* des *Horaz: ut pictura poesis.* Wegen seiner Kürze war dieser Ausspruch noch geeigneter, ein geflügeltes Wort zu werden, was er auch in vollem Masse wurde. So wurde die Auffassung, welche die Gleichheit der Poesie und der Malerei (der bildenden Kunst) betont und ihre Verschiedenheit und Eigenart unberücksichtigt lässt und verwischt, gewissermassen zu einem Dogma, das Jahrhunderte hindurch unangefochten fortlebte. Und dieses Dogma von der Gleichartigkeit der Künste (besonders in bezug auf die Poesie und Malerei) enthielt natürlich implicite den Glauben, dass die Sprache der Poesie ebenso vollkommener Veranschaulichung und Verleiblichung der Gegenstände fähig sei wie die Malerei mit ihren Darstellungsmitteln.

Der erste, der diesem Dogma mit voller Tatkraft und Zielbewusstheit auf den Leib ging und es einer gründlichen Revision unterzog, war *Lessing.* Ganz ohne Vorgänger war Lessing in dieser Beziehung allerdings nicht. Der Zeitgenosse und Freund Lessings, *Moses Mendelssohn*, hatte schon, wie *Hettner* hervorhebt[1], in seinen «Betrachtungen über die Quellen und die Verbindungen der schönen Künste und Wissenschaften» (1757) auf die Verschiedenheit der Darstellungsmittel der Poesie und der bildenden Künste hingewiesen und daraus ungefähr ähnliche Folgerungen gezogen wie später Lessing. Lessing hat auch selber die von Mendelssohn empfangenen Anregungen dankbar anerkannt. Aber trotzdem bleibt es, wie Hettner mit Recht betont, «Lessings unentreissbares Verdienst», «dass er zuerst und er allein es verstand, aus dem todten Gestein den zündenden Funken zu schlagen». Erst Lessing hat jedoch die volle Tragweite der schon von Mendelssohn angedeuteten Gedanken eingesehen und er hat diese Gedanken folgerichtig und energisch zu Ende gedacht und die Grenzsetzung zwischen den bildenden Künsten und der Poesie vollzogen.

[1] Vgl. *Hermann Hettner*, Gesch. der deutschen Literatur im XVIII. Jahrhundert. III, 2[4], S. 518 ff.

Es muss aber hier ein noch früherer Vorgänger erwähnt werden, näml. der ungemein gedankenreiche Franzose *Abbé Dubos*, der besonders mit seinem höchst bedeutenden Werk «Réflexions critiques sur la poësie et sur la peinture» (1719) einen ausserordentlich weit gehenden Einfluss ausgeübt und Anschauungen und Ideenrichtungen späterer Zeit vorbereitet hat. Dubos ist ja einer von jenen geistigen Säemännern und Bahnbrechern, die in ihren stillen Studierstuben neue Gedanken entwickeln und sie in die Welt streuen, aber so lärm- und geräuschlos, dass ihre Gedanken zwar infolge ihres Wahrheitsgehalts und ihrer überzeugenden Kraft von vielen übernommen und weiter verbreitet, aber die Denker selbst vergessen werden. So wandern ihre Gedanken ohne Eigentumsmarke oder oft sogar unter ganz falschen Eigentumsmarken in der Welt herum, und kaum einer kennt mehr ihren ursprünglichen Urheber. Und die wenigen, die ihn vielleicht kennen, haben meistens keine Lust, ihn zu nennen, um nicht der eigenen Urheberehre Abbruch zu tun. Schon *Chateaubriand* hat gesagt, dass Abbé Dubos zu den Männern gehöre, que «l'on vole sans avouer le larcin».[1] Dieser an fruchtbaren Gedanken so reiche Mann, der wirklich sowohl offen als besonders heimlich viel bestohlen und arg verkannt worden ist, hat erst in den letzten Jahrzehnten in seinem eigenen Lande die ihm gebührende Anerkennung gefunden. Besonders durch das eben erwähnte grosse und verdienstvolle Werk *A. Lombards* ist Dubos in Frankreich der Vergessenheit entrissen und rehabilitiert worden. In seinem wohl verständlichen und durchaus lobenswerten Eifer, dem lange verkannten, hochverdienten Manne endlich volle Gerechtigkeit widerfahren zu lassen, geht aber A. Lombard, wie mir scheint, bisweilen sogar allzu weit, indem er Dubos auch solche Verdienste zurechnet, die ihm von Rechts wegen wohl nicht gehören. Dies scheint mir auch in bezug auf die Frage der Fall zu sein, die uns

[1] Vgl. *A. Lombard*: L'Abbé Du Bos. Un initiateur de la pensée moderne. Paris 1913. S. I.

hier beschäftigt. Nach Lombard hätte Dubos eigentlich schon die bildenden Künste und die Poesie voneinander abgegrenzt und die Eigenart beider festgestellt, was bis jetzt als die historische Leistung Lessings angesehen worden ist. Lombard sagt darüber: «Lessing a eu tort de s'exprimer comme si tout le monde avant lui avait admis sans réserve le *ut pictura poesis*, alors que le plus connu des ouvrages d'esthétique, écrit en 1719 et imité depuis par de très nombreux écrivains (d. h. gerade Refl. critiques de Dubos) avait marqué les différences et les limites des deux arts.[1]»

Um diese seine Behauptung zu beweisen, macht Lombard auf einige Stellen in den Réflexions von Dubos aufmerksam, wo auch dieser die Unterschiede jener Künste hervorhebt. Diese Stellen finde ich jedoch nicht beweiskräftig. Allerdings weist auch Dubos auf Unterschiede zwischen den bildenden Künsten und der Poesie hin, wobei er natürlich nicht umhin kann, gelegentlich auch ähnliche Unterschiede zu berühren wie Lessing. Dubos hat sogar ein ganzes Kapitel (Bd. I. Kap. 13) seines Werkes der Behandlung dieser Unterschiede gewidmet. Dieses Kapitel trägt die Überschrift: «Qu'il est des sujets propres spécialement pour la Poësie & d'autres spécialement pour la Peinture. Moïen de les reconnoitre.» Man braucht aber nur dieses Kapitel durchzulesen und es mit den entscheidenden Kapiteln in Lessings Laokoon zu vergleichen, um einzusehen, wie weit entfernt der Gedankengang Dubos' von dem Lessings ist. Und dieser Eindruck wird nicht wesentlich geändert, wenn man auch die von Lombard bezeichneten einzelnen Stellen bei Dubos mit in Betracht zieht.[2] Lessing geht ja

---

[1] Vgl. A. Lombard, a. a. O., S. 374.

[2] Wenn Lombard so energisch darauf besteht, dass Dubos in seinen *Réflexions* schon die Hauptgedanken des *Laokoon* vorausgenommen habe, so beruht diese seine Auffassung zum Teil vielleicht auch darauf, dass der Urtext des Laokoon Lombard vielleicht nicht zugänglich gewesen ist und er sich auf fehlerhafte Übersetzungen hat stützen müssen. Wenigstens ist diejenige Stelle, die Lombard in seinem Werke (S. 371) aus dem Kapitel XVII des Laokoon in französischer

aus von der Verschiedenheit der Darstellungsmittel der Poesie und der bildenden Künste (d. h. von der Sprache und von den «Figuren und Farben»). Aus der Verschiedenheit der Darstellungsmittel folgt für Lessing unbedingt auch eine Verschiedenheit sowohl in der Darstellungsweise wie auch in den Darstellungsobjekten. So kommt Lessing, von der Verschiedenheit der Darstellungsmittel ausgehend, zu einer klaren und bestimmten Feststellung der Eigenart der beiden Künste, sowie auch zu einer grundsätzlichen Abgrenzung derselben. Und dies ist gerade der Zweck, den er mit seinem Laokoon verfolgt, wie er es übrigens selbst schon in der Vorrede deutlich angibt. Von alledem ist bei Dubos kaum eine Spur zu finden. Dies war offenbar auch nicht seine Absicht. Ihm ist gar nicht daran gelegen, die Eigenart der Poesie und der bildenden Kunst grundsätzlich festzustellen und sie möglichst klar voneinander abzugrenzen. Schon eher könnte man vielleicht meinen, dass Dubos im Gegenteil die Verwandtschaft und die gegenseitigen Berührungen der beiden Künste hat hervorheben wollen, wie übrigens auch Lombard selbst bemerkt.[1] So haben die flüchtigen Hinweise Dubos' auf unterscheidende Merkmale der Poesie und der bildenden Kunst durchaus nicht denselben Sinn und Zweck wie bei Lessing, auch dann nicht, wenn gelegentlich sogar dieselben Merkmale berührt werden. Wie hätte auch ein Werk die im Schlagwort *ut pictura poesis* zum Ausdruck kommende Anschauung bekämpfen können, das selbst gerade dieses Schlagwort auf seinem Titelblatt als Motto trägt!

Es bleibt also vielleicht doch dabei, dass es Lessing ist, der als erster das Verkehrte an der hergebrachten Gleichsetzung der bildenden Kunst und der Poesie gehörig nachgewie-

---

Übersetzung anführt, gar nicht übereinstimmend mit der entsprechenden Stelle im Urtexte.

[1] «Il (Lessing) a insisté surtout sur ces différences (der bildenden Künste und der Poesie), et son livre est écrit pour cela, *tandis que celui de Dubos paraît avoir pour objet les rapprochements.*» Lombard, a. a. O, S. 371.

sen, ihre Eigenart grundsätzlich festgestellt und sie klar voneinander abgegrenzt hat. Er hat dazu zwar Anregungen erhalten, von Mendelssohn sicher, wahrscheinlich auch von Dubos, obgleich die letzteren Anregungen in diesem Falle wohl nicht besonders bedeutend waren. Und jedenfalls hat Lessing aus den empfangenen Anregungen, woher sie auch gekommen sein mögen, etwas so Selbständiges und Eigenes gemacht, dass sein Urheberrecht auf diese Leistung wohl von keiner Seite, wenigstens nicht von seiten Dubos', bestritten werden kann.

Diese Leistung hat Lessing in seinem Laokoon ausgeführt. Dessen Untertitel («über die Grenzen der Malerei und Poesie») gibt schon deutlich an, dass es die Absicht Lessings ist, in diesem Werke die Eigenart und Grenzen der bildenden Kunst und der Poesie festzustellen und damit derjenigen Richtung entgegenzutreten, die jene Künste gleichsetzt, ihre Eigenart, Verschiedenheit und Grenzen verwischt. Sicherheitshalber ist dies noch in der Vorrede ausführlicher gesagt.

Die Eigenart der bildenden Kunst und der Poesie beruht nach Lessing letzten Endes auf der Verschiedenheit ihrer Darstellungsmittel. Daraus folgt näml. eine Verschiedenheit sowohl in den Darstellungsobjekten als auch in der Darstellungsweise. Wir lassen aber Lessing selbst mit eigenen Worten das Endergebnis seiner Untersuchung mitteilen, sowie es im Kapitel XVI zusammengefasst ist.

«Wenn es wahr ist, dass die Malerei zu ihren Nachahmungen ganz andere Mittel oder Zeichen gebrauchet, als die Poesie; jene nämlich Figuren und Farben in dem Raume, diese aber artikulierte Töne in der Zeit; wenn unstreitig die Zeichen ein bequemes Verhältnis zu dem Bezeichneten haben müssen: so können nebeneinander geordnete Zeichen auch nur Gegenstände, die nebeneinander, oder deren Teile nebeneinander existieren, aufeinander folgende Zeichen aber auch nur Gegenstände ausdrücken, die aufeinander, oder deren Teile aufeinander folgen.»

«Gegenstände, die nebeneinander oder deren Teile ne-

beneinander existieren, heissen Körper. *Folglich sind Körper mit ihren sichtbaren Eigenschaften die eigentlichen Gegenstände der Malerei.*»

«Gegenstände, die aufeinander, oder deren Teile aufeinander folgen, heissen überhaupt Handlungen. *Folglich sind Handlungen der eigentliche Gegenstand der Poesie.*»

«Doch alle Körper existieren nicht allein in dem Raume, sondern auch in der Zeit. Sie dauern fort und können in jedem Augenblicke ihrer Dauer anders erscheinen und in anderer Verbindung stehen. Jede dieser augenblicklichen Erscheinungen und Verbindungen ist die Wirkung einer vorhergehenden und kann die Ursache einer folgenden und sonach gleichsam das Centrum einer Handlung sein. *Folglich kann die Malerei auch Handlungen nachahmen, aber nur andeutungsweise durch Körper.*»

«Auf der andern Seite können Handlungen nicht für sich selbst bestehen, sondern müssen gewissen Wesen anhängen. Insofern nun diese Wesen Körper sind, oder als Körper betrachtet werden, *schildert die Poesie auch Körper, aber nur andeutungsweise durch Handlungen* »

«*Die Malerei kann* in ihren koexistierenden Kompositionen *nur einen einzigen Augenblick der Handlung nutzen,* und *muss daher den prägnantesten wählen,* aus welchem das Vorhergehende und Folgende am begreiflichsten wird.»

«Ebenso kann auch *die Poesie* in ihren fortschreitenden Nachahmungen *nur eine einzige Eigenschaft der Körper nutzen,* und *muss daher diejenige wählen, welche das sinnliche Bild des Körpers von der Seite erwecket, von welcher sie ihn braucht.*»

«Hieraus fliesst die Regel von der Einheit der malerischen Beiwörter, und der Sparsamkeit in den Schilderungen körperlicher Gegenstände.»

Um zu erklären, wie er zu diesen Ergebnissen gelangt sei, fügt Lessing hinzu:

«Ich würde in diese trockene Schlusskette weniger Vertrauen setzen, wenn ich sie nicht durch die Praxis des Homers vollkommen bestätiget fände, oder wenn es nicht vielmehr

die Praxis des Homers selbst wäre, die mich darauf gebracht hätte. Nur aus diesen Grundsätzen lässt sich die grosse Manier des Griechen bestimmen und erklären, sowie der entgegengesetzten Manier so vieler neueren Dichter ihr Recht erteilen, die in einem Stücke mit dem Maler wetteifern wollen, in welchem sie notwendig von ihm überwunden werden müssen.»

«Ich finde, Homer malet nichts als fortschreitende Handlungen, und alle Körper, alle einzelne Dinge malet er nur durch ihren Anteil an diesen Handlungen, gemeiniglich nur mit einem Zuge.»

Es gehört natürlich nicht zur Sache, hier auf eine allgemeine Prüfung der eben angeführten Gedanken einzugehen. Wir wollen nur feststellen, welche Auffassung von der Anschaulichkeit der dichterischen Sprache in diesen Gedanken ausgedrückt ist. Offenbar ist Lessing der Ansicht, dass es nach wie vor der Zweck der Poesie und des Poeten ist, die geschilderten Gegenstände und Vorgänge dem Leser möglichst anschaulich, d. h. möglichst lebhaft und direkt erlebbar, zu machen. Auch ist die Sprache, und wenigstens die Sprache der Poesie, nach Lessing, einer solchen Veranschaulichung und Versinnlichung fähig. Lessing sagt dies auch direkt in dem folgenden Kapitel (XVII), wo er äussert: «Der Poet will nicht bloss verständlich werden, seine Vorstellungen sollen nicht bloss klar und deutlich sein; hiermit begnügt sich der Prosaist. Sondern er will die Ideen, die er in uns erwecket, so lebhaft machen, dass wir in der Geschwindigkeit die wahren sinnlichen Eindrücke ihrer Gegenstände zu empfinden glauben, und in diesem Augenblicke der Täuschung uns der Mittel, die er dazu anwendet, seiner Worte, bewusst zu sein aufhören.»

In welcher Weise hat nun Lessing die hergebrachte Auffassung von der Anschaulichkeit der Poesie und ihrer Sprache reformiert, wenn er doch auch selber von der Sprache der Poesie möglichst grosse Anschaulichkeit verlangt und ihr andererseits auch eine solche Fähigkeit zutraut? Lessing hat nach-

gewiesen, dass die poetische Anschaulichkeit etwas durchaus anderes ist als die malerische Anschaulichkeit. Deshalb soll der Dichter nicht mit dem Maler wetteifern und malen wollen, ebenso wenig wie der Maler mit dem Dichter wetteifern soll. Sie sollen einander nicht ins Handwerk pfuschen und nicht auf dieselbe Weise zu schildern suchen, denn ihre Darstellungsmittel sind grundverschieden und bedingen folglich eine verschiedenartige Schilderung und verschiedenartige Anschaulichkeit. Das Darstellungsmittel des Dichters ist die Sprache, die aus sukzessiven, artikulierten Tönen besteht. Diese sukzessiven Töne taugen nur zur Schilderung solcher Gegenstände, die selber in der Zeit aufeinander folgen, d. h. der Handlungen. Zur Schilderung der räumlich simultanen Körper taugen sie dagegen direkt nicht. Dazu taugen wiederum die Darstellungsmittel der Malerei: die räumlich simultanen Figuren und Farben. Wo also die Poesie Körper schildern soll, möge sie das nicht direkt und in der Art der Malerei zu tun versuchen, sondern indirekt, d. h. «andeutungsweise durch Handlungen». Das Gleiche gilt mutatis mutandis von der Malerei. Aber möglichst anschaullch soll die Poesie trotzdem alles zu schildern suchen, was sie zu schildern hat, obgleich nicht anschaulich in demselben Sinne wie die Malerei. Die Anschaulichkeit der Poesie soll Anschaulichkeit in der Erscheinungsform des Zeitlichen (und nicht des Räumlichen) sein, weil das Darstellungsmittel der Poesie, die Sprache, auch selber etwas Zeitliches ist.

Lessing hat somit in vollem Masse an der Forderung der Anschaulichkeit auch in bezug auf die Dichtkunst festgehalten. Er hat nur den Begriff der Anschaulichkeit gerade im Hinblick auf die Dichtkunst etwas näher bestimmt, indem er nachgewiesen hat, dass die poetische und die malerische Anschaulichkeit, infolge der Verschiedenheit der Darstellungmittel jener Künste, durchaus verschieden sind. Dadurch hat er zugleich die Eigenart dieser beiden Künste näher bestimmt, daraus wichtige Stilgesetze für beide abgeleitet und die Künste selbst voneinander abgegrenzt, womit er die bis dahin übliche

Gleichsetzung der genannten Künste *(«ut pictura poesis»)* als verkehrt und verderblich nachgewiesen hat. Dies dürfte vielleicht als das positive und grösstenteils wohl auch bleibende Resultat von Lessings Laokoon angesehen werden.

Dagegen ist die Art und Weise, wie Lessing sich im Einzelnen die Rolle und Funktion der Sprache als Darstellungsmittel der Poesie gedacht hat, durchaus nicht in jeder Beziehung einwandfrei, noch weniger endgültig befriedigend. Hier hat auch die Kritik vornehmlich eingesetzt. Schon *Herder* hat in seinen Krit. Wäldern[1] Lessings Laokoon besonders von dieser Seite und zwar in ziemlich scharfem Ton angegriffen. Herder findet es durchaus nicht glücklich, wenn Lessing das Sukzessive an der Sprache betont, die Poesie deshalb als untauglich zur Schilderung der räumlich simultanen Körper bezeichnet und aus diesem Grund die Poesie und die Malerei voneinander unterscheidet. «Die Succession der Töne kann der Poesie nicht so wesentlich berechnet werden, als der Malerei das Coexistieren der Farben», bemerkt Herder dazu (S. 136). «Nicht das Coexistente, oder die Succession ist das Wesen der Poesie», sondern «die Kraft, die einmal den Worten beiwohnt, — — die zwar durch das Ohr geht, aber unmittelbar auf die Seele wirkt» (S. 137). Ebenso wenig ist die Sukzession nach Herder für den Begriff der Handlung wesentlich oder massgebend. «Ich läugne es also», sagt Herder (S. 139), «dass Gegenstände, die auf einander oder deren Theile auf einander folgen, desswegen überhaupt *Handlungen* heissen: und eben so läugne ich, dass weil die Dichtkunst Successionen liefre, sie desswegen Handlungen zum Gegenstande habe. Der Begriff des Successiven ist zu einer Handlung nur die halbe Idee: es muss *ein Successives durch Kraft seyn:* so wird Handlung.» «*Kraft* ist der Mittelpunkt ihrer Sphäre». Noch am Ende seiner Betrachtung kommt Herder auf seinen Haupteinwand zurück: «Dass das Successive in

[1] Vgl. Herders Sämmtliche Werke, herausgeg. von B. Suphan. Dritter Band (Berlin 1878). S. 133 ff.

den Tönen der Poesie kein Haupt- kein natürliches Mittel ihrer Wirkung sey, sondern die Kraft, die diesen Tönen willkürlich anhängt, und nach andern Gesetzen, als der Succession der Töne, auf die Seele wirkt.» Zweitens bemerkt Herder, «dass das Successive der Töne ja *nicht der Poesie allein*, vielmehr jeder Rede zukommt, und also wenig in ihrem innern Wesen bestimmen oder unterscheiden könne». (S. 142 f.).

Diese Kritik Herders wird von manchen deutschen Ästhetikern offenbar als ziemlich bedeutend angesehen.[1] Mir scheint, dass Herder in seiner Kritik hauptsächlich daneben haut. Er bekämpft solche Gedanken Lessings, die Lessing gar nicht geäussert hat. Soweit ich sehen kann, hat Lessing z. B. nicht behauptet, dass das Wesen der Poesie in der Sukzession bestünde, ebenso wenig wie er das Wesen der Handlungen darin erblickt hat. Das wäre ja auch sinnlos gewesen, denn in der Sukzession kann natürlich nur das Wesen — der Sukzession bestehen, aber weder das der Poesie, noch das der Handlung, weil es selbstverständlich sehr vieles andere gibt, was sukzessiv ist, ausser Poesie und Handlungen. Lessing hat überhaupt in seinem Laokoon weder das Wesen der Poesie, noch weniger das der Handlung endgültig bestimmen wollen. Seine Absicht war nur, die Poesie und die bildende Kunst voneinander zu unterscheiden und abzugrenzen. Zu diesem Zweck hat er auf die Verschiedenheit der Darstellungsmittel dieser Künste hingewiesen und festgestellt, dass die Darstellungsmittel der Malerei, näml. die Figuren und Farben, etwas Räumliches und Simultanes seien, die der Poesie, die «artikulierten Töne», dagegen etwas Zeitliches und Sukzessives, worin er so ziemlich Recht haben dürfte. Aus diesen Feststellungen hat Lessing dann die gehörigen Folgerungen gezogen, die auch, wenigstens in der Hauptsache, ziemlich stichhaltig sein dürften. Alles dies, d. h. die wirklichen Gedanken Lessings, werden, wie mir scheint, gar nicht von der Kritik Herders getroffen. Er

[1] Vgl. z. B. *Jonas Cohn*, Die Anschaulichkeit der dichterischen Sprache. Zeitschr. für Ästh. u. allgem. Kunstwissenschaft. Bd. 2 (1907) S. 182 f., u. *Rudolf Lehmann*, Deutsche Poetik (1908), S. 76 ff.

wendet sich ja überhaupt nicht gegen diese, sondern spricht von etwas anderem — haut also daneben.

Was dann die eigenen positiven Gedanken Herders über das Wesen der Poesie und über die Natur und Funktion der poetischen Sprache betrifft, scheinen sie mir an einer erheblichen Unklarheit und Verschwommenheit zu leiden. Es wäre dringend notwendig gewesen, bedeutend ausführlicher zu erklären, was diese «Kraft» eigentlich ist, welche nach Herder das Wesen der Poesie ausmacht und die «den Worten beiwohnt, durch das Ohr geht, aber unmittelbar auf die Seele wirkt». Jetzt erfahren wir darüber so gut wie gar nichts. So ist auch die spätere Zeit ziemlich allgemein über diese Herderschen Einwände gegen Lessings Laokoon zur Tagesordnung übergegangen. Die Forderung der Anschaulichkeit auch in bezug auf die Dichtkunst ist in Geltung geblieben, nur in dem Sinne modifiziert und präzisiert, wie Lessing sie in seinem Laokoon präzisiert hatte.

Die späteren Ästhetiker haben diese Forderung teilweise noch verschärft. Besonders *Fr. Th. Vischer* (wie übrigens die ganze Hegelsche Schule) und *Edv. von Hartmann*. Für Vischer ist ja, seinem Hegelschen Standpunkt gemäss, die Anschaulichkeit eine ästhetische Grundforderung. Das Ästhetische ist ja für ihn immer Idee in der Form der *sinnlichen* Erscheinung. Diese Forderung gilt in vollem Masse auch in bezug auf die Poesie. Es ist daher «eine ebenso wesentliche, als vielfach, namentlich in der modernen Zeit, verkannte Grundbestimmung, dass der Dichter das Innere, das er darstellen will, *in Gestalten* niederlegen, diese als Träger desselben vorführen muss. Wer dem innern Auge nichts gibt, wer ihm nicht zeichnen kann, ist kein Dichter».[1] Und in dem posthumen Werk «Das Schöne u. die Kunst» drückt er denselben Gedanken noch volkstümlicher aus. Da heisst es (S. 29): «Und so wendet sich der Dichter zunächst an diese nach innen geschlagene, im Geiste sich wiederholende Sinnlichkeit.

[1] Aesthetik, VI² (1923), § 838, S. 16.

Gibt er dem inneren Auge nichts zu sehen, so kann er nach Hause gehen, denn er ist kein Dichter. Wer uns nichts zu schauen gibt, der gibt uns für die ästhetische Auffassung nichts. Also auch die Poesie ist sinnlich». Wie weit Vischer die Forderung der Anschaulichkeit führt, geht auch daraus hervor, dass er in seiner Ästhetik (l. c.) sogar den Ausspruch des Simonides gewissermassen gutheisst, indem er sagt: «Im Allgemeinen hat das Wort des Simonides, die Dichtkunst sei eine redende Malerei, seine Wahrheit». Und auf der folgenden Seite (S. 17) fügt er hinzu: «Die echte Poesie ist im Vergegenwärtigen so stark, dass wir meinen, ihre Gestalten greifen zu können.»

Dass Vischer dies jedoch nicht in einem den Lessingschen Grundgedanken widersprechenden Sinne meint, geht daraus hervor, dass er in einem späteren Paragraphen (§ 847) sich ausdrücklich mit den diesbezüglichen Grundgedanken Lessings einverstanden erklärt und obendrein in dieser feierlichen Weise: «Die deutsche Literatur darf stolz darauf sein, durch Lessing das grosse Grundgesetz der Dichtkunst, welches dieser Paragraph ausspricht, ein für allemal hingestellt zu haben. Seit wir seinen Laokoon besitzen, gehört der Satz, dass der Dichter nicht malen soll, zum Abc der Poesie» (S. 51).

Nicht weniger streng wird dieselbe Forderung von Hartmann gefasst, wie schon aus folgenden Äusserungen hervorgehen dürfte: «Die Kunst der dichterischen Sprachgestaltung besteht darin Worte auszuwählen und dieselben in solche Verbindung mit einander zu setzen, *dass die Anschaulichkeit des Wortsinns der Sätze und Satzverbindungen zu einem Maximum gesteigert wird.* Alle sogenannten «poetischen Figuren» dienen diesem Zweck, was wohl nachgerade als allgemein anerkannt gelten darf, theils direkt durch Ersatz einer abstrakteren Vorstellung durch eine konkrete, theils indirekt durch einschränkende Veranschaulichung der abstrakteren Vorstellung vermittelst Beifügung von konkreteren, oder durch gegenseitige einschränkende Veranschaulichung. Auch die Personifikation des Unpersönlichen, die Individualisirung des Individuali-

tätslosen und die Beseelung und Verlebendigung des vermeintlich Seelenlosen und Leblosen gehört hierher, weil durch Personifikation, Individualisirung, Beseelung und Verlebendigung das bezeichnete Objekt der Anschauung näher gerückt, dem Verständniss des Menschen assimilirt und zugleich für seine ästhetische Auffassung auf eine höhere Konkretionsstufe der Schönheit gehoben wird.»

«Das Ergebnis des dichterischen Veranschaulichungsbestrebens ist nun das, dass der Hörer der so erzielten Wortzusammenstellungen dazu genöthigt wird, nach Anleitung ihres anschaulichen Wortsinns einen Phantasieschein für sein Bewusstsein zu produciren, der bei einem normal veranlagten und empfänglich gestimmten Menschen demjenigen Phantasieschein nahekommt, welchen der Dichter in Worten auszudrücken versucht hatte.»[1]

Diese Auffassung, dass die Forderung der Anschaulichkeit auch für die Poesie gilt, obgleich in einem sachgemäss angepassten Sinne, hat sich dann so ziemlich unangefochten bis zur letzten Jahrhundertwende behauptet. Sie wurde ernstlich in Abrede gestellt erst durch das bemerkenswerte Buch «Das Stilgesetz der Poesie» (1901) von *Theodor A. Meyer*. Th. A. Meyer gebührt das unzweifelhaft grosse Verdienst, dass er als erster nach Lessing die äusserst wichtige Frage nach der näheren Beschaffenheit der dichterischen Sprache (besonders nach ihrem Verhältnis zur Anschaulichkeit) zu einer gründlichen Untersuchung vornahm. Und die Ergebnisse dieser Untersuchung waren wesentlich negativer und zugleich ziemlich umwälzender Art, wie schon aus folgenden Zitaten hinreichend hervorgehen dürfte.

«Das sprachliche Vorstellen ist ein eigenes Vermögen unseres Geistes, das sich in eigenen Formen und nach eigenen Gesetzen bewegt; indem es sich über die Formen des anschaulich Gegebenen hinwegsetzt, offenbart es auf seinem Gebiete die Herrlichkeit und Freiheit unseres Geistes, der sich in der

[1] Philos. des Schönen, S. 717.

Verfolgung seiner Zwecke durch das Sinnliche nicht binden lässt — das ist das Ergebnis unserer Untersuchung über die Natur unseres Vorstellens. Mit diesem Ergebnis *ist die Lehre von der Sprache als einem Vehikel der Anschauung gerichtet.* Nur dann könnte die Sprache uns innere Anschauungsbilder vermitteln, wenn sie sich selbst in ihrer ganzen Struktur und in ihrer Alltagserscheinung als verkrüppelte Anschauung erwiese. *So aber ist der Tod der Anschauung die Auferstehung der Sprache.* Auf dem Wege der Abstraktion schafft sie sich die Steine zu ihrem Bau und aus diesen fügt sie ihr Gebäude zusammen durch das Bindemittel denkenden Beziehens. Wo bliebe da der Raum für die ganz anders geartete Anschauung? *Auf der Vernichtung der Anschauung beruhen alle ihre Vorteile:* die staunenswerte Kürze, mit der sie die Wirklichkeit verdichtet und dem Geist einen beherrschenden Überblick über die Weiten ihrer Räume und Zeiten gewährt und die Einheitlichkeit ihres Tons für's Sinnliche und Geistige, die sie sich schafft, indem sie durch Entanschaulichung des Sinnlichen das Sinnliche zum Geistigen stimmt. *So sträubt sich an ihr alles und jedes gegen die Anschauung:* wie könnte sie dem Dichter als Vehikel der Anschauung dienen?

Der Dichter ist denn auch weit entfernt, ihr eine Aufgabe zu stellen, die sie nicht lösen kann und ihren Genius zu vergewaltigen» (S. 44).

«Aber wenn die Sprache nicht auf Anschauung angelegt ist, so muss sich leicht zeigen lassen, dass die Poesie, die mit der Sprache darstellt, es ebensowenig ist und dass also diese Gegenwärtigkeit nichts zu thun hat mit innerer Sinnenwahrnehmung und nicht bestehen kann im inneren Sehen und Hören eines Sinnlichen, in dessen Formen uns der Gehalt in adäquater Verkörperung zugetragen und übermittelt würde. Die Durchforschung der Poesie muss noch deutlicher, als die Analyse des allgemeinen Baus der Sprache den *grundsätzlichen Unterschied aufdecken, der zwischen Anschauung und Poesie besteht.*»

«Ein Blick auf die Poesie zeigt unzweifelhaft, dass die sinnliche Schilderung in ihr dieselbe fragmentarische abstrahie-

rende Art aufweist, die wir soeben als das eigentliche Wesen der Sprache festgestellt haben» (S. 45).

«Es ist klar: die *Poesie braucht keine Anschauung und sie darf keine brauchen.* Sie braucht keine, weil uns der Dichter den Gehalt schon voll und ganz im Inhalt seiner mehr oder weniger sinnlich gefärbten oder unsinnlichen Vorstellungen erschliesst. Sie darf aber auch keine brauchen, weil es unserer bildenden Phantasie unmöglich wäre, vollwertige Anschauungsbilder zu schaffen. Ein Vermögen, das bei der Mehrzahl der Menschen so schwach entwickelt ist, ist unfähig eine Kunst zu tragen. Mögen sich immerhin dann und wann an geeigneten Stellen aus Anlass des Dichterworts *Anschauungen* bei uns einstellen, — ich bin weit entfernt, das zu bestreiten — so *dürfen sie doch für die Poesie von keiner konstitutiven Bedeutung sein*» (S. 50).

Diese Ansichten haben, wie zu erwarten war, beträchtliches Aufsehen erregt, aber meistens Zustimmung, teilweise sogar begeisterte Zustimmung gefunden. Schon im folgenden Jahr (1902) hat *H. Roetteken* in seiner Poetik ungefähr denselben Standpunkt eingenommen. Und *Max Dessoir* hat zuerst in seiner Abhandlung «Anschauung u. Beschreibung»,[1] dann in seinem ästh. Hauptwerk «Aesthetik u. allgem. Kunstwissenschaft» (erste Aufl. 1906, zweite Aufl. 1923) diesen ablehnenden Standpunkt vielleicht noch entschiedener und folgerichtiger ausgesprochen als andere. Mehr oder weniger vorbehaltlos haben sich dann demselben Standpunkt angeschlossen *R. Lehmann*,[2] *R. Müller-Freienfels*[3] u. a. Von den namhafteren Ästhetikern kann ich im Augenblick nur zwei nennen, die die neue Unanschaulichkeitstheorie grundsätzlich ablehnen, näml. *Jonas Cohn*[4] und noch entschiedener *Johannes Volkelt*.[5]

---

[1] Archiv für system. Philosophie Bd. X (1904).

[2] *R. Lehmann*, Deutsche Poetik (1908).

[3] *R. Müller-Freienfels*, Psychologie der Kunst I³ (1923), S. 160 ff.

[4] *Jonas Cohn*, Die Anschaulichkeit der dichterischen Sprache. Zeitschrift für Ästh. u. allgem. Kunstwissenschaft Bd. II (1907), S. 182–201.

[5] *Johannes Volkelt*, System der Ästhetik. Bd. I. S. 83 ff., S. 412 ff. —

Diesen beiden schliesse ich mich in der Hauptsache an, obgleich mit teilweise anderer Begründung.

Zunächst ist zu bemerken, dass auch dieser Streit zu einem erheblichen Teil ein Wortstreit ist, obgleich hier offenbar auch ganz sachliche Meinungsverschiedenheiten vorliegen. Jedenfalls ist zu allererst eine terminologische Verständigung nötig. Es muss genau festgestellt werden, was man unter Anschaulichkeit versteht, denn offenbar ist dieser Ausdruck unklar und vieldeutig. Und wenn man unter Anschaulichkeit Verschiedenes versteht, wie es jetzt sicher vielfach der Fall ist, dann ist es kein Wunder, wenn man sich nicht darüber einigen kann, ob die Anschaulichkeit eine auch für die Dichtkunst geltende Forderung ist oder nicht. Dann beruht die Uneinigkeit ohne Zweifel zum grossen Teil auf der Vieldeutigkeit des Ausdrucks «Anschaulichkeit».

Der Ausdruck «anschaulich» und «Anschaulichkeit» ist ja schon an und für sich im Deutschen misslungen und irreführend[1]. Buchstäblich weist er ja nur auf die Empfindungen

---

Auch *Karl Groos*, der in einem Aufsatz «Das anschauliche Vorstellen beim poetischen Gleichniss» (Zeitschr. für Ästh. u. allg. Kunstw. Bd. IX. 1914. S. 186—207) über Resultate diesbezüglicher Experimente berichtet, scheint mehr zu der Anschaulichkeitstheorie zu neigen, zu deren Gunsten auch die Resultate seiner Experimente mehr sprechen als zugunsten der Unanschaulichkeitstheorie. Ungefähr das Gleiche ist wohl zu sagen von *Willy Moog*, «Die homerischen Gleichnisse» (Z. f. Ästh. Bd. VII. 1912). — Ziemlich entschieden zugunsten der Anschaulichkeitstheorie scheint Stellung zu nehmen *Eduard Scherrer* in seiner Abhandlung: «Das Problem der anschaulichen Gestaltung in der Lyrik» (Archiv für die gesamte Psychol. Bd. XL. 1920. S. 147—192). Neben den Deutschen haben auch amerikanische Gelehrte Interesse für dieses Problem gezeigt. Aber *Irving Babbitt*, der dieses Problem gewissermassen behandelt in seinem «The new Laokoon» (London 1910), scheint die einschlägige neuere deutsche Literatur gar nicht zu kennen. — Die Abhandlung von *J. E. Downey*, The imaginal reaction to poetry (University of Wyoming. Bulletin 1912) war mir leider nicht zugänglich.

[1] *Edv. von Hartmann* macht darüber Ausführungen (Philos. des Schönen, S. 22 ff.) die immer noch Beachtung verdienen, obgleich seine Bemerkungen nicht diejenigen Seiten dieses Begriffes berühren,

des *Gesichtsinns* hin und bedeutet demnach ungefähr dasselbe wie «sichtbar», mit dem Gesichtssinne wahrnehmbar. Wenn man aber das mit der Anschaulichkeit meint, — und viele gebrauchen, obgleich wahrscheinlich mehr oder weniger unbewusst, diesen Ausdruck immer noch in diesem engen Sinne — dann ist es natürlich, dass sie nicht die Geltung der Forderung der Anschaulichkeit in bezug auf die Dichtkunst anerkennen können, denn die Sprache der Dichtkunst erweckt durchaus nicht immer gerade *visuelle* Bilder. Aber das ist hier auch nicht gemeint. Anschaulich können auch die Eindrücke anderer Sinne sein. »Anschaulich» im heutigen Sinne ist wohl alles, was mit irgend einem Sinne (oder auch mit dem «inneren Sinne», d. h. mit der Phantasie) direkt wahrnehmbar, was irgend einem Sinne oder der Phantasie als Einzelgegenstand unmittelbar gegenwärtig und direkt erlebbar ist. Anschaulich im richtigen Sinne ist also das Gegenteil vom Abstrakten, Allgemeinen und Begrifflichen[1].

Wenn man unter Anschaulichkeit dies versteht, dann muss man nach meiner Ansicht an der Forderung der Anschaulichkeit auch in bezug auf die Dichtkunst unbedingt festhalten. Natürlich auch dann in einem verständigen und nicht in einem phantastisch überspannten und übertriebenen

welche uns hier beschäftigen. Von diesen Seiten beleuchtet diesen Begriff gut und treffend *Jonas Cohn* l. c. 186 ff.

[1] Auf diese Weise scheint auch *Dessoir* die Anschaulichkeit zu verstehen. Er definiert: «Anschaulich — ist nur das einzelne, übrigens ebensowohl etwas seelisches wie etwas körperliches, insofern es konkret und ausserbegrifflich bleibt; alles Denken und Einordnen, das auf Urteilen beruht, gehört nicht mehr zur Anschauung. Für unsern Sprachgebrauch ist die Verwendung des Ausdrucks nicht notwendig an Vorstellungen des Gesichtsinnes gebunden, sondern auf alle Sinnesgebiete und Seelenzustände anwendbar» (vgl. Anschauung u. Beschreibung, l. c., S. 21). — Wenn Dessoir sich der Forderung der Anschaulichkeit in der Dichtkunst widersetzt, so beruht das somit wenigstens bei ihm nicht auf einer unklaren oder unrichtigen Auffassung von dem Begriff der Anschaulichkeit selbst. Er hat davon einen vollkommen klaren und richtigen Begriff. Folglich ist sein Widerstand sachlich begründet.

Sinne. Phantastisch überspannt ist die Forderung der Anschaulichkeit der Dichtkunst gegenüber z. B. dann, wenn man von der Sprache der Dichtkunst so zu sagen «Verbalanschaulichkeit» im Stil der theologischen Verbalinspiration verlangt. Dies tut man aber, wenn man die Forderung der Anschaulichkeit so auffasst, dass jedes einzelne Wort so zu sagen automatisch eine entsprechende anschauliche Vorstellung beim Leser hervorrufen sollte, so dass z. B. bei der Lektüre des Erlkönigs von Goethe («Wer reitet so spät durch Nacht und Wind? Es ist der Vater mit seinem Kind» usw.) in dem Bewusstsein des Lesers beim Wort «wer» ein anschauliches Bild von «wer» auftauchen muss, beim Wort «reitet» sowohl eine entsprechende Gesichts- als eine Gehörsvorstellung vom Reiten, ebenso bei den Wörtern «so», «spät», «durch», «Nacht», «und», «Wind», «es», «ist», «der», «mit», «hat», «in», usw. Es mag sein, dass die älteren Ästhetiker bisweilen von der Anschaulichkeit der Dichtkunst in einem so überspannten Sinne gesprochen haben, der geeignet sein konnte, die Gedanken auf eine solche automatische Verbalanschaulichkeit zu lenken, obgleich z. B. Fr. Vischer und Hartmann, wenn man sie im Zusammenhang liest, sich ziemlich deutlich gegen solche Missdeutungen verwahrt haben. Jedenfalls ist eine solche Auffassung von der Anschaulichkeit sinnlos, nur ein Zerrbild davon. Eine solche Verbalanschaulichkeit in der Dichtkunst ist schon deshalb unmöglich und undenkbar, weil es in jeder Sprache viel Form- und Bindewörter gibt, die keinen sachlichen Inhalt und Sinn haben, sondern nur als Bindeglieder und konstruktive Mittel dienen. Solchen inhaltlich «leeren» Form- und Bindewörtern, zu denen z. B. die Konjunktionen, die Präpositionen, teilweise auch die Pronomina gehören, können somit keine anschaulichen Sachvorstellungen entsprechen. Ausserdem hat jede Kultursprache auch unter den «Bedeutungswörtern» viele rein abstrakte Wörter, denen ebenfalls keine anschaulichen Vorstellungen entsprechen können. Schon wegen der eigenen Zusammensetzung der Sprache ist es somit unmöglich, von der Sprache der Dichtkunst «Verbal-

anschaulichkeit» zu verlangen. Unmöglich und sinnlos ist dies auch vom Standpunkt der eigenen Natur der Sprache als Ausdrucksmittel betrachtet. Es ist ja so, dass die Wörter der Sprache, sogar die sinnvollsten Wörter, einzeln genommen, auch keine Gedanken ausdrücken. Einzeln genommen drücken sie überhaupt nichts aus. Erst zu Sätzen und Satzreihen zusammengefügt drücken die Wörter der gewöhnlichen Sprache verständliche Gedanken aus. Wie sollte es denn anders sein mit der dichterischen Sprache? Auch diese drückt natürlich erst dann das aus, was sie ausdrücken soll, wenn die Wörter zu Sätzen und Satzreihen zusammengefügt sind. Es ist deshalb ein etwas allzu wohlfeiles Verfahren, wenn man die Unanschaulichkeit der dichterichen Sprache so nachzuweisen glaubt, dass man einige Verse aus einem Gedicht oder einige Zeilen aus einem Roman Wort für Wort durchklopft, um dann schadenfroh festzustellen, dass diese Wörter, einzeln genommen, keine anschaulichen Vorstellungen bei dem Klopfer hervorrufen. Genau ebenso könnte man nachweisen, dass auch die gedankenreichste Sprache keine Gedanken ausdrückt, denn einzeln genommen drücken auch die Wörter der tiefsinnigsten Ausführung keine verständlichen Gedanken aus. Es beweist also gar nichts, wenn man z. B. von dem Schillerschen Gedicht «Die Teilung der Erde» (wie übrigens von jedem anderen Gedicht) feststellen kann, dass seine Wörter, einzeln genommen, keine anschaulichen Vorstellungen hervorrufen. Einzeln genommen drücken dieselben Wörter auch keinen verständlichen Gedanken aus.

Man muss das Gedicht als Ganzes nehmen. Dann wird es offenbar, wie sehr es wirklich auf Anschaulichkeit angelegt ist, trotz der Anschauungsarmut der einzelnen Ausdrücke und sogar Verse. (Zum Beispiel der erste Vers enthält noch kaum etwas Anschauliches). Wenn der Dichter nicht auf Anschaulichkeit gezielt hätte, dann hätte er sich ruhig die Mühe dieser ziemlich weitläufigen Geschichte ersparen können. Er hätte dann kurz und trocken den gedanklichen Kern des Gedichts mitgeteilt, der ungefähr dieser ist: Die Dichter sind in dieser

Welt gewöhnlich wirtschaftlich schlecht situiert, weil sie wegen ihrer geistigen Interessen zum wirtschaftlichen Wettbewerb untauglich sind. Sie haben aber dafür einen Ersatz in dem Reichtum ihres Innenlebens. Dies ist tatsächlich der nackte prosaische Kern des Gedichtes «Die Teilung der Erde». Diesen Kern hat Schiller nun dichterisch ausgedrückt. Was heisst das? Das heisst eben, dass er die Sache zunächst anschaulich gemacht hat. Er hat den nackten, prosaischen Kern in Blumen verhüllt, aus dem gedanklichen Stahldraht Blumengewinde gemacht. Statt die allbekannte trockene Tatsache kurz und unanschaulich festzustellen, dass die Dichter gewöhnlich arm sind, hat er daraus eine Fabel oder beinahe ein Schauspiel gemacht. Er *zeigt* uns, wie es dazu gekommen ist. Er lässt den Zeus die Verteilung der Güter vor unseren Augen ausführen. Er lässt uns sehen, wie die verschiedenen Stände entstehen, was der Ackerman bekommt und was der Junker, der Kaufmann, der Abt, und wie schliesslich der König die Brücken und die Strassen sperrt und spricht: der Zehnte ist mein. Der Dichter *dramatisiert* die Teilung der Güter, lässt sie anschaulich und lebendig vor unseren Augen vor sich gehen. Ebenso dramatisiert er das wirtschaftliche Schicksal des Dichters. Er schildert anschaulich, wie der Poet «ganz spät nachdem die Teilung längst geschehen» aus weiter Ferne gekommen naht und sieht, dass da nichts mehr für ihn übrig geblieben war, denn «alles hatte seinen Herrn». Da macht der bitter enttäuschte Poet dem obersten Gott selbst eine heftige Szene, wirft sich hin vor Jovis Thron und fordert von ihm Rechenschaft über die stiefmütterliche Behandlung, die ihm, dem Dichter, dem getreuesten Sohn Jovis, zuteil geworden war. So entsteht ein Wechselgespräch zwischen dem Dichter und Zeus, wo Zeus seinerseits vom Dichter Rechenschaft darüber verlangt, wo dieser während der Teilung der Güter war, worauf der Dichter antwortet und von Zeus Vergütung versprochen bekommt in der Form, dass der Himmel des Zeus ihm stets offen sei, so oft er nur dahin kommen will.

Wenn alles dies nun nicht dazu dient, die Sache, d. h. hier einen ziemlich abstrakten gedanklichen Kern, anschaulich und dadurch besonders eindrucksfähig zu machen, so hat es keinen verständlichen Sinn. Und wie hier, so ist es überall in der Dichtkunst: im Epos, in der Novelle, im Roman und im Drama erst recht. Nach der Anschaulichkeit drängt in der Poesie alles.[1] Der ganze poetische Stil, sowohl im Gedicht wie in der Prosa, mit allen ihren Wirkungsmitteln, mit den Tropen und Figuren, mit der Personifikation, Beseelung, Individualisierung usw. ist offenbar auf Anschaulichkeit berechnet und kann ganz einfach aus keinem anderen Grunde vernünftig erklärt werden. Die Anschaulichkeit ist jedoch nicht der Endzweck der Poesie, sondern nur ein Mittel zum Zweck. Der Endzweck ist der Eindruck auf das Gefühl. Aber der Weg zum Gefühl geht eben durch die Anschauung, denn die Anschaulichkeit ist psychologisch überhaupt die Hauptbedingung der Gefühlswirkung. Darum eben gilt die Forderung der Anschaulichkeit für alle Kunst.

Diese Forderung wird aber noch in einer anderen Richtung übertrieben und überspannt aufgefasst. Man verlangt von den durch die poetische Sprache hervorgerufenen Vorstellungen eine nahezu absolute, lückenlose Anschaulichkeit, oft eine solche, die nicht einmal der direkten Wahrnehmung eigen ist, und da die Sprache natürlich nicht im Stande ist, eine solche Anschaulichkeit zu geben, folgert man daraus, dass es

---

[1] Auch die grossen Dichter selber haben meistens sehr stark gerade das Anschauliche an der Kunst und besonders auch an der Dichtkunst betont. Diese Forderung findet ja ihren lapidaren Ausdruck z. B. in dem allbekannten Spruch *Goethes:* «Bilde, Künstler, rede nicht». Dieselbe Auffassung ist durchgehend bei *Schiller* (vgl. seine ästh. Schriften u. das Gedicht «Die Künstler»). Ebenso bei *Leo Tolstoi* (vgl. Was ist Kunst?). Und für *Henrik Ibsen* ist die Anschaulichkeit eine so wesentliche Grundforderung der Dichtkunst, dass er darin geradezu das Wesen lichste aller Dichtkunst erblickt, wie sein Lieblingsspruch: «Dichten — heisst sehen», beweist. Vgl. dazu K. S. Laurila: Bidrag till belysning av Henrik Ibsens estetiska åskådning. Norwegisehe Zeitschr. «Edda» 1925.

in der Poesie überhaupt nicht auf die Anschauichkelit ankommt und dass die Poesie garnicht danach strebt. Zu dieser überspannten Auffassung von der veranschaulichenden Fähigkeit der dichterischen Sprache mögen wohl ältere Ästhetiker durch unvorsichtige Äusserungen einigen Anlass gegeben haben. So z. B. *Hartmann*, wenn er einmal von der Poesie sagt: «Sie wetteifert mit den bildenden Künsten an plastischer Formenklarheit und an Sattigkeit und Leuchtkraft des Kolorits — mit der Mimik an gegenseitiger Durchdringung von plastisch-malerischer Anschaulichkeit mit Gefühlsinnigkeit».[1] Auch *Vischer* spricht bisweilen von der veranschaulichenden Fähigkeit der dichterischen Sprache in allzu überschwänglichem Ton. So z. B. wenn er sagt: «Die Selbstbeobachtung sagt jedem, dass mit dem Worte, wie es vernommen, oder gelesen wird, eine sinnliche Vorstellung vor seinem Innern steht, bei dem Wort Mann ein Mann, Baum ein Baum usw. Der Dichter kann also mit dem Vehikel der Sprache überhaupt auf das innere Schauen wirken, es hervorrufen, sie ist sein elektrischer Telegraph, durch den er sein Bild zu dem hinüberströmen lässt, für den er dichtet».[2] In diesen Worten wie in den verschiedenen anderen Äusserungen Vischers kommt ohne Zweifel eine übertriebene Auffassung von der veranschaulichenden Fähigkeit der dichterischen Sprache zum Ausdruck. Aber schon auf derselben Seite, wo z. B. die eben angeführte Äusserung steht, macht Vischer dazu eine beträchtliche Einschränkung. Er fährt näml. unmittelbar fort: «Dies bedarf allerdings einer eingreifenden näheren Bestimmung. Jenes Denkbild, das mit dem vernommenen Worte wie durch einen Zauberschlag innerlich entsteht, hat an sich weder die Kraft der Idealität, noch der Individualität mit dem ästhetischen Bilde gemein, es ist blass, verschwommen und zur äussersten Unbestimmtheit zerfliesst es bei den Wörtern, welche abstrakte Begriffe im engeren Sinne bezeichnen, obwohl auch sie ur-

[1] Hartmann, Philos. des Schönen. S. 721.
[2] Aesthetik VI. S. 836.

sprünglich andere, konkrete Bedeutung hatten».[1] Noch an vielen anderen Stellen macht Vischer ausdrücklich Einschränkungen in dem Begriff der Anschaulichkeit, besonders der Dichtkunst gegenüber.[2] Übrigens schränkt auch Hartmann seine oben angeführte Äusserung etwas ein, indem er auf derselben Seite sagt: «Die Poesie — muss ihre Universalität durch einen relativen Mangel an sinnlicher Bestimmtheit im Vergleich zu den Wahrnehmungskünsten bezahlen».

Immerhin muss wohl anerkannt werden, dass die älteren Ästhetiker ziemlich allgemein einen mehr oder weniger überspannten, bisweilen sogar phantastischen Begriff von der Anschaulichkeit der Dichtkunst hatten. Eine Revision dieses Begriffes, besonders der Dichtkunst gegenüber, war deshalb dringend nötig. Es war daher nur zu begrüssen, dass Th. A. Meyer diese Revision unternommen hat. Es ist ihm aber dabei gegangen, wie es so oft bei solchen Revisionen zu gehen pflegt: er hat mit dem Wasser das Kind ausgeschüttet. Statt das Phantastische und Übertriebene von dem Begriff der dichterischen Anschaulichkeit abzustreifen und zu berichtigen, hat er ganz einfach die Anschaulichkeit der Dichtkunst gegenüber über Bord geworfen, was ungefähr auf eine Negation des Wesens der Dichtkunst hinauskommt.

Zu diesem verkehrten Ergebnis ist Meyer offenbar u. a. auch aus dem Grunde gekommen, weil er den Begriff der Anschaulichkeit in bezug auf die Dichtkunst in einem allzu starren Sinne nimmt. Anschaulichkeit ist überhaupt nicht etwas so Absolutes und Vollständiges, wie sie sich manche vorzustellen scheinen. Würde photographische Genauigkeit und Vollständigkeit zum anschaulichen Vorstellen gehören, dann gäbe es überhaupt nichts Anschauliches. Schon die unmittelbare Wahrnehmung ist weit entfernt von der Genauigkeit und Vollständigkeit, auch dann wenn die Wahrnehmung besonders scharf und frisch ist, von der gewöhnlichen, oberflächlichen,

[1] Aesth. VI. § 836, S. 8.

[2] Vgl. Aesth. §§ 388, 840, 847 u. a.

flüchtigen Wahrnehmung gar nicht zu reden. Auch der Wahrnehmende kann unmöglich alle Züge des Gegenstandes oder einer Erscheinung in sich aufnehmen. Um überhaupt etwas apperzipieren zu können, muss er eine *Auswahl* treffen, sich auf die wichtigsten und charakteristischsten Züge beschränken und konzentrieren. Auch in der Wahrnehmung zeigt sich die Meisterschaft erst in *der Beschränkung*. Wer alles von einem Gegenstande wahrnehmen will, nimmt tatsächlich nichts wahr, und das Resultat seiner Bemühungen ist nur ein Chaos. Diese Notwendigkeit der Beschränkung und der Konzentration gilt natürlich noch mehr bei der Reproduktion der Sinneseindrücke. Da ist eine noch viel strengere Auswahl der Züge und eine noch weit grössere Konzentration unumgänglich. Darum erhalten die reproduzierten Vorstellungen von ihren ursprünglichen Gegenständen gewöhnlich nur einige ganz wenige Züge. Aber trotzdem können sie anschaulich sein. Denn bei der Anschaulichkeit kommt es nicht so sehr auf die Menge der Züge an, als auf die *Intensität der Festhaltung*. Was besonders die Anschaulichkeit der Darstellung in der Dichtkunst betrifft, so ist dabei durchaus nicht die Hauptsache, den Lesern möglichst lückenlose, vollständige und photographisch genaue Bilder von den dargestellten Gegenständen und Vorgängen, sondern möglichst *lebendige Eindrücke* von ihnen zu geben. Der Leser soll das Dargestellte möglichst lebhaft *unmittelbar erleben*. Denn auf das *unmittelbare Erleben* der Gegenstände und Erscheinungen kommt es in der Kunst an, in der Dichtkunst wie in allen anderen Künsten. Dies ist das Ziel und die Anschaulichkeit nur ein Hauptmittel dazu. Anschauliche Vorstellungen sind also in der Poesie nur insofern wichtig, als sie zu einem unmittelbaren, möglichst *intensiven Erleben* der geschilderten Erscheinungen und Gegenstände verhelfen. Dazu können aber oft solche Vorstellungen besonders gut verhelfen, die ursprünglich sehr wenig Züge enthalten. Wir sehen von unserer seligen Mutter in der Phantasie deutlich und intensiv vielleicht nur einen einzigen Zug: ihren liebevollen, tiefen Blick, von

dem seligen Vater vielleicht nur die hochgewölbte Stirn, das graue Haar oder die Falten um den Mund. Aber an diesem einen Zuge halten wir so zu sagen die ganze Mutter und den ganzen Vater sicher fest, und ihre Erinnerungsbilder werden uns kraft dieses einen Zuges zu einem intensiven unmittelbaren Erlebnis. Das bedeutet dann: wir haben von unserer Mutter und von unserem Vater eine anschauliche, weil zu einem intensiven Erlebnis verhelfende Vorstellung. Ebenso können wir von irgend einem Ereignis aus unserer Kindheit vielleicht nur einen einzigen, anscheinend sogar ganz nebensächlichen Zug in der Erinnerung haben. Aber das ganze Ereignis ist für uns so innig mit diesem einen Zug verknüpft und hängt daran so fest, dass es uns kraft dieses einen Zuges zu einem intensiven unmittelbaren Erlebnis wird. Auch dann sagen wir: wir haben von diesem Ereignis eine anschauliche Vorstellung.

Oft kann es noch so sein, dass wir von dem Vorgang selbst, um den es sich handelt, keinen Zug in der Erinnerung haben. Statt dessen kehrt uns, wenn wir an diesen Vorgang denken, eine Erinnerung an irgend eine körperliche Empfindung, ins Bewusstsein zurück, die mit dem Vorgang selbst vielleicht nichts direkt zu tun hatte, aber für uns so eng damit verknüpft ist, dass sie den ganzen Vorgang ins Bewusstsein nach sich zieht und ihn uns zu einem unmittelbaren Erlebnis macht. Von einer schweren Operation, die einer bestanden hat, ist ihm am deutlichsten in der Erinnerung geblieben vielleicht nur der Geruch des Jodoforms, eine allgemeine Müdigkeit und einige bestimmte Muskelempfindungen. Aber damit ist die ganze Operation in seinem Bewusstsein so fest verknüpft, dass sie mit diesen Empfindungen unfehlbar in voller Lebendigkeit und Gegenwärtigkeit ins Bewusstsein zurückkehrt und intensiv wiedererlebt wird. Ebenso kann es mit einer Feuersbrunst, mit einem Schiffbruch, mit einer mitgemachten Schlacht oder mit anderen bedeutungsvollen Erlebnissen sein. Wir brauchen durchaus nicht vollständige und genaue Erinnerungsbilder von solchen zu haben, um sie unmittelbar zu erleben. Oft kann

ein einziger und sogar nebensächlicher Zug mit einem solchen Ereignis in unserem Bewusstsein so fest verknüpft sein, dass mit diesem Zuge das ganze Ereignis ins Bewusstsein zurückkehrt und von uns in voller Lebendigkeit und Gegenwärtigkeit erlebt wird. Mit vollem Rechte können wir auch dann sagen: diese so unmittelbar erlebten Gegenstände oder Vorgänge sind uns anschaulich geworden.

Es muss aber auch zu einem wirklichen Erlebnis kommen. Auch die betonteste «Gewissheit der Erlebnismöglichkeit», auf die *Volkelt*[1] so viel Nachdruck legt, ist noch kein Erlebnis, ebensowenig wie eine betonte Gewissheit der Anschauungsmöglichkeit noch keine Anschauung ist. Ich kann ganz gut die felsenfeste Gewissheit haben, dass ich im Stande bin, mir z. B. das Meer anschaulich vorzustellen, es mit seinen eigentümlichen Gefühlswerten zu erleben. Aber wenn ich das doch nicht in Wirklichkeit tue, wenn ich das Meer tatsächlich nicht erlebe, dann ist diese Gewissheit nur graue Theorie und kein Erlebnis, auch keine wirkliche Anschauung.

Die Forderung der Anschaulichkeit gilt also immer noch auch in der Dichtkunst. Die Sprache der Dichtkunst ist auch im Stande, der Anschaulichkeitsforderung zu genügen, wenn man nur richtig versteht, wie diese Forderung in der Poesie lauten und was sie enthalten soll.

In dem Vorangehenden ist versucht worden, den richtigen Sinn der Anschaulichkeitsforderung klarzulegen. Es darf vielleicht noch zum Schluss darauf hingewiesen werden, dass die echten «Wortkünstler» aller Zeiten, von Homer an, gerade in dem hier dargelegten Sinne in ihren poetischen Erzeugnissen «anschaulich» gewesen sind. Sie haben offenbar instinktiv gefühlt, dass die Anschaulichkeit in der Wortkunst kein Selbstzweck ist, sondern nur ein Mittel, wodurch das Dargestellte dem Leser direkt erlebbar gemacht werden soll. Deshalb haben sie, von einem richtigen psychologischen Instinkt geleitet, Anhäufung von Zügen vermieden und statt dessen

[1] Vgl. System I, S. 417 ff.

von den Gegenständen und Vorgängen dem Leser nur einige wenige Züge ins Bewusstsein eingehämmert, aber dann solche, die möglichst suggestiv und geeignet sind, den betreffenden Gegenstand oder Vorgang dem Leser zu einem unmittelbaren Erlebnis zu machen.

K. S. Laurila.

Besprechungen.

P. **W. Schmidt** *S. D. V., Die Sprachfamilien und Sprachenkreise der Erde.* Mit einem Atlas von 14 Karten in Lithographie. Kulturgeschichtliche Bibliothek. Herausgegeben von W. Foy. I. Reihe: Ethnologische Bibliothek mit Einschluss des altorientalischen Kulturgebiets, 5. Heidelberg 1926, Carl Winter's Universitätsbuchhandlung. XVI + 595 S. kl. 8^0.

Das vorliegende umfangreiche Werk des als Linguist besonders auf dem Gebiet der austrischen (austronesischen und austroasiatischen) Sprachen, als Ethnolog und als Herausgeber des „Anthropos" und der „Anthropos-Bibliothek" bekannten Forschers umfasst zwei Teile, die in einen festen Zusammenhang miteinander gestellt sind. In dem ersten Teil (S. 1—267) gibt der Verf. eine Darstellung über die Sprachfamilien der Erde und die Geschichte ihrer Erforschung, in dem zweiten (S. 269—540) arbeitet er auf Grund gewisser sprachlicher Erscheinungen aus der Masse der Sprachen grössere Einheiten, Sprachenkreise, heraus und betrachtet diese in ihrem Verhältnis zu den von der modernen Ethnologie aufgestellten Kulturkreisen. Ein Anhang (S. 541—544) gibt Nachträge zur Bibliographie, und ausführliche Sach- und Autorenindizes sowie ein Index der Sprachen und Stämme (S. 545—595) dienen Nachschlagezwecken. Die Verbreitung der Sprachen und der Kulturkreise und die Verteilung der vom Verf. behandelten sprachlichen Erscheinungen auf dem Erdball werden kartographisch in einem Atlas veranschaulicht.

Zur Einführung behandelt Verf. die allgemeine Verbreitung der Sprache unter den Menschen, Ursprung und Entwicklung der Sprache und die vergleichende Sprachwissenschaft und ihre Geschichte. Unter dem ersten Punkt berührt er die Frage der Tiersprachen. Solche gibt es für ihn nicht, es gibt nur Men-

schensprachen, und zwar haben alle Menschen eine Sprache, auch die sog. Pygmäen, deren Idiome nur z. T. durch die Sprachen grösserer Stämme ersetzt, z. T. noch nicht genügend erforscht sind (noch erhaltene Pygmäensprachen sind u. a. das Andamanesische auf den Andamanen und das Buschmännische in Südwestafrika). Sprachbegabt waren auch die älteren, prähistorischen Menschen, wenigstens lässt sich das Gegenteil nicht erweisen.

Die Frage nach dem Sprachursprung veranlasst den Verf. hiernach zu einer Durchmusterung der einschlägigen Theorien. Er lehnt u. a. Wundts Entwicklungstheorie ab und schliesst sich der von demselben Forscher als Wundertheorie bezeichneten dynamischen Theorie an, die in Deutschland durch Herder (Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit) und W. von Humboldt entwickelt worden ist und nach der dem Menschen die Fähigkeit des Sprechens ebenso angeboren ist wie die Vernunft und die Sprachwerkzeuge. In der Sprachentwicklung will der Verf. nicht auf die scharfe Trennung in isolierende, agglutinierende und flektierende Sprachen halten, sondern mit G. von der Gabelentz eine spiralige Form der Entwicklung annehmen. Eine solche Anschauung verbietet natürlich, die Klassifikation in jene drei Stufen für die Erforschung des Sprach u r s p r u n g s anzuwenden. Wenn dieser überhaupt aufgehellt werden kann, so ist es nur auf dem Wege geduldiger, exakter Durchforschung aller Einzelsprachen, durch Feststellung der verwandtschaftlichen Zusammenhänge und durch Zusammenschluss zu immer umfassenderen Sprachgruppen möglich. Was die Sprachwissenschaft auf diesem Wege schon Grosses geleistet hat, will der Verf., nachdem er einen kurzen Überblick über die Forschungsgeschichte im allgemeinen gegeben hat, in dem ersten Teil seines Werkes vorführen.

Wir finden hier (S. 39—267) mit wuchtigen Strichen eine Zusammenfassung der Forschungsergebnisse mit Bezug auf die Klassifikation der Sprachen gezeichnet, wobei der Verf. auch die Geschichte der Einzelforschung ins Licht stellt und durch reiche Literaturangaben bis auf die neuesten Erscheinungen (1926) beleuchtet. Die Anlage der Darstellung ist dem Äusseren nach geographisch, dem Wesen nach aber soweit möglich genetisch. Beispielsweise werden unter der Rubrik Europa und West- und Nordasien behandelt: Indogermanisch, Burushaski (eine isolierte Sprache im Pamir nördlich von Dardistan), Uralaltaisch, Semitohamitisch, Japhetitisch (kleinasiatische Altsprachen, Etruskisch, kaukasische Sprachen, Elamitisch, Mitanni, Hethitisch und andere Boghazköi-Sprachen, Baskisch und Sumerisch). Die übrigen geo-

graphischen Gebiete sind Afrika, Ost- und Südasien, Austronesien und Australien, Nordamerika, Mexiko-Mittelamerika und Südamerika. Man sieht wohl, dass das Bestreben darauf geht, die Sprachfamilien auch innerhalb dieser Gebiete möglichst weit zu fassen, aber bei seinen Aufstellungen lässt der Verf. eine auf umfassendes Wissen gestützte Kritik walten, die ihn vor generalisierendem Ineinentopfwerfen bewahrt und sich mit geographischen Feststellungen begnügt, wo genetische Zusammenhänge nicht oder noch nicht nachzuweisen sind. Sein Glaubensbekenntnis über die Verwandtschaftsverhältnisse der Sprachen des Erdballs legt der Verf. in den Tabellen ab, die jedesmal am Schluss seiner Ausführungen über die einzelnen Sprachfamilien mitgeteilt sind.

Ein näheres Eingehen auf die Übersichten im ersten Teil des Buches kann hier nicht in Frage kommen. Hervorgehoben sei nur, dass sich der Verf. in dem zuerst erwähnten geographischen Gebiet weniger auf eigene Forschungen zu stützen scheint als in manchen anderen. Allerdings ist ja auf indogermanischem, uralaltaischem[1] und semitohamitischem Gebiet weit vorgearbeitet. Indes kann dies doch noch nicht von dem japhetitischen Gebiet gesagt werden, auf dem nicht einmal über die Verwandtschaftsverhältnisse der kaukasischen Sprachen abschliessende historische Forschungen vorliegen, geschweige denn über die der anderen hierher gerechneten Untergruppen. Dadurch dass der Verf. N. Marrs japhetitische Theorie[2] als die neueste Leistung auf dem Gebiet übernommen, aber aus der von ihr vorausgesetzten Sprachgemeinschaft die von N. Marr einbegriffenen semitischen Sprachen ausgeschaltet hat, hat sich zudem eine «Sprachfamilie» ergeben, die in sich keinen Halt hat[3]. Bei der Bedeutung, die den japhetitischen Sprachen in gewissen Teilen der Untersuchung des Verf. als verbindendes Glied zukommt, spielt dieses Verhalten eine nicht unwichtige Rolle.

Der zweite Teil des Buches führt uns zu den Sprachenkreisen. Vergleicht man die Sprachfamilien, die im ersten Teil behandelt worden sind, auf gewisse Erscheinungen lautlicher, gram-

---

[1] Darauf, dass die uralaltaische Spracheinheit ihre Zweifler hat, weist der Verf. S. 54 hin; für die semitohamitische fehlt dagegen eine diesbezügliche Andeutung.

[2] Vgl. Rez., Neuphil. Mitt. XXV, S. 221 ff.

[3] Aus Versehen ist in die Tabelle der indogermanischen Sprachen: II. Satem-Sprachen. 3. Vorderasiatische Gruppe (S. 43) das Mitanni geraten, das S. 72 und später zu den japhetitischen Sprachen gestellt ist. Das ebenda, S. 43, auftretende Ossetische gehört unter II. 4. Iranisch. Andererseits figuriert S. 300 unter den japhetitischen Sprachen das Baktrische.

matischer und syntaktischer Art hin, so ergeben sich grössere, die Sprachfamilien nicht ganz selten auflösende Gruppierungen, die zeitlich noch weiter zurückführen als die Sprachfamilien. Und es zeigt sich nach dem Verf., dass die so hervortretenden ältesten und älteren Sprachenkreise sich in überraschender Weise mit den ältesten und älteren Kulturkreisen decken, mit ihnen innerlich zusammengehören.

Die Sprachelemente, die der Verf. zur Vergleichung heraushebt, sind folgende. Lautliche: die Entstehung bzw. das Vorkommen der «anormalen» Vokale *ö* und *ü*; die Entstehung des Unterschiedes zwischen tonlosen und tönenden Konsonanten sowie zwischen Verschluss- und Reibelauten; der Anlaut, und zwar ein- oder mehrkonsonantischer; der Auslaut, ebenso, dazu vokalischer. Grammatische: die Numerusbildung beim Pronomen und Nomen (Dual-, Plural-, Trialbildung); der Unterschied von Inklusiv (wir mit dir od. euch) und Exklusiv (wir ohne dich od. euch) in der 1 P. Pl. des Personalpronomens; die verschiedenen Arten der Genusbildung; die Zahlsysteme. In der Syntax schliesslich wird untersucht die Stellung des affixlosen Genitivs in bezug auf den Nominativ, den er näher bestimmt (Voran- oder Nachstellung), eine Erscheinung, mit der nach dem Verf. andere Wortstellungen zusammenhängen: die Stellung des Possessivpronomens, des Personalpronomens als Subjekt der Verbalsätze, des Akkusativs zum Verb und des Adjektivs zum Substantiv, das es näher bestimmt. Dieses syntaktische Kapitel hat der Verf. mit ganz besonderer Ausführlichkeit ausgearbeitet, es umfasst über 100 Seiten.

Sehen wir uns die vom Verf. behandelten Erscheinungen aus dem Lautwesen an, so ergibt sich folgendes Bild. Die «anormalen» Vokale *ö* und *ü* fehlen in den meisten Sprachen der Urkultur und werden auch in denen der totemistischen höheren Jägerkultur fast vollständig vermisst, dagegen sind sie ausserordentlich verbreitet in den Sprachen der beiden Kulturkreise der nomadischen Viehzüchter und der mutterrechtlichen Pflanzenzüchter (in den uralaltaischen, tibetochinesischen, gewissen amerikanischen, schwächer in den indogermanischen und noch schwächer in den semitohamitischen Sprachen). Sie müssen also entstanden sein, als sich der Nomadismus der Viehzüchter mit der Ackerbaukultur der Mutterrechtler mischte. In den letzteren Kulturkreis führt den Verf. auch seine Durchmusterung des Vorkommens der tonlosen und tönenden Konsonanten: damals würden die tönenden aufgekommen sein. Älter wäre das Auftreten der Reibelaute einschl. *s* (arktische Kultur). Im Anlaut des Wortes

finden sich ausser einfacher Konsonanz Muta - Liquida schon in den Sprachen der ältesten Kulturkreise. Die schwierigsten Anlaute andererseits gehören schon in die arktische Kultur, wobei dem Verf. die Temperatur- und Witterungsverhältnisse der arktischen Gegenden nicht ohne Einfluss gewesen zu sein scheinen; analog verhält es sich mit dem Auslaut.

Mischungsvorgänge und geographisch-klimatische Verhältnisse gelten dem Verf. bei den von ihm behandelten Erscheinungen des Lautwesens als die treibenden Kräfte der Entwicklung. Zu den Mischungen treten soziologische Bedingungen in der Entwicklung der grammatischen Erscheinungen, denen wir uns jetzt zuwenden wollen. Die Arten der Genusbildung — Gruppierung in Belebtes und Unbelebtes, Vernünftiges und Vernunftloses, Männliches und Weibliches (Sächliches), nach der äusseren Gestalt der Dinge, kompliziertere Systeme — stellen an sich keine Entwicklungsreihe dar. Ursprünglich hat es nach dem Verf. nur die beiden ersten Arten gegeben, die eine Gruppe bilden. Das System der Einteilung in Männlich und Weiblich (Sächlich), wie im Indogermanischen und Semitohamitischen,wäre jünger und würde ursprünglich jenem Teil des nomadistisch-viehzüchterischen Kulturkreises zugehören, in welchem aus starker mutterrechtlicher Beeinflussung die Zucht des Rindes und des anderen Hornviehs zuerst zu stärkerer Entwicklung gelangte; die Durchführung der Einteilung wäre u. a. durch viehzüchterische Gedanken, die grössere Beachtung des Geschlechts bei der Züchtung der Tiere mitgefördet worden. Wo lediglich eine Einteilung in Person und Sache begegnet, glaubt der Verf. diese dem Einfluss des die Bedeutung der Frau in den Hintergrund drängenden vaterrechtlich-totemistischen Kulturkreises zuschreiben zu dürfen: die besondere Beachtung der Frau, die sich in der Aufstellung einer Femininklasse ausspricht und die unter dem Einfluss des mutterrechtlichen Kulturkreises enstand, wäre nämlich da rückgängig gemacht worden. — Von den anderen grammatischen Erscheinungen hebe ich nur die Zahlsysteme hervor. Das Paarsystem der Ursprachen wäre das älteste neben dem «systemlosen» Zählen. Aus ihnen gingen das Vigesimalsysten und das Dezimalsystem unmittelbar hervor. Über die Entwicklung sagt der Verf. (S. 380): «In der *mutterrechtlichen Hackbaukultur* war es die jetzt grössere Menge der Produkte des Pflanzenbaues, die aufgespeichert und in den Handel gebracht wurden und zu diesem Zweck eine genauere und schnellere Zählung forderten. ... Eine noch stärkere Nötigung zum Zählen und zur Anwendung auch grösserer Zahlen ergab sich bei der *Herdenviehzucht* der Nomadenvölker mit den oft Hunderten und

Tausenden von Stück Vieh der verschiedenen Arten. Der in noch höherem Grade als bei den Produkten des Ackerbaues konstante Charakter der Herdenzuchtobjekte — daher auch die erhöhte Möglichkeit der Anhäufung, der «Thesaurierung» der *capita* — verschaffte damit auch der Zählung selbst und den von ihr geschaffenen Zahlwörtern eine grössere Festigkeit, und so sind die nomadistischen Viehzüchter die ersten Begründer eines Naturkapitalismus gewesen, in deren Kulturkreis die Entwicklung der Zahlwörter und ihrer Systeme den höchsten Grad erreichte.»

Schliesslich haben wir die syntaktische Erscheinung: die Stellung des affixlosen Genitivs in bezug auf das Wort, das er näher bestimmt, ein Gegenstand, an den sich, wie oben bemerkt, mehrere andere Stellungsfragen anschliessen. Der Verf. erblickt in der Stellung des affixlosen Genitivs ein Moment, das für den Gesamthabitus einer Sprache von der grössten Bedeutung ist, weil dabei Nomen neben Nomen steht, der Unterschied von Bestimmtem und Bestimmendem also nur durch die Stellung markiert sein kann (vgl. Vater-Haus «Haus des Vaters» ⌣ Haus-Vater, welches in gewissen Sprachen ebenfalls = «Haus des Vaters», in anderen aber, grundverschieden, «Vater des Hauses»). Und er stellt S. 382 das Gesetz auf: Steht der affixlose Genitiv vor dem Substantiv, das er näher bestimmt, so ist die Sprache eine Suffixsprache, eventuell mit Postpositionen; steht der Genitiv nach, so ist sie eine Präfixsprache, eventuell mit Präpositionen; Abweichungen von dieser Regel bezeichnen Übergangsstadien. Die Durchmusterung des Bestandes ergibt für die Genitivvoranstellung bzw. -nachstellung grosse Kerngebiete, für jene z. B. Tibetochinesisch, Uralaltaisch, Indogermanisch, Semitohamitisch, für diese besonders das gewaltige austrische Gebiet (mit Ausnahme des kontinentalen Australien). Mit den Kulturkreisen verglichen, stellt sich die Genitivvoranstellung als das Älteste dar, so in den Sprachen der Urkulturen. Auch in den Sprachen der Kulturen der vaterrechtlichen Viehzüchter-Nomaden und höheren Jäger ist sie noch herrschend. Von da an aber erfolgt ein Übergang von der Voranstellung des Genitivs zur Nachstellung. Dieser kann nach dem Verf. nur durch die äussere Tatsache historischer Sprachmischungen entstanden sein, wie sie sich in den Wanderungen vollzogen, die durch das Auftreten des ältesten mutterrechtlichen Ackerbaues verursacht wurden. Aus dem Einheiraten stammfremder Männer in die mit den Stammesrechten betrauten Pflanzenzüchterinnen sowie aus den Wanderungen erwuchs organisch-psychologisch die Genitivnachstellung, indem an die Stelle der bisherigen naiven, spontan warmen Denkweise der

Frau, der zuerst das Spezifische auffiel (Haus-Vater), die kühle, konstruktive Denkweise des stammfremden, die Sprache der Frau erlernenden Mannes trat (Vater-Haus, vielleicht über «Vater gehörig Haus» od. dgl.). Einen rein inneren Übergang von der Genitivvoranstellung zu der Genitivnachstellung weist der Verf. ab, so in einem besonderen Kapitel (S. 491—494) für die romanischen Sprachen. Er macht für den heutigen Ausdruck des Genitivs in diesen Sprachen Einflüsse seitens der japhetitischen Sprachen geltend, in denen nach ihm die Genitivnachstellung herrschend geworden war. — Auf die anderen Stellungsverhältnisse (des Possessivpronomens usw., s. oben S. 152) gehe ich nicht ein. Sie werden vom Verf. ebenfalls gründlich durchgemustert und tabellarisch-statistisch dargestellt.

In einem Schlusskapitel werden die behandelten Züge zusammengefasst, es wird herausgearbeitet, wie die Ur-, Primär-, Sekundärsprachen in den betreffenden Punkten ausgesehen haben würden. Indem der Verf. dann die Sprachenkreise gegen die Kulturkreise hält, findet er nicht nur, dass die neugewonnenen sprachlichen Ergebnisse eine ganz bedeutende Stärkung, teilweise allerdings auch Berichtigung der Kulturkreise bedeuten (so findet die Bumerangkultur in den sprachlichen Erscheinungen keine Stütze), sondern dass auch ein neues Licht der Bestätigung, Ergänzung und Berichtigung auf die Sprachenkreise fällt.

Es ist naturgemäss für den Einzelnen nicht möglich, ein erschöpfendes Urteil über die grossartige Konstruktion zu fällen, die der Verf. in seinem Werke errichtet hat, mag dabei auch nur die linguistische Seite ins Auge gefasst werden. Er wird dem ungemein ausgedehnten Wissen, in das er hineinblickt, seine Bewunderung zollen und von den teilweise glänzenden Übersichten über die behandelten Erscheinungen gefesselt werden. Ist er aber sprachgeschichtlich eingestellt, so wird er bald auf ein eigenes Urteil über alle Einzelheiten der Beweisführung verzichten und sich damit begnügen nachzuprüfen, wie sich das Forschungsverfahren des Verf. auf bestimmten Einzelgebieten der Sprachenmasse bewährt, und hier Anregungen suchen und entgegennehmen. Denn er sieht, dass in weiten Gebieten dieser Masse keine Möglichkeit besteht, sich aus grundlegenden Darstellungen über die Wandlungen der Laute, Formen und Äusserungsweisen zu unterrichten; die diesbezüglichen wissenschaftlichen Vorarbeiten fehlen noch.

Ich werde unten auf ein Gebiet eingehen, das der Verf. mit einer Teildomäne dieser Zeitschrift in Verbindung gebracht hat und das in seinen Ausführungen, wie bereits oben (S. 151) be-

merkt, von Wichtigkeit ist, auf das der japhetitischen Sprachen, im wesentlichen der kaukasischen Idiome, die, so nahe sie uns geographisch auch liegen, doch im allgemeinen schwer zugänglich zu sein scheinen.

Zuvor jedoch einige naheliegende Bemerkungen über die Methode des Werkes, die sich auch ohne Rücksicht auf das genannte und jedes andere Einzelgebiet aufdrängen und zu einer kurzen Erörterung veranlassen. Der Verf. stellt, wie wir sahen, Ursprachen auf, denen er gewisse älteste lautliche u. a. Merkmale zuteilt. Man fragt sich bei diesen Ursprachen: welches ist ihre Stellung in der Sprachentwicklung überhaupt? Stellt man sich mit dem Verf. auf den monogenistischen Standpunkt bezüglich des Sprachursprungs, so müssen diese Ursprachen Entwicklungsstufen der einen Ursprache sein, die, je bis zu einer gewissen Linie fortgeschritten, stabil geworden sind, sich infolge totaler Isolierung nicht — wenigstens nicht in den betreffenden charakteristischen Merkmalen — verändert haben. Geben wir diese Erstarrung, obwohl sich unsere Erfahrung dagegen sträuben möchte, auch als denkbar zu, so können wir ja aber doch nicht annehmen, dass die Merkmale dieser vereinzelten, untereinander weder im Wortschatz noch in den Bildungselementen verwandten Sprachen die allein möglichen ältesten wären. Denn seit ihrer Differenzierung aus d e r Ursprache haben d i e Ursprachen starke Wandlungen durchgemacht. Welche Wandlungen, das wissen wir nicht, wir stehen in bezug auf sie auf ganz hypothetischem Boden und können mit hier und dort aufgelesenen Parallelen «beweisen», was wir wollen: dass die *ö, ü* der betreffenden Primärsprachen (s. oben S. 152) n i c h t später aufgekommen sind (wie sie entstanden sind, erklärt der Verf. nicht, sie sind mit einmal da), sondern schon in den Vorursprachen vorhanden waren, in den Ursprachen verschwanden, aber sich in jenen Primärsprachen erhielten, und so in allen vom Verf. berührten lautlichen Fragen, den meisten grammatischen und den syntaktischen. Ob die Rätsel zu lösen sind, wenn man, wie der Verf., vom heutigen Bestand ausgeht und durch Vergleichung rückwärts zu dringen versucht? Eine Strecke weit sind da wohl Wege zu finden, wenn alte Schriftsprachen oder zahlreiche Mundarten verschiedener Entwicklungsstufen vorhanden sind. Sonst aber verfällt man nur zu leicht dem Vorwurf, den der Verf. S. 37 gegen A. Trombetti in dessen Frühwerken richtet: dass man es für möglich halte, gestützt auf den jetzigen Gleichklang einer Anzahl von Wörtern, die den verschiedensten Entwicklungsstufen und Sprachgruppen angehören können, auf empirische Weise ein Dunkel aufzuhellen, das mit

diesen Mitteln nicht zu durchleuchten ist; noch leichter, wenn es sich bei der Vergleichung nicht um Wörter, Formantien und Laute handelt, sondern um Bildungsprinzipien, deren Werden und Wandlung aufs engste an ihren konkreten Ausdruck gebunden ist und nur durch eine gleichzeitige geschichtliche Erforschung desselben aufgeklärt werden kann. Wieweit es dem Verf. gelungen ist, sei es auf dem Wege geduldiger Durcharbeitung, sei es auf dem der Institution, das Richtige zu treffen, muss die Einzelkritik feststellen.

Indem ich nun zu der japhetitischen Sprachfamilie übergehe, weise ich nochmals auf das oben S. 151 Gesagte hin. Als gesichert darf durch die bisherigen Forschungen gelten, dass das Hethitische in seinem Bau eine indogermanische Sprache ist (J. Friedrich in Festschrift für Wilhelm Streitberg, S. 304 ff.), und dass die gelegentlichen Anknüpfungsversuche zwischen dieser Sprache und einzelnen kaukasischen Sprachen des sicheren Grundes entbehren. Der Schlüssel Grünwedels zum Etruskischen hat sich als trügerisch erwiesen, und was die Zugehörigkeit des Elamischen, Sumerischen und Baskischen sowie der anderen vom Verf. erwähnten vorderasiatischen Sprachen zu einer japhetitischen Familie betrifft, ist alles so sehr auf lockere Vermutungen gestellt, dass die Existenz einer solchen Familie zur Glaubenssache wird. (Über die Literatur zur Japhetitologie ist jetzt zu vergleichen die Bibliographie von N. J. Marr, Klassificirovannyj perečeń pečatnych rabot po jafetitologii, Leningrad 1926. In einem Aufsatz in den Izvestija der Russischen Akademie der Wissenschaften, 1927, S. 405 ff., zieht dieser Forscher auch das Nama in den Kreis der «mittelmeerischen» Sprachen). Es bleibt als wenigstens geographisch gut umzirkte Gruppe die der kaukasischen Sprachen, die ausserdem durch ein in wichtigen Punkten gleichartiges Lautsystem zusammengehalten werden (das Schwerwiegendste darin das Nebeneinander labialisierter und nichtlabialisierter Konsonantenreihen). — In der Tabelle des Verf. S. 71: «Kaukasische (japhetitische) Sprachen» sind Abchasisch einer- und Adigeisch (Tscherkessisch) nebst Ubychisch andererseits als e i n e Gruppe, die westkaukasische, zusammenzufassen; mit dieser Einschränkung bleibt die nordkaukasische Gruppe bestehen. Doch ist zu beachten, dass im II. Teil des Werkes die Ostsprachen bald als Nord- bald als Ostkaukasisch bezeichnet sind. Ich verstehe hier unter Nordkaukasisch die Nordost- und unter Ostkaukasisch die Südost-Sprachen der Tabelle. Zu dem Südkaukasischen pflegt das Swanetische (im II. Teil Swanisch) gestellt zu werden.

Ich sehe hiernach die Ausführungen des Verf. über Kaukasisches im II. Teil seines Werkes durch. Von den «anormalen»

Vokalen *ö, ü* heisst es S. 276, dass die kaukasischen Sprachen diese Vokale nicht kennen; «wo sie im Udischen und *ö* im Kürinischen vorkommen, gehen sie auf Beeinflussung durch turkotatarische Sprachen zurück». Von dieser Behauptung ist der erste, wesentliche Teil in dem Sinne richtig, dass *ö, ü* jenen Sprachen ursprünglich offenbar fremd sind. Doch findet sich im Kürinischen nicht *ö*, sondern nur *ü*. Beide Vokale besitzen ausserdem mehrere Verwandte dieser Sprachen, dialektweise das Tschetchenische und Ingušische und innerhalb des Südkaukasischen ein georgischer Dialekt, das Ingiloische. In allen diesen Sprachen und Mundarten sind *ö, ü* aus *vi, ve* (*u̯i, u̯e*) u. ä. spontan entstanden, und wenn auch turkotatarische Lehnwörter derselben mit *ö, ü* auftreten, beruht das darauf, dass diese Laute zur Zeit der Entlehnung bereits vorhanden waren; das sonstige Südkaukasische, die westkauk. und ein Teil der ostkauk. Sprachen, die *ö, ü* nicht spontan entwickelt haben, geben turkotat. *ö, ü* durch *o, u* wieder. Jedenfalls ist hierdurch ein junger Entwicklungsprozess konstatiert.

Für den Anlaut des Wortes bieten die kauk. Sprachen die reichste Skala: vokalischen, bedingt vokalischen — eine in den nord- und ostkaukasischen Sprachen alte Erscheinung, durch die mittels Vortritts der «Genuscharaktere» die Herstellung der Konkordanz ermöglicht wird (vom Verf. S. 291 nicht berücksichtigt), — einfach konsonantischen und mehrfach konsonantischen. Am weitesten geht das Georgische mit seinen Mundarten in anl. Konsonantenhäufungen (z. B. altgeorg. *ɣmerti* 'Gott' ⌣ Genit. *ɣmrtisa*, nach Ausweis der Entlehnung in das Swanische: ⟨ *ɣvmerti* ⌣ *ɣvmrtisa*, woher wohl das heutige georg. Paradigma *ɣmerti* ⌣ Genit. *ɣvtisa*). Diese Erscheinung ist, wie die anderen südkauk. Sprachen zeigen, relativ jung (doch beim Auftreten der georg. Literatur im 7. Jh. voll entwickelt), durch Akzentverhältnisse bedingt. Sie kann also nicht etwa in eine arktische Zeit zurückdatiert werden, in die nach dem Verf. gerade die kompliziertesten und schwierigsten Anlaute gehören (s. oben S. 153).

Wie der Verf. zu seinen Erhebungen über den Auslaut der kauk. Sprachen (S. 300) gelangt ist, bleibt mir ungewiss. Jedenfalls sind die Angaben für irgendwelche Schlussfolgerungen nicht zu verwerten. Mag man Texte der verschiedenen Sprachen oder grammatische Paradigmen oder Wörterbücher durchsehen, überall wird man sehen, dass reinvokalischer Auslaut nicht nur nicht fehlt, sondern in manchen der Sprachen, so auch in den südkauk., in üppigster Weise entfaltet ist. Andererseits wird man auch für den konsonantischen Auslaut schwerlich zu irgendwelchen Regeln

kommen, die Entwicklungsstufen sind selbst in den einzelnen Gruppen zu verschiedenartig.

Unter den grammatischen Erscheinungen bedarf zunächst der Unterschied von inklusiver und exklusiver Form in der 1. Pers. Plur. (S. 329) einiger Zusätze. Von diesen Formen weisen nach dem Verf. die kauk. (japh.) Sprachen nichts auf ausser dem Awarischen, Tschetschenischen und Swanischen. Zu diesen Sprachen sind jedoch hinzuzufügen Ingušisch und Thusch (also alle nordkauk. gehören hierher), ferner Andisch, das andodidoische Tindi und die ostdaghestanischen Agulisch und Tabassaranisch. Aber die Sache erschöpft sich hiermit nicht. Sehen wir uns die Entprechungen des Wortes für 'wir' in den übrigen ostkauk. Sprachen an, die an sich keinen Inklusiv und Exklusiv unterscheiden, so finden wir, dass die einen eine Form zeigen, die dem inklusiven, und andere eine solche, die dem exklusiven Pronomen der anderen Sprachen etymologisch entspricht. Es dürfte mithin nicht zu kühn sein zu schliessen, dass die nord- und ostkauk. Sprachen überhaupt ursprünglich beide Formen besitzen. Das Bild von dem Unterschied zwischen Inklusiv und Exklusiv ändert sich also wesentlich.

Wie verschieden die Genusbildung in den kauk. Sprachen ausgestaltet ist, zeigt der Verf. S. 336. In der Tabelle sind in der letzten Spalte die Klammern soweit herunterzuziehen, dass I das Nichtgeschlechtsreife und II das Unbelebte umfasst. Im Hürkanischen sind Spuren eines IV. Genus, von der Art wie im Lakischen (das in der Tabelle vermisst wird), zu finden, was auf eine Reduktion der Genuszahl in anderen ostkauk. Sprachen deutet, wofür auch in den jetzt ohne Genera auskommenden Sprachen dieser Gruppe Hinweise (erstarrte Genuscharaktere in Einzelwörtern) vorhanden sind. In den nordkauk. Sprachen scheint eine Genushypertrophie vorzuliegen, dafür spricht, dass die Konkordanz bei den dort angewandten 6 Genera durch insgesamt nur 4 Genuscharaktere bestritten werden muss.

Die Zählweise der kauk. Sprachen ist entweder dezimal oder vigesimal (S. 365). Wodurch der Verf. (S. 376) beweisen will, dass hier ursprünglich eine quinare Teilung vorhanden war, ist mir nicht ersichtlich. Die Wörter für 1—10 und 20 sind in allen nord- und ostkauk. Sprachen etymologisch identisch; sie sind zugleich grundverschieden von denen der westkaukasischen einer- und der südkaukasischen Sprachen andererseits, und weder hier noch dort findet sich etwas, das auf eine quinare Zählweise deutete. — Die Ursachen des Übergangs vom Vigesimal- zum Dezimalsystem, wo ein solcher tatsächlich stattgefunden hat, sind oft schwer zu verstehen. Dass die leichtere Handhabung des Zehnersys-

tems mitsprechen kann, ist wohl nicht zu leugnen, doch geschieht der Übergang im allgemeinen wohl nur, wenn diese grössere Leichtigkeit durch Berührung mit einer Sprache mit dezimalem Zahlsystem zum Bewusstsein gebracht wird[1]. Das mag für mehrere der kaukasischen Sprachen gelten (doch hat die einzige alte Kultursprache des Gebietes, das Georgische, zäh an seinem Vigesimalsystem festgehalten, ebenso die Lingua franca Daghestans, das Awarische). Verständlicher ist der Übergang von niederen Zahlwörtern zu höheren Zahlwerten, für den Verf. (s. oben S. 153—4) sehr ansprechend bestimmte wirtschaftliche Voraussetzungen verantwortlich macht.

Ich komme schliesslich zu den syntaktischen Erscheinungen der kaukasischen Sprachen[2]. Die Verhältnisse sind S. 391—392 zusammengefasst. «In den west- und ostkaukasischen [= nord- und ostkauk.] Sprachen», heisst es zunächst, «steht der (meist mit Kasussuffix versehene) Genitiv vor, im Altgeorgischen nach, im Modern-Georgischen vor und nach, ebenso im Swanischen». Diese Angabe bedarf mehrerer Berichtigungen. Im Altgeorgischen ist seit den ältesten Zeiten die Genitivvoranstellung der Genitivnachstellung gleichberechtigt[3], und die erstere ist im Modern-Georgischen (ebenso wie im Mingrelischen und Lazischen) und Swanischen die gewöhnliche. Der Genitiv ist im ganzen Gebiet der Kaukasussprachen (mit Ausnahme des Abchasischen, das kein Genitivzeichen hat) stets mit Suffix versehen; ist er suffixlos, haben wir mit anderen Worten nominale Komposita, so steht das bestimmende Glied i m m e r voran. Bei dem nachgestellten Genitiv des Altgeorgischen ist zu beachten, dass er mit dem

[1] Ein Beispiel hierfür ist die in den allerletzten Jahren erfolgte Ersetzung des ossetischen Vigesimalsystems durch das Dezimalsystem — vorläufig wenigstens in der Literatur. Die Zehner, die dabei in Aufnahme gekommen sind, gehörten der Zählweise der westossetischen Hirten an, die ihre Herden in das Gebiet der bergtatarischen Balkaren zu treiben pflegten, und waren bereits im Begriff, der Vergessenheit anheimzufallen. Da die Formen dieser Zahlen offenbar, wenigstens zum Teil, altiranische Zehnerformen fortsetzen, haben wir hier einen Fall zweimaligen Tausches des Zahlsystems vor uns. Vgl. zu der Sache Gr. A. Dzagurov, Osetinskij pastušeskij sčet, Izvestija osetinskogo instituta kraevedenija I, Wladikawkaz 1925, S. 127—150.

[2] Nur im Elamischen findet der Verf. unter den japhetitischen Sprachen die Genitivnachstellung als die Regel. Die Inschriften, sowohl die alt- als die neuelamitischen, zeigen jedoch, dass Genitivvoranstellung mindestens gleich häufig, im Neuelamitischen entschieden häufiger als Genitivnachstellung geübt wurde.

[3] Eine Probe, die ich aufs Geratewohl herausgreife: I. Kipšidze, Gruzinskaja drevneliteraturnaja chrestomatija, Petrograd, 1918, S. 21—22 (Text aus dem Jahre 864).

Nomen, das er bestimmt, dadurch zu einem Ganzen verschmilzt, dass das Kasussuffix des Nomens und ein eventuelles Pluralsuffix desselben an dem Genitiv wiederholt werden ('double rapport' nach M. Brosset, Éléments de la langue géorgienne, S. 231; N. Marr, Grammatika drevneliteraturnogo gruzinskogo jazyka, Leningrad 1925, S. 64)[1]. Diese Erscheinung findet sich sporadisch auch im Mingrelischen (I. Kipšidze, Grammatika mingrel'skago jazyka, S. 0135) und, durch Übersetzung aus dem Georgischen, im Thusch (A. Schiefner, Versuch über die Thusch-Sprache, § 235). Durch die Nachstellung des Genitivs wird dieser zu einem Adjektiv und wie ein nachgestelltes Adjektiv behandelt. Von diesem Gesichtspunkt aus ist die Genitivnachstellung des Altgeorgischen zu bewerten. An sich kennen die kauk. Sprachen nur Genitivvoranstellung, und was sich uns als Genitivnachstellung darbietet, ist eine Umdeutung einer ganz andersartigen Formation. Für die Stellung des Possessivpronomens gilt ähnliches. Ein Irrtum ist es, wenn der Verfasser dieses im Westkaukasischen (Abchasisch, Ubychisch und Tscherkessisch) nachtreten lässt (S. 391): es ist hier ein Präfix, das nicht von seinem Nomen getrennt werden kann. — Die Stellungsverhältnisse des Subjektpronomens sind S. 392 stark vereinfacht zusammengefasst. Der Zustand in den nord- und ostkauk. Sprachen ist sehr verwickelt und lässt sich nicht auf eine glatte Formel bringen, sogar Nachstellung und Verschmelzung des Subjektpronomens mit der Verbalform kommt vor und führt in einigen Sprachen zu einer Konjugation mit Personalsuffixen, die sonst den kauk. Sprachen abgeht. Was in den südkauk Sprachen vom Verf. als Subjektpronomen der 3. Person angesehen wird, ist nach allgemeiner Anschauung ein Rest des Verbum substantivum, nichts Pronominales, und das entsprechende Element der 2. Pers. Plur., das nach dem Verf. fehlt, steht immer genau wie in der 1. Pers. Plur., ist aber ebenfalls kein Ausdruck für 'ihr' (bzw. 'wir'). — Die Formulierung der folgenden Regel: «Der Akkusativ steht gewöhnlich nach», ist wohl haltbar, nur muss man sich erinnern, dass die kauk. Sprachen infolge des passiven Charakters ihrer transitiven Verben keinen Akkusativ in unserem Sinn kennen. Und schliesslich ist zu der Stellung des attributiven Adjektivs für das Altgeorgische das Obige beim Genitiv zu vergleichen (Adjektiv bald vor bald nach) und ein Druckfehler zu verbessern:

[1] Auf eine ähnliche Erscheinung im Elamischen weist C. Autran in Les langues du monde (A. Meillet et Marcel Cohen), Paris 1924, S. 290, Fussnote, hin.

«Das Adjektiv wird im Ostkaukasischen — — —» lies: Westkaukasischen (ebenso in der Tabelle S. 484).

In den zusammenfassenden Darlegungen über die verschiedenen Stellungsverhältnisse finden wir dieselben Regeln wieder, die oben besprochen worden sind, in einigen Kapiteln noch schroffer gefasst[1]. Die Genitivnachstellung erscheint da als ein Spezifikum der japhetitischen Sprachfamilie, sie hat nach dem Verf. auf die ursprüngliche Genitivvoranstellung der semitohamitischen Sprachen eingewirkt (S. 435, 456) und, wie oben bereits hervorgehoben wurde, auch die «analytische» Genitivnachstellung der romanischen Sprachen veranlasst. Diese Beeinflussungen müssen nach dem Gesagten als ausgeschlossen gelten. Ebenso wie bei den *ö, ü* der kauk. Sprachen späte spontane Entwicklung vorliegt, muss in den romanischen Sprachen bei der Genitivstellung mit einer solchen gerechnet werden, dies um so mehr, als die Herausbildung jener «analytischen» Stellung gut zu verfolgen ist; wird doch auch niemand etwa für die pronominalen Umschreibungen des Genitivausdrucks in deutschen Dialekten türkische oder westkaukasische Einflüsse geltend machen wollen, da die spontane Entwicklung (Umdeutung einer andersartigen syntaktischen Fügung) klar zutage liegt.

Ich kann zum Schluss nicht umhin, einen Zweifel an der Wahrscheinlichkeit der Erklärung für den Übergang der älteren Genitivvoranstellung zu der jüngeren Genitivnachstellung im allgemeinen auszusprechen. Dieser würde (s. oben S. 154—5) durch ein psychologisches, von den soziologischen Verhältnissen einer bestimmten Kulturperiode ausgelöstes psychologisches Moment verursacht sein. Es bleibt dabei ganz in Dunkel gehüllt, wie es kam, dass die in den fremden Stamm einheiratenden, die Sprache der Frau erlernenden Männer ihre männliche Individualität nicht schon in ihrer eigenen Sprache durch die Genitivnachstellung äusserten. Bei der Erlernung einer fremden Sprache (ich denke natürlich nicht an Erlernung aus gedruckten Büchern) dürfte wohl zu allen Zeiten das Klischee, die Denkform, von der eigenen Sprache geliefert worden sein, das massgebend blieb, bis durch die Gewohnheit die Typen der fremden Sprache angeeignet waren. Im vorliegenden Fall würde das für die ursprüngliche Sprache der Männer die Genitivnachstellung ergeben, womit die Entwicklung auf den Kopf gestellt wäre.

[1] S. 443 unten begegnet ein seltsamer Widerspruch, wenn der Verf. sagt, dass die Genitivnachstellung beim Nomen im Südkaukasischen nicht vorhanden sei Vgl daselbst auch die Angabe über das Protochattische mit der Feststellung über dieselbe Sprache S. 392.

Die Bemerkungen, die oben über die japhetitisch-kaukasische Seite des Werkes von *P.* W. Schmidt gemacht worden sind, greifen in einigen Punkten nicht unwesentlich in den Gesamtbau des Systems ein. Es wäre wohl, scheint mir, am Platze, den betreffenden Teil des Fundaments einer Neubearbeitung und die Befunde einer Neuwertung zu unterziehen, wenn der Verf. seine Pionierarbeit, wie er seine Untersuchung nennt, einmal weiterführt oder wenn dies, von den weitausschauenden Darlegungen angeregt, von Anderen unternommen wird[1].

Gustav Schmidt.

Festschrift Friedrich Kluge zum 70. Geburtstage am 21. Juni 1926 dargebracht von O. Behaghel, Giessen; K. Bohnenberger, Tübingen; O. Dammann, Heidelberg; E. Eckhardt, Freiburg i. Br.; W. Franz, Tübingen; G. Goetz, Jena; A. Götze, Giessen; E. Hoffmann-Krayer, Basel; M. H. Jellinek, Wien; T. E. Karsten, Helsingfors; E. Kieckers, Dorpat; E. A. Kock, Lund; E. Leumann, Freiburg i. Br.; E. Noreen, Stockholm; F. Panzer, Heidelberg; R. Priebsch, London; J. Schatz, Innsbruck; A. Schröer, Köln; W. Stammler, Greifswald; H. Suolahti, Helsingfors; H. Teuchert, Rostock; A. Wrede, Köln. — Tübingen, Verlag des Englischen Seminars in Tübingen, 1926. V + 164 S. nebst einem Bild Friedrich Kluges.

Die Festschrift wird eingeleitet durch Behaghels Aufsatz «Zur Dauer der nhd. Endsilbenvokale», worin zunächst festgestellt wird, dass die Regel von der Länge der vollen Vokale im Wortausgang allgemeine Gültigkeit hat. Die Beibehaltung der Länge oder Längung ursprünglicher Kürzen im Nhd. wird von B. damit in Zusammenhang gebracht, dass die vollen Endvokale in normaler Entwicklung verschwunden und uns daher fremdartig geworden sind. — Unter der Rubrik «Zwischenformen» bespricht Bohnenberger solche Übergangsformen in den lebenden Mundarten, welche als schmale Streifen zweier Aussprachen eines ehemals einheitlich gesprochenen Lautes zu beobachten sind. Diese könne man zwar gelegentlich als Überreste einer sonst aufgege-

[1] Ein paar Berichtigungen zu der Bibliographie über die japhetitischen Sprachen: S. 66, Z. 10 Grosset, lies Brosset; die Titel der russischen Bücher S. 67 und 68 sind teilweise entstellt; S. 77, Z. 16 v. u. Th. Klug, lies Th. Kluge; H. Winkler und H. Winckler sind zu einer Person gemacht, der letztere ist S. 73, Z. 6 gemeint.

benen Übergangsstufe auffassen, aber ausreichend könne ihr streifenartiges Auftreten nur durch die Herleitung aus nachträglicher Ausgleichung zwischen den beiden stark voneinander abweichenden Hauptformen erklärt werden. — Dammann hat ein Verzeichnis der Schriften Friedrich Kluges zusammengestellt, welches einen ganzen Druckbogen umfasst und somit die Reichhaltigkeit von Kluges Produktion illustriert. — Im folgenden Artikel beantwortet Eckhardt die Frage «Gehört Shakespeare zur Renaissance oder zum Barock?» Er bekämpft die Anschauung, dass S. zum Barock gehöre, und behauptet, dass sie auf einer Verkennung des Begriffs Renaissance beruhe. Was bei S. für Barock gehalten wird, das Unregelmässige, Romantische, das seien weiter nichts als mittelalterliche, wenn man will gotische Bestandteile innerhalb der englischen Renaissance. — In dem Aufsatz «Amerikanisches und britisches Englisch» zeigt Franz, dass die amerikanische Volkssprache ein viel weniger originales Gepräge hat, als Menckens Darstellung in dem Buch 'The American Language' erkennen lässt. Die allermeisten von den Einzelzügen des Amerikanischen liessen sich nämlich, wenn auch nicht immer in der älteren britischen Schriftsprache, so doch in den britischen Mundarten nachweisen; in diesen werde neubildendes Leben von denselben sprachlichen Gesetzen beherrscht, wie in der amerikanischen Volkssprache, wenn auch die Entwicklungsneigungen verschieden sein können. — «Aus lateinischen Glossaren» bringt Goetz eine Menge Beispiele für den Wechsel von *b* (oder *v*) und *m* (*scamillum* ∽ *scabillum* u. a.), von denen einige noch der lateinischen Periode angehören, während eine grössere Anzahl derselben in das 7.—9. Jh. fallen. Auf Grund dieser orthographischen Varianten ist G. geneigt, einen Übertritt von *b* (bzw. *v*) zu *m* anzunehmen. — Götze bespricht in seinem «Alemanische Namenrätsel» betitelten Artikel den Familiennamen *Stehle*, den er als «der Stählerne» deutet, und behandelt darauf die in jedem badischen Dorf vorkommende Erscheinung, dass mehrere Kurzformen von gangbaren Taufnamen nebeneinander gebraucht werden. Diese Erscheinung sei dadurch zu erklären, dass die Geschlechter auf bestimmte Taufnamen geschworen sind (der Grossvater *Jakob*, der Vater *Köbes*, dessen ältester Sohn *Jöb*, der zweite Sohn *Köbes* und der dritte *Köbesje*). — Unter der Rubrik «Präterital-passivische Zusammensetzungen im Deutschen» untersucht Hoffmann-Krayer Bildungen vom Typus *Bratkartoffeln, Schneidebohnen*. Diese Bildungen, welche offenbar von Norddeutschland ausgegangen sind, seien erst in nhd. Zeit entstanden. Die ältesten von ihnen seien solche gewesen, welche

sich in Form und Bedeutung an die alten Nominalzusammensetzungen oder die in grosser Zahl vorkommenden gerundivischen Verbalzusammensetzungen anlehnen konnten. Schliesslich sei man von den Zusammensetzungen, in denen der Vokal mit dem des Infinitivs übereinstimmte (*Bratkartöffeln*), auch zu Bildungen übergegangen, die vokalisch von dem Part. Prät. abweichen und denen kein gleichlautendes Nomen zur Seite steht (*Schneidebohnen*). — In dem Aufsatz «Die angeblichen Beziehungen der gotischen und kappadokischen Kirche» lehnt Jellinek diese Beziehungen ab, die man auf Grund eines Berichtes über den im Jahre 372 erfolgten Märtyrertod des Goten Sabas angenommen hat. Dieser Bericht, der sich in Eingang und Schluss als Brief von Gotthia an die Kirche von Kappadokien gibt, sei kein Brief von Kirche an Kirche, sondern enthalte in Wahrheit nur eine Mitteilung des dux Scythiae an einen kappadokischen Bischof. Es handle sich da um eine Angelegenheit, die sich zwischen den Behörden der römischen Provinz Scythia und dem Bischof von Caesarea abspielt. — Karstens Aufsatz «Fi. *taika* 'Vorzeichen, Wahrsagung' und die Etymologie des Wortes *Zeichen*» knüpft an die von Noreen herrührende Zusammenstellung von fi. *taika* mit aisl. *teikns* an. Auf Grund einer als **daigna* (〉 *taikna*) angesetzten Grundform des finnischen Wortes wird die Urform des germanischen Wortes von K. als **deig-* : **dig-* angesetzt. — Kieckers Artikel «Zum Dativus sympatheticus im Neuhochdeutschen» enthält Belege für diesen Dativ aus einem Roman Ganghofers. — Unter der Rubrik «Dorthin, dort, von dort» führt Kock aus der altnordischen Literatur einige Beispiele von einer auffälligen Bezeichnung lokaler Verhältnisse an. — Leumanns Aufsatz «Eine Dissimilationsregel» fällt ausserhalb des Rahmens germanistischen Forschungsgebietes. Die betreffende Dissimilationsregel gilt dem indischen Pronomen *ima-* dieser: wo der *m*-haltigen Silbe im Satzzusammenhang eine neue *m*-haltige folgt oder eine ebensolche vorangeht, wird das *m* zu *n*, also *ima-* 〉 *ina-*. Die Regel, für die zahlreiche Beispiele angeführt werden, wird auf Grund einiger Ausnahmen folgendermassen ergänzt: Die gesetzmässige Umnasalierung von *ima-* zu *ina-* kann streng genommen bloss unterbleiben, wenn etwa die darnach erforderliche Nasalsilbe *na* wegen einer gleichlautend vorangehenden Silbe unbequem wäre. — Noreen versucht in seinem Aufsatz «Einige Bemerkungen über den Ursprung des Stabreims in der altgermanischen Dichtung» die Annahme zu erhärten, dass der Stabreim aus der Wortwiederholung erwachsen ist. — Panzer setzt für «Bemme», welches 'beschmierte oder belegte Brotschnitte' bedeu-

tet und dessen geographisches Verbreitungsgebiet sich auf Sachsen und einen Teil von Thüringen beschränkt, ein wendisches Etymon *pomazka* 'beschmierte Bemme, Butter-Quarkschnitte' an. — Priebsch veröffentlicht «Bruchstücke einer mittelhochdeutschen Ritternovelle», Textfragmente aus dem 13./14. Jh. mit erklärenden Bemerkungen, welche sich auf die Handschrift sowie auf Sprache und Inhalt des Textes beziehen. — Schatz erörtert in seinem Artikel «Berg und deutsche Bergnamen in den Alpen» die verschiedenen Bedeutungen des Wortes Berg in den Alpen und gibt ein zahlreiches Material von Bergnamen. — Schröer stellt die exakte Bedeutung des Wortes «Eventually» fest. — Stammler weist in seinem Artikel «Populärjurisprudenz und Sprachgeschichte im XV. Jh.» auf die Bedeutung hin, welche die populärjuristischen Schriften als eine in allen Schichten verbreitete belehrende Lektüre seit dem 15. Jh. für die deutsche Sprachgeschichte haben, und teilt zwei Proben aus solchen Schriften mit, aus denen hervorgeht, dass diese juristische Literatur sich nicht an die Kanzlei anlehnt, dass sie die Fremdwörter möglichst vermeidet, und dass da alles Gewicht auf sprachlich plane und fassliche Herausarbeitung des lateinischen Textes und seines Inhaltes gelegt wird. — Suolahti gibt 'Textkritische Bemerkungen zum König Rother». — Unter der Rubrik «Niederfränkisches Sprachgut in der Mark Brandenburg» bespricht Teuchert die Ausdrücke *Else* 'Erle', *Besinge* 'Heidelbeere', *Benne* 'Raufe', *Erpel* 'Enterich', *Liesen* 'Fettschichten an den Rippen der Schweine und Gänse', *Fliese* 'die Haut um das innere Fett', welche er alle als niederländische Worte bezeichnet. — Die Festschrift wird abgeschlossen durch den Artikel Wredes «Zur Geschichte des Sprachenkampfes in Köln um die Wende des 15. Jhs.», worin die Sprache einer bisher ungedruckten umfangreichen Urkunde vom Jahre 1493 bzw. 1494 analysiert wird. Es zeigt sich da das Streben der im amtlichen Leben führenden Kölner Kreise zu Ende des 15. Jh., die altüberlieferte ripuarisch-niederfränkische Schriftsprache der oberländischen anzugleichen, und die betreffende Urkunde wird daher von W. als ein Beweis dafür bezeichnet, wie am Rhein unabhängig von Luthers Spracheinfluss sich die Hinwendung zum Hochdeutschen anbahnte.

Der verhältnismässig bescheidene Umfang der Festschrift hat natürlich auch den Umfang der gelieferten Beiträge bestimmt; manche von ihnen umfassen nur ein paar Seiten. Aber abgesehen von einigen wenigen unbedeutenderen Artikeln sind die Aufsätze durchaus beachtenswert, und mehrere von ihnen berühren wichtige sprachgeschichtliche Probleme. Die Schrift ist somit zu

einer würdigen Huldigung Kluges geworden. Den 70. Geburtstag, der diese Huldigung veranlasste, hat Kluge zwar nicht erlebt, aber die Festschrift konnte, wie eine kurze Note auf dem Widmungsblatt besagt, ihm vor seinem Hingang noch überreicht werden. Die warme Widmung, die in kurzen Worten die Bedeutung des Lebenswerkes des verstorbenen Meisters schildert, ist von W. Franz geschrieben. *Hugo Suolahti.*

Carl von Kraus, *Mittelhochdeutsches Übungsbuch* (= Germanische Bibliothek, hrsg. v. W. Streitberg †, 1. Sammlung germanischer Elementar- und Handbücher, III. Reihe: Lesebücher. 2). 2. vermehrte und geänderte Auflage. Heidelberg, 1926. Carl Winter's Universitätsbuchhandlung. XI – 297 S. Preis: Mk. 6.50.

In der Vorrede zur ersten Auflage betont v. Kraus die Bezeichnung seines Buches als Übungsbuch im Gegensatz zu einem Lesebuch: es ist bestimmt, «dem Anfänger eine Reihe von Texten zu bieten, die ihm Gelegenheit geben, zu lernen, wie mannigfach die philologischen Aufgaben sind, die die Literatur der mittelhochdeutschen Zeit dem Forscher stellt, und die Methoden zu üben, mit denen man diese Aufgaben zu fördern oder zu lösen vermag». Mit dem Anfänger ist nicht der ganz junge Student gemeint, der im Begriff ist, mit dem Studium des Mittelhochdeutschen zu beginnen. In seiner Hand ist ein Lesebuch mit normalisiertem Text das geeignetste Hilfsmittel. Aber sobald er die erste Stufe des Studiums verlassen hat und im höheren Seminar mit den Problemen und Methoden seiner Wissenschaft bekannt werden soll, versagt das Lesebuch als Hilfsmittel; da müssen schon die Texte in ihrer handschriftlichen Überlieferung unter die Augen des künftigen Forschers kommen.

Den angegebenen Zweck erfüllt gerade das vorliegende Übungsbuch. Mit den zuverlässigen Textabdrücken, den zu diesen gehörigen kurzen andeutenden Bemerkungen und Hinweisen auf die einschlägige Literatur eignet sich v. Kraus' Übungsbuch ganz vortrefflich für die Übungen im deutschen Seminar. Dazu trägt auch besonders die Auswahl von bloss solchen Texten bei, welche der Forschung noch Neues bieten können.

In die zweite Auflage sind aus dem letztgenannten Grunde die Nummern 4. Graf Rudolf, 6. Flecks Floire und 9. Der Sperber nicht mehr herübergenommen worden; bei Nr. 1 sind jetzt die beiden Nummern 1 und 2 der ersten Auflage unter der Rubrik «Mittelfränkische Reimbibel» vereinigt; bei Nummer 8 wird

die ganze uns bekannte Überlieferung der lyrischen Dichter Botenlauben, Hohenburg und Rotenburg mitgeteilt; und unter Nummer 4 hat Zwierzina aus seinen Sammlungen fünf Beispielsreden und Spruchgedichte beigesteuert. — In den Anmerkungen, in denen in äusserst knapper Form viel wertvolle Detailarbeit steckt, ist natürlich auch alles das nachgetragen worden, was die Forschung seit dem Erscheinen der ersten Auflage zu verzeichnen hat.

Hugo Suolahti.

Hans-Friedrich Rosenfeld, *Mittelhochdeutsche Novellenstudien.* I. Der Hellerwertwitz. II. Der Schüler von Paris. (= Palaestra 153, Untersuchungen und Texte aus der deutschen und englischen Philologie, begründet von Alois Brandl und Erich Schmidt, hrsg. von Alois Brandl und Gustav Roethe). Leipzig, Mayer & Müller, 1927. X + 541 S.

Der Verfasser hat die beiden auf dem Titelblatt genannten Novellen einer Untersuchung unterzogen, wie man sie nicht gründlicher verlangen kann. Die Texte der Novellengruppen sind abgedruckt und mit Varianten der Handschriften sowie mit ausführlichen erläuternden Anmerkungen versehen. Jedem Text geht eine Beschreibung der Überlieferung und eine sprachliche, metrische und stilistische Analyse voran, ferner noch eine Erörterung des Aufbaus, der Quellen und der literarischen Stellung der Gedichte. Die Stoffgeschichte der beiden Novellengruppen wird ebenfalls ausführlich behandelt.

Für den «Hellerwertwitz» ergibt sich als Entstehungszeit das vorgeschrittene 14. Jh., wenigstens das zweite Viertel dieses Jh.; der Verfasser des Gedichts, der sich Fressant nennt, wird mit einem Ulmer Stadtschreiber Herman Fressant identifiziert. Die zweite Bearbeitung «Der Pfennigwertwitz» umfasst nur 100 Verse. Die Sprache gewährt wegen des geringen Umfangs des Textes keine sicheren Anhaltspunkte für die Feststellung der Entstehungszeit und der Heimat des Dichters; auf Grund der Metrik wird oberdeutsche Herkunft angenommen und die Entstehung in die vorgerückte zweite Hälfte des 14. Jh. verlegt. Für die dritte Bearbeitung desselben Stoffes «Das Säcklein Witz» wird als Entstehungszeit das beginnende 15. Jh. angesetzt und die Heimat des Dichters in das hochalemannische Dialektgebiet verlegt.

Die Novellengruppe vom Schüler von Paris ist in zwei Fassungen, der Münchener und der Wiener Fassung, überliefert. Aus der sprachlichen Untersuchung ergibt sich für beide als Entstehungszeit das Ende des 13. oder der Anfang des 14. Jh.; die Sprache der ersteren erweist sich als thüringisch, die der letzteren

als rheinfränkisch, wahrscheinlich hessisch. Eine besondere Behandlung des Stoffes liegt vor in der Gesamtabenteuerfassung des «Schülers von Paris», die in zwei verschiedenen Redaktionen, einer mitteldeutschen und einer oberdeutschen, überliefert ist. Jene gehört nach Rosenfeld noch dem ausgehenden 13. Jh. an, diese erweist sich als die jüngere Redaktion.

Die Untersuchung der Stoffgeschichte der Novellen vom Hellerwertwitz, in welcher alle Varianten der betreffenden Erzählung besprochen werden, führt zu dem Ergebnis, dass die gemeinsame Quelle nicht nur der deutschen, sondern auch der französischen (bzw. italienischen) und der englischen (und einer russischen) Versionen das Fabliau des Jean le Galois ist. Nur in bezug auf die französische Prosanovelle «De Symmonet Piquet qui acheta pour un denier de sens» aus dem 15. Jh. bleibt es unsicher, ob sie auf das Fabliau oder auf eine noch ältere Urfassung zurückgeht. Von den deutschen Fassungen wird Fressants Gedicht direkt aus dem französischen Fabliau abgeleitet, während die zwei übrigen Fassungen «Der Pfennigwertwitz» und «Das Säcklein Witz» durch Zwischenstufen, welche in der Exempelliteratur teilweise erhalten sind, auf dieselbe Quelle zurückgeführt werden.

Das Ergebnis der kurzen Erörterung der Stoffgeschichte vom Schüler von Paris ist folgendes: Das Original ist ein französisches Fabliau, von dem einerseits eine Novelle des Heptameron der Margareta von Navarra und eine Novelle des Bandello, andererseits auch eine Novelle Boccacios direkt herstammen. Die deutschen Fassungen werden aus demselben Original durch Zwischenstufen hergeleitet, und zwar erweist sich die Münchener Fassung als die dem Original am nächsten stehende, während die zwei übrigen zwei Zwischenstufen voraussetzen.

Weiter werden noch die einzelnen Motive der behandelten beiden Novellengruppen näher analysiert.

Die Arbeit Rosenfelds zeugt nicht nur von grosser Gelehrsamkeit und philologischer Akribie, sondern auch von bedeutendem Scharfsinn. Die Untersuchung ist sowohl auf dem sprachlichen wie auf dem sagengeschichtlichen Gebiet mit sicherem Griff durchgeführt, was um so anerkennenswerter ist, als sie eine Menge schwieriger Probleme aufwirft. Dass das Resultat der Stoffgeschichte trotz der gewissenhaften Prüfung doch hypothetisch bleibt, beruht auf der Art des in Betracht kommenden Materials; und wenn der Verfasser bei der sprachlichen Analyse nicht alle Einzelheiten befriedigend erklären kann, so beruht das meistens auf der Schwierigkeit der zu lösenden Probleme. In den allermeisten Punkten kann ich seinen Erklärungen und Emenda-

tionen, durch welche er die Kenntnis der Texte erheblich gefördert hat, beistimmen.

In der Münchener Fassung des Schülers von Paris ändert der Verf. V. 425 die Lesart der Hs. *ain muscaten plumen* in *eine muscatphlumen* und verwendet die Form *phlûmen*, welche im Reim mit *gumen* steht, als Beweis dafür, dass *û* mit *uo* reimt. Aber *plume* ist doch gar nicht als *phlûme* 'Pflaume' aufzufassen, sondern als *blûme* (= *bluome*), welches der bairische Schreiber seiner Mundart gemäss mit anlautendem *p* wiedergibt. Es handelt sich ja hier um den in mehreren Sprachen geläufigen Ausdruck *Muskatblume* (bzw. *Muskatenblume*). — V. 427 ist *zwîvelhaft* auffällig, denn — wie der Verf. in der Anmerkung hervorhebt — ist das Wort in der Bedeutung «ohnmächtig» sonst nicht belegt. Ich vermute, dass *zwîvelhaft* aus *swîmelhaft* verderbt ist. — V. 657 würde ich an Stelle der Konjektur Rosenfelds (*si kan sanfte und harte twingen*) lesen: *si kan sanften unde twingen.*

Die Wiener Fassung des «Schülers von Paris» setzt Rosenfeld (S. 251) frühestens Ende des 13. oder Anfang des 14. Jh. an. Ich glaube, dass man das 13. Jh. ganz ausser Betracht lassen kann. Der Stil und der Wortschatz sprechen eher für eine etwas spätere Datierung. S. 262 bemerkt der Verf., dass der Dichter dieser Fassung in den Bildern und Vergleichen dem Stile der Blümer besonders nahe rückt, und er gibt mehrere Beispiele für dergleichen geschraubte Bilder. Als besonders absonderlich hebt er hervor V. 309 ff. *reht als ein grüenez zesper, daz den anehanc verbirt* und erwähnt auch V. 303 ff. *nu lief ez allez widerkêr, aller liebe ein vesper.* Der Reim *zesper : vesper* kommt sonst nur — wie in der Anmerkung zu V. 308 auch bemerkt wird — bei Wilh. v. Holland und Frauenlob vor. Es wundert mich daher, dass Rosenfeld unter den literarischen Beziehungen (S. 268) Frauenlob nicht in Betracht zieht. Der erwähnte Reim sowie mehrere andere Ausdrücke wie *phantasîe* (nur bei unserem Dichter und Frauenlob), *tirmen, virmen, virme* deuten doch wohl auf Bekanntschaft mit Frauenlob. — V. 86 ff. erklärt Rosenfeld auf eine Weise, die mich nicht überzeugt. Auch die Erklärung der verderbten Verse 610 ff. befriedigt nicht ganz. Die Anmerkungen zu V. 69, 75, 183, 257 und einige andere scheinen mir überflüssig.

Im Register sind die Worte *tiriac* und *zâhei* mit einem Stern versehen, um anzugeben, dass sie in Lexers Mhd. Wb. nicht in dieser Form vorkommen. Aber *zâhî* findet sich bei Lexer, und *zahei* gibt ja nur die spätere Diphthongierung der Handschrift

wieder. Was *tiriac* betrifft, fehlt es bei Lexer, ist aber als *tyriacke* in Manuel und Amande (ZsfdA. 26, 297) schon früh belegt.

An Druckfehlern hebe ich hervor S. 89, Z. 1 v. o.: 637 statt 639; S. 127, Z. 13 v. u.: S. 173 statt S. 170; S. 164, Z. 14 v. o.: 685 statt 687; S. 244, Z. 16 v. u.: 567 statt 657; S. 298, Z. 18 v. o.: 277 statt 280.

Da der Verf. seine Untersuchung auf breiter Grundlage ausgeführt hat und eine erschöpfende Darstellung des Themas gibt, so hätte er auch die Version «Das Säcklein Witz» abdrucken sollen. Der Umstand, «dass die handschriftliche Überlieferung keine ernstlichen Schwierigkeiten bietet», ist kaum ein genügender Grund für den Verzicht auf den Text. Gerade in der Darstellung des ersten Teils, des «Hellerwertwitzes», setzt der Verf. auch sonst beim Leser Kenntnisse voraus, die er von der Disposition des Buches aus betrachtet nicht voraussetzen dürfte. So wird vom «Fabliau» gesprochen, ohne dass der Leser darüber orientiert worden ist.

Die Methode, nach welcher Rosenfeld seine Untersuchung ausgeführt hat, ist uns durch ähnliche Abhandlungen von anderen Schülern Roethes, vor allem die in der Palaestra erschienenen Novellenstudien von Pfannmüller, Stehmann u. a. bekannt. Diesen nützlichen Arbeiten reiht sich die von Rosenfeld in würdiger Weise an. *Hugo Suolahti.*

Emil Nickel, *Studien zum Liebesproblem bei Gottfried von Strassburg* (= Königsberger Deutsche Forschungen, hrsg. von Josef Nadler, Friedrich Ranke, Walter Ziesemer, Heft 1). Königsberg i. Pr., Gräfe und Unzer, 1927. Preis: kartoniert Mk. 3.—.

Das mittelalterliche Liebesproblem ist schon öfters zum Gegenstand der Forschung gemacht worden, und die Auffassung der Liebe in der Gesellschaft, für welche Gottfried von Strassburg und seine Zeitgenossen schrieben, hat wiederholt das Interesse der Literarhistoriker auf sich gelenkt. So bietet denn der Verf. der vorliegenden Studien eigentlich nichts Neues, wenn er z. B. die Auffassung der Liebe als Krankheit oder die gesellschaftliche Stellung der Frau im Mittelalter erörtert. Aber trotzdem haben die geistreich geschriebenen Studien als Beitrag zum Verständnis des mittelalterlichen Geisteslebens ihren Wert, denn die Betrachtungsweise ist in manchen Punkten recht originell und steht teilweise in bewusstem Gegensatz zu derjenigen der Vorgänger. Der nächste Zweck der Arbeit Nickels beschränkt sich auf das Studium Gottfrieds von Strassburg: sie will einen Beitrag zu einer künftigen

Gottfried-Monographie liefern. Auch in dieser Beziehung wirkt sie fördernd. Die vergleichende Darstellung der künstlerischen Absichten von Thomas und Gottfried und die Analyse von Gottfrieds Anschauungen enthalten manche interessante Bemerkungen.

Die Arbeitsmethode des Verfassers ist die der jetzt Mode gewordenen «geisteswissenschaftlichen» Richtung, und sie ist nicht ganz frei von den Auswüchsen derselben. Der Versuch, in das Geistesleben vergangener Zeiten einzudringen, lockt den Verfasser zu weit auf das unsichere Feld der Hypothesen; auch da, wo die Voraussetzungen für das Weiterdringen ganz minimal sind, wird versucht, Schlüsse herauszupressen. Die Darstellungsweise erhält dadurch, oft einen spekulativ-abstrakten Charakter, welcher auch äusserlich in den langen schweren Perioden des Stils zum Ausdruck kommt. In höherem Grade störend wirkt dies jedoch nicht, denn das Interesse des Verfassers und der Ernst, mit dem er sich in seinen Stoff vertieft, stecken auch den Leser an.

Hugo Suolahti.

Sp. Wukadinovic, *Goethe-Probleme.* Halle (Saale), Max Niemeyer, 1926. 97 S. Preis: Mk. 3.60.

Die interessante kleine Schrift enthält drei Aufsätze. In dem ersten «Das Weimarer Mondlied und Frau von Stein» bekämpft der Verfasser die Auffassung Julius Petersens, nach welcher die endgültige Fassung des Mondliedes durch die von Charlotte von Stein verfasste Version veranlasst worden sei und einige Verse derselben direkt entlehnt habe. Die Gründe, die Wukadinović gegen Petersens Theorie ins Feld führt, sind sehr beachtenswert, und überhaupt ist der von ihm in dieser Streitfrage eingenommene Standpunkt offenbar der richtige. Allerdings bleiben, trotz der gegebenen Erklärungen über das gegenseitige Verhältnis der beiden Fassungen des Liedes, noch einige dunkle Punkte, welche auch Walzel in seiner später erschienenen Abhandlung über das Mondlied (ZsfdA 54, 191—210) nicht ganz hat beseitigen können. — Der zweite Aufsatz «Das Märchen» enthält eine eingehende Analyse dieses merkwürdigen Produktes von Goethe. Wukadinović versucht hier zu zeigen, dass die alchimistischen Motive den Grundton angeben, und stellt die verschiedenen Motive und Figuren zusammen, die sich auf Goethes alchimistische Studien zurückführen lassen; zusammengehalten werden diese «alchimistischen Hieroglyphen» durch reine Märchenelemente. Ausserdem findet W. im «Märchen» solches, was auf persönlich Erlebtes deutet; auch die naturwissenschaftlichen Studien Goethes seien hier von

Bedeutung gewesen. Ein besonderes Leitmotiv solle man in «diesen Bildern der holden Phantasie» nicht suchen. — Im letzten Artikel «Die Christianer» polemisiert der Verfasser gegen die allgemeine Annahme, nach welcher dieses Bruchstück einer Tragödie, das in Goethes Nachlass gefunden wurde, aus seiner Beschäftigung mit Calderons Dramen zu erklären sei, und führt die Entstehung desselben auf die Bekanntschaft Goethes mit Zacharias Werner und dessen christlichen Ideen zurück.

Hugo Suolahti.

Spiridion Wukadinovic, *Franz von Sonnenberg.* Halle (Saale), Max Niemeyer, 1927.

Das Buch ist eine «Ehrenrettung» Sonnenbergs, des im Jahre 1805 jung verstorbenen Dichters, dem die Literarhistoriker geringe, meistens gar keine Beachtung geschenkt haben. Der Verfasser will in seiner Biographie, in welcher die Analyse und Wertschätzung von Sonnenbergs Hauptwerk «Donatoa» einen breiten Raum einnimmt, zeigen, dass der Dichter keineswegs — wie man angenommen hat — ein bloss sklavischer Nachahmer Klopstocks war, sondern dass es ihm mit dem gross angelegten Epos vom Weltende heiliger Ernst war und dass sein Werk mit den tragischen Schicksalen seines Lebens in naher Verbindung steht. Franz von Sonnenberg erscheint in der Darstellung von Wukadinović als ein edler, überschwänglich gefühlvoller, idealistischer Jüngling, der stets nach den höchsten übersinnlichen Idealen strebt. Er ist wie ein straff gespannter Bogen, dessen Zerspringen man schon im voraus ahnt.

Wukadinović scheint von den moralischen Anschauungen der Zeitgenossen Sonnenbergs etwas beeinflusst worden zu sein, wenn er sich bemüht, zu beweisen, dass der Dichter sich nicht im Wahnsinn das Leben nahm, sondern dass der Todessprung durch den Fiebertraum eines Nervenkranken veranlasst wurde. Ob die Veranlassung dazu «Nervenfieber» oder «Wahnsinn» war, das können die Ärzte von heute vielleicht noch entscheiden, dem modernen Menschen, der diese Dinge nicht mehr vom Standpunkt einer veralteten Moral beurteilt, ist es aber ziemlich gleichgültig, ob man den Tod Sonnenbergs «Selbstmord» nennt oder nicht. Jedenfalls war die Veranlagung des Dichters pathologisch, und Sprickmann trifft in der Charakteristik, die er von seinem verstorbenen jungen Freund gibt und über deren letzte Worte Wukadinović doch wohl gar zu leicht hinweggleitet, das Richtige: «Seine Organisation war für seinen Geist zu schwach; bei

einer vielleicht schon angebornen Zerrüttung konnte sie dem ewigen Anstürmen nicht ausdauern (ich weiss nicht, ob es Ihnen bekannt ist, dass seine mütterliche noch lebende Grossmutter an einem Wahnsinn leidet, der oft in Wuth ausbricht).» Der Leser gewinnt bisweilen den Eindruck, dass der Verfasser in der Biographie die «Ehrenrettung» des Dichters sich fast zu sehr angelegen sein lässt. Es ist ihm aber gelungen, von dem unglücklichen Dichter ein sympathisches und im wesentlichen doch wohl auch wahres Bild zu geben.

Allerdings ist das Material, aus dem Wukadinović die Schilderung des kurzen Dichterlebens aufbaut, äusserst spröde. Ausser der Beschreibung, die Gruber von dem Leben seines Freundes gegeben und die auch für den neuen Biographen die Hauptquelle ausgemacht hat, kommen als Quellen nur einige Briefe und die Dichtung selbst in Betracht. Es ist daher ganz natürlich, dass die äusseren Züge von Sonnenbergs Person und Leben nach wie vor etwas nebelhaft bleiben.

Der Hauptwert des Buches besteht in der wissenschaftlichen Analyse und Wertschätzung der Werke des Dichters, besonders der des «Donatoa». Nach Wukadinović war Sonnenberg «weit davon entfernt, im «Donatoa» die überlebte Kunst eines Klopstock eigensinnig zu galvanisieren»; «er hat so gedichtet, wie Klopstock vielleicht gedichtet hätte, wenn seine Laufbahn ins Zeitalter der Romantik gefallen wäre». Die Tragik, die ihm als Dichter und Denker überhaupt anhaftet, wird folgendermassen charakterisiert: «Als Dichter war er zu spät gekommen, als Politiker kam er zu früh. Als Dichter huldigte er einer Richtung und einer Form, die bereits überwunden waren, als Politiker vertrat er Ansichten, zu denen die grosse Menge und damals wohl auch noch der überwiegende Teil der Gebildeten erst durch das Unglück langsam bekehrt wurden. Sonnenbergs Vaterlandsbegriff ist eine Antizipation, die in seinem ganzen Wesen und Denken ihre Begründung findet. Wie sein Liebesbegriff, wie sein Lebensbegriff überhaupt ist er fest verankert in der Vorzeit und in der Zukunft, — die Gegenwart bleibt ausgeschaltet.»

Wir kennen Sonnenberg als politischen Denker zu wenig, um sagen zu können, ob seine Art zu denken neue und originelle Momente bietet. Aber als Dichter steht er im Banne seiner Vorgänger Klopstock und Milton und ist von diesen in hohem Grade abhängig. Es kann nicht bestritten werden, dass er ein Nachahmer war; das wird auch durch die obige Charakteristik bestätigt. Aber dass er kein «gedankenloser» Nachahmer war, darin hat der Verfasser seiner «Ehrenrettung» entschieden recht.

Ein grösseres Interesse für das Hauptwerk Sonnenbergs kann sein Biograph dem modernen Leser nicht abgewinnen, aber es ist ihm gelungen, durch sein feinsinnig und liebevoll geschriebenes Buch das Interesse für den Dichter als einen nicht gewöhnlichen Vertreter jener idealistisch-gefühlsseligen Zeit zu erwecken.

Um sein Buch einem möglichst grossen Leserkreis zugänglich zu machen, hat der Verfasser einen beträchtlichen Teil des wissenschaftlichen Apparats (Beweise und Belege) in die Anmerkungen verwiesen. Manchmal sind aber dadurch in der Darstellung kleine Lücken entstanden, und auch auf die Disposition des Stoffes hat dies Verfahren hie und da nachteilig gewirkt. Doch gilt dies nur von Einzelheiten. — Die Briefe sind in der biographischen Darstellung so ausgiebig exzerpiert, dass ihr Abdruck in extenso überflüssig scheint. *Hugo Suolahti.*

Hans Schulz, *Deutsches Fremdwörterbuch,* fortgeführt von **Otto Basler.** Zweiter Band. 1. Lieferung L—M. Berlin, Walter de Gruyter & C:o, 1926. 168 S.

Nachdem das Erscheinen des bekannten Fremdwörterbuchs durch den Tod des im Kriege gefallenen jungen Verfassers ins Stocken geraten war, erscheint nun endlich nach einer Unterbrechung von 13 Jahren das erste Heft der Fortsetzung. Die ausführlichen Materialsammlungen, die Schulz mehr oder minder ausgearbeitet hinterlassen, hat Basler durch eigene Sammlungen bereichert; ausserdem haben ihm die Beiträge Müller-Fraureuths, der inzwischen die Artikel der Buchstaben L—M überarbeitet und die Buchstaben N—O behandelt hatte, zur Verfügung gestanden.

Selbstverständlich ist die Darstellungsweise in der Fortsetzung im grossen ganzen dieselbe geblieben wie in dem von Schulz selbst bearbeiteten ersten Teil A—K. Nur insofern hat Basler sich eine Abweichung erlaubt, als er im Gegensatz zu Schulz, der absichtlich auf die Erörterung der Vorgeschichte der behandelten Wörter verzichtet hatte, auch die Etymologien der Fremdwörter mitteilt. Es kann in Frage gestellt werden, ob diese Änderung des ursprünglichen Verfahrens, welches Schulz in der Zs. f. d. Wf. XII, 311 begründet hatte, mitten in der Arbeit gerade notwendig war; jedenfalls wirkt sie nicht störend. Natürlich hat der neue Bearbeiter der Materialien bei der Ausarbeitung der Artikel die neuere wortgeschichtliche Fachliteratur herangezogen. Wie grosse Dienste die inzwischen leider eingegangene Zeitschrift Kluges jetzt Basler ebenso wie früher Schulz geleistet hat, geht aus den zahlreichen Zitaten hervor.

Mehr als Schulz scheint Basler das erste Auftreten des betreffenden Fremdworts, auch wenn dieses nicht die Einbürgerung desselben bezeichnet, zu beachten. So wird denn auch auf das Vorkommen des Wortes in den älteren Sprachperioden Bedacht genommen. Bei dem Worte *Laterne*, welches als Kunstausdruck der Baukunst aus dem Jahre 1712 belegt wird, fehlt jedoch der Hinweis auf das häufige frühere Vorkommen des Wortes in der ursprünglichen Bedeutung. — Bei dem Worte *Lineal* (aus mittellat. **lineale*) wird auch die Nebenform *linearium* aus dem Jahre 1468 belegt. Eine noch früher belegte Form ist aber *liniere* bei Friedrich von Sonnenburg (13. Jh.). — Das Wort *meditieren*, das Basler zufrühst aus dem 14. Jh. belegt, erscheint bereits im 13. Jh. (Mönch von Heilsbronn, Tochter Syon, Elisabeth). — Auffällig formuliert ist die Angabe, dass *Manteau* aus ital. *manto* stamme. In dieser Form ist das Wort natürlich aus dem Französischen übernommen worden, mag nun auch der älteste Beleg *manto* bei Abraham a S. Clara eine italienische Form vertreten oder nicht. — Überflüssig ist die Bemerkung s. v. Lazarett, dass afrz. *maladrerie* auf den Namen Lazarus zurückgeht. — Bei dem Worte *Menage*, wo die verschiedenen Bedeutungen des Wortes behandelt werden, ist die Bedeutung 'Tischgestell' unbeachtet geblieben. — Dass das Wort *Promemoria* unter dem Stichwort *Memorial* behandelt wird, ist vom Gesichtspunkt der allgemeinen Anordnung aus betrachtet kaum motiviert. — Der Hinweis auf Pauls Grammatik, der sich unter dem Wort *Lakritze* findet, enthält einen Druckfehler: statt II sollte es I heissen. — In bezug auf die Wahl der aufgenommenen Stichwörter kann man natürlich bisweilen anderer Meinung sein als der Verfasser, aber im allgemeinen ist sie ohne Zweifel mit gutem Urteil und nach festen Prinzipien getroffen.

Überhaupt hat man gegen die Art, auf welche Basler seine Aufgabe als Fortsetzer der Schulzschen Arbeit gelöst hat, nicht viel einzuwenden. Das von ihm herausgegebene neue Heft macht einen durchaus guten Eindruck, und wir haben alle Veranlassung, ihm dafür dankbar zu sein, dass er die Fortsetzung des wichtigen Wörterbuchs übernommen hat. *Hugo Suolahti.*

Natan Lindqvist, *Bjärka-Säby ortnamn.* Förra delen. Stockholm, Svenska kyrkans diakonstyrelse, 1926. 488 S. 4:o. Mit zahlreichen Abbildungen und einer Karte.

Diese umfangreiche und ihrer äusseren Ausstattung nach ausserordentlich stattliche Ortsnamenmonographie des reichsschwe-

dischen Sprachforschers — er hat bisher als Dozent für nordische Sprachen in Uppsala gewirkt — bildet einen Teil einer grossangelegten, «Bjärka-Säby i monografier» benannten, durch den Gutbesitzer Oscar Ekman herausgegebenen Beschreibung des grossen, den Hauptteil des Kirchspiels Vist umfassenden Gutes Bjärka-Säby in Östergötland, Hanekinds Harde (1½ Meilen südlich von Linköping). Die Arbeit hat sich zur Aufgabe gestellt, ein vollständiges Verzeichnis der auf dem Gebiete dieses Gutes vorkommenden älteren und jüngeren Ortsnamen aller Art zu liefern, ihre wichtigsten Schrift- und Ausspracheformen mitzuteilen, eine sprachlich und sachlich begründete Darstellung der Geschichte und der wahrscheinlichen Herleitung jedes Namens zu geben, demnächst aber auch über Bildungsweise und Alter der Namen zu berichten. Was sowohl das alphabetisch geordnete Namenmaterial selbst als seine sprachwissenschaftliche Behandlung anbetrifft, entspricht die Arbeit recht hohen methodischen Anforderungen, wie man von einem aus der ausgezeichneten Uppsalenser Schule hervorgegangenen Ortsnamenforscher erwarten kann. Da das Buch für einen weiteren Leserkreis, nicht bloss für Philologen geschrieben ist, bringen die Namendeutungen öfters Dinge, die den Fachleuten seit alters bekannt sind, aber nicht selten treten hier ältere Erklärungsversuche in neuer, kritischer Beleuchtung auf oder werden ganz neue Etymologien vorgeführt. Einige Beispiele dafür:

Das sowohl nordisch als westgermanisch bezeugte Subst. *sund* 'Meerenge' — vgl. mndd. *sunt* (*sund-*), engl. *sound* (ags. *sund* 'See, Meer') — weist auf eine germanische Grundform **sumda-* (woraus *sunda-*) zum Verbum *simma* 'schwimmen' hin. Nach den etymologischen Wörterbüchern, auch den neuesten (Hellquist, Et. sv. Ordb., und Torp, Ny norsk Et. Ordb.), bedeutet das Wort also eigentlich 'Stelle die man überschwimmen kann', etwa wie *vad* 'Furt' zum Verbum *vada* '(durch das Wasser) gehen' gehört. Nun gibt es aber 'Sunde', die wegen ihrer grossen Breite unmöglich schwimmend zu durchmessen sind. In der Tat hat schon Fick in seinem Vergl. Wörterbuche der indog. Sprachen S. 548 dem Wortstamme *swem-*, woraus *simma* und *sund*, eine allgemeinere Bedeutung 'bewegen' zugeschrieben. Nur diese kann im Worte *sund* vorliegen. Die Bedeutung 'schwimmen' in *sund* bezieht sich auf das Wasser, nicht auf eine hinüberschwimmende Person. Vgl. das Kausativum *überschwemmen*.

Wie in dem angeführten Falle haben die gegebenen Namendeutungen manchmal nicht bloss ein intern nordisches, sondern ein allgemein germanisches Interesse. Unter diesen möchte ich

die Behandlung der in Skandinavien und Finnland reich entwickelten Ortsnamengruppe auf *wist* 'Aufenthalt' hier besonders hervorheben. Sie bildet eine kleine wortgeschichtliche Namenmonographie von im ganzen 70 Seiten in 4:o. Das ganze, überaus reichhaltige germanische und aussergermanische Wortzubehör ist mit interessanten semasiologischen Exkursen herangezogen worden, u. a. die deutschen Flussnamen *Weser* (ahd. *Visurgis*) und *Weichsel* (ahd. *Vistula*). Die abweichenden Deutungen werden mit guter Kritik auseinandergesetzt. Einen etymologisch und vor allem semasiologisch belangvollen Abschnitt bildet auch die eingehende Untersuchung des Seenamens *Juten*. Zu derselben Bedeutungsklasse, eig. = 'Wasser', gehört in Deutschland nach Hellquist der wahrscheinlich slawische Flussname *Oder* (vgl. den lit. Flussnamen *Audra* ⟨ Wz. *eud-* 'Wasser'). Lindqvist hat aber für *Juten* eine viel näherliegende Erklärung: *jute* hier = schwed. dial. *fisk-gjute* 'Flussadler', obwohl er mit Recht auch diese nicht für ganz sicher zu halten scheint. In allen Einzelheiten kann ich dem Verfasser nicht beistimmen. So glaube ich nicht, dass die verschiedenen europäischen Formen des Namens *Weichsel*: altgerm. (klass.) *Vistula, Bisula, Visculus, Vistila, Vistla*, slaw. *Visla*, lit. *Wisna* auf verschiedene indogermanische Erweiterungen ein und desselben indogermanischen Flussnamenstammes *ueis-*, *uis-* (+ *-k, -t, -n, -l*) zurückzuführen sind. Spätere Umbildung eines auf verschiedene Völker übertragenen, ursprünglich einheitlichen Namens ist wahrscheinlicher. Wie Fierlinger und H. Petersson annehmen, war der Name in einer idg. Form **ueikslā* anfangs nur den Germanen und Slawen gemeinsam. Die Litauer sind nachweislich erst später an die Weichsel gerückt.

T. E. Karsten.

Ferdinand Brunot, *Histoire de la langue française des origines à 1900.* Tome IV: *La Langue classique* (1660—1715). Deuxième partie. Paris, Armand Colin, 1924. VII p. + p. 657—1215. — Tome IX: *La Révolution et l'Empire.* Première partie: *Le français langue nationale.* 1927. XV + 616 p. in-8° raisin (avec vingt cartes dans le texte). Prix: br. 75 fr., rel. 110 fr.

Le volume qui se rattache directement (voyez la pagination) à la première partie du tome IV, dont nous avons brièvement rendu compte dans cette revue (année 1914, p. 215 et suiv.), traite en détail des formes grammaticales et de la syntaxe du français de la seconde moitié du XVII^e siècle. L'auteur dit lui-même dans son Avertissement que ce volume est «à peine lisible»,

et il est vrai que, si on essaie de lire le volume tout d'une traite, on se sent un peu surmené. Mais le volume contient des richesses inépuisables d'information pour qui cherche à connaître les différents aspects des formes grammaticales et des tournures syntaxiques du français classique, telles qu'elles ont été décrites par les grammairiens de l'époque ou se retrouvent dans les ouvrages publiés entre 1660 et 1715. En général, l'auteur s'abstient de toute critique; il se contente d'enregistrer les faits constatés. Quelquefois cependant il émet une opinion personnelle, comme lorsqu'il explique (p. 745) les adverbes en *-ément* (du type *conformément*) comme dus à l'analogie des adverbes du type *assureement*; en quoi il a certainement raison. Par ci par là on voudrait que l'auteur eût mis un peu d'ordre dans les assertions désordonnées des grammairiens. Ainsi le passage concernant l'emploi de l'adverbe pronominal *en* en fonction possessive (pp. 854—856) est très embrouillé. Il est évident que *en* n'a jamais été employé comme adverbe pronominal réfléchi; donc, dans l'exemple *elle a ses beautés, ses agréments, ses commodités, ses défauts* (p. 856) l'emploi de *en* aurait de tout temps été impossible. De même, si l'objet possédé est précédé d'une préposition (p. ex. *Tous ceux qui étaient là doivent venir à sa première représentation,* p. 855). Ce qui caractérise l'emploi de *en* à cette époque, c'est qu'il se rapporte souvent à des noms de personne *(Je connois le tyran, j'en vois le stratagème).* Au contraire, l'adjectif possessif se rencontre parfois là où aujourd'hui *en* serait plus à sa place *(Cette leçon est courte, mais son sens est bien étendu).*

En somme, ce volume est digne des volumes précédents et de ceux qui ont paru depuis.

* * *

Tout en préparant le tome VIII de sa monumenta e *Histoire de la langue française,* où il traitera de l'expansion du français en Europe, M. Brunot nous donne ici la première partie du tome IX, où il est question de la propagation du français comme langue nationale sous la Grande Révolution et le Premier Empire, et qui fait ainsi directement suite au tome VII, qui traite de la propagation du français jusqu'à la fin de l'ancien régime.[1]

C'est toujours la lutte entre le français, d'une part, et les «dialectes» (patois) et les «idiomes» (breton, flamand, allemand,

[1] Voir, sur le t. VII, *Neuph. Mitt.,* 1927, p. 115.

basque, etc.), de l'autre. En outre, il y a, dans l'enseignement secondaire et le culte, la rivalité entre le latin et le français.

Au début de l'époque révolutionnaire, à partir de la réunion des États généraux jusqu'à la réunion de la Convention, il y a un mouvement national très marqué en faveur du français au détriment des parlers locaux. C'est qu'on se disait qu'à l'unité politique et sociale, à l'unité des sentiments de fraternité et d'égalité, devrait correspondre l'unité linguistique. M. Brunot cite à ce propos (p. 7) les paroles d'un préfet du Bas-Rhin, Laumond, qui écrit en 1800: «Au commencement de la Révolution, l'usage du français avait pris, en quelque sorte, un caractère de dévouement à la patrie et par cela seul était devenu plus commun.» Le français était même appelé «la langue de la liberté» (p. 9). Les autorités favorisaient l'extension du français dans les communes, surtout celles où les habitants parlaient une langue étrangère («idiome»). Et les citoyens, guidés par des sentiments patriotiques de solidarité nationale, ne s'opposaient guère au travail d'unification linguistique. On publiait en français des écrits populaires de toute espèce: journaux, brochures, pamphlets, etc. Le français se répandait également par les fêtes révolutionnaires, les lectures publiques, les sociétés populaires, et même par des couplets et des chansons (dont la *Marseillaise*). La nouvelle division du territoire en départements contribua de son côté à donner plus d'importance au français, langue de l'administration, au détriment des dialectes et des idiomes. On voulut même, dans l'Assemblée Constituante, mettre fin au problème épineux de la langue nationale en imposant l'enseignement du français dans *toutes* les écoles primaires, de sorte que l'instituteur rural deviendrait une sorte de professeur de français. Ce projet hardi, dû à l'ancien évêque d'Autun, le fameux Talleyrand-Périgord, ne put cependant pas être réalisé, bien qu'approuvé en principe par le Comité de l'Instruction Publique, vu le grand nombre de difficultés d'ordre pratique qui s'y opposaient. D'autre part, pour que les communes à langue dialectale ou étrangère pussent vraiment comprendre le contenu des actes officiels, l'Assemblée vota en 1790 une loi sur la traduction des décrets, loi que le Roi ne sanctionna d'ailleurs pas, mais qui fut cependant appliquée, dans beaucoup de communes, par des personnes de bonne volonté. Bref, pendant cette première période de l'ère révolutionnaire, il y eut une lutte incessante entre l'emploi du français, langage centralisateur, favorisé par les autorités, et celui des dialectes, resté nécessaire, malgré tout, pour la compréhension de ce que l'État demandait aux citoyens. Les réformateurs zélés durent comprendre que l'unité

linguistique, si désirable au point de vue politique, ne pourrait pas être réalisée en un tour de main. Voilà pourquoi tout ce travail d'unification linguistique échoua. Et pourtant, par la force même des événements politiques, par le mélange continuel d'éléments hétérogènes, causé notamment par l'état de guerre, le français devint de plus en plus la langue commune de tous, la langue nationale par excellence. — Dans l'enseignement secondaire et le service religieux, le latin commença, pendant cette même période, à reculer devant le français. Il y eut des déclarations de principe fort nettes, comme celle de Barruel (p. 113): «Il est absurde de faire des langues anciennes le principal objet de l'éducation; elles n'en doivent être qu'un accessoire, et il ne faut les considérer que comme des instrumens propres à acquérir de véritables connoissances, et à rendre, pour ainsi dire, indigènes les productions d'un sol étranger.» Ou, pour le culte, celle d'un professeur de rhétorique du Collège de Lisieux, nommé Couture, qui en l'an IV écrivait aux représentants du peuple (p. 133): «Lorsque j'entre dans un de ces temples consacrés à chanter les louanges de l'Eternel, j'entends le peuple célébrer ses merveilles dans une langue qu'il ne comprend pas... Représentants, ne touchez pas encore au dogme, vos ennemis en profiteraient, ordonnez seulement une traduction littérale. Que les Latins prient dans la langue qui leur est propre; mais nous, soyons en tout Français.» L'Assemblée n'osa cependant rien décréter; on s'en tint à des approbations en principe de toute tentative de supplanter le latin par le français.

La deuxième période de l'époque révolutionnaire, celle de la Terreur (jusqu'au 9 thermidor an II, 27 juillet 1794), fut, pour l'extension du français, d'une certaine importance, moins par les moyens violents dont on commença à user, que par la suite naturelle des événements politiques, qui favorisèrent une fusion des langages. On fit, en principe, une différence entre les dialectes (patois), qu'on voulait supprimer, et les idiomes étrangers, qu'il fallait tolérer dans une certaine mesure. De cette période date la fameuse loi du 30 vendémiaire an II (21 octobre 1793) qui institua en principe des écoles primaires d'État, dans lesquelles, dans quelle partie de la République qu'elles fussent, l'enseignement se ferait en français. Cette loi fut cependant revisée et modifiée, de telle façon qu'aucune mention expresse de la langue ne fut définitivement conservée. On laissa donc dorénavant aux maîtres d'école la liberté du choix, en tant que les livres scolaires le permettaient. Mais en même temps l'idée d'une langue nationale, commune à *tous* les citoyens français, poussa la Con-

vention à des mesures de violence, ce qui fait qu'on peut parler de «terreur linguistique», surtout en Alsace. La réalisation de l'enseignement primaire en français fut cependant rendue difficile par le manque de maîtres compétents, possédant à un degré suffisant les deux langues. Alors naquit l'idée des «écoles normales», pépinières de maîtres d'écoles capables d'enseigner en français, tout en sachant le patois ou l'idiome en question. Mais l'effet de toutes ces tentatives fut médiocre sur l'usage linguistique. Si le français se répandit de plus en plus, ce fut plutôt par le contact naturel entre individus de langue différente. — Quant au latin, sa place dans l'enseignement et ailleurs fut considérablement diminuée, le latin étant considéré comme un reste regrettable de l'époque de la «tyrannie».

Pendant la troisième période révolutionnaire, qui va jusqu'au coup d'État du 18 brumaire an VIII (9 nov. 1799), il y a, non pas un recul de l'idée d'unification, mais un changement de méthodes. On renonça aux mesures violentes, mais on tâcha pourtant, de façons diverses, de faire avancer la francisation. L'idée des écoles normales fut reprise, mais ne donna pas, faute d'élèves, de résultats positifs; il fallut abandonner cette politique scolaire. Il y eut cependant une compensation, en ce que le français prit définitivement possession du haut et du moyen enseignement, où le latin cessa de se faire valoir. La grammaire française commença à empiéter sur la grammaire générale, qui jusque-là avait joui d'une grande faveur dans cette époque d'idéologie à outrance. Les écoles privées eurent alors un développement remarquable et furent, par leur organisation plus libre, favorables à l'émancipation du français. — Enfin, le français s'introduisit peu à peu dans le culte français, car un des griefs qu'on faisait à l'Eglise était qu'elle parlait une langue étrangère.

La quatrième période, enfin, embrassant le Consulat et l'Empire, marque une réaction dans l'extension du français. La question d'unité d'idiome fut reléguée à l'arrière-plan, et, du côté de l'enseignement secondaire et du culte, le latin reprit plus ou moins son ancienne position privilégiée. L'instruction primaire fut entièrement abandonnée aux communes. Les Écoles Centrales à langue française, qui n'avaient pas donné ce qu'on espérait, furent condamnées. Dans l'enseignement secondaire et supérieur, on retournait au pur humanisme; le français était sacrifié. Et la création de l'Université impériale en 1806—1808 ne fit qu'aggraver le latinisme. L'École Normale d'enseignement secondaire, qui s'ouvrit en 1809, ne négligea cependant pas complètement le français. On peut dire que, malgré toutes ces tendances réactionnaires,

l'emploi du français se fit de plus en plus général en France. L'œuvre de centralisation du régime napoléonien y contribua beaucoup, et les guerres continuelles rapprochèrent inévitablement les paysans des différentes parties de la France, qui, pour s'entendre, durent se servir du français commun. Voici, d'après M. Brunot (p. 524), quelques mots significatifs d'un observateur qui écrit presque au lendemain de Waterloo: «Depuis vingt-cinq ans, il (le patois poitevin) a subi des altérations sensibles; on ne le parle plus dans les villes, et les déplacemens multipliés qu'ont subis les villageois, leurs rapports forcés et si fréquens avec les gens d'affaires, les enrôlemens, les flux et reflux des levées en masse, ont tendu sans cesse à effacer toutes les nuances et à donner une teinte uniforme aux habitudes et au langage de toutes nos provinces.»

Dans un Appendice de soixante-quinze pages, M. Brunot donne, avec des cartes à l'appui, des indications précises sur la limite de la langue française sous le Premier Empire.

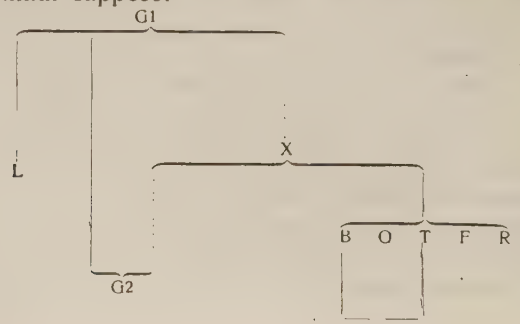
Ce nouveau volume de l'*Histoire de la langue française* du vénéré doyen de la Faculté des Lettres de Paris est un ouvrage d'une importance capitale pour notre connaissance de la propagation du français à l'intérieur de la France pendant la période si mouvementée de la Grande Révolution et du Premier Empire. Abondant en détails inconnus jusqu'ici des philologues, il montre quels trésors d'information l'érudit infatigable et consciencieux qu'est M. Brunot a su tirer des cachettes négligées des archives et des bibliothèques. *A. Wallensköld.*

E. S. Murrell, *«Girart de Roussillon» and the «Tristan» Poems.* Chesterfield, Bales & Wilde, 1926. 208 p. 8:o.

Ainsi que l'annonce le titre de cet ouvrage, l'auteur veut élucider les rapports littéraires entre la «chanson de geste» provençale-française de *Girart de Roussillon* et les romans français dont l'histoire amoureuse de Tristan et d'Yseut constitue le sujet. Comme ces rapports, ainsi que les formes primitives supposées des deux légendes, ont déjà été étudiés par beaucoup de savants, M. Murrell, dans son ouvrage solidement documenté et fort bien composé, soumet leurs théories à un examen critique consciencieux, qui le conduit à émettre une théorie à lui. Ne pouvant pas reproduire ici l'argumentation souvent assez compliquée de l'auteur, nous nous bornons à consigner les conclusions générales auxquelles il arrive, laissant aux spécialistes le soin d'en examiner en détail la solidité, qui cependant nous semble bien fondée.

Voici les conclusions de M. Murrell. Il y a des ressem-

blances évidentes entre la chanson de *Girart de Roussillon* et la légende de *Tristan,* telle qu'elle est donnée par les différentes versions conservées. Ces ressemblances se retrouvent non seulement dans le parallélisme frappant de la conception générale de l'intrigue amoureuse, mais aussi dans la concordance spéciale de deux épisodes: celui de l'anneau donné par l'héroïne et celui de la vie pénible du héros dans la forêt. *Girart de Roussillon* et les versions de *Tristan* ont donc une source commune (Chap. II). — La chanson de geste de *Girart de Roussillon* a probablement été composée dans la seconde moitié du XII^e siècle (entre 1155 et 1165) à la cour des comtes de Ventadour, dans le Limousin. Mais elle n'est que le remaniement d'une chanson antérieure perdue, composée à Vézelay, en Bourgogne. De ce poème primitif dérive aussi une *Vita* latine du début du XII^e siècle (1100—1120). Les autres versions de *Girart de Roussillon* proviennent ou de la chanson de geste ou de la *Vita* (Chap. III). — Le poème primitif date de la fin du XI^e siècle ou des premières années du XII^e. La chanson de geste conservée y a ajouté les scènes où l'anneau donné joue un rôle, ainsi que tout l'esprit d'amour non-conjugal (Chap. IV). — D'autre part, les cinq plus anciennes versions conservées de la légende de Tristan, celles de Thomas (*T*) et de Béroul (*B*), la *Folie Tristan* (*F*), la version allemande d'Eilhart von Oberge (*O*) et le roman en prose (*R*), remontent à une source commune, un *Tristan* composé en Poitou entre 1137 et 1154 (Chap. V). — Ce *Tristan* poitevin a été inspiré, pour l'esprit général et certains épisodes, par le *Girart de Roussillon* bourguignon (Chap. VI). — D'autre part, la chanson de *Girart de Roussillon* conservée a utilisé le *Tristan* primitif (Chap. VII). — L'auteur établit graphiquement la filiation des versions dans le tableau suivant (p. 98), où *G1* représente le *Girart de Roussillon* primitif, *L* = la *Vita* latine, *G2* = la chanson de geste conservée de *Girart de Roussillon*, et *X* = le *Tristan* primitif supposé:



Un Appendice de 62 pages, contenant une excellente bibliographie critique de *Girart de Roussillon* (238 numéros), fait suite au corps de l'ouvrage, qui se termine par un Index, très utile, de 26 pages. *A. Wallensköld.*

Gustave Cohen, *Histoire de la mise en scène dans le théâtre religieux français du moyen âge.* Nouvelle édition, revue et augmentée. Paris, H. Champion, 1926. LVI + 332 p. gr. in-8°, avec 6 planches hors texte. Prix: 50 fr.

La première édition de cet ouvrage remarquable ayant été saluée, dès son apparition en 1906, d'éloges unanimes (voir notamment ce qu'en écrit Marius Sepet dans la *Romania,* XXXV, 614—6), on comprend *a priori* que cette nouvelle édition, surtout après la publication du *Livre de Conduite du Régisseur ... pour le Mystère de la Passion ...* (1925), ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, doive nous donner les renseignements les plus exacts et les plus minutieux sur tout ce qui se rapporte au théâtre religieux français du moyen âge.

Pour sa nouvelle édition l'auteur a choisi la forme la plus commode et la moins coûteuse: la reproduction anastatique de la première édition (procédé qui permet certaines corrections de détail), en ajoutant, dans un *Avant-propos* de 56 pages, les additions et rectifications nécessitées par des recherches ultérieures. Un *Index analytique, linguistique et onomastique,* de 28 pages, complète les concordances. Bien qu'il n'y ait rien à dire, au point de vue scientifique, contre un tel procédé de publication, qui permet facilement de trouver le renseignement qu'on cherche, il ne laisse cependant pas d'ennuyer singulièrement un lecteur qui lit l'ouvrage d'un bout à l'autre. J'aurais donc préféré, pour ma part, une nouvelle édition entièrement refondue.

Cette réserve faite, il n'y a qu'à répéter les éloges adressés à l'édition de 1906. L'ouvrage de M. Cohen se distingue d'un bout à l'autre par son style vif et agréable et sa grande richesse d'information, complétée, dans la seconde édition, par les additions abondantes et consciencieuses de l'*Avant-propos.* On possède ainsi un véritable *standard-work* sur le théâtre religieux français au moyen âge. *A. Wallensköld.*

Max Walter, *Französisches Unterrichtswerk für höhere Schulen.* I. Teil: Grundbuch für Sexta. Frankfurt am Main, Moritz Diesterweg, 1927. VIII + 117 S. gr. 8:o. RM. 2.80. Nebst einer «Begleitschrift» (16 S.).

Der Herausgeber dieses Werkes, Geheimrat Max Walter, der

Direktor der Musterschule zu Frankfurt am Main, ist unseren Sprachpädagogen wohlbekannt. Im Jahre 1923 war er in Finnland, hielt Vorträge über seine «imitative» Methode und gab in mehreren Schulen ausserordentlich interessante und lehrreiche deutsche Musterstunden.

Jetzt hat er in Gemeinschaft mit den Herren Paul Olbrich, Arnold Sander und Theodor Zeiger und unter literarischer Mitwirkung eines Franzosen, des Herrn Charles Robert-Dumas, ein grossangelegtes «Französisches Unterrichtswerk für höhere Schulen» angegriffen, von dem der erste, das Anfangsstadium betreffende Teil fertig vorliegt. Wir können hier seiner Methode auf Schritt und Tritt folgen und erfahren aus seiner sehr lesenswerten «Begleitschrift» in allen Einzelheiten, wie und warum er so zu Wege geht, wie er es tut.

Der vorliegende erste Teil des grossen Unterrichtswerkes fängt mit 7 Seiten «Hörübungen» an. Die Schüler sollen durch Anhörung der Befehle des Lehrers die gewöhnlichsten fremden Ausdrücke erst verstehen lernen, ehe sie selbst zu sprechen beginnen. Es folgen 10 Seiten in Lautschrift, wobei die Intonation nur durch die zwei Zeichen ↑ und ↓ am Ende jedes Sprechtaktes angegeben wird. Die darauf folgenden, in zwölf Lektionen eingeteilten Texte und Übungen sind teilweise mit die volkstümlichen Kinderlieder begleitenden Musiknoten und mit hübschen Illustrationen versehen. Der Inhalt ist im allgemeinen für ganz junge Kinder bestimmt. Eine kurze, praktisch eingerichtete, in 75 Paragraphen eingeteilte Grammatik und ein «Vocabulaire» zu den zwölf Lektionen, wobei die Aussprache, wo nötig, in Lautschrift gegeben wird, schliessen das bestens zu empfehlende Lehrbuch ab.

Von Druckfehlern habe ich folgende bemerkt: S. 6, Z. 11 und 13 v. u.: *Ecrivez* statt *Écrivez* (so öfters!); S. 8, Z. 6: *rəagrde* statt *rəgarde*; S. 95, Z. 12: *quatre-vingt-un élève* statt *quatre-vingt-un élèves* (vgl. auf derselben Zeile *trois cent un élèves*); S. 98, Sp. 2, Z. 8 v. u.: *Zeigefinger* statt *Mittelfinger*; S. 105, Sp. 1, Z. 2: [vātr] statt [vā:tr]. *A. Wallensköld.*

Dietrich Behrens, *Über englisches Sprachgut im Französischen* (= Giessener Beiträge zur Romanischen Philologie, hrsg. von D. Behrens. IV. Zusatzheft). Giessen, Selbstverlag des Romanischen Seminars, 1927. 264 S. gr. 8:o. Preis: RM. 10.50.

In den *Neuphilologischen Mitteilungen*, 1924, S. 240 f. wurde das erste der Zusatzhefte zu den Giessener Beiträgen zur Romanischen Philologie, worin Professor Behrens das deutsche Sprachgut im Französischen bespricht, kurz angekündigt. Seitdem sind

drei weitere «Zusatzhefte» erschienen: II. D. Behrens und M. Karstien, *Geschütz- und Geschosslaute im Weltkrieg* (1925); III. E. Kredel, *Hundert französische Schlagworte und Modewörter* (1926); IV. Die vorliegende Arbeit.

In derselben musterhaften Weise, wie Behrens das deutsche Sprachgut im Französischen behandelte, gibt er uns jetzt eine Zusammenstellung des ins Französische aufgenommenen englischen Wortmaterials. In den verschiedenen Kapiteln (I. Intellektuelle oder freie Berufe. — II. Heer- und Kriegswesen. — III. Handel, Verkehr und Transport. — IV. Industrie und Handwerk; Bodenbewirtschaftung, Tierzucht. — V. Berufslose und Allgemeines) wird zuerst jedesmal ein allgemeiner Bericht über die betreffenden kulturellen Berührungen zwischen England (Amerika) und Frankreich gegeben, welche die Entlehnungen veranlasst haben, wonach die einzelnen Wörter mit Angabe ihres ersten bekannten Auftretens in der Literatur angeführt werden. Das Ganze bildet eine ausserordentlich wertvolle Zusammenstellung dessen, was wir vorläufig über die englischen Lehnwörter im Französischen wissen können. Was man etwa vermisst, ist eine systematische Scheidung zwischen vollständig eingebürgerten Wörtern und offenbaren Fremdwörtern, aber eben diese Scheidung ist in den meisten Fällen eine sehr schwierige Sache, besonders wenn die Aussprache des betr. Wortes nicht angegeben werden kann. Jedenfalls werden in dem gewissenhaften «Wortregister» die in der neuesten Auflage des Wörterbuchs der Académie Française begegnenden Wörter englischen oder angloamerikanischen Ursprungs (wie *adresse, agitateur, ajournement, ajourner, albatros, alderman, allégeance, alligator, antilope, appartement,* usw.) durch ein Sternchen gekennzeichnet.

Alles in allen ist das Werk des geschätzten Giessener Romanisten eine vortreffliche Leistung.

A. Wallensköld.

Eckhardt Sándor, *A francia forradalom eszméi Magyarországon.* Budapest, Franklin Társulat, 1924. 223 l. (**Alexandre Eckhardt,** *Les idées de la révolution française en Hongrie*).

Quand les portes des archives secrètes de la cour impériale de Vienne s'ouvrirent après la guerre mondiale, les historiens hongrois se hâtèrent de profiter de l'aubaine. Dans l'histoire politique aussi bien que dans toute la vie intellectuelle de la Hongrie, il y avait bien des côtés obscurs qui sont maintenant éclaircis. Les actes restés secrets de la conjuration hongroise de

Martinovich, dont les cinq chefs furent exécutés en 1795, sont, entre autres, mis en lumière.

C'est de ce mouvement révolutionnaire que s'occupe l'ouvrage de M. Eckhardt, professeur de littérature française à l'Université de Budapest et organisateur zélé des rapports scientifiques franco-hongrois. Il étudie en particulier l'histoire du rationalisme hongrois, sa provenance, surtout de sources françaises, l'acclimatation des idées françaises dans le milieu hongrois et les causes de la première déchéance, c.-à-d. la réaction contre le rationalisme. Les principaux transports des idées révolutionnaires arrivent en Hongrie par l'intermédiaire des journaux et livres français, tels que le *Moniteur*, les ouvrages de Thomas Payne, Rabaut de Saint-Étienne, Volney, Raynal, G. Naudé, etc. Ensuite, quelques avanturiers internationaux et instituteurs français (comme le fameux Frédéric Trenck, un certain Le Page, professeur de langue, etc.) réussirent aussi à semer l'enthousiasme pour la révolution française dans les cœurs disposés des Hongrois. D'autre part, les aristocrates hongrois et leurs secrétaires, élevés pour la plupart dans le milieu de la cour tout à fait francisée de Marie-Thérèse à Vienne, puis les fonctionnaires publics et les écrivains, donc la classe la plus intelligente, favorisaient les idées avancées. Mais ils les considéraient comme le fondement rationaliste de leurs droits et privilèges historiques. Ils ne songent point aux serfs et aux bourgeois, leur révolution est limitée à leurs propres intérêts et à la résistance contre l'absolutisme de Joseph II. C'était quand même le premier réveil de la démocratie hongroise: le droit historique de la noblesse commence à chanceler sur ses bases, qu'il faut remplacer par des appuis plus réels, mais qu'on ne trouve pas encore au XVIII^{e} siècle. La renaissance de la nation hongroise, la transition du féodalisme à l'état constitutionnel moderne ne s'accomplira que dans le cours du siècle suivant. C'est en vain que la réaction officielle, les autorités antinationalistes, le clergé s'efforçaient d'empêcher cette évolution: rien ne peut refouler la force croissante du peuple.

L'ouvrage de M Eckhardt contient, avec des analyses fines, et malgré son thème abstrait, des tableaux pittoresques et des observations vivantes sur l'esprit de la première révolution hongroise. *Gyula Weöres.*

Vincenzo Crescini, *Manuale per l'avviamento agli studi provenzali.* Introduzione grammaticale, crestomazia e glossario. Terza edizione migliorata. Milano, Ulrico Hoepli, 1926. XXIII + 493 p. gr. in-8°.

Auprès des chrestomathies de Bartsch-Koschwitz et d'Appel, dont les parties grammaticales sont purement descriptives, le *Manuel* de M. Crescini a le grand avantage de donner, dans son Introduction grammaticale, une excellente esquisse des rapports historiques entre le latin et l'ancien provençal pour ce qui concerne la phonologie et la morphologie de cette dernière langue. Devant les nombreuses difficultés de sa tâche, M. Crescini fait montre d'une prudence louable. Il hasarde rarement des assertions incertaines et se borne le plus souvent à consigner, dans des notes toujours *up to date,* les opinions divergentes des savants. Aussi cette partie du *Manuel* produit-elle une impression des plus favorables. Non que je sois toujours de l'avis du savant professeur italien, mais je m'incline avec respect devant sa compétence incontestable. Voici cependant quelques menues observations que m'a suggérées la lecture de son Introduction.

P. 13. Il me semble qu'en parlant de la diphtongaison de l'*e* et de l'*o* latins ouverts, M. C. n'aurait pas dû mêler ensemble les voyelles libres et les voyelles entravées, puisque celles-ci ne se diphtonguent qu'en espagnol (*e* aussi en roumain). Ainsi, *set* (s e p t e) paraît singulièrement dépaysé au milieu de *pe* (p e d e), *fel* (*f e l e), *neps* (n e p o s), *febre* (f e b r e), *obs* (o p u s), *poble* (p o p u l u). — P. 14, l. 2: *puois (pueis)* a à coup sûr pour étymon *p o s t i u s (-i u s est la désinence régulière du comparatif neutre), et non pas *p o s t i u, dont on ne comprend pas la formation. — P. 37, dern. ligne. L'étymologie de *plassa* n'est probablement pas p l a t e a, mais *p l a t t e a (contamination de p l a t e a et de p l a t t u s), comme le semble prouver l'accord des autres langues romanes (fr. *place,* a. esp. *plaça*). — P. 47, l. 12. Lire *espalle, espaule* au lieu de *éspalle, éspaule.* — P. 48, l. 12. Ainsi que le provençal, les autres langues romanes demandent c o m p e r a r e, et non pas c o m p a r a r e (voy. a. fr. *comprer,* it. *comprare,* esp. *comprar*). — P. 56, l. 2 et 3 d'en bas. Il est très douteux que *z* soit la représentation normale d'une *s* latine après un *l* et un *n* simples. Pour l'ancien provençal il y a sans doute eu un développement analogue à celui de l'ancien français. La substitution de *s* par *z* date d'une époque où le *z* avait déjà perdu son élément occlusif. — P. 73, l. 4 d'en bas. Comme *gen* (adj.) ne saurait provenir que de g e n i t u, la forme féminine *genta* est régulière. — P. 127, l. 12. La préposition du français moderne *sans* a en ancien français la forme *senz* (avec *z*), qui s'explique par une contamination de s i n e avec (a b) s e n t i a (cf. it. *senza*).

La partie des *textes,* munis de leur *varia lectio,* comprend

192 pages. Elle commence par le vénérable *Boecîs* et se termine par un extrait des *Leys d'Amors,* en tout 67 numéros. Un *Glossaire,* établi très consciencieusement, clôt le beau volume.

A. Wallensköld.

Kr. Sandfeld, *Balkanfilologien. En oversigt over dens resultater og problemer.* København, Bianco Lunos bogtrykkeri, 1926. 118 p. gr. in-8°.

Cet ouvrage, publié par les soins de l'Université de Copenhague à l'occasion de sa fête annuelle en novembre 1926, est d'une importance capitale. L'auteur, le linguiste danois bien connu Kr. Sandfeld (Jensen), a réussi à nous donner, sous une forme attrayante, un aperçu critique presque complet de tout ce que la science nous a enseigné jusqu'ici sur les rapports mutuels des langues de la péninsule balkanique. Si ce n'est pas un «Grundriss der Balkanphilologie» absolument complet, c'est, dit l'auteur dans la Préface, qu'il n'a pas eu le temps et l'espace nécessaires à sa disposition.

Les langues balkaniques dont il s'agit ici sont le grec, l'albanais, le bulgare, le serbe, le roumain et le turc (en laissant de côté des langues importées de moindre extension: l'arménien, la langue des bohémiens, l'italien, l'espagnol, etc.). C'est l'enchevêtrement curieux de ces langues de provenance diverse, dont seul le roumain appartient à notre domaine, qui offre un problème des plus intéressants aux recherches des linguistes. Comme M. Sandfeld laisse les fleuves Kulpa, Save et Danube former la limite septentrionale de la péninsule des Balkans, le daco-roumain n'est inclus dans ces langues qu'à cause de sa parenté étroite avec les autres parlers roumains (istro-roumain, méglénite, aromounien). Dans les domaines du folklore et de l'ethnographie se montre également cette communauté intime entre les différentes parties de la péninsule.

L'affinité des langues balkaniques (le turc le plus souvent mis à part) apparaît avant tout dans la phraséologie, la syntaxe, l'expression générale des idées, tandis que le vocabulaire et la morphologie présentent en règle générale des différences génétiques fondamentales. Mais aussi dans le vocabulaire il y a une grande communauté, due avant tout à des emprunts mutuels. Dans le chap. II, l'auteur traite en détail de ces emprunts: grecs, latino-romans, albanais, slaves et turcs. C'est un relevé critique très instructif, où l'auteur rend toujours compte des conditions historiques et géographiques des emprunts reconnus. Les deux

derniers chapitres (III et IV) s'occupent des traits communs à deux ou plusieurs des langues balkaniques en dehors du domaine lexicologique. Ici la difficulté de faire la distinction entre prêts et emprunts est encore plus grande que pour le vocabulaire. En ce qui concerne la grande masse de traits communs entre l'albanais et le daco-roumain, M. Sandfeld explique cette communauté en supposant, avec beaucoup d'autres savants, un contact géographique direct et ancien entre les Daco-roumains et les Albanais. Selon M. Sandfeld (p. 85), qui suit ici M. Jokl, les anciens Albanais auraient habité l'ancienne Dardanie, à l'Est du Monténégro actuel, et auraient ainsi été voisins des anciens Daco-roumains. Et le fait que le dialecte Sud de l'albanais actuel, le tosque, s'accorde, à plusieurs points de vue, mieux avec le daco-roumain qu'avec l'aromounien, maintenant géographiquement voisin du tosque, trouve son explication, si l'on admet que les Tosques demeuraient anciennement à l'Est des Albanais septentrionaux actuels, les Ghègues, d'où ils auraient émigré vers le Sud. En effet, cette hypothèse aide beaucoup à soulever le voile qui entoure encore les anciens rapports entre Albanais et Roumains.

Enfin, la question tant discutée de savoir s'il faut chercher l'origine des nombreux traits communs de toutes les langues balkaniques (à l'exception du turc) dans un *substrat* ancien, illyrien, thrace, touranien ou autre, est résolue par M. Sandfeld dans le sens d'une ancienne influence *grecque,* due au haut niveau de civilisation des Grecs. Il nous est impossible de citer ici les exemples allégués par M. Sandfeld en faveur de son opinion. S'ils ne prouvent pas absolument la théorie du *substrat* grec, ils témoignent en tout cas de la forte influence du grec sur les autres langues de la péninsule.

A. Wallensköld.

G. Camerlynck, *A Handbook of English Composition for the Use of Continental Pupils.* Eighth Edition. Leipzig, Friedrich Brandstetter, 1926. 192 p. 8:o. Preis: geb. M. 3.—.

The present book is in reality a handbook of English exercises, preparatory to composition. It is intended for the second and third years of English, and, being entirely composed in English, serves the requirements of any schools, whatever may be the textbooks previously adopted, always supposing, however, that the pupils are taught according to the direct method. Grammatical notes at the foot of every piece regulate the repetition of grammar in connection with the exercises. — The choice of subjects

is varied, information concerning England standing foremost. — *An English Schoolboy's Letter,* of which the form and display as well as the lettering are genuinely English, is to be copied and a reply written. There is an *Advertisement of a Boardinghouse in London*; task: an application for a room and a reply from the proprietor. There is an *Invoice* in connection with *Shopping.* There are pieces like *Touring in England* and *Scotland* and numerous others about life in Great Britain as well as all manner of anecdotes and tales. Facts are stated and the pupil has to expand them into narratives or descriptions. The text of a tale is to be turned into the direct style or a change of tense is to be made or poems are to be turned into prose. — The book is richly illustrated, which supplies material for object lessons. — There is no glossary attached to the work. — The book can be warmly recommended to teachers, who desire to avoid translation exercises.

It is to be regretted that the rule about capitals in headings has not been regularly observed, and that there are a few expressions like «take care» and others which are not correctly applied.

A. Bohnhof.

Uno Cronwall, *Engelsk Grammatik för skola och självstudium* (Skrifter utgivna av Högre Svenska Handelsläroverket). Helsingfors, 1926. XII+236 S. 8:o.

As its title indicates, this book is intended both for schools and for selfstudy. If we say that, even for the purpose of selfstudy, it answers the highest claims one can have on a book of this kind, that is the best judgement that could be given upon it.

The part dealing with the English sounds and the pronunciation of the letters is very clear and concise. In giving rules of pronunciation the author shows much reservedness. The centre of gravity lies in the vowel- and consonant-tables illustrating, by a sufficient number of instances, well chosen and lucidly arranged, the pronunciation of the letters in different cases. These tables — obviously the result of a long and conscientious work — together with their explanatory notes, are unvaluable to the beginner, who, by means of them, without the loss of time caused by the traditional rules with their exceptions and exceptions of exceptions, will no doubt relatively soon find his way out of the chaos.

The same clearness and instructiveness characterizes the treatment of those parts of grammar which as far as English is con-

cerned, are generally a test of a grammarian's mastering his task: the use of the articles, the pronouns, and the verb. In the chapter of the verb, an excellent piece of work, and filling a third part of the whole volume, I wish to hold out particularly the treatment of the auxiliary verb, the progressive forms, the infinitive and the *-ing*-forms. A broader place than usual has been given to the chapter treating of the order of words and above all to that on the prepositions, a fact which considerrably adds to the value of the book.

Throughout the whole work there goes a tendency towards treating everything exhaustively, and fully clearing up every point that might possibly cause any difficulty. And its abundance of details to a certain extent gives to the book the character of a book of reference.

The author has not followed the usual scheme in arranging the instances and the rules, they having been printed, as far as possible, parallely on different pages. This arrangement of course makes the whole much clearer and will facilitate the use of the book.

In a work as extensive as this misprints are of course unevitable, but, as far as I have been able to see, they are very few here.

When, after some time, English will get a position in our schools that corresponds to its great importance as the actual world-language, we shall have the advantage of having in the present work at our disposal a most complete and instructive grammar, which more than well answers its purpose.

By the arrangement of the materials, however, all that is intended only for more extensive study having been printed in small types, the book will be fit also for schools with a less number of lessons devoted to the language.

This book, as far as I know, is the most extensive English grammar that has ever been written in Finland. In Sweden, where the English language has long enjoyed a prominent position in the schools, there are several excellent English grammars, e. g. that of Afzelius, to which the author of the present book owes no doubt a good deal. Nevertheless, it is worthy of being put to the side of the best books of the kind written in Sweden. And perhaps I am not wrong in saying that in abundance of details and, at the same time, in lucidness, it surpasses them.

Åke Furuhjelm.

Eingesandte Literatur.

Altdeutsche Textbibliothek, Nr. 25: Die Gandersheimer Reimchronik des Priesters Eberhard, hrsg. v. *Ludwig Wolff*. XLII+79 S. Preis: geh. M. 3.—. — Nr. 26: Priester Wernhers Maria, Bruchstücke und Umarbeitungen, hrsg. v. *Carl Wesle*. XVII+252 S. Preis: geh. M. 5.—. Halle (Saale), Max Niemeyer, 1927. 8:o.

Altnordische Saga-Bibliothek, Nr. 17: Drei Lygisögur, Egils Saga, einhenda ok Ásmundar Berserkjabana, Ála Flekks Saga, Flóres Saga Konungs ok Sona hans, herausgegeben von *Åke Lagerholm*. Halle (Saale), Max Niemeyer, 1927. LXXXIV+189 S. 8:o. Preis: geh. M. 13.—.

Annuaire de l'Université d'Aix-Marseille. 1927—1928. Livret de l'Étudiant. Programme des cours et Renseignements scolaires. Aix, Imprimerie d'Édition Paul Roubaud, 1927. 348 p. 16:o. Prix: broché 3 fr.

Ph. Aug. Becker, Gottsched, Bayle und die Encyklopädie. Vortrag in der Deutschen Gesellschaft. Sonderabdruck aus Beiträge zur Deutschen Bildungsgeschichte. Festschrift zur Zweihundertjahrfeier der Deutschen Gesellschaft in Leipzig, 1727—1927 (Mitteilungen der Deutschen Gesellschaft zur Erforschung Vaterländischer Sprache und Altertümer in Leipzig. 12. Band). 1927. Kommissionsverlag von Alfred Lorenz. S. 94—108. 8:o.

La Châtelaine de Vergy. Conte du XIII^e siècle, publié et traduit par *Joseph Bédier*, de l'Académie française. Paris, L'Édition d'art H. Piazza, 1927. 115 p. 16:o. — La *Châtelaine de Vergy*, dont j'ai signalé ici même (XIII, 1911, p. 34) l'édition, par Gaston Raynaud, qui inaugurait, il y a dix-huit ans, la collection de Classiques français du moyen âge, et dont il a paru depuis, dans la même collection, deux nouvelles éditions, dues à M. Lucien Foulet, vient de paraître dans une édition luxueuse, accompagnée d'une traduction en français moderne par M. Joseph Bédier. Outre l'édition ordinaire, dont j'ai entre les mains un exemplaire portant la mention «cinquième édition», il a été tiré 100 exemplaires numérotés sur Japon contenant une suite des bois sur velin et 301 exemplaires numérotés sur vergé d'Arches. Les bandeaux décoratifs avec illustrations et l'ornementation de l'ouvrage ont été dessinés par Pierre Courtois et gravés sur bois par E. Gaspérini. Le texte ancien est celui du ms. fr. 837, qui avait déjà été choisi comme base par G. Raynaud et conservé par L. Foulet. M. B. a poussé «jusqu'à ses limites extrêmes le souci de ne recourir aux leçons des autres manuscrits qu'en cas d'extrême nécessité». Il est utile de signaler ici aussi ce que dit le nouvel éditeur de la langue de l'auteur: «Si, pour discerner en quelle région il a pu vivre, on cherche des indices d'ordre linguistique, on est déçu. C'est qu'au XIII^e siècle la France

avait dès longtemps réussi à constituer en dignité, par dessus la diversité et la rusticité de ses dialectes et de ses patois, cette chose merveilleuse, une langue littéraire, dont usaient pareillement les écrivains et les copistes de toutes ses provinces, encore que plusieurs l'aient plus ou moins teintée de nuances dialectales. De telles particularités, tantôt lorraines, tantôt champenoises ou picardes, se remarquent dans les anciennes copies de la *Châtelaine de Vergy*; mais elles sont fugitives, elles varient d'un manuscrit à l'autre et représentent l'usage des scribes, non nécessairement l'usage du poète.» Je n'ai pas besoin de dire, car cela va de soi, que la traduction de M. Bédier est d'une élégance parfaite et la préface une contribution précieuse à l'étude de l'esprit courtois. — *A. Långfors.*

Viggo Brøndal, L'Œuvre de Vilhelm Thomsen. Særtryk af Acta Philologica Scandinavica. Tidsskrift for nordisk Sprogforskning, S. 289—318. København, Gyldendalske Boghandel, 1927. [P. 305: «La philologie romane doit à Thomsen l'explication définitive de mots aussi importants que l'adjectif *vide*, anciennement *vuide* (d'où l'angl. *void*), ital. *vuoto*, du lat. vocitus qui s'emploie pour vacuus dans certaines inscriptions, et le verbe *aller* (ital. *andare*, etc., d'ambulare, très employé dans le latin populaire), — étymologie évidente qui, présentée en 1879, fut ensuite adoptée par des romanistes de marque comme Schuchardt, Foerster et Cornu, et commença lentement, vers 1900, à s'imposer. Ceux qui ont suivi les leçons substantielles de Vilh. Thomsen sur la linguistique romane auront remarqué que malgré des hypothèses nouvelles il maintenait l'ancienne interprétation du fr. *gêne* (anciennement *geëne*, «torture») comme provenant du latin d'Église gehenna, «l'enfer hébraïque»; il continuait à voir dans le fr. *coussin* (d'où angl. *cushion*, all. *Küssen*, *Kissen*) un lat. *culcit-īnum, diminutif du lat. culcita»].

Ferdinand Brunot, Histoire de la langue française des origines à 1900. Tome IV: La langue classique (1660—1715). Deuxième partie. Paris, Armand Colin, 1924. VII p. + pp. 657—1215, 8:o.

Konrad Burdach, Namen- und Sachregister zu Vorspiel I 1. 2 und II. Halle (Saale), Max Niemeyer, 1927. 76 S. 8:o. Preis: geh. M. 5.—, geb. M. 6.—.

V. Chichmaref, Quelques traces de la «librairie» du roi René dans le fonds manuscrit de la Bibliothèque Publique. Notices et extraits des mss. romans de la Bibliothèque de Leningrad. Extrait, s. l. ni d. P. 143—192. [En russe, résumé en français].

Karl Christ, La Regle des Fins Amans. Eine Beginenregel aus dem Ende des XIII. Jahrhunderts. Sonderabdruck aus: Voretzsch-Festschrift, 1927. S. 173—213. 8:o.

Les Classiques français du moyen âge, publiés sous la

direction de *Mario Roques*, nº 9*: Les Chansons de *Guillaume IX*, duc d'Aquitaine (1071–1127), éditées par *Alfred Jeanroy*. Deuxième édition revue. Paris, Champion, 1927. XXI+48 p. 16:o. Prix: broché, fr. 6.–.

Estudis filologics (extrets del Butlletí del Club Pirenenc, nos 21, 22 i 23): *A. Griera*, El català és un dialecte de la llengua d'oc? — Utzet. — Olot. — *R. Piñas*, Vocabulari de Pobeleda. — *E. Roig i Raventós*, Petit Vocabulari del Corder. — 11 p. 8:o. [1927]. — Il faut retenir de la première note de M. Griera le fait que voici. Le catalan n'est pas une langue d'*oc*, car en domaine catalan on ne trouve *oc* (*och*) comme particule affirmative que sur un seul point, à Val d'Aran. S'il est vrai qu'on trouve assez souvent *och*, *hoch* en catalan ancien, cela ne prouve pas que ce mot ait été un mot populaire: c'est plutôt un emprunt littéraire fait au provençal, comme on en trouve beaucoup d'autres. — «Langue d'*oc*, écrit M. Griera, langue imaginaire qui n'a jamais existé... De même que nous ne pouvons trouver aucun texte où on parle d'une *langue limousine* tant vantée par les Valenciens de l'époque de la décadence, de même nous n'avons pas pu trouver non plus de textes faisant mention d'une langue *occitane* dont le catalan serait un dialecte... Dans le *Provenzalisches Supplement-Wörterbuch* de Levy il n'y a pas un seul exemple de *lenga occitana*; bien mieux, le mot *occitan* n'y figure même pas.» Entendons-nous. Ce n'est d'abord pas dans les dictionnaires provençaux qu'il faut chercher le mot *occitan*. M. Antoine Thomas écrit (*La langue française au moyen âge*, dans *La Revue des Idées*, 1904, p. 326–8): «Cette façon de caractériser un idiome par sa particule affirmative n'est pas, comme on pourrait le croire, une idée ou une expression personnelle du poète [Dante]... En effet, peu de temps après que les dernières possessions de la maison de Toulouse eurent été réunies au domaine royal (en 1271), la chancellerie du roi de France trouva commode de désigner l'ensemble de ces possessions par le terme de «terre de la langue d'oc» que l'on latinisa en *lingua occitana*. Ce terme a fait une brillante fortune dans l'administration et la géographie ... et il faut rappeler que le latin barbare *occitanus* a engendré un dérivé plus barbare encore (et qu'on ose à peine qualifier de français), à savoir l'adjectif *occitanien*, que le contre-amiral de Rochegude ... inscrivit hardiment en tête d'un *Parnasse occitanien* et d'un *Lexique occitanien* publiés à Toulouse en 1819.» Le sens exact du terme *lenga lemosina* peut, lui aussi, être précisé par une citation de l'article de M. Thomas: «Je reviens à la langue du midi, car je n'ai pas épuisé la liste des noms qu'on lui a donnés au moyen âge. On l'a appelée *lenga lemosina*, du nom de la province de *Lemosi* (Limousin): cette appellation repose bien moins sur une idée linguistique d'après laquelle le dialecte de cette province serait considéré comme le type le plus pur de la langue du midi que sur une

idée littéraire, celle de la supériorité poétique du groupe très important des troubadours limousins, parmi lesquels je citerai Bernard de Ventadour, Arnaut Daniel, Bertran de Born, Jaucelm Faidit. Les Catalans ont particulièrement affectionné ce terme de *lenga lemosina* si bien qu'ils l'ont spécialisé à leur profit pour désigner le catalan littéraire, circonstance qui le rend impropre aujourd'hui au rôle plus général qu'on lui avait donné d'abord.» — *A. Långfors.*

Festskrift til Hjalmar Falk, 30. desember 1927, fra elever, venner og kolleger. Oslo, H. Aschehoug & Co (W. Nygaard), 1927. 477 S. 8:o.

Lucien Foulet, Villon et Charles d'Orléans (Extract from Medieval Studies in Memory of Gertrude Schoepperle Loomis). Paris, Honoré Champion, New York, Columbia University Press, 1927. 26 p. 8:o.

Französische und englische Schulbibliothek, Reihe A, Band 229: Texte zur französischen Kulturkunde, hrsg. von *U. Molsen*. 83 S. — Band 230: Sunny and Funny. A Book for Beginners. Ausgewählt und erklärt von *H. Gade*. VI+50 S. 8:o. — Reihe B, Band 39: La Farce de Maître Pathelin, arrangée et mise en nouveau langage par *G. Gassies des Brulies*, hrsg. von *E. Gülzow*. Mit 16 Abbildungen. Leipzig, Rengersche Buchhandlung, 1928. VIII+45 S. 8:o. Kart.

Germanische Bibliothek, Sammlung germanischer Elementar- und Handbücher, 1. Reihe, Nr. 10: *O. Behaghel*, Deutsche Syntax. Eine geschichtliche Darstellung, Band III: Die Satzgebilde. Heidelberg, Carl Winter's Universitätsbuchhandlung, 1928. XII+823 S. 8:o. Preis: geh. RM. 26.—, geb. RM. 29.50.

H. Hatzfeld, Leitfaden der vergleichenden Bedeutungslehre. Eine Zusammenstellung charakteristischen semasiologischen Beispielsmaterials aus den bekanntesten Sprachen. Zweite vollständig umgearbeitete und vermehrte Auflage. München, Max Hueber, 1928. XII+170 S. 8:o. Preis: geh. M. 4.80, Leinen M. 6.70. — Die zweite Auflage der Vergleichenden Bedeutungslehre versucht, mehr noch als es die erste tat, ähnlich gelagerte Beispiele von Bedeutungswandel in den bekannteren europäischen Sprachen zu verknüpfen und damit den Lehrer, und indirekt auch den Schüler, erste Blicke in das so interessante Leben der Wörter tun zu lassen. Die Einleitung der ersten Auflage wurde radikal gekürzt, damit Raum für eine wesentlich grössere Menge von Beispielen gewonnen werden konnte. Viel reichlicher ist diesmal die herangezogene wissenschaftliche Literatur, wovon das Literaturverzeichnis überzeugen kann. Der Index ist so gestaltet, dass den einzelnen Wortformen gleich die Anfangs- und Endbedeutung ihrer Entwicklung beigegeben sind, so dass der Nachschlagende auf den ersten Blick das Problem überblickt, von dem das Wort erzählen soll. Schlägt er dann die hinter dem einzelnen Wort angegebene Seitenzahl nach, so findet

er alles genau ausgeführt, für seltenere Bedeutungen Beispiele, neben den usuellen okkasionelle Fälle, endlich den grossen Zusammenhang mit anderssprachigen Beispielen derselben Erscheinungen. Es kam dem Autor darauf an, eklatante Paradigmata landläufiger Art mit solchen selbst gefundenen zu kombinieren, die eine möglichst eindringliche Sprache reden. Wenn man die meisten französischen Beispiele natürlich auch bei Nyrop, die meisten deutschen bei Waag finden mag, so sind sie hier mit lateinischen, griechischen, englischen und — sonst fast überhaupt nicht zu findenden — italienischen und spanischen zusammengestellt. Auf Theorie ist verzichtet, da der praktische Zweck dieses Buches ein Eingreifen in fliessende wissenschaftliche Diskussionen verbietet.

Fr. Hiller, Tydorel, ein Lai der Marie de France. Diss. Rostock, 1927. 76 S. 8:o.

Idealistische Philologie, Jahrbuch in sechs zweimonatlichen Heften herausgegeben von *V. Klemperer* & *E. Lerch*. Band III (1928), 6. Heft. München, Max Hueber. Das einzelne Heft RM. 3.— im Abonnement RM. 2.—.

Indogermanische Bibliothek, Nr. 10: *Jörgen Forchhammer*, Kurze Einführung in die deutsche und allgemeine Sprachlautlehre (Phonetik). Heidelberg, Carl Winter's Universitätsbuchhandlung, 1928. 124 S. 8:o. Preis: kart. RM. 2.90. — Der Verfasser gibt hier in Kürze das Notwendigste wieder, was jeder, der sich mit Phonetik befasst, wissen muss. Im ersten, sprachphysiologischen Teil finden wir eine kurze Beschreibung der Sprachwerkzeuge. Im zweiten, eigentlich phonetischen Teil werden wir in die neue Phonetik eingeführt. Wir sehen, wie die Sprachlaute sich zwanglos in ein übersichtliches System einordnen lassen. Zugleich lernen wir die wichtigsten phonetischen Erscheinungen kennen. Der dritte Teil führt uns in die eigentliche Werkstätte des praktischen Phonetikers. Es werden hier eine Reihe von Artikulationsübungen angegeben, die dazu dienen, die Sprachwerkzeuge der Herrschaft unseres Willens zu unterwerfen, damit sie späterhin bei den phonetischen Studien unseren Intentionen gehorchen. Am Ende des Buches befindet sich ein Anhang, in dem die gebräuchlichsten phonetischen Erscheinungen, sowohl die der alten, wie die der neuen Phonetik erklärt werden. Das Buch ist, wie aus dem Titel hervorgeht, für Anfänger bestimmt, also in erster Linie für die Philologiestudierenden an den Universitäten.

Th. Kalepky, Neuaufbau der Grammatik als Grundlegung zu einem wissenschaftlichen System der Sprachbeschreibung. Leipzig—Berlin, B. G. Teubner, 1928. 105 S. 8:o. Preis: geh. RM. 3.20, geb. RM. 4.—.

Alfred Knopf, Jules Lemaître als Dramatiker. Diss. Leipzig, Richard Pries, 1926. 133 S. 8:o. Preis: geh. M. 3.—, geb. M. 4.—.

Adolf Kolsen, Zwei provenzalische Streitgedichte (B. Gr. 461, 16, u. 424, 1) (aus der Zeitschrift für romanische Philologie, Festschrift Prof. C. Appel dargebracht, 1927, S. 242–8).

Königsberger Deutsche Forschungen, hrsg. v. *J. Nadler*, *Fr. Ranke*, *W. Ziesemer*, Heft 1: *E. Nickel*, Studien zum Liebesproblem bei Gottfried von Strassburg. Königsberg (Pr.), Gräfe und Unzer, 1927. VII+87 S. 8:o. Preis: kart. M. 3.–.

Lemosi, revue mensuelle régionaliste et félibréenne, XXXVI (1927), 266. — Ce numéro est entièrement consacré à la mémoire du provençaliste Jean Audiau, mort à Paris le 10 octobre 1927, à l'âge de vingt-neuf ans. Ses travaux les plus importants sont *Les Poésies des quatre troubadours d'Ussel* (1922) et *La Pastourelle dans la poésie occitane du moyen âge, textes annotés et traduits* (1923). On a signalé ici (XXVI, 259, et XXVIII, 121) deux autres de ses publications.

Natan Lindqvist, Stort och Smått i Språkets Spegel. Uppsala & Stockholm, Almqvist & Wicksell, 1927. 97 S. 8:o. Preis: Schw. Kr. 2.50.

Alf Lombard, Europas och den vita rasens språk. En systematisk översikt. Uppsala & Stockholm, Almqvist & Wicksells Boktryckeri-A.-B., 1926. 173 S. 8:o. Preis: Schw. Kr. 4.–.

E. Maddalena, Goldoni (prefazione). Bari, Gius. Laterza & Figli, 1927. 15 p. 8:o.

— — Per la fortuna del «Bourru bienfaisant». Estratto dal volume XXIX, dispensa 9ª–12ª, della Bibliofilia. Firenze, Leo S. Olschki, 1928. 20 p. 4:o.

Karl Michaëlsson, Études sur les noms de personne d'après les rôles de taille parisiens (Rôles de 1292, 1296–1300, 1313). Thèse pour le doctorat. I. 193 p. 8:o. Prix: Cour. suéd. 6.–. (Uppsala Universitets Årsskrift 1927. Filosofi, Språkvetenskap och Historiska Vetenskaper 4). Uppsala, A.-B. Lundequistska Bokhandeln, 1927.

Frederi Mistral, Mirèio. Extraits du poème provençal publiés avec une introduction phonétique par *Gerhard Rohlfs*. Marburg (Lahn), Elwert'sche Verlagsbuchhandlung (G. Braun), 1927. Prix: broché M. 1.60.

Moderna franska författare för goss- och flickskolornas högsta klasser. Band X: *Prosper Mérimée*, Colomba. Skolupplaga med kommentar av *Hugo Hultenberg* och *Christer Thorn*. 125 S. — Anmärkningar. 31 S. — Stockholm, Albert Bonniers förlag, 1928. 16:o. Preis: kart. Schw. Kr. 1.75+0.75.

J. Morawski, La Flours d'Amours (Romania, LIII, 1927, p. 187–97).

— — Les formules rimées de la langue espanole. De la Revista de Filología Española, XIV, 1927, p. 103–33.

Neujahrsblätter der Literarischen Gesellschaft Bern. Der neuen Folge 6. Heft: *O. Funke*, Studien zur Geschichte der Sprachphilosophie. Bern, A. Francke A.-G., 1927. 140 S. 8:o.

Preis: geh. Schw. Fr. 4.80. — Die Schrift behandelt im ersten Teil einen heute nahezu vergessenen, jedoch hochbedeutenden Sprachphilosophen Englands, J. Harris (18. Jahrh.), dessen sprachlicher Formbegriff in der romantischen Sprachphilosophie Deutschlands eine starke Nachwirkung zeigt. Der zweite Teil hat die Sprachphilosophie der Gegenwart zum Gegenstand. Der Verfasser setzt sich mit den sprachphilosophischen «Neuromantikern», mit Vosslers «Idealismus» auseinander und sieht in der empirisch-psychologischen Forschung das eigentliche Fundament wissenschaftlicher Sprachbetrachtung. Im Rahmen dieser Problemstellung werden fundamentale Fragen der Sprachwissenschaft in einer klaren, übersichtlichen Art behandelt, die auch dem Laien wertvolle Einblicke in das Wesen des Gegenstands verschaffen.

Nordisk Filologi. Undersökningar och Handböcker utgivna av *Ivar Lindqvist* och *Jöran Sahlgren*. Band 1: Eddica et Scaldica. Fornvästnordiska Studier, I. Lund, C. W. K. Gleerup, 1927. VIII + 157 S. 8:o. Preis: Schw. Kr. 5.50.

Palaestra, Nr. 153: *H.-Fr. Rosenfeld*, Mittelhochdeutsche Novellenstudien. I. Der Hellerwertwitz; II. Der Schüler von Paris. Leipzig, Akademische Verlagsgesellschaft, m. b. H., 1927. X + 541 S. 8:o. Preis: RM. 34.—.

H. E. Palmer, Everyday Sentences in Spoken English. With Phonetic Transcription & Intonation Marks (For the use of Foreign Students). Revised and enlarged by *F. G. Blandford*. Cambridge, W. Heffer & Sons Ltd., Leipzig and Berlin, B. G. Teubner, 1927. XI + 128 p. 8:o. Preis: geb. M. 5.60.

Philologische Studien aus dem romanisch-germanischen Kulturkreise, Karl Voretzsch zum 60. Geburtstage und zum Gedenken an seine erste akademische Berufung vor 35 Jahren dargebracht von *M. Artigas, G. Baesecke, P. Barnils, Ph. A. Becker, J. Brüch, K. Christ, A. Griera, F. Krüger, G. Moldenhauer, W. Mulertt, K. Pietsch, G. Rohlfs, F. Saran, D. Scheludko, O. Schultz-Gora, E. Sievers, F. Specht, W. Suchier, A. Wallensköld, K. Warnke, K. Weber, B. Wiese, E. Winkler*, herausgegeben von *B. Schädel* † und *W. Mulertt*. Halle a. d. Saale, Max Niemeyer, MCMXXVII. 543 S. 8:o. Preis: geh. M. 34.—, geb. M. 37.—.

Pologne Littéraire, II^e année (1927), 11—12.

El. Pradez, Dictionnaire des gallicismes expliqués brièvement, illustrés par des exemples et accompagnés de leurs équivalents anglais et allemands. Paris, Payot, 1927. 387 p. 16:o. Prix: cartonné fr. 20.—, broché fr. 15.—.

Publications of the Institut des Études françaises *G. L. Van Roosbroeck*, The Legend of the Decadents. — Contents: Are the Modern Poets Decadent? — Decadence and Rimbaud's Sonnet of the Vowels. — Huysmans the Sphinx: The Riddle of *A rebours*. — The

Tragic Story of Adoré Floupette, or How One Becomes a Decadent. — With *J. W. Beach*: Albert Samain, a French Love Poet of the 'Nineties. — Francis Jammes, Primitive. Columbia University, 1927. 126 p. 8:o. Price: $ 1.50. — *A. H. Krappe*, Balor with the Evil Eye. Studies in Celtic and French Literature. Columbia University, 1927. 227 p. 8:o.

Fr. Rausch, Lauttafeln für den deutschen und fremdsprachlichen Unterricht nach den Grundsätzen der Lautlehre. Handausgabe, 27 Abbildungen mit der Beschreibung der Mundstellungen und vielen Übungsbeispielen. 4. vermehrte und verbesserte Auflage. Marburg, N. G. Elwertsche Verlagsbuchhandlung (G. Braun), 1927. Preis: broschiert M. 3.—.

Gerhard Rohlfs, Sprache und Kultur. Vortrag gehalten anlässlich der 56. Versammlung deutscher Philologen und Schulmänner zu Göttingen. Braunschweig, Georg Westermann, 1928. 34 S. 8:o. Preis: geh. M. —.90. — In diesem Vortrag sucht der Tübinger Romanist zu zeigen, wie die von den preussischen Richtlinien geforderte Behandlung sprachgeschichtlicher Probleme im Zusammenhang mit der Kulturgeschichte in einer für die Schule fruchtbaren Weise zu erzielen ist, ohne dass man Gefahr läuft, sich in phantastische Spekulationen zu verlieren. Nicht auf dem Gebiet der Lautlehre und der Syntax, sondern innerhalb der Wortgeschichte liegt der Schwerpunkt sprachkultureller Betrachtung. Daher müssen auch dem Schulunterricht die Ergebnisse dieser Forschung zugeführt werden. Die Wichtigkeit von Lehrwort und Reliktwort, die Ergebnisse der Ortsnamenforschung und der Bedeutungslehre, die Beziehungen zwischen Sprachwissenschaft und Ethnographie, zwischen Sprachwissenschaft und Volkskunde: das alles wird an knappen, anschaulichen Beispielen illustriert. So dient die Broschüre, ein Wegweiser für den werdenden und im Beruf stehenden Lehrer, als Verbindungsglied zwischen Praxis und Wissenschaft. Inhalt: Positivismus und Idealismus. Ergebnisse der idealistischen Sprachbetrachtung in der syntaktischen Forschung. Bedeutung des Lehnwortes für die Erkennung kultureller Zusammenhänge. Lateinische Lehnwörter im Deutschen. Fränkisches Lehngut im Französischen. Keltische Relikte. Mundartliche Einflüsse auf die französische Schriftsprache. Ortsnamenforschung. Bedeutungslehre. Metapher. Animalisierungen. Sexuelle Vorstellungsbilder. Wortgeschichte und Sachforschung. Wortgeographie. Sprachwissenschaft und Volkskunde. Abergläubische Anschauungen im Spiegel der Sprache. Seelentiere. Kinderreime und Beschwörungsformeln. Bedeutung der Wortgeschichte für Schule und Universität.

Mario Roques, «Entamer le cuer» (Romania, LIII, p. 374—80). — Cette expression, fréquente en ancien français, se rattache au sens de «porter une première atteinte» qu'a le verbe *entamer* dans la langue moderne.

Aus der Oschatzer Pergamenthandschrift des Sachsenspiegels von 1382. Farbige Nachbildungen des ersten und des letzten Blattes in natürlicher Grösse, nebst einer kurzen Einleitung und Erläuterung. Oschatz, 1925. Verlag von Alfred Lorentz, Leipzig. 18 Sp. in-fol. Preis: geh. M. 3.—.

Sächsische Forschungsinstitute in Leipzig. IV. Romanistische Abteilung, Heft II: *Ph. Aug. Becker*, Aus Frankreichs Frührenaissance. Kritische Skizzen. München, Max Kellerer's Verlag, 1927. 208 S. 8:o. Preis: geh. M. 12.—.

Jöran Sahlgren, Nordiska ortnamn i språklig och saklig belysning, 7—9. Särtryck i 200 exemplar ur Namn och Bygd. Lund, C. W. K. Gleerup, 1927. 160 S. 8:o. Preis: Schw. Kr. 6.—.

Sammlung romanischer Elementar- und Handbücher, hrsg. von *W. Meyer-Lübke*, II. Reihe, Literaturgeschichte, Nr. 5: *O. Antscherl*, J. B. de Almeida Garrett und seine Beziehungen zur Romantik. Heidelberg, Carl Winter's Universitätsbuchhandlung. XII+218 S. 8:o. Preis: geh. M. 14.50, geb. M. 17.—. — Nr. 6: *W. Gottschalk*, Die humoristische Gestalt in der französischen Literatur. Heidelberg, Carl Winter's Universitätsbuchhandlung, 1928. 391 S. 8:o. Preis: geh. M. 16.—, geb. M. 18.50.

Friedrich Schürr, Barock, Klassizismus und Rokoko in der französischen Literatur. Eine prinzipielle Stilbetrachtung. Leipzig—Berlin, B. G. Teubner, 1928. 44 S. 8:o. Preis: kart. RM. 3.—.

Heinrich Spies, Kultur und Sprache im neuen England. Zweite ergänzte Auflage. Leipzig-Berlin, B. G. Teubner, 1928. XVI+222 S. 8:o. Preis: geh. M. 6.—, geb. M. 8.—.

Sprache und Volkstum. Arbeiten zur niederdeutschen Sprachgeschichte und Volkskunde, hrsg. von *C. Borchling*, *Agathe Lasch* und *O. Mensing*, I: Die Sprache des niederdeutschen Zimmermanns, dargestellt auf Grund der Mundart von Blankenese (Holstein) von *Johannes Sass*. Hamburg, Hamburger Verlagsanstalt Karl Wachholtz, 1927. XIX+148 S. 8:o.

Степан Смаль-Стоцький, Розвиток поглядів про семю словянських Мов і їх взаїмне споріднення. Друге доповнене видання. Прага, 1927, Український громадський видавничий фонд. 91 S. 8:o.

H. Teske, Das Eindringen der hochdeutschen Schriftsprache in Lüneburg. Halle (Saale), Max Niemeyer, 1927. XV+179 S. 8:o. Preis: geh. M. 9.—.

Gunnar Tilander, Le sens et l'origine du v. fr. *plaissier*, *plaisseïs* (Zeitschrift für romanische Philologie, 1927, p. 523—40).

Ernst G. Wahlgren, Le nom de la ville de Marseille (Studier i Modern Språkvetenskap, utg. av Nyfilologiska Sällskapet i Stockholm, X).

Uppsala, Almqvist & Wicksell, 1927. 40 p. 8:o. — La ville que les auteurs grecs appelaient Μασσαλία et qui chez les Romains prit la forme de *Massalia* est, dès 950, appelée sporadiquement *Marsilia*, et, peu après, *Marcelie* (en 1136), *Marcellie* (1152), *Marseille* (1236). M. W. estime que l'introduction de l'r est sans doute un phénomène roman, non pas d'ordre phonétique, mais d'ordre analogique, et due à l'influence du nom de *Marcellus* et ses dérivés; d'autres rapprochements, surtout avec le nom de *Mars*, et peut-être avec le mot *mare*, ont pu contribuer à produire ce changement ou tout au moins à maintenir l'r non étymologique. — *A. Långfors.*

Per Wieselgren, Författarskapet till Eigla. Diss. Lund, Carl Bloms boktryckeri, 1927. 275 S. 8:o.

S. Wukadinović, Franz von Sonnenberg. Halle (Saale), Max Niemeyer, 1927. XI+263 S. mit einem Porträt, 8:o. Preis: geh. M. 10.—, Leinwand geb. M. 12.—.

Schriftenaustausch.

Bijdragen voor Vaderlandsche Geschiedenis en Oudheidkunde, VIe Reeks Deel VI (1927), Afl. 1 en 2.

«Ce fastu?», III (1927), 11—12, IV (1928), 1—2. — Supplemento al «Ce fastu?»: Il Strolic Furlan pal 1928.

Anneliese Eilers, Die sozialen Beziehungen des Kindes bei den Bantunegern. Diss. Hamburg, 1927. 123 S. 8:o.

Giessener Beiträge zur Erforschung der Sprache und Kultur Englands und Nordamerikas, herausgegeben von *Wilhelm Horn*: Band III, Heft 2: *A. Heldmann*, Lautlehre der schottischen Mundart im südöstlichen Perthshire; *J. A. Heil*, Die Volkssprache im Nordosten der Vereinigten Staaten von Amerika. — Breslau, im Verlag des Englischen Seminars der Universität, 1927.

Institut d'Estudis Catalans. Secció Filologica. Memòries, vol. I, fasc. II: Las Flors del Gay Saber, publiées par *Joseph Anglade*. Barcelona, 1926. 91 p. 4:o. — C'est la rédaction en vers des *Leys d'Amors* de Guilhem Molinier, publiée d'après l'unique manuscrit, datant de la fin du XIVe siècle et conservé à l'Institut d'Estudis Catalans de Barcelone.

The Journal of English and Germanic Philology, XXVI (1927), 2—4.

Fr. W. Kaiser, Der niedersächsische Kreis nach dem Westfälischen Frieden (1651—1673). Diss. Hamburg, 1927. 135 S. 8:o.

Ernst A. Kock, Notationes Norrœnæ. Anteckningar till Edda och Skaldediktning. Tionde delen (Lunds Universitets Års-

skrift. N. F. Avd. 1. Bd. 24. Nr. 3). Lund, C. W. K. Gleerup, Leipzig, Otto Harrassowitz, 1927. 48 S. 8:o. Preis: geh. Schw. Kr. 1.50.

Ernst Koethke, Clemens Brentanos religiöser Werdegang. Diss. Hamburg, 1927. 86 S. 8:o.

Les Langues Modernes, XXV (1927), 8.

Leuwensche Bijdragen, XIX (1927), 2.

Literis, IV (1927), 3.

Mnemosyne, Bibliotheca philologica Batava, LV (1927), 1—4.

Modern Language Notes, XLII (1927), 7—8 [Contient, p. 527—8, une note de M. T. Atkinson Jenkins, *Deschamps and Eustace*, qui se rapporte au même sujet que celle de M. H. Petersen, *Neuphil. Mitt.*, XXVII, 95]. — XLIII (1928), 1—2 [P. 51—4, dans un compte-rendu de *Ballads and Songs of the Shanty-Boy* recueillis par Franz Rickaby, M. Martin R. Ruud cite ces deux vers d'une rengaine apellée *Ole from Norway*:

> They say I'm a Norsk from Norway
> Som lever po Lutfisk og sil.

L'éditeur et son critique ont pensé que le second vers est en norvégien. Il n'en est rien. C'est, malgré la graphie quelque peu fantaisiste, du suédois. Les aménités de cette sorte, échangées entre voisins, ne sont pas rares].

Modern Languages, IX (1927), 1—2.

Moderna Språk, XXI (1927), 9, XXII (1928), 1—2.

Museum, XXXV (1927—1928), 3—5.

Die Neueren Sprachen, XXXV (1927), 7—8, XXXVI (1928), 1.

Nysvenska Studier, VII (1927), 5.

Pankos, a Quarterly devoted to the Study of Yiddish Literature, Language, Folklore and Bibliography, I (1927), 1—2. New York.

Publications of the Modern Language Association of America, XLII, 4.

Publications of the Yiddish Scientific Institute, II: Studies in Philology. Second Volume. Vilno, Vilner Farlag B. Kletskin, 1928.

Reale Istituto Veneto di Scienze, Lettere ed Arti. Atti. Anno Accademico 1926—27. Tomo LXXXVI. Scienze morali e Lettere. Contient entre autres: *V. Crescini*, Le caricature trobadoriche di Pietro d'Alvernia. Nota seconda. 24 p. Terza e ultima nota. 56 p.

Revista de Filología Española, XIV (1927), 2—3.

Revue belge de philologie et d'histoire, VI (1927), 3—4.

Revue des Études Hongroises et Finno-Ougriennes V (1927), 3—4. — P. 346—57, article de M. Joseph Castagné (Paris), *Le Réveil national carélien*.

A. W. Roeder, John Drinkwater als Dramatiker. Giessen, im Verlag des Englischen Seminars der Universität, 1927. 58 S. 8:o.

Romanische Forschungen, XLI (1927), 1: *M. Golde*, Die altfranzösischen Diminutiva.

Hans Schmidt, Die Steinbilder-Typen der Osterinsel und ihre Chronologie. Diss. Hamburg, 1927. 59 S. 8:o.

Slavia, VI (1927), 2–3.

Studier fra Sprog- och Oldtidsforskning, Nr. 144: *Paul V. Rubow*, Georg Brandes og hans Lærere. 52 S. — Nr. 145: *Hans Raeder*, Platon og Syrakus. 30 S. — Nr. 146: *Gudmund Schütte*, Danske Stednavne fra Arilds tid. 100 S. — Nr. 147: *Carsten Høeg*, En Græsk Forretningsmand i III Aarhundrede f. Chr. 42 S. 8:o. København, V. Pios Boghandel, 1927.

University of Illinois Studies in Language and Literature, Vol. XI (1926), No. 3: *Arthur Hamilton*, A Study of Spanish Manners 1750–1800 from the Plays of Ramón de la Cruz. 72 p. Price: $ 1.00. — No. 4: *Charles Allyn Williams*, Oriental Affinities of the Legend of the Hairy Anchorite. The Theme of the Hairy Solitary in its early Forms with Reference to *Die Lügend von Sanct Johanne Chrysostomo* (reprinted by Luther, 1537) and to other European Variants. Part II: Christian. 139 p. Price: $ 1.00. — Vol. XII (1927), No. 1: *John Van Horne*, El Bernardo of *Bernardo de Balbuena*. A Study of the Poem with Particular Attention to its Relations to the Epics of Boiardo and Ariosto and to its Significance in the Spanish Renaissance. 182 p. 8:o. Price: $ 1.50.

Uppsala Universitets Årsskrift, 1927. Filosofi, språkvetenskap och historiska vetenskaper, 6: Språkvetenskapliga Sällskapets i Uppsala Förhandlingar, Jan. 1925–Dec. 1927. Uppsala, A.-B. Lundequistska Bokhandeln, 1927. 119 S. 8:o. — S. 35–53. *R. E. Zachrisson*, Some Yorkshire Place-Names. Ilkley, Gilling, *Ingetlingum*. — S. 55–94. *A. Nordfelt*, Om det äldre Hamletproblemet. Namnet och typen.

Virittäjä, XXXI (1927), 8, XXXII (1928), 1–2.

Nicolaus van Warmelo, Die Gliederung der südafrikanischen Bantusprachen. Diss. Hamburg, 1927. 107 S. 8:o.

Mitteilungen.

Alexis von Kraemer, lecteur de français à l'Université de Helsingfors, est mort le 24 décembre 1927 à l'âge de 57 ans. Né à Pétersbourg dans un milieu où le français était la langue la plus usitée, il publia une étude sur Villiers de l'Isle-Adam (sa thèse), une élégante plaquette sur les frères Goncourt, de nombreux articles de revue traitant de la littérature française moderne et des comptes rendus dans les *Neuphilologische Mitteilungen*, dès la fondation de cette revue. Sa disparition est suivie des regrets unanimes de ses collègues et de ses élèves.

Dozent Dr. *O. J. Tallgren* ist zum ao. Professor der südromanischen Sprachen an der Universität Helsingfors ernannt worden.

Rektor, mag. phil. *Oskari Kajava* wird am 31. März eine Dissertation Études sur deux poèmes français relatifs à l'abbaye de Fécamp zur Erlangung der Doktorwürde an der Universität Helsingfors öffentlich verteidigen.

Einheimische Veröffentlichungen im Auslande: *A. Långfors*, Le Vair Palefroi avec deux versions de la Male Honte par Huon de Cambrai et par Guillaume, fabliaux du XIII^e siècle. Troisième édition revue, XVI+68 p. 8:o (Classiques français du moyen âge, n^o 8). — *U. Lindelöf*, Grundzüge der Geschichte der englischen Sprache. Zweite erweiterte und verbesserte Auflage. 160 S. Leipzig u. Berlin, Teubner, 1928. — Rituale Ecclesiae Dunelmensis. The Durham Collectar. A new and revised edition of the Latin text with the interlinear Anglo-Saxon version. Introduction by A. Hamilton Thompson and *U. Lindelöf*. Text and Notes by *U. Lindelöf*. LXXVI + 221 p. (Publications of the Surtees Society. Vol. 140. Durham & London, 1927).

Einheimische Beiträge zu ausländischen Publikationen: *A. Långfors*, Besprechung von Tobler—Lommatzsch, Altfranzösisches Wörterbuch, 10—11, in *Romania*, LIII, 398—401. — *Emil Öhmann*, Sprachentwicklung und soziale Schichten, in Aus den Forschungsarbeiten der Mitglieder des Ungarischen Instituts und des Collegium Hungaricum in Berlin. Dem Andenken Robert Graggers gewidmet. Berlin, 1927 (In den N. M. unter dem Titel «Sprachentwicklung und Milieu» erschienen). — *A. Wallensköld*, Les Serments de Strasbourg, in Festschrift Prof. K. Voretzsch dargebracht, S. 87—104.

Ausländische Besprechungen einheimischer Publikationen: *Emil Öhmann*, Sprachentwicklung und soziale Schichten (Aus den Forschungsarbeiten des Ungarischen Instituts und des Collegium Hungaricum in Berlin; Berlin, 1927), bespr. in Revue Germanique, 1928, S. 99—100. — *Holger Petersen*, Deux versions de la Vie de saint Eustache und Les origines de la légende de saint Eustache, besprochen von P. Fouché in Revue des langues romanes, LXIII, 393—4;

von C. Brunel in Le Moyen Age, 1927, S. 341–2; von P. Groult in Revue belge de philologie et d'histoire, VI, 811. — *O. J. Tallgren*, Los nombres árabes de las estrellas (in Homenaje ofrecido a Menéndez Pidal, Madrid, 1925), bespr. von E. Wiedemann in Deutsche Literaturzeitung, 1927, 51. Heft, Sp. 2516–18; von K. V. Zetterstéen in Le Monde Oriental, t. XIII, S. 248–9.

Ferienkurse im Auslande. Deutschland: *Hamburg*, 6. bis 25. August. — *Heidelberg*, 25. Juni bis 4. August. — England: *Exeter*, University College of the South West of England, 23. April bis 30. Juni. — *London*, University College, 16. bis 28. Juli, 31. Juli bis 14. August. — Frankreich: *Grenoble*, 1. Juli bis 31. Oktober. — *Lille* (*Boulogne-sur-mer*, *Calais*, *Dunkerque-Malo-les-Bains*), 23. Juli bis 1. September. — *Paris*, Faculté des lettres. Institut de Phonétique (à la Sorbonne). Cours de vacances de 1928. Ces cours s'adressent de préférence, mais non exclusivement, aux professeurs étrangers et aux professeurs français enseignant à l'étranger. Ils ne portent que sur la phonétique du français. La présentation d'aucun diplôme n'est exigée. On s'efforce de donner aux auditeurs une méthode d'enseignement de cette phonétique et de corriger leurs défauts individuels de prononciation. On les initie aussi aux principes généraux de la phonétique expérimentale. Une attention particulière est accordée à l'intonation. Des leçons de diction font partie du programme. L'enseignement comprend deux séries: 1° du lundi 16 juillet au samedi 4 août, 2° du lundi 6 août au samedi 25 août. La deuxième série est la répétition de la première. Les heures de cours et exercices sont au minimum de 2 et au maximum de 3 par jour. Elles ont lieu de préférence, mais non nécessairement, dans l'après-midi, samedis exceptés. Droits à acquitter: 200 francs. Frais de correspondance: 5 francs. Les versements ne sont acceptés qu'après l'arrivée de l'étudiant. Par arrêté ministériel en date du 11 août 1927, un Certificat d'études pratiques de prononciation française a été institué comme sanction de ces cours. Les matières de l'examen sont: 1° une interrogation de phonétique française élémentaire, comprenant a) la terminologie, les principaux phénomènes phonétiques, la description et le mode d'emploi des appareils de phonétique expérimentale les plus usités, b) une transcription phonétique au tableau; 2° la lecture d'un texte en prose; 3° la lecture d'un texte en vers; 4° une conversation destinée à prouver que le candidat possède une bonne prononciation courante. Les sessions ont lieu immédiatement après chaque série de cours. Un certificat d'assiduité est délivré aux personnes qui ne désirent pas subir cet examen et dont la présence a été régulière. — *Strassburg*, 1. Juli bis Ende September. — *Toulouse*, 20. Juli bis 19. September. — Italien: *Firenze*, 15. Juli bis 31. August. — *Pavia*,

15. Sept. bis 15. Okt. — *Perugia*, 1. Juli bis 30. Sept. — *Siena*, 1. August bis 15. Sept. — *Venezia*, 1. bis 30. Sept. — Schweiz: *Genève*, 4. Juli bis 28. August. — *Lausanne*, 12. Juli bis 22. August. — Spanien: *Madrid*, 9. Juli bis 4. August. — Auskunft bei der Redaktion.

Revue de philologie française. — Nous apprenons que M. Henri Yvon est associé dorénavant à la direction de la *Revue de philologie française*. La direction est d'avis qu'il y aurait avantage à spécialiser les différentes revues françaises qui s'occupent d'études romanes; et, pour entrer sans plus tarder dans cette voie, la *Revue de philologie française* se propose d'étudier tout particulièrement le français moderne dans ses différentes manifestations depuis l'année 1500. Elle fait appel à tous ceux qu'intéresse, comme lecteurs ou comme travailleurs, l'étude de la langue française, écrite ou parlée, envisagée dans toutes ses formes et sous tous ses aspects: vocabulaire, sons, morphologie, syntaxe, style, recherches artistiques des écrivains. Elle se limite au français commun, laissant à d'autres périodiques l'étude du provençal littéraire et de tous les parlers locaux du Nord comme du Midi, mais en accordant aux formes régionales du français commun une attention particulière. Prière de vouloir bien adresser les communications ou propositions d'articles soit à M. Clédat, 29, rue Molière, Lyon, soit à M. Yvon, 11, rue Gay-Lussac, Paris (V^e^).

Études sur l'ancienne poésie provençale.

Troisième article.[1]

Le contenu de la chanson, la composition, les idées, le style.

L'amour courtois n'est pas l'amour-maladie des anciens ni l'amour «angélisé» des poètes du *dolce stil nuovo*; la sensualité s'y mêle au mysticisme, p. 210. — L'amour source des vertus mondaines; le *joy* et ses effets, p. 214. — Les personnages de la chanson, également stéréotypés. L'amant, discret, respectueux, mélancolique; le *cossir* et ses effets, p. 216. — La dame, belle, courtoise, parfaite, si elle n'était inexorable, p. 221. — Le mari, personnage d'arrière-plan, p. 224. — Le *lausengier*, «flatteur», «médisant», «jaloux», n'est autre que le rival du poète, p. 225. — La composition dans la chanson, p. 229. — Le style. Les personnifications: l'Amour, le cœur et les yeux; l'abus de l'abstraction et ses effets sur la langue et le style, p. 230. — Les formules. Les métaphores et les comparaisons, p. 238. — Emprunts à la science des *Bestiaires*, à la vie féodale, à la vie religieuse, p. 241.

Autant la poésie lyrique des Provençaux est variée dans ses formes, autant elle est monotone en son contenu. Ce trait a été noté par tous les critiques, même les plus bienveillants: «On pourrait, écrit Diez, se la représenter comme l'œuvre d'un seul homme.»[2] Et Villemain de même, mais non sans une fine restriction: «Quand vous lisez tous ces troubadours, vous êtes frappé de l'uniformité gracieuse de leurs images et de leurs expressions. Leur poésie, riante et sonore, semble toujours le son d'une même musique. En les étudiant beaucoup, on a quelque peine encore à les distinguer. Il y a cependant des différences.»[3] Ces différences existent en effet, mais elles ne portent guère que sur l'expression: ce sont toujours les mêmes situations, les mêmes sentiments, les mêmes images qui reparaissent devant nos yeux.

---

[1] Voir *Neuphilologische Mitteilungen*, 1926, p. 129, et 1927, p. 129.

[2] *Poesie*, p. 107.

[3] *Littérature du moyen âge*, 3e éd., 1830, I, p. 117.

I

L'amour est en effet, je l'ai déjà dit, le thème unique de la chanson. L'obligation d'aimer s'impose à tout jeune homme bien né (la chanson est censée n'être faite que pour ceux-là). Les troubadours eussent certainement souscrit aux péremptoires déclarations de Don Quichotte: «Le chevalier (Cervantès a écrit. le chevalier errant) sans amour est un arbre sans feuilles et sans fruits, et proprement un corps sans âme ... Il n'y a point de chevalier sans dame, et le ciel serait plutôt sans étoiles. C'est proprement l'essence du chevalier, c'est ce qui le constitue.»[1]

«Il ne me paraît pas, dit pareillement B. de Ventadour, qu'un homme puisse rien valoir, s'il ne recherche Amour et Joie» (*Quan vei la flor*, c. 1; éd. Appel, XLII). Ceux qui osent se soustraire à ce devoir sont des «ennuyeux», inutile fardeau de la terre. «Il est vraiment mort, celui qui ne sent pas dans son cœur la douce saveur de l'amour. Que vaut la vie sans l'amour? Qu'est-elle, sinon un ennui pour les autres? Puisse Dieu ne jamais me haïr au point que je vive jour ou mois après être tombé au rang de ces ennuyeux, privés de tout désir d'amour» (*Non es meravelha*, c. 2; Appel, XXXI).

De même P. Rogier: «J'ai si bien fixé mon cœur en la joie [d'amour] que je ne puis m'empêcher de chanter; car dès mon enfance cette joie m'a nourri, et sans elle je ne serais rien: et je vois bien que tout ce qui n'est pas elle abaisse et avilit l'homme» (*Tant ai mon cor*, c. 1; Rayn., III, 34).[2]

L'amour n'a tenu, dans la poésie lyrique d'aucun temps, et d'aucun pays, une place aussi exclusive. Jamais surtout il n'a été façonné dans son essence, réglé dans ses manifestations par un formalisme aussi rigoureux. Ce n'est pas l'amour fatal

[1] *Don Quichotte*, 1ère partie, chap. Ier, et 2ème partie, chap. XIII.

[2] Dans les pages qui suivent, j'emprunterai généralement mes citations à Raynouard, pour rendre les vérifications plus rapides, sauf à corriger ça et là son texte, d'après les éditions plus récentes; les renvois sans indication de tome sont faits au tome III du *Choix des poésies des troubadours.*

des anciens, qui ravit l'homme à lui-même et le livre sans défense au plus puissant des dieux: redoutable maladie qui consume son corps et paralyse sa volonté, délire de ses sens, qui se traduit par de tels cris de fureur que l'on ne sait parfois si l'amant s'adresse au plus chéri des êtres ou au plus abhorré des ennemis. Ce n'est pas non plus cette adoration recueillie de la beauté, ce mystique élan, pur de toute concupiscence, qui ravit au ciel de Vénus les poètes du *dolce stil nuovo*; la conception raffinée de Guinicelli et de Dante a bien ses racines dans la poésie des derniers troubadours, mais elle n'est pas arrivée, même chez les plus spiritualistes de ceux-ci, à son plein épanouissement. Ce n'est pas enfin cette passion moderne, amplifiée, vivifiée par la méditation de quelques vérités éternelles qui trouvent un écho dans toutes les âmes: la brièveté de la vie, la fragilité des choses humaines, l'indifférence de la nature à nos douleurs et à nos joies. Le moyen âge était incapable de concevoir ces idées, et on ne se représente pas un poète d'alors s'essayant à les exprimer. Aucun d'eux n'aspire à être «l'écho sonore» qui répercute tous les bruits de l'univers, «la coupe sacrée» où viendraient s'enivrer les âmes. Ils ne connaissent rien, ne veulent rien connaître en dehors de la femme aimée; ils l'entourent d'un culte qui n'est pas dénué, surtout à l'origine, d'aspirations sensuelles, mais qui reste, d'ordinaire, timide, lointain, et s'exprime en termes plus ou moins voilés et respectueux, suivant le tempérament des poètes et l'époque où ils vivent. Voici un couplet de Gaucelm Faidit, qui donnera une juste idée de la note la plus habituelle: «De bien aimer je sais suivre le droit chemin, et j'aime ma dame si fort et outre mesure, qu'elle peut faire de moi ce qu'il lui plaît, et que je ne lui demande, tellement je crains de lui manquer en paroles, ni baiser ni autre chose.[1] Pourtant je connais si bien ma valeur en amour, que je sais désirer et vouloir honorable journée et soir plaisant, et tout don qui convient à un amoureux» (*Si anc nulhs hom*, c. 2; Rayn., III, 293).

[1] La poète a dit: *baisar ni jazer.*

Cet amour n'a rien d'impérieux et de fatal, comme celui que les maladroits auteurs de chansons de geste prêtent à leurs héroïnes, candidement impudiques. Il est le résultat d'une détermination librement prise; quelle qu'en soit la soudaineté, il n'est nullement irréfléchi: en sa dame le troubadour adore la plus belle, la plus gracieuse, la plus sage de toutes les femmes, et il proteste qu'il ne l'adorerait point si elle n'était point telle. Sa passion n'est donc pas un trouble passager des sens: elle implique le don de la personne tout entière et engage toute la vie: «recroire» ou «feindre», c'est-à-dire cesser d'aimer ou porter çà et là des hommages frivoles et éphémères, c'est un crime irrémissible dont la pensée même indigne nos poètes. Ils déclarent unanimement qu'ils aiment mieux mourir aux pieds de leur dame inexorable que d'obtenir de toute autre les plus enviables faveurs. Il n'en est aucun qui n'ait exprimé cette pensée au moins une fois, et la plupart y sont revenus avec une déplorable insistance. Elle se traduit chez les plus anciens avec une naïve crudité; elle s'enveloppe chez les autres de périphrases: voilà toute la différence qui sépare sur ce point le rude Bertran de Born de ses plus délicats émules.[1]

Mais une destinée si cruelle ne les menace point: que leur loyal service ne finisse pas par recevoir sa juste récompense, c'est une hypothèse qu'ils se refusent à admettre. Le dieu d'Amour n'a jamais trahi ses fidèles:[2] il saura vaincre les

---

[1] *Al primier lans pert ieu mon esparvier... — s'ieu non-am mais de vos lo cossirier — que de nulh'autra... — Quem do s'amor em retenh'al colgar* (*Ieu m'escondisc*, c. 2; éd. Thomas, p. 108). *Mil tans vuelh, ses autre jauzimen — Esperar vos ab deziros tormen — Que d'autr'aver so que de vos volria* (Blacasset, *Sim fai Amors*, c. 1.; Rayn. 459). — *Mais am quan cor de lai lo vens — Que d'autra si pres si m'acuelh* (P. Rogier, *Entre ira*; éd. Appel, VII, 35). — Raynouard (*Choix*, II, p. XVI ss.) n'a pas cité moins de huit passages traduisant cette pensée.

[2] *Per qu'ieu sai ben ad escien — Qu'anc fin' Amors home non trais* (Rudel, *Bel m'es*, c. 2; R. 97). *Quel dans* (de l'amour) *n'es pros el mals n'es bes, — E sojorns cui plus mal en trai. — Demandatz cum? Qu'ieus dirai: — Quar apres n'aten om merce* (P. Rogier, *Tant ai*, c. 3; R. 35).

résistances de la plus rebelle et la soumettre à ses lois: «Amour vainc toute chose: puisqu'il m'a vaincu, il peut la vaincre, elle aussi, et en peu d'instants» (Ventadour, *Amors e que*, c. 6; Appel, IV). «Une douce pensée me va réconfortant, c'est que, en peu d'instants, Amour aide son fidèle serviteur» (St.-Leidier, *Aissi cum es*, c. 5; R. 301).

La récompense qui attend le servant d'amour sera sûrement proportionnée aux tourments qu'il aura endurés; il doit donc souhaiter que ces tourments se prolongent et s'aggravent, puisqu'il accroîtra ainsi son capital de mérites. La religion d'amour a eu, elle aussi, ses mystiques, appelant sur eux-mêmes la souffrance, défiant leur idole de les frapper assez rudement pour les décourager.[1]

---

[1] On trouvera ces idées exprimées avec une netteté particulière chez les lyriques du Nord, qui, à cet égard, ont renchéri sur leurs modèles. Certains passages de Gace Brulé, Gautier d'Épinal, Blondel de Nesle, nous font penser aux effusions et aux appels à la souffiance d'une Ste Thérèse ou d'un Jean de la Croix (voy. les textes cités dans ma thèse *De nostratibus medii ævi* . . ., p. 29). Il est certain que les idées religieuses d'une époque influent généralement sur la conception qu'elle se fait de l'amour, et surtout que le vocabulaire de la galanterie se règle souvent sur celui de la dévotion. Du jour où «adorer» devient synonyme d'aimer, cette métaphore en entraîne une quantité d'autres; on pourrait relever, chez Chrétien de Troyes par exemple, maint passage où le vocabulaire religieux est détourné vers l'expression de l'amour le plus sensuel avec une hardiesse et une inconvenance surprenantes pour l'époque (voy. *Cligès*, v. 1191, 1615, 6091). Il y a longtemps que j'ai exprimé ces idées (*op. cit.*, p. 25), en essayant de me garder des exagérations où l'on est récemment tombé. Il ne faudrait pas se figurer en effet que les théories amoureuses du moyen âge ne sont qu'un reflet de ses idées religieuses, ni essayer de démontrer qu'elles en sont presque toutes sorties. C'est, on le sait, ce qu'a fait M. Wechssler dans un livre où quelques idées intéressantes sont noyées dans un océan de citations et dans une exposition pesamment doctrinaire, dont on pourrait avantageusement supprimer la moitié. C'est donc à bon droit que les conclusions de ce livre ont été généralement rejetées par la critique: voy. les comptes-rendus de E. Faral (*Annales du Midi*, XXIII, 218), P. Savj-Lopez (*Zeitschr. f. rom. Phil.*, XXXIV, 480) et K. Vossler (*Literaturblatt*, 1911, 87).

Faut-il aller plus loin et croire que les troubadours avaient eu, comme quelques modernes, l'idée de chercher dans les tourments de l'amour inassouvi une intensité de sensations plus rare et plus précieuse que sa satisfaction même? Je ne crois pas qu'on puisse prêter à des hommes du moyen âge un pareil raffinement de pensée: ils ont simplement tiré les dernières conclusions de prémisses très simples, et laborieusement développé un thème paradoxal. Quand Daude de Pradas par exemple remercie l'Amour de lui avoir fait choisir une dame inexorable, parce qu'autrement il n'aurait plus lieu de la servir, il ne fait évidemment que se livrer à un jeu de l'esprit qui sent la scolastique.[1]

Quoi qu'il arrive, au reste, du «guerredon», de la récompense positive dont il est ici question, c'est toujours un bon calcul que de se mettre à l'école d'Amour. N'est-ce pas lui en effet qui enseigne toutes les vertus par lesquelles l'homme «vaut» davantage?[2]

Tug cilh que amon valor
Devon saber que d'amor
Mou larguez'e guais solatz,
Franchez' et humilitatz.
Pretz d'amor, servirs d'onor,
Gen teners, jois, cortezia.
(G. Faidit; R. 295.)

Astrucx es selh cui amors ten joyos,
Qu'amors es caps de trastotz autres bes,
E per amor es hom guays e cortes,
Francs e gentils, humils et orgulhos
Aqui on tanh, en fai hom mielhs mil tans
Guerras e cortz, don naisson faitz prezans.
(P. de Capdeuil; R. 175.)

[1] ... *Quar sim volgues aissi cum ieu la vuelh, — Non agra pueis don la pogues servir; — Precx e merces, chauzimens e paors, — Chans e dompneys, sospirs, dezirs e plors — Foran perdut, si fos acostumat — Que engualmen fosson aman amat* (*Ben ay'amors*, c. 1; R. p. 414).

[2] Je donne ici quelques citations dans le texte original, parce qu'elles abondent en termes qui n'ont pas d'équivalents dans la langue moderne; je ne crois pas que ces passages, encadrés dans mon exposition, puissent offrir de difficultés sérieuses, même à un lecteur profane.

«Les mauvais raisonneurs, déclare Miraval, diront qu'un chevalier doit songer à autre chose (qu'à l'amour). Et moi je dis qu'il n'en est pas ainsi, car c'est d'amour que procède, quoi qu'on dise, tout ce qui a quelque valeur.» Et il continue ainsi:

Amors a tan de bos mestiers
Qu'en totz faitz benestans socor...
Qu'en luec bos pretz no s'abria
Leu, si non ve per amia:
Pueis dizon tug, quant om fai falhimen:
«Bem par d'aquest qu'en domnas non enten.»

(*D'amors es totz*, c. 1 et 2; R. 362.)

Les passages de ce genre seraient innombrables. Ils signifient en somme, si nous les traduisons dans notre langue abstraite, que l'amour fait naître dans une âme bien née une exaltation qui l'élève au-dessus des sentiments vulgaires et la livre en proie à toutes les inspirations généreuses. C'est cet état d'esprit que les troubadours qualifient de *joi* et dont ils décrivent les merveilleux effets[1] en d'interminables litanies, où se balancent des antithèses souvent forcées et puériles.[2] L'amour fait du sage un fou, du couard un preux, de l'avare un prodigue, du morose un ami de la joie et des fêtes:

Enquer sai eu mais de ben en amor
Quel vil fai car el neci ben parlan,
E l'escars larc e leial lo truan,
El fol savi, el pec conoissedor,
E l'orgoilhos domesj'e umilia.

(Péguilhan, *Cel que s'irais*, c. 4;
Mahn, *Gedichte*, 1166.)

---

[1] Fauriel (*Histoire*, I, 499) avait déjà parfaitement défini le *joi*.

[2] On trouvera, en français, des anthithèses analogues dans un poème didactique de Robert de Blois (éd. Ulrich, II, 118) et dans un morceau apocryphe incorporé tardivement à la première partie du Roman de la Rose (éd. Michel, II, 146).

Quel cor on nays amors empren
Ensems ardimens e paors;
Qu'en saviez'a l'ardimen
E volpilhag'en las follors;
E pueys es arditz eissamen
De larguez'e d'ensenhamen.

(Id., *D'aisso don hom*, c. 5; Mahn, *Werke*, II, 162.)

On aperçoit qu'il s'agit ici surtout des qualités de l'homme de cour.[1] C'est ce que l'on voit plus clairement encore dans d'autres textes. Miraval parle, sans préciser autrement, des *quatre mestiers valens* et ailleurs des *tres razos* par quoi se distinguent les vrais amants.[2] Blondel de Nesle, confondant au reste le principe et ses effets, est plus explicite et les énumère ainsi:

A la joie apartient
D'amer mout finement,
Et, quant li lieus en vient,
Li doners largement;
Encor plus i covient
Parler cortoisement:
Qui ces trois voies tient
Ja n'ira malement.

(Éd. Wiese, nº XVIII, c. 2.)

Pour l'amour de sa dame, le parfait amant honore toutes les femmes;[3] il vénère sa personne dans tous les objets qui

---

[1] Les qualités guerrières ne sont pas exclues; G. de Sarlat leur fait une large place dans le tableau de la haute vie qu'il se souhaite (*Esparviers*, P. O., 372). Cf. la strophe de Cercamon, assez ridicule dans la bouche d'un jongleur (*Per fin' Amor*, c. II; éd. Jeanroy, p. 26).

[2] *Dels quatre*, c. 1, R. 357, et *Amors me fai*, c. 4; *P. O.*, 226.

[3] *Qu'a totas sui bos e francs e privatz — Per vos, domna, a cui me sui donatz* (P. de Capdeuil, *Tant m'a donat*, c. 4; R. 180). — *Pero per la so'amor — Sui plus gais e plus cortes — En port a totas honors* (Miraval, *A penas*, c. 3; R. 360).

l'entourent, respire avec délices l'air qui vient de son pays,[1] salue bien bas jusqu'aux bergers qui l'habitent.[2]

L'exposé de cet idéal, quelque place qu'il tienne dans les chansons, n'en occupe pourtant qu'une faible partie: ce qui les remplit, ce sont naturellement les prières et les hommages adressés à l'objet aimé. Nous y retrouvons la même convention, non moins tyrannique dans les devoirs qu'elle impose, non moins uniforme dans les formules qui la traduisent. L'attitude de l'amant en face de sa dame est, comme son *habitus* mental, réglé par un cérémonial impitoyable, qui interdit tout mouvement désordonné, tout geste brusque ou même spontané. Ne nous attendons pas à trouver ici ces cris de douleur, ces grondements de colère et ces révoltes qui nous semblent inséparables d'une passion véhémente et malheureuse: se souvenant que la courtoisie est faite de mesure,[3] l'amant courtois, quelle que soit l'ardeur de ses sentiments, ne s'emporte jamais. Conscient de la distance qui le sépare de l'objet aimé, il reste invariablement respectueux, humble, discret, à peine assez hardi pour avouer son amour ou formuler un souhait: c'est l'attitude du dévot en extase devant la Madone.[4]

Ceci est vrai au moins des troubadours de l'époque classique. Chez les plus anciens, et chez quelques-uns encore de la fin du XII[e] siècle, l'expression du désir est parfois assez

[1] Voy. le début de la charmante chanson de Ventadour: *Quan la douss'aura venta — Deves vostre pais — M'es veiaire qu'eu senta — Odor de paradis* (Appel, n° XXXVII).

[2] *Totz los vezis apel senhors — Del renh on sos jois fo noiritz* ... (Rudel, *Pro ai*, c. 4; R. 95). *E tenria neis per senhor — Un pastor que vengues de lai* (Miraval, *A guisa*, c. 4; R. 225).

[3] *De cortesias pot vanar — Qui ben sap Mesur'esgardar* (Marcabru, XV, 13–4).

[4] L'hésitation à dévoiler cet amour (*gequir*) est un des motifs le plus fréquemment développés. Quelques troubadours font allusion à l'irritation que cet aveu aurait provoquée chez leur dame: *Bona domna* ..., *Avetz razo per quem dejatz estraire — Lo bel solatz ni l'amoros parer — Si non quar vos ausiey anc far saber — Qu'ieus amava mil aitans mais que me?* (B. de Palazol, *Bona domna*, c. 1; R. 239).

vive et même grossière: Cercamon, Rambaut d'Orange, Bertran de Born, Guilhem Adhémar osent non seulement solliciter un baiser, mais bien davantage, en employant les termes les moins équivoques.[1] Mais chez leurs successeurs elle s'atténue et s'épure au point qu'elle pourrait traduire un amour purement platonique, et que, quand la conception de cet amour se sera formée, rien pour ainsi dire ne changera dans le vocabulaire des troubadours. Quant aux mouvements désordonnés de l'âme, aux reproches, aux objurgations, nous les verrons apparaître aussi chez certains poètes vers le commencement du XIII[e] siècle; mais ce sera précisément chez ceux dont l'œuvre paraît la plus étrangère à toute réalité, et nous verrons qu'il n'y a là, probablement, qu'un artifice de lettrés, s'ingéniant à renouveler une matière appauvrie.

Si l'on voulait commenter par les textes les propositions qui précèdent, c'est la moitié des chansons qu'il faudrait transcrire. Je n'éprouve pas cette tentation et me contenterai d'illustrer par quelques passages topiques les situations le plus fréquemment représentées.[2]

L'amant éloigné de sa dame doit être plongé dans une morne tristesse qui lui ôte l'appétit et le sommeil,[3] fait pâlir son visage; il soupire, ses yeux se baignent de larmes: «De l'eau qui coule de mes yeux, dit Ventadour, j'écris plus de cent saluts, que j'envoie à la meilleure et à la plus belle» (*Ara m conselhatz*, c. 7; Appel, VI). Arnaut de Mareuil avait tant parlé de ses pleurs que cet éternel larmoiement paraissait au Moine de Montaudon le trait le plus propre à le caractériser.[4]

L'image de la dame absente, la méditation mélancolique

---

[1] Voyez les textes cités par Wechssler, *op. cit.*, p. 324.

[2] Ces situations ont été cataloguées dans le pédantesque et curieux traité d'André le Chapelain *De Arte honeste amandi* (dont je citerai en note quelques aphorismes).

[3] Minus dormit et edit quem amoris cogitatio vexat (*De arte*..., règle XXIII, éd. Trojel, p. 131).

[4] *Pos Peire d'Alvernhe*, c. 10; même épigramme au couplet 3, à l'adresse de Raimon Jordan.

de sa beauté et de ses mérites doivent occuper le cœur et la pensée de l'amant; une tristesse pensive et absorbée (*cossir*) est donc son état habituel.[1] Cette contemplation le plonge dans une sorte d'hébétude qui supprime pour lui le monde extérieur ou en transforme l'aspect et trouble ses facultés sensitives. Ventadour dit qu'il est tout prêt, en plein hiver, à marcher nu, en chemise, et que les frimas lui apparaissent comme fleurs printanières.[2] L'amant dans cet état ne reconnaît plus personne: ses amis le saluent, l'interpellent sans qu'il s'en doute; des voleurs pourraient l'enlever sans qu'il s'en aperçût.[3] «Vous êtes cause, dit Guilhem Magret, que les gens me tournent en dérision, car on me voit demander un objet que je tiens dans ma main» (*Atretan*, c. 3; R. 420).[4]

L'amant paraît-il devant sa dame, les symptômes de son mal redoublent: il frissonne,[5] il tremble comme la feuille au vent;[6] interdit, il ne peut articuler une parole; on le prendrait pour un muet.[7] Aussi bien que dirait-il, puisque l'aveu et les prières lui sont rigoureusement interdits? Mais l'attitude décrite plus haut ne suffit-elle pas à émouvoir la pitié? Qu'il soit donc réservé et patient (*temen, sufren*) et qu'il attende tout du bon plaisir de celle qui, après tout, n'est pas plus féroce qu'un lion ou un ours.[8] Mieux vaut le silence

---

[1] Quilibet amantis actus in coamantis cogitatione finitur (*De arte...*, règle XXIV) Voy. dans Wechssler (*op. cit.*, p. 223, 254, 261, 379) d'innombrables textes relatifs au *cossir* ou *cossirier*.

[2] Cf. le couplet délicieux où il compare son ivresse à celle de l'alouette se baignant dans un rayon de soleil; plus loin, p. 240.

[3] Ventadour, *Quan l'erba vertz*, c. 5; Appel, XXXIX.

[4] Autres textes dans Wechssler, *op. cit.*, p. 253.

[5] L'expression courante, qui est déjà dans Guillaume de Poitiers, (*Farai*) est *tremblar e frire*.

[6] *Quan ieu la vei, be m'es parven — Als huels, al vis, a la color — Car aisi tremble de paor — Cum fa la folha contra'l ven* (Ventadour, *Non es meravelha*; Appel, XXXI). Cf. *De Arte* (règle XVI): in repentina coamantis visione cor contremescit amantis.

[7] P. Raimon, *Nom puesc sufrir*, c. 3; R. 125; Barjols, *Amors*, c. 3; R. 353.

[8] Ventadour, *Non es meravelha*, c. 5.

qu'une prière indiscrète, qu'un aveu par lequel on peut tout perdre: tel est le thème que développent les trois quarts des chansons, où il n'y a cependant pas autre chose que des prières et des aveux.[1]

Si l'amant reçoit quelque faveur, il la doit donc à un octroi bénévole et spontané (*merce, chauzimen*). Qu'il évite de s'en targuer pour solliciter davantage, et surtout de s'en vanter publiquement, car la discrétion est de tous ses devoirs le plus impérieux. Aussi est-elle de toutes les vertus celle que les troubadours s'attribuent avec le plus de générosité, celle qu'ils promettent de pratiquer le plus rigoureusement, si l'occasion leur en est offerte.[2] Qu'il serait doux pourtant de dévoiler son bonheur à un ami discret et fidèle, qui aurait l'avantage de servir, à l'occasion, d'officieux intermédiaire![3] Mais le plus intime ami peut être un bavard; il peut même cacher sous des dehors flatteurs les plus noirs desseins: Giraut de Bornelh, après avoir prêché l'emploi du confident, suppute les dangers qu'il comporte, et conclut que sur trois «compagnons» il y a bien en moyenne un «ennuyeux».[4]

Il était donc vraiment fort étroit, le cercle d'idées où s'enfermaient les poètes orthodoxes: on s'en aperçut et on s'en divertit, de leur temps même: Peire Cardinal a dressé un véritable catalogue des lieux communs auxquels étaient voués ses confrères. Dans une amusante pièce où il se félicite de n'être pas amoureux, parce qu'il échappe ainsi à la nécessité de les développer, et à mille autres désagréments, «je puis bien vraiment, dit-il, me louer d'Amour, car il ne m'enlève ni l'appétit ni le sommeil; je ne frissonne pas de fièvre, je ne bâille ni ne soupire, ni ne suis, tant que la nuit dure, en

---

[1] Textes dans Wechssler, *op. cit.*, p. 185.

[2] Ventadour, *Quan par*, c. 5 (Appel, XLI); Capdoil, *Leials amics*, c. 4; R. 171.

[3] *E car vostra conpanhia — Es tota d'omes gilos, — Us amicx se tanheria, — Domna, entre me e vos* ... (Cadenet, *Amors e com*, c. 5; R. 249).

[4] *Alegrar*, c. 5 et 7 (éd. Kolsen, IX).

proie aux cauchemars Je ne suis ni triste ni dolent, ni trahi ni trompé . . . Je ne crains ni traîtresse ni traître, ni farouche jaloux dont la colère me menace . . .»[1] Et il continue ainsi pendant cinq couplets, sans réussir à épuiser la série.

Si la physionomie de l'amant est dépourvue d'expression et de vie, que dire de celle de la dame? Jamais abstraction plus creuse et plus vaine ne glaça un poète, ne refroidit le lecteur. Si l'on n'a pas le droit de dire que toutes les chansons émanent de la même plume, on est vraiment tenté de croire que c'est la même femme qu'ont aimée tous les poètes. Mais, est-ce bien une femme, ou n'est-ce pas plutôt une poupée, tirée à des douzaines d'exemplaires? Aussi bien, toutes ces femmes, censées de chair et d'os, ressemblent-elles étonnamment, comme le remarque finement R. Renier,[2] à cette femme idéale formée par Bertran de Born de pièces rapportées.[3]

Le moyen âge n'a pas connu l'esprit d'analyse, et ses descriptions s'en ressentent forcément: celles de la beauté féminine sont extrêmement conventionnelles et beaucoup plus vagues encore dans la poésie lyrique que dans les œuvres narratives, où la description précise est au reste remplacée par de banales énumérations.[4] Alors que les auteurs de romans poussent la minutie jusqu'à l'indiscrétion et à l'indécence, les poètes lyriques se tiennent volontiers dans les généralités.[5] Ce qu'ils louent le plus souvent dans leur dame, quand ils s'astreignent à quelque précision, c'est, et ils y insistent avec

---

[1] *Ar mi puesc*, c. 1 et 2; Bartsch-Koschwitz, col. 191.

[2] *Il tipo estetico della donna nel medio evo* (1885), p. 19.

[3] *Domna puois de mi*; éd. Thomas, p. 110.

[4] Les seules descriptions détaillées que nous aient laissé les troubadours sont celles de A. de Mareuil (*Domna genser*; R. 199, et Bartsch, *Chrest.*, 93) et de P. de Capdeuil (*Domna eu pren*; éd. Napolski, p. 108), mais elles se trouvent dans des «saluts», dont le style se rapproche de celui du roman. Au portrait fort détaillé du héros, qui se lit dans *Flamenca* (v. 1582—1620) devait correspondre, dans la partie manquante, celui de l'héroïne.

[5] Je me suis beaucoup servi dans les pages qui suivent du volume cité ci-dessus de R. Renier, p. 1—24.

une complaisance voluptueuse, la fraîcheur d'un corps «tendre, gras et lisse»;[1] c'est aussi la sveltesse de la taille,[2] l'éclat d'un teint blanc comme la neige, vermeil comme la rose, la finesse des sourcils, la blancheur des dents, l'heureuse proportion des parties du visage. Les cheveux, quand ils sont mentionnés, sont blonds; mais jamais il n'est question de la couleur des yeux, ni de l'expression de la physionomie.[3] Au total c'est un ensemble incomparable que Dieu n'a pu former qu'en y mettant tous ses soins; et on peut dire que vraiment, ce jour-là, il n'a pas perdu son temps.[4]

La femme aimée n'est pas seulement la plus belle de toutes, elle est aussi la plus noble, la plus «courtoise», la mieux «enseignée». C'est elle qui sait le mieux unir les «plaisantes paroles» aux «louables actions»; sage en sa conduite et mesurée en ses projets, on la voit, en temps et lieu, plaisanter et rire, sourire avec grâce, accueillir noblement, trai-

[1] *Quel cors a gras, delgat e gen* (Rudel, *Quan lo rius*, I, 12). *Al sieu cors blanc, gras e chauzit e le* (G. Adhemar, *Non pot*; R. 197). *Sil blanc cors, delgat e le...* (Guiraut lo Ros, *A la mia fe*, c. 5; R. 6). — *Del vostre cors graile, gras, blanc e le* (Palazol, *Bona domna*, torn. 1; R. 241). B. de Born, indiscret à son ordinaire, s'est permis de parler de *Blanc peitz ab dura mamela* (*Bem pac*, v. 38).

[2] La femme, symbole de grâce, doit être élancée; l'homme trapu, de forte encolure, doit avoir les épaules larges et la taille mince; voy. les innombrables descriptions des chansons de geste.

[3] Je dois noter pourtant que le Gênois Cigala, à une époque tardive, a loué en quelques couplets étincelants le rire de sa dame (*Un avinen ris;* Bertoni, *Trov.*, XXXVI).

[4] *De cor i entendia — Dieus quan formet vostre cors amoros — E parec ben a las belas faissos* (Giraudo lo Ros, *Ara sabrai*, torn. 1; R. 12). — Généralement les traits sont épars: *D'un dous esgart, ab sos huels amoros* (Faidit, *Tot me*, c. 2; L. R. 372). *Eil huoill clar e rizen eill dous esgart plazen* (Belenoi, *Eram*, c. 3; M. G. 57). *Bela boca, blancas denz, bel esgart e plazen vis* (Cadenet, *Ai doussa*, c. 5; M. G. 303). Les énumérations systématiques, comme la suivante, sont très rares: *Del sieu belh cors graile e sotil, — Blanc e gras, suau, len e dos — Volgr'ieu retraire sas faissos... — sa saura crin pus que aur esmeratz — E son blanc front, els cils voutz e delguatz, — Els huelhs el nas e la boca rizen* (E. Cairel, *Mout mi platz*, c. 3; R. 431).

ter chacun suivant son rang et ses mérites: voilà ce que signifient, d'après les commentaires qui les accompagnent trop rarement, ces épithètes prodiguées à tout propos.[1] Ce sont en somme les qualités de la parfaite femme du monde; et rien ne prouve mieux que la poésie dite courtoise fut bien réellement une poésie de salon.

A tous ces attraits, à tous ces mérites, que manque-t-il? Une seule chose, dont l'absence vient tout gâter: la pitié, la condescendance (*merce, chauzimen*). Dans le cœur de cette femme incomparable la compassion n'a nul accès: elle est encore plus insensible que belle et courtoise; et les tourments qu'on endure pour elle n'altèrent point son impassible séré-nité.[2] Comment peut-il se faire qu'approchant à ce point la perfection, elle dédaigne cette vertu qui comblerait tous ses autres mérites? Elle doit pourtant savoir que celle-ci est leur naturelle et nécessaire compagne, tandis que «Orgueil» suffit à les déprécier toutes.[3] Et le poète, en parlant ainsi, voit luire une lueur d'espoir qui le ranime au moment où il allait expirer.[4]

---

[1] *Sens e beutatz, gen parlar e francs ris — Essenhamens, saber e conoyssensa ...* (U. de la Bacalaria, *Ses totz*, c. 3; R. 341). — *La gran beutatz, e'l solas avinen — E'l cortes dig e l'amoros parer* (Cabestanh, *Lo jorn*, c. 2; R. 106). — *Qu'ab ensenhamen, ses jangluelh — L'es dada beutats ab valor; — Cortezia non oblida* (id., *Aissi*, c. 6; R. 113). — *L'acuillir e'l gen respos — Don es plazenteira Din son ais* (Born, *Domna puois*, c. 6; R. 141). — *Ensenhamen e beutatz — Plazers ab gen parlar — Gent acoillir e honrar — Cortes ab gaia semblansa* (Mareuil, *Mot era*, c. 4; P. O. 18). — *Qu'ilh es als pros plazens et acoindans — Et als avols es d'ergulhos semblans; — Largu'es d'aver, e d'onrad'acoin-dansa* (Vaqueiras, *Eram requier*, c. 2; R. 258).

[2] *Totz sos fis pretz es de fin joy garnitz — Se i fos merces qu'es de totz bes razitz* (G. d'Ussel, *Ges de chantar*, c. 5; R. 380).

[3] *Meravilh me, pus ab mi dons es tan — Pretz e valors, plazers e digz cortes — Com pot esser que no i sia merces* (Faidit, *Tant ai sufert*, c. 4; R. 289). — *Bona domna, paratges ni ricors, — On plus autz es e de maior afaire, — Deu mais en se d'umilitat aver, — Quar ab erguelh non pot bos pretz caber* (Mareuil, *Sim destrenhetz*, c. 2; R. 223).

[4] *Pero, en sa merce m'aten, — Car ieu no cre que merces aus faillir — Lai on Dieus volc totz autres bes assir* (F. de Marseille, *Ben*

Si du moins ces cruelles s'étaient toujours montrées telles qu'elles sont! Peut-être alors l'amant, pauvre papillon, ne fût point aller se brûler à la flamme de leurs beaux yeux.[1] Mais elles ont commencé par lui faire belle mine: leur sourire, leur regard étaient si engageants, si pleins de promesses qu'il s'est laissé prendre et s'est trouvé tout à coup «suavement occis». Et maintenant ces beaux semblants se sont obscurcis, ou peut-être, ô comble de douleur! c'est à en séduire un autre qu'ils sont employés. De là des reproches, des invectives, assez rares, il faut le dire, chez les poètes de l'époque classique, mais fréquents chez ceux qui s'essaieront à renouveler le genre en précisant et dramatisant les situations.

L'amant a des ennemis en effet, et il ne descend de l'atmosphère éthérée où planent ses rêves que pour les maudire, ce qui lui arrive au reste très souvent. Ces ennemis s'appellent les «losengiers», et il n'est guère de chanson où une place ne leur soit réservée: ils y sont voués à des exécrations abondantes et passionnées, mais nullement précises. Que peut bien être ce mystérieux personnage?

Quoique l'amante soit en général une femme mariée, ce n'est certainement pas le mari qui est cet ennemi tant abhorré. Il est bien loin, en effet, de tenir dans la chanson courtoise la place honorable, si l'on peut ainsi parler, qu'il occupe dans le roman et le drame romantiques. Il est quelquefois mentionné, mais en termes assez banals, et nullement chargés de haine ou empreints de terreur: Rudel songe mélancoliquement, mais sans révolte, à la tour où sa dame «est couchée avec son mari» et aux grondeuses rumeurs qui doivent la rem-

---

an mort, c. 1; éd. Stronski, 1). — *E tug bon aip ... — Mi fan ades estar en bon esper — Que so non cuich que ges esser pogues — Que lai on es totz autres bes pausatz — Que noi degues esser humilitatz* (Perdigon, *Los mals*, c. 4; éd. Chaytor, I).

[1] *Ab bel semblan que fals'Amors adutz — S'atrai vas lieis fols amans e s'atura, — Col parpaillos qu'a tant folla natura — Queis fer el foc per la clardat qe lutz* (F. de Marseille, *Sitot me soi*, c. 2; éd. Stronski, 1).

plir.[1] B. de Ventadour aussi se représente les scènes domestiques dont il est l'occasion, el il ne semble pas s'en émouvoir outre mesure: «Je sais bien, dame, qu'on vous tourmente à cause de moi; mais si le jaloux bat votre corps, faites qu'il ne batte pas votre cœur. S'il vous chagrinè, faites de même pour lui et gardez-vous de lui rendre le bien pour le mal» (*Quan par la flors*, c. 4; Appel, XLI). Alegret, plus hardi, va jusqu'à regretter de n'être point parent du mari qui l'intéresse, car il pourrait voir la dame plus souvent et il se ferait fort d'endormir les soupçons du vilain jaloux.[2]

Ces quelques mentions appartiennent presque toutes aux œuvres des plus anciens troubadours; de bonne heure il n'est plus du tout question de ce troisième personnage de la «trilogie»,[3] comme s'il n'y était qu'un comparse négligeable.

Le véritable ennemi, c'est donc le «losengier», c'est-à-dire le «flatteur», qui est dénommé parfois aussi «médisant», «ennuyeux», «jaloux»:[4] termes très vagues, qui ne nous rensei-

[1] *Luenh es lo castelhs e la tors — Ont ella jay e sos maritz ... — Amicx, fas elha, gilos brau — An comensat tal batestau, — Que sera greus a departir* (*Pro ai*, c. 3 et 5; R. 94).

[2] *Mout es greu*, c. 3 (*Studj*, III, nº 152). Il est curieux que le mari soit mentionné deux fois dans les très rares chansons de femme qui nous ont été conservées: la Comtesse de Die exprime candidement le regret que son amant ne soit pas «en loc del marit» (*Estat ai*, c. 3; R. 26); une dame Castelloza, qui devait être une bourgeoise, semble dire, dans une pièce au reste peu claire, que les hommages que lui offre un chevalier sont un insigne honneur pour elle et toute sa parenté, y compris son mari (*Mout avetz*, c. 5; éd. de la Salle et Lavaud, *Troubadours cantaliens*, II, 510).

[3] L'expression est de St-Marc Girardin (*Cours de litt. dram.*, IV, 408).

[4] Le mot se présente en provençal sous deux formes: *lauzengiers* et *lauzenjaire* (cas rég. *lauzenjador*), dérivées l'une et l'autre de l a u d e m i a, c.-à-d. l a u d e m et le suffixe -e m i a; il apparaît dès la fin du XI[e] siècle, avec son sens étymologique de «flatteur», dans l'*Alexandre* d'Albéric. Le mot français (que j'emploie) n'est pas nécessairement emprunté au provençal; c'est un dérivé de *losenge*, qui paraît formé directement sur *los*, avec le même suffixe. Le plus ancien exemple que

gnent guère sur son rôle, pas plus que les malédictions dont il est l'éternel objet: à ce mystérieux trouble-fête, adversaire déclaré de toute joie, de tout amour,[1] l'amant ne manque pas d'attribuer ses déconvenues, la ruine de ses espérances, le mauvais vouloir de sa dame. Surveillé par lui, il n'ose faire un pas, risquer un mot: «N'étaient les losengiers, ces vilaines gens, j'aurais déjà obtenu la plénitude du bonheur», dit Ventadour (*Quan la douss'aura*, c. 5; Appel, XXXVII). «Plus souvent, dit Peirol, j'irais voir la plus belle que je connaisse, si les bavardages indiscrets ne me retenaient» (*Quoras*, c. 3; R. 275). Giraut de Bornelh se croit tenu à plus de prudence encore: «Je serais heureux si je pouvais la louer, et cette louange serait bien accueillie de tous; mais je crains d'être entendu par les losengiers perfides, félons et démesurés» (*Er ai gran joi*, c. 3; éd. Kolsen, I).[2]

Ennemis d'autant plus redoutables qu'ils se dissimulent plus habilement: «Ah! Dieu, si l'on pouvait distinguer les perfides et les sincères amants! Si les losengiers et les séducteurs pouvaient porter une corne sur le front!» (Ventadour, *Non es*, c. 5; Appel, XXXI). Mais ils se cachent sous les dehors les plus rassurants, et vont jusqu'à prendre le masque de l'amitié: «A cause d'eux défions-nous de nos plus intimes amis, de nos proches, d'un fils même» (Bornelh, *loc. cit.*, c. 3).[3]

---

j'en connaisse (Philippe de Thaon, *Bestiaire*, éd. Walberg, v. 2744) exclut par la date, la provenance et la nature du texte auquel il appartient, l'hypothèse d'un emprunt au provençal. Il y en a d'autres exemples, très anciens aussi, dans la poésie narrative, soustraite à toute influence courtoise, notamment dans le *Couronnement Louis*, le *Charroi de Nîmes* et *Raoul de Cambrai*.

[1] *Quar gelos savai, — Et avols gens tafura, — E croy lauzengier — Son d'amor guerrier* (G. Faidit, *Ab Cossirier*, c. 5; R. 287). — *Li lauzengier elh fals devinador, — Abayssador de joy e de joven* (Clara d'Anduse, *En greu esmay*, c. 1; R. 335). — Des textes innombrables où apparaît ce personnage, je m'efforcerai de ne citer que les moins imprécis.

[2] Même idée dans Blacasset, *Sim fai Amors*, c. 2; R. 459.

[3] Pour dépister les losengiers toutes les ruses sont permises; Uc Brunet se vante de ses pieux mensonges: *Qu'ieu ai vas els pres engenh et albire — Qu'ieu bais los huelhs et ab lo cor remire, — Et enaissi cel*

Quels sont donc leurs manèges, d'où peuvent sortir tant de maux? Ils épient les vrais amants, ils «devinent», ils jasent.[1] «Ils sont d'une seule et même race, les losengiers, et ces devineurs de la joie d'autrui» (Palasol, *Mais ai*, c. 6; R. 239).

L'amour courtois, nous l'avons assez dit, ne peut vivre que dans le secret; le divulguer, c'est le tuer: et voilà pourquoi les bavardages de ces espions perfides sont si redoutables.

Mais pourquoi s'acharnent-ils ainsi à détruire le bonheur des autres? Parce qu'eux-mêmes ont vainement poursuivi le même bonheur: «Ces devineurs de la joie d'autrui, parce qu'ils sont morts, ils veulent tuer les autres» (*Quan la fuelha*, c. 2; Appel, *Ventadour*, p. 327).[2] — C'est par la jalousie que s'explique leur méchanceté: aussi une dame avisée doit-elle se méfier de leurs perfides propos. C'est parce qu'ils voient les autres sous leurs propres traits qu'ils accusent de déloyauté les amants fidèles: «Ah! que ma dame se garde de croire ce que lui diront de moi ces félons losengiers, et ne s'imagine pas que j'en courtise une autre» (Faidit, *Lo rossignolets*, c. 5; R. 284). Les déloyaux, les perfides, ce sont eux, incapables d'éprouver un amour sincère, toujours prêts à promener au hasard des hommages intéressés, peu soucieux de l'honneur et de la réputation des dames. Que celles-ci ne tolèrent pas autour d'elles ces êtres méprisables; qu'elles se gardent de les confondre avec un amant respectueux, inébranlable dans sa foi: «Vous devez, dame, me mettre bien au-dessus de ces perfides quémandeurs» (Gui d'Ussel, *En tanta guisa*, c. 3; Napolski, éd. Capdoil, p. 103). — Les losengiers et les ennuyeux sont d'autant plus dangereux qu'il est plus difficile de s'en défendre. «Ils vous feront, ma dame, beau visage,

---

lur ma benanansa, — Que nuls no sap de mon cor vas ont es; — Ans qui m'enquier de cui se fenh mos chans, — Als plus privatz estau quetz e celans, — Mas que lor fenh de so que vers non es (*Cortesamen*, c. 7; R. 317).

[1] Le mot qui correspond à *losengier* dans la poésie des Minnesinger est *Merkaere*, «curieux», «espion».

[2] Pièce d'attribution incertaine.

protesteront qu'ils vous aiment d'un cœur sincère, mais ils ne songent, matin et soir, qu'à vous déshonorer et à rabaisser votre rare mérite» (Daude de Pradas, *En un sonet*, c. 3; *Parnasse occitanien*, 87).

Quelle douleur que d'être obligé de les tolérer auprès de celle qu'on aime! «Si ma dame a d'autres soupirants, je ne lui en fais pas pour cela plus mauvais visage . . . Puissent les losengiers ne pas me faire tort! Et souvenez-vous bien que tel qui se dit ami n'est qu'un envieux» (Capdoil, *Per joi*, c. 3; éd. Napolski, II). C'est un supplice que ne peuvent tolérer les âmes fières: «Je dois porter la langue où la dent me fait mal. Je dois inculper ma dame de félonie et de trahison, car son humeur volage souffre les prières de ces perfides, qui vont briguant son amour» (B. de Born, *Greu m'es*, c. 7; éd. Thomas, p. 63).[1] Voilà enfin un mot précis et qui lève tous nos doutes: le losengier fait la cour à la dame du poète, en accusant celui-ci de tous les méfaits, et en se parant lui-même de toutes les vertus, c'est-à-dire qu'il se conduit exactement comme le poète lui-même. Désormais tout s'explique, attaques directes ou sournoises insinuations, et chacune de ces flétrissantes épithètes de «flatteur», «médisant», «jaloux», prend tout son sens: le losengier est tout bonnement un rival, qu'il faut déconsidérer par tous les moyens.

Ce troisième personnage de la trilogie courtoise n'est donc pas moins conventionnel que les deux autres, et les réflexions qu'il peut inspirer ne sont nullement propres à faire circuler dans la chanson cette atmosphère de vérité et de vie que nous y avons en vain cherchée.

Cette étroite conception de l'amour réduit singulièrement la sphère où peut se mouvoir la pensée du poète: des plaintes, des prières, les angoisses d'un cœur perpétuellement oscillant entre la crainte et l'espoir, l'audace et la timidité, voilà la matière qui lui est offerte. Les principaux motifs de déve-

[1] Voy. un autre choix de textes dans ma thèse latine, p. 41 ss., et Wechssler, *op. cit.*, p. 99 ss.

loppement sont fournis par des comparaisons et des images, dont l'étude se rattachera nécessairement à celle du style. Il convient, avant de nous en occuper, de dire d'abord, au sujet de la composition, quelques mots qui pourront être très brefs.

II

Elle est, de toutes les parties de la chanson provençale, la plus faible. Les troubadours ignorent absolument ce qu'est un tout logiquement agencé; ils n'ont à aucun degré l'art de grouper autour d'une idée centrale les idées accessoires propres à l'éclairer; ou plutôt ils semblent ne s'en préoccuper nullement. Chacune de leurs chansons est un chapelet de lieux communs dont ils peuvent à volonté resserrer ou étirer le fil. Comme si la chanson qu'ils composent devait seule se répandre et fonder leur renommée, ils y épuisent tout leur bagage d'idées et de sentiments. Nous n'aurions des meilleurs d'entre eux, même d'un Ventadour ou d'un Bornelh, que cinq ou six chansons, au lieu de huit ou dix fois plus, que nous les connaîtrions également bien, et porterions sur eux le même jugement. Et ce nous est peut-être une raison de nous consoler des pertes immenses qu'a subies la littérature provençale.

Que les sentiments exprimés soient contradictoires, cela même importe peu aux troubadours: ils les déroulent devant nous avec une indifférence qui déconcerte; on dirait un kaléidoscope où se succèdent sans transition des images disparates. Aussi est-ce une pure chimère que de rechercher quel état d'esprit le poète a voulu peindre. Même quand il est fait allusion, au début d'une pièce, à quelque circonstance précise, ce qui est assez fréquent, il n'en est plus question dans la suite; nous retombons aussitôt dans le vague ou la contradiction, et l'ensemble nous laisse une impression confuse. Le plus ancien de nos devanciers en critique était déjà frappé de ce défaut. «On doit bien prendre garde, écrit Raimon Vidal,[1] quand on fait une chanson ou un roman, de tenir des

[1] *Razos de trobar*, éd. Stengel, p. 86.

propos cohérents et de dire des paroles appropriées; et que cette chanson ou ce roman ne soient pas faits de propos mal agencés ou mal suivis. C'est ce qui est arrivé à Bernart de Ventadour, qui, dans les quatre premiers couplets de sa chanson *Be m'an perdut*, dit qu'il aime tant sa dame que pour rien au monde il ne s'en séparerait, et dans le cinquième dit: «Je suis ainsi échu en partage à toutes les autres que chacune d'elles peut me prendre à son service.» L'honnête grammairien eût pu faire la même observation à propos d'une autre chanson, où le même poète, après avoir énuméré les torts de sa dame, «perfide et vile, traîtresse de mauvais lignage», après avoir solennellement déclaré que jamais plus il ne prononcera son nom, conclut en disant: «Et pourtant de celui qui me parle d'elle la parole est bonne, et je m'en réjouis en mon cœur... Bien fou qui querelle son amie! Moi, je pardonne à la mienne si elle me pardonne, et tous ceux-là sont menteurs qui m'en font dire folie.»[1] Notons que Ventadour n'est pas l'un des poètes dont les propos sont le plus décousus, et que le juste reproche de Vidal se fût aussi bien appliqué à des centaines d'autres chansons.[2]

Qu'on ne nous oppose point l'exemple de quelques troubadours logiciens, Folquet de Marseille par exemple. Celui-ci, il est vrai, fait parfois un effort pour rattacher entre eux ces lieux communs, mais le lien est purement extérieur, et ce souci ne l'empêche pas, comme nous le verrons ailleurs, d'aligner des propositions contradictoires, de sorte que ses chansons, avec leur pesante armature scolastique, nous laissent dans le même trouble, la même incertitude que celles des troubadours les plus maladroits ou les plus négligents.

III

Le style dans la chanson est très supérieur à la composition. L'on a pu justement écrire: «Si l'on excepte quelques

[1] *La doussa votz ai auzida*, c. 6–7; Appel, XXIII.

[2] A celles du fantaisiste Peire Vidal par exemple.

poésies dans le genre satirique, on ne trouve [alors] rien qui soit écrit. Avant Dante, Pétrarque et Boccace, quelques poètes provençaux seuls ont su écrire au moyen âge.»[1] Toutefois il y a dans le style des troubadours, même les meilleurs, beaucoup de formules toutes faites, de clichés, et l'on peut dire que cette *res nullius* en constitue proprement le fond. C'est donc dans des limites fort étroites que s'enferme l'originalité de ceux qui en ont le plus, originalité que j'essaierai de définir plus loin. Mais je dois auparavant dresser une sorte d'inventaire de ce magasin largement ouvert où tous viennent s'approvisionner, et qui est loin d'être lui-même d'une richesse inépuisable.[2]

Ce qui frappe tout d'abord dans le style de la chanson, c'est son caractère abstrait; elle ne contient en effet que peu ou point d'allusions à des événements précis, à des circonstances extérieures: nos poètes, comme si le monde sensible n'existait pas, s'enferment dans leur cœur, en écoutent les douloureux battements, et rêvent sans fin sur une situation sans issue. Cette rêverie les amène à soumettre leurs sentiments et ceux qu'ils prêtent à leur dame à un commencement d'analyse, dont le premier résultat est d'animer des abstractions, de personnifier des facultés ou dispositions de l'âme; malheureusement ce procédé, qui marque le premier pas dans l'analyse, en entrave le progrès, parce qu'il fixe en des formules invariables les résultats d'une observation très superficielle.

A tout seigneur tout honneur: celle de ces abstractions qui a le plus servi est celle de l'Amour lui-même. L'Amour

[1] Ch. Thurot dans *Notices et Extraits des manuscrits de la Bibl. nationale*, XXII, 2e partie, p. 500, n.

[2] Il serait certainement intéressant de rechercher comment s'est constitué ce formulaire, qui apparaît déjà chez les plus anciens troubadours. Une partie en a-t-elle été héritée de l'antiquité? Dans les créations nouvelles, quelle part revient aux auteurs de romans et laquelle aux poètes lyriques? S'ils se sont simplement copiés les uns les autres, lesquels ont été les modèles? Questions fort délicates que je ne puis aborder ici.

des troubadours ne doit rien au Cupidon des Anciens, qu'ils connaissaient pourtant, grâce à Ovide,[1] mais dont ils transportent une partie des attributs à la dame.[2] C'est un être fort ambigu, dont ce que nous savons de plus précis c'est qu'il est du sexe féminin,[3] ce qui tient au reste simplement à une particularité de la grammaire provençale.[4] Aussi est-il capricieux et fantasque, comme la dame elle-même, dont il se distingue au reste si peu que parfois on ne sait duquel des

[1] Le seul troubadour chez qui apparaissent nettement des réminiscences ovidiennes est Guiraut de Calanson, qui nous a laissé jusqu'à deux portraits d'*Amors* (dans son *Ensenhamen*, éd. Keller, v. 202—25, et dans sa chanson *A leis cui am*). C'est un être du sexe féminin, comme chez les autres troubadours; il porte une couronne d'or, tient en ses mains un arc, dont partent deux traits, l'un d'or, l'autre d'acier (ou de plomb); il est nu, ou vêtu simplement d'une petite ceinture d'orfroi; tout cela n'empêche pas qu'il soit invisible. Calanson est aussi le seul troubadour qui ait mentionné Vénus (*Ensenhamen*, v. 105), qu'au reste il ne rapproche pas de son fils. — Folquet de Marseille, qui connaissait aussi Ovide, arme d'une lance «le dieu d'amour» (*Cantan volgra*, c. 3; éd. VI). Uc Brunet (*Cortezamens*, c. 1; R. 315), mêle, comme Calanson, deux conceptions quand il nous parle de sa lance et nous dit que c'est *us esperitz cortes — Que nos laissa vezer, mas per semblans.* Dans une chanson française anonyme (*De nostratibus*, etc., p. 81) l'amour est aveugle, «comme la mort». Sur ce sujet voy. quelques lignes de Diez, *Die Poesie*, p. 122.

[2] Ainsi c'est des yeux de la dame transformés en arcs, que partent les flèches qui percent et embrasent les cœurs. Dans Peire Vidal (éd. Anglade, XXXV, 25 ss.) c'est son nez qui forme l'«arbrier» de l'arbalète, ses sourcils l'arc; de même dans *Flamenca*, v. 1588 ss. Image analogue dans une chanson française anonyme (n° 2054; *Archiv*, XLIII, 365) et dans le *Cligès* de Chrétien de Troyes (v. 847—63).

[3] Si complètement féminin que Uc de St-Circ (v. 36, éd. VII) n'hésite pas à lui déclarer que ses faveurs lui seraient moins précieuses que celles de sa dame. Un Minnesinger se demandant quel est son sexe, avoue qu'il ne sait que répondre (A. Lange, *Walther von der Vogelweide*, p. 281).

[4] Tous les noms abstraits remontant au latin *-orem* étaient devenus féminins en provençal; en français *amour*, d'abord féminin, n'a changé de genre que par influence savante. Dans les deux langues il est souvent employé au pluriel, ce qui est encore une particularité des substantifs abstraits.

deux il s'agit.[1] Les troubadours en effet se le représentent moins comme une déité redoutable que comme une suzeraine quinteuse et fantasque, accessible pourtant à la justice et à la pitié. Ils l'interpellent familièrement: «Amour, que vous en semble? Vites-vous jamais être plus fou que moi?» (Ventadour, *Amors e que*, c. 1; Appel, IV), et parfois non sans rudesse: «Amour, pensez-vous que ce sera pour vous grand profit et grand honneur, si vous tuez votre prisonnier?» (Id., *Bel m'es*, c. 2; Appel, X). «Amour, quels torts ai-je envers vous? Et par quel fâcheux destin la belle que j'aime veut-elle me tuer? C'est sans doute parce qu'il vous plaît qu'il en soit ainsi» (Barjols, *Amors que vos ai*, c. 2; éd. Stronski, II). Parfois même ils l'accablent d'invectives: «Amour, à cause de votre conduite vilaine, basse, perfide, tous les bons vous repoussent, et je m'en réjouis. J'ai vu le temps où vous étiez fleur et grain; mais maintenant je vois que les meilleurs tiennent sur vous les plus fâcheux propos: ceux en effet qui vous servent fidèlement, vous les trahissez, et ne prêtez votre aide qu'aux indignes» (Id., *Amors, bem platz*, c. 1—2; *ibid.*, XIII). Ou encore ils viennent se plaindre à lui des torts de leur dame, l'invoquer comme arbitre ou comme juge, lui demander impérieusement justice:[2] Zorzi a longuement, pesamment développé une scène de ce genre[3] où nous retrouvons le scénario de la «Cour d'Amour», familier à nos poètes didactiques en latin, en français et en provençal.[4] En somme on

[1] Une conception aussi vague ne pouvait guère inspirer les artistes: les très rares images de l'Amour le représentent comme un angelot joufflu, ailé, vêtu d'une robe de couleurs vives, dont le buste émerge d'un nuage ou d'un arbre, et dont les mains lancent des rayons qui peuvent aussi bien être des flèches. Voyez les miniatures du manuscrit B. N. 4534 dans Petit de Julleville, *Hist. de la litt. franç.*, I, 360.

[2] Bornelh, *Amors e sim*; éd. Kolsen, XV; Barjols, *Amors, ben*; éd. VII. Peirol encadre dans un dialogue avec Amour une exhortation à la croisade: «Que sert que tu partes, se fait-il dire par lui, puisque les rois et les hauts barons restent?» (*Quant Amors trobet*, R. 279).

[3] *L'autr'ier*; éd. Levy, X.

[4] Je fais allusion au célèbre débat entre Phyllis et Flora (voy. E. Faral, *Les débats du clerc et du chevalier dans la littérature des XII^e et*

n'a jamais tant raisonné qu'avec cet être qu'on nous représente comme dénué de toute raison.

Les yeux et le cœur ne sont pas des personnages moins considérables; ils ont si peu de rapport avec les organes corporels désignés sous ce nom que nous avons le droit de les ranger, eux aussi, parmi les abstractions. Ce sont des scélérats, des traîtres, dignes de tous les maux. Il est vrai qu'ils se font eux-mêmes justice: «J'ai trois ennemis et deux mauvais seigneurs, dont chacun cherche nuit et jour à me détruire. Ces ennemis sont mes yeux et mon cœur . . .» (Uc de St.-Circ, *Tres enemics*, c. 1; ed. Jeanroy et De Grave, II). «Jamais aucun ennemi que j'aie eu ne m'a nui autant que mes yeux et mon cœur: et si je souffre par leur faute, eux n'y gagnent rien, car le cœur soupire et les yeux pleurent» (Id., *Anc enemics*, c. 1; éd. I). Qui est le plus coupable? Les yeux ont vaincu le cœur, mais celui-ci s'est trop aisément rendu, et il a entraîné toute la personne dans sa ruine: «La faute n'est pas à moi, mais à mes perfides compagnons, mon cœur et mes yeux, qui sont mes ennemis; et devoir loger chez soi ses ennemis est une bien fâcheuse affaire . . . C'est par mes yeux, Amour, que vous êtes entré dans mon cœur, mais il a failli, en vous hébergeant sans prendre conseil de mon sens» (Cigala, *Non sai*, c. 2 et 4; Bertoni, *Trov. d'Italia*, XXXV).[1]

XIII^e siècles; *Romania*, XLI, 473), dont les versions françaises ont été connues de Peire Guilhem, auteur d'une nouvelle allégorique où la cour du dieu est longuement décrite (*Lex. Rom.* I, 405) et des auteurs anonymes de la *Cour d'Amour* (*Revue des l. rom.*, XX, 157) et du *Chastel d'Amours* (*Annales du Midi*, I, 183).

[1] Cette opposition, complaisamment développée par Uc de St-Circ dans deux autres de ses pièces (*Dels olhs*, *Gent an saubut*; éd. III et IV), ne se trouve pas chez les plus anciens troubadours, chez Ventadour notamment; elle est familière au contraire à Folquet de Marseille (*En chantan*) et à Péguilhan (*Anc mais de joi* et *Amors a vos*). Elle se rencontre pour la première fois, à ma connaissance, dans le *Cligès* de Chrétien de Troyes (v. 474–509). La question de savoir quelle part revient aux yeux ou au cœur dans la conception de l'amour, ne parut nullement futile aux poètes italiens du XIV^e siècle, qui l'ont maintes fois et très doctement traitée.

C'est bien grâce à leur funeste alliance qu'Amour exerce ses ravages: «Les yeux sont les messagers du cœur: ils vont voir ce que le cœur se plaît à retenir, et quand ils sont tous les trois d'accord, alors Amour prend naissance» (Pegulhan, *Anc mais de joi*, c. 4; M., *Ged.*, 737). Ce sont donc eux et non lui-même que le pauvre amant doit accuser.

Ce n'est pas aux yeux seulement que le cœur peut être opposé, mais au corps tout entier.[1] Il se laisse entrainer par un doux regard, par un baiser, à déserter son domicile — opération qui ne comporte pour lui aucune douleur, — pour aller vagabonder ou s'enfermer dans une agréable prison. «J'avais coutume de me plaindre de mes yeux, mais j'ai cent fois plus de raisons de me plaindre de mon cœur félon. Je n'ai plus de cœur, je vous le jure, car du moment où je vous ai vue, il a fui en tapinois, et voilà pourquoi je reste sans cœur» (Pegulhan, *Eissamen*, c. 3; M. G. 1003). Cadenet constate que son cœur est perdu: où serait-il, sinon chez sa dame? Et il supplie Amour d'aller le quérir.[2] La dame a donc deux cœurs: aussi ne peut-elle se refuser à restituer celui qu'elle détient injustement: «Je n'ai plus de cœur et vous en avez deux!» (G. Faidit, *Al chantar*, c. 4; M. G. 180). «Un homme sans cœur n'a plus de valeur; et c'est pourquoi je prie humblement ma dame de tirer le mien du sien, et de me le rendre» (Blacas, *Per merce*, c. 3; M. G. 1128).[3] On voit

[1] Voy. Jeanroy et Salverda de Grave, *Quatre chansons de Uc de St-Circ*, dans *Mélanges Rajna*.

[2] *Amors e com*, c. 3; R. 248.

[3] Voici quelques exemples de ces pauvres *concetti: Mon cor ai pres d'amor — Que l'esperitz lai cor — Mas lo cors* (corps) *es sai alhors.* (Ventadour, *Tant ai*, c. 3; éd. XLIV). *M'amia lo m'embla* (mon cœur) *— Si qu'ieu non o sen* (Peirol, *Quora*, c. 3; R. 269). *Ab cen dous es-garz — Mi venguest mon cor emblar* (P. de Maensac, *P. O.* 304; texte presque identique dans Sordel, *Bel m'es*, c. 2; éd. XXII). *Ai cum trais gen doussamen — Lo cor dins del cor ses dolor* (P. de Marseille, *Si tot*, c. 3; éd. Levy III). Autres textes cités par De Lollis, éd. Sordel, p. 279 et 282, notes à XX, 42 et XXII, 9. — Le cœur peut être personnifié à tel point qu'il a lui-même ses yeux, dont il se sert comme de messagers

que les troubadours ont autant de droit que les Pétrarquistes à figurer parmi les ancêtres de Mascarille.

Ces rapprochements ingénieux (ils ne le sont que trop), ces subtiles déductions peuvent, si on n'y insiste pas trop, amuser un instant l'esprit. Rien de plus froid au contraire, que la pâle et trop longue théorie des sentiments personnifiés, avant-garde de la falote armée qui se déploiera bientôt dans le *Roman de la Rose.* Les personnifications de vices, de vertus ou d'états d'esprit apparaissent dès le début de la littérature provençale. On sait quelle place tiennent chez Marcabru Joie, Jeunesse, Prix, Valeur, Mauvaiseté, etc.; Garin le Brun met aux prises Mesure et Légèreté;[1] Peire Rogier nous montre son cœur partagé entre Tristesse et Joie.[2] De même nous voyons les qualités, les défauts, les sentiments de la dame s'animer et se séparer d'elle; Valeur, Courtoisie, Sens l'élèvent si haut que Desmesure, Orgueil la rendent inaccessible à Pitié, Merci, Humilité.[3] Il suffisait, pour transformer le terme abstrait en personnification, de ne pas le faire précéder de l'article ou de l'adjectif possessif.[4] Nous saisissons le processus dans des phrases comme celles-ci: «Puisque ni prière ni servir ni [sa] merci ne m'aident en rien . . .» (Ventadour, *Bel m'es*, c. 2; éd. X). «De la prison où elle m'a jeté Merci seule peut ouvrir la porte, et d'elle (la merci) je ne trouve trace» (Id., *Non es meravelha*, c. 3; éd. XX). «Je n'ai trouvé

---

ou truchements: ex. dans Peirol, *D'un sonet*, c. 4; M. G. 262; D. de Pradas, El *tems*, c. 3, M. G. 596. Pons de la Garda, *Plus ai*, c. 4; M. G. 387. Cf. l'article de Schultz-Gora, *Los olhs del cor* dans *Zeitschr. für rom. Phil.*, XXIX, 337.

[1] Appel, *Poésies prov. inéd.*, p. 3.

[2] *Entr'ir'e joi*; éd. Appel, VII.

[3] *Humilitatz* serait au reste traduit plus exactement par «condescendance» ou «bienveillance».

[4] L'omission de l'article était du reste de règle devant certains mots abstraits, comme Amour, Nature, etc. (Diez, *Gramm.* III, 25—27).

en elle nulle condescendance, et [sa] merci ne m'a point servi» (Barjols, *Amors, ben m'avetz*, c. 3; éd. VII).[1]

Ces personnifications sont assez rares chez les plus anciens troubadours, dont quelques-uns toutefois devancent leur temps;[2] mais le procédé est trouvé, et il ne servira que trop. Déjà Ventadour écrit: «De la prison ou elle m'a jeté, Merci seule peut ouvrir la porte . . .» (*Non es meravelha*, c. 3; éd. Appel, XXXI).

Bientôt ces êtres de raison, détachés de la personne dont ils formaient d'abord les attributs, vivent, s'opposent entre eux, luttent ou dialoguent: Folquet de Marseille s'est fait de ce jeu une spécialité: «Amour, dit-il, a fait grand péché quand il lui a plu d'entrer en moi sans amener avec lui Merci» (*Mout i fetz*, c. 1; éd. Stronski, VIII). De même nous voyons s'opposer chez lui Humilité à Orgueil, Merci à Droiture ou à Raison, Hardiesse à Crainte.[3]

Ces êtres simplifiés ne sont naturellement capables que d'une sorte d'action, qui ne peut être mieux exprimée que par le verbe de même racine que le substantif qui les désigne: *Humilitatz* doit *humiliar*, *Orgolh* doit *orgolhar*, et ainsi de suite. Folquet en viendra à écrire:

> Qu'anc tan no m'enfollic folors
> Qu'en l'auzes dir mon pessamen
> (*Mout i fets*, v. 24–5)

et Pons de Capdoil:

> S'humilitatz lam fai humiliar,
> Quem si' humils, humilmen lim coman
> Ab humil cor . . .
> (*Us gais conortz*, c. 3; éd. Napolski, XIX).

---

[1] On voit que l'emploi de la majuscule dépend de la présence ou de l'absence du possessif. Cette petite question se pose constamment aux éditeurs de textes provençaux.

[2] Ainsi chez Rambaut d'Orange nous trouvons non seulement *Amors* et *Cor*, mais *Dezir*, *Voler*, *Pena*, etc. (Pætzold, *op. cit.*, p. 26).

[3] Éd., VII, 35; VIII, 27; X, 2 et 29.

On ne voit pas du tout ce que la pensée peut gagner à ces tautologies, et on voit fort bien, à moins qu'on ne soit charmé du rabâchage, ce que l'expression y perd. Quand Guillaume de Lorris décrit les statues qui ornent les murs du jardin de Déduit, ses descriptions le conduisent, par un détour, à une véritable analyse des concepts d'avarice, de haine, d'envie; quand Jean de Meung décrit et fait agir Faux-Semblant, nous sommes vraiment en présence d'un hypocrite et d'un ambitieux, dont la figure est aussi vivante que celle de Tartuffe. Ici au contraire l'analyse ne va pas au-delà de la simple définition. Il ne faudrait donc pas dire, comme on l'a fait quelquefois, que les auteurs du *Roman de la Rose* trouvaient leur matière toute prête et n'ont rien inventé.[1]

Un autre défaut de la poésie des troubadours, plus grave et plus général, car il sévit à toutes les époques et entache toutes les œuvres, est l'abus des formules. Ces formules sont en elles-mêmes intéressantes, car la plupart enferment des métaphores inconnues à l'antiquité et qui sont une création des peuples romans, mais elles n'appartiennent en propre à personne. Une idée unique y est généralement rendue, ce qui est fréquent dans les dictons populaires, par deux mots qui s'opposent ou se complètent et sont souvent reliés entre eux par l'allitération. La métaphore est empruntée tantôt aux œuvres de la nature, tantôt, et plus rarement, à celles de l'homme.[2] Ainsi l'idée de croissance vigoureuse est exprimée par *brotar e brolhar*, *florir e folhar*, celle d'épanouissement et de maturité par *florir e granar*, *florir e fruchar*, celle de vexation par *tondre e raire*, etc. Les tornades sont presque uni-

[1] Il faut ajouter que leur personnel d'abstractions personnifiées est autrement nombreux et varié. Ce personnel s'était déjà fort accru entre les mains des lyriques du Nord. Nous trouvons par exemple chez Gace Brulé (éd. Huet, XLIV, 25) *Longue Atente*, *Bon Espoir*, chez Couci (éd. Fath, XIII, 29; XV, 25) et Blondel de Nesles (éd. Wiese, V, 20) *Beau Servir* et *Beau* (ou *Doux*) *Semblant*. Je trouve de ce dernier un seul exemple dans G. de Bornelh, 2, 1 (*Studj*, III, 52).

[2] J'utilise ici la première partie de la dissertation de Ch. Stoessel, *Bilder und Vergleiche der provenz. Lyrik*, Marburg, 1886.

quement composées de formules, où l'emphase dispense de précisions qui eussent pu être parfois gênantes: chacun étant gratifié des mêmes hyperboles, il ne pouvait y avoir de jaloux. La banalité en est telle que les mêmes clichés peuvent servir pour les deux sexes: un vaillant chevalier et une aimable châtelaine peuvent être qualifiés également de *flor e frug, flum e fon, cim e razitz, cap e guit, abric e porta, mur, tor, capduelh, palaitz, cambra, clau, miralh de valor, pretz, onor,* etc. On pourra préférer des déterminants comme *proesa, ardimen, largueza* s'il s'agit d'un homme, comme *beutat, cortesia, ensenhamen,* s'il s'agit d'une femme; mais on ne se donne pas toujours cette peine. Ces épithètes se déversent parfois en confuses avalanches: la dame de Pons de Capduelh est *caps e miralhs e flors* parmi les plus belles;[1] un empereur d'Allemagne est tout pareillement, pour Giraut de Bornelh, *miralhs e guitz e flors — D'altres emperadors,*[2] et Zorzi déclare à sa belle, sans préciser en rien, qu'elle est *pretz, capdels, valors e portz, sens et abrics, estatges e beutatz.*[3] Ne nous hâtons pas de reprocher aux troubadours leur dédain, au reste réel, pour la cohérence des images, car ces expressions avaient perdu pour eux toute valeur métaphorique.

Les métaphores proprement dites, ou plus exactement les comparaisons, abondent dans leurs œuvres;[4] peut-être n'est-il pas une littérature où on en trouve davantage. Et pourtant il ne viendra à l'idée de personne de louer leur imagination, de comparer l'un ou l'autre d'entre eux à Homère ou à Victor Hugo. Pour une ou deux images qui nous éblouissent ou nous charment, comme celle de l'alouette s'élevant, ivre de

---

[1] *Se totz los gaugs,* v. 11; éd. XVI.

[2] *De bels digz,* v. 58; éd. LXVIII.

[3] *Aissi col fuocs,* v. 78—9; éd. XVII.

[4] Voyez la seconde partie de la dissertation déjà citée de Stoessel, encore plus désordonnée que la première. Il vaudrait la peine de reprendre le sujet, en précisant la pensée des auteurs, parfois assez obscure, et en recherchant leurs sources, dont quelques-unes sont antiques.

volupté, dans un rayon de soleil,[1] il y en a des douzaines qui nous laissent froids ou nous font sourire.

La médiocrité du résultat tient, ce me semble, à deux causes. La première est la maladresse de la présentation. Pareille à un premier président qui ne s'avance que précédé de son massier, chaque métaphore est annoncée par une lourde et banale formule: *Atressi com lo leos,*[2] *Si com l'albres . . .,*[3] *Aissi com cel . . .*[4] Elle se développe ensuite péniblement et sans grâce, car le rapport qui unit l'idée à l'image est parfois si faible que le poète, pour nous le faire sentir, sue sang et eau, et s'embourbe dans de confuses explications: rien qui éclate, scintille, s'enlève vivement sur la grisaille du raisonnement; les comparaisons elles-mêmes sentent la scolastique.

Leur grand défaut en effet est de n'être pas naturelles. Que d'émotions ont suscitées en nous les poètes modernes, en évoquant les images les plus familières, en retraçant les jeux de l'ombre et de la lumière sur les paysages les plus accoutumés. Ceux du moyen âge au contraire n'ont jamais l'idée de regarder la nature en face: ils préfèrent se plonger dans leurs livres d'école, et il ne faut pas s'étonner s'ils n'en rapportent que du fatras.

On peut recueillir, il est vrai, çà et là quelques images simples et vives: l'amant ballotté entre la crainte et l'espoir, est comparé au vaisseau dans la tempête[5]; plongé dans les

---

[1] Cette comparaison a porté bonheur à d'autres poètes qu'à Ventadour: «Ma chanson, dit joliment Aimeric de Sarlat, est pareille à l'alouette, qui monte et descend en chantant» (*Aissi mou*, c. 1; M. G. 20).

[2] Ricaut de Barbezieux; trois de ses chansons commencent par la formule *Atresi com.*

[3] A. de Peguilhan.

[4] Montaudon; quatre de ses chansons commencent ainsi.

[5] *Atresi soi en balansa — Com la naus en l'onda* (Ventadour, *Tant ai*, c. 4; éd. XLIV). Même comparaison dans Bornelh (*Quan lo glatz*, c. 3; éd. XII), Arnaut d'Aganges (*Quan lo tems*, c. 4; M. G. 1082).

pensées d'amour, il est pareil au poisson dans l'eau,[1] son cœur s'imprègne d'amour,[2] l'amour fond sur sa victime comme le faucon sur le petit oiseau.[3]

Mais combien d'autres sont entachées du plus rebutant pédantisme: les réminiscences classiques sont utilisées ou travesties de la plus étrange façon: Giraut le Roux dit qu'il meurt «comme mourut au bain Sénèque, un vieil auteur, qui, pour ses longs services, reçut cette dure récompense».[4] Perdigon ne désespère plus de conquérir sa dame quand il songe que César se rendit maître du monde: «et pourtant il n'était, dit-on, ni roi d'Irlande, ni comte d'Anjou, ni duc de Normandie, mais de basse naissance: en revanche il était preux, noble et libéral».[5]

Les emprunts à la science proprement dite ou à ce qui passait pour tel, sont plus fréquents encore et non moins singuliers.[6] Que l'amant, respirant dans une fournaise ou fas-

[1] A. de Marueil, *Si com li peis*, c. 1; R. 207. — Pons de Capduelh dit, avec assez de naturel aussi, que, privé de la grâce de sa dame, il est comme le poisson hors de l'eau (*Astrucs es cel*, c. 4; éd. XXIII).

[2] Peirol, *Manta gen*, c. 4; R. 277.

[3] R. de Barbezieux, *Tug demandon*, c. 2; M. G. 1416. Cette jolie comparaison, au reste gâtée par des détails accessoires et sans intérêt, a été reprise: «Je me garde de vous comme le faible oiseau de l'aigle, dit Daude de Pradas (*Anc mais*, c. 4; M. G. 742—3). «Je tremble devant vous comme le faisan devant l'autour, dit de même Zorzi (*Aissi col fuot*, c. 6; éd. XVII).

[4] *A lei de bon servidor*, c. 3; R. 9 (le ms. unique porte *Serena*).

[5] *Aissi cum celh*, c. 5; R. 347. — G. Magret, prisonnier volontaire, dit qu'il a été enfermé par l'amour en *la maiso de Dedalus* (*Ma domnam ten*, c. 1; 423). Les comparaisons empruntées aux poètes anciens sont très peu nombreuses; je n'en relève que trois au quatre: celle du cygne mourant (Peirol, *Atressi*; R. 271), celle de la pierre à aiguiser qui fait couper et ne coupe pas (Horace, *Art poet., in fin.*), peut-être celle du navire ballotté par la tempête, qui a pu être prise à Ovide (Auferor ut rapida concita puppis aqua. *Am.* II, 4, 8). Évidemment le moyen âge ne lisait pas les textes classiques avec les mêmes yeux que nous: il leur demandait de la science, non de la beauté.

Voyez les répertoires de Garver et Mensel (*Rom. Forschungen*, XXI, 276—320, et XXVI, 584—670).

ciné par les yeux de sa dame, se dise pareil à la salamandre qui s'ébat dans les flammes,[1] ou au fer attiré par l'aimant,[2] passe encore. Qu'il se compare, dans son humilité, à l'orvet rampant dans l'herbe,[3] c'est déjà plus singulier. Mais on ne voit pas bien ce que peut entendre Daude de Pradas quand il nous affirme que de l'union de la dame et de l'amant naît l'amour, comme le diamant de l'acier mêlé à l'or,[4] et Guilhem Magret, quand il s'exprime ainsi: «L'eau en montant s'enveloppe de fumée, de nuages et de vent, puis, arrivée au plus haut, elle descend. De même Valeur s'élève par des actions belles et louables; mais elle redescendrait du sommet, si elle n'était soutenue par le bien». (*Aigua pueja*, c. 1; éd. Naudieth, VI). Combien ils sont froids surtout, ces emprunts à l'étrange science des bestiaires! Je renonce à expliquer quels rapports ont pu être établis par des poètes forcenés de fantastique zoologie entre l'amant, la dame, l'homme en général ou l'amour lui-même, et l'autruche qui regarde fixement ses œufs, jusqu'à ce qu'elle croie les voir remuer,[5] ou ce même animal qui se tue de frayeur en se frappant contre terre, quand il voit un aigle,[6] ou le basilic, qui se tue, lui aussi, mais de joie, quand il se regarde au miroir,[7] ou la tigresse qui, en se livrant à la même occupation, oublie la douleur que lui cause la perte de ses petits,[8] ou le lion qui ranime par ses cris son lionceau

---

[1] *E fatz si com la salamandra — Que viu el foc en la calor* (P. Raimon, *Lo dous*, c. 2; M. G. 611).

[2] *A lei del fer que va ses tirador — vas l'asiman quel tira vas si gen — Amors quem sap tirar ses tiramen — M'a tirat* (Péguilhan, *Atressim pren*, c. 4; M. G. 35). Autre exemple de cette comparaison dans le même poète, *Eissamen*, c. 1; M. G. 1003 et 1182. De même Sordel nous montre sa dame guidant les preux, comme l'étoile polaire et l'aimant guident la nef en mer (*Aitan ses plus*, 2; éd. XX).

[3] G. Magret, *Ma donam ten pres*, c. 3; éd. R. 424.

[4] *Anc mais om*, c. 4; M. G. 741.

[5] Miraval, *Aissim te*, c. 2; M. G. 197.

[6] Péguilhan, *D'avinen*, c. 2; M. G. 1190—2.

[7] Péguilhan, *Si com l'albres*, c. 4; M. G. 344.

[8] Barbezieux, *Be volria*, c. 4; M. G. 1418.

mort-né,[1] ou l'ours, qui engraisse à mesure qu'on le bat,[2] ou le scorpion, qui tue en riant,[3] ou le serpent qui fuit l'homme nu, et assaille l'homme vêtu,[4] ou qui, devenu vieux, recouvre la jeunesse en mangeant son semblable, à condition qu'il en délaie le venin en se désaltérant dans une source.[5]

Quant à la louve, qui toujours «laisse le meilleur amant pour le pire»,[6] il n'échappe à personne qu'elle est fort congrûment comparée à la dame du poète, qui lui a préféré un rival indigne. Et l'avare, peut-il être mieux symbolisé que par le crapaud, qui se laisse mourir de faim, de crainte de manquer de nourriture, lui qui se nourrit de terre?[7]

On voit par cette collection d'exemples, combien il serait hors de propos de parler du sentiment de la nature chez les troubadours. Ils avaient pourtant une occasion toute naturelle de lui faire une place dans leurs vers. Une antique tradition, dont l'origine est mal éclaircie, voulait que la chanson d'amour commençât par une description de la saison qui, en renouvelant la nature, ranime aussi dans le cœur de l'homme l'allégresse de vivre et la puissance d'aimer. Si haut que nous remontions, nous trouvons cette tradition solidement établie: sur les trois chansons courtoises de Guillaume IX, il y en a deux qui commencent par une description de cette sorte; chez Rudel, Peire d'Auvergne et même Ventadour, la proportion n'est pas moins forte.[8] Ces descriptions offrent sans doute

---

[1] Barbezieux, *Atressi com lo leos*, c. 1; Bartsch, *Chrest.* 167. Calanson, absorbé jour et nuit dans la pensée de sa dame, se compare au lion, «qui dort les yeux ouverts» (*El mon non pot*, c. 5; R. 390).

[2] Barbezieux, *Atressi com l'olifans*, c. 2; M. G. 1417.

[3] G. Faidit, *Be m'a amors*, c. 2; M. G. 453.

[4] Zorzi, *Atressi com lo camel*, c. 2; éd. III.

[5] Serveri, *Totz om*, c. 1; Bartsch, *Chrest.* 269.

[6] Peguilhan (ou Bremon), *Aissi com cel qu'a la lebre*, c. 1; M. G. 14 et 1185.

[7] Montaudon, *Manens*, c. 6; éd. Philippson, XV.

[8] Parmi les poètes archaïques, Peire Rogier fait exception: sur ses huit chansons, deux seulement (éd. I, II) commencent par une description du printemps, dont l'une est très brève.

quelques jolis traits assez vivement rendus, mais elles ne trahissent jamais une impression sincère ou profonde : les arbres se parent de feuilles et de fleurs, les oiseaux chantent, l'air est plus doux et plus pur, l'eau court plus claire dans les ruisseaux : en voilà le fond à peu près invariable. Que les yeux de nos poètes se soient ouverts d'abord sur les jardins ensoleillés de la Provence, les brumeuses châtaigneraies du Rouergue ou du Limousin, la robuste végétation des plaines languedociennes, ou sur les cimes neigeuses des Pyrénées, c'est toujours le même paysage qu'ils dessinent, et c'est le même que dessineront inlassablement tous leurs émules, qu'ils soient Picards ou Bretons, Italiens ou Allemands.

Ceux qui veulent renouveler quelque peu ce paysage traditionnel se bornent à y introduire quelques détails plus précis, souvent fort inattendus, à le peupler, par exemple, d'animaux ou de végétaux dont le seul intérêt était que personne n'avait encore songé à les mentionner, ou que leurs noms fournissaient des rimes rares et curieuses.[1] C'est un dessin au pointillé qui rappelle certaines miniatures, d'une fantaisie appliquée, aux effets prévus.

Une autre façon de varier le thème usuel consistait à décrire, non plus le printemps, mais l'une des autres saisons. On en eut l'idée de fort bonne heure : nous trouvons déjà des chansons d'automne ou d'hiver, et en nombre respectable, chez Marcabru, Peire d'Auvergne et Rambaut d'Orange.[2] Il eût été ingénieux d'établir un rapport étroit entre la saison décrite et l'état d'esprit analysé : avec les horreurs de l'hiver se fussent harmonisés des sentiments sombres ou violents, avec la grâce du printemps, la joie ou l'espoir. Mais ces derniers sentiments sont si rares dans la chanson courtoise, qu'il fallut bien renoncer à établir cet accord. On pouvait, il est vrai,

[1] C'est ce que l'on constate par exemple chez Peire d'Auvergne et Arnaut Daniel.

[2] Paetzold (*Eigentümlichkeiten*, p. 18) note qu'il y a chez Rambaut trois descriptions de printemps seulement, contre deux d'été et cinq d'hiver, et que ces dernières sont généralement plus longues.

au lieu de l'harmonie, faire ressortir le contraste; mais cela est, à la vérité, assez rare. Il ne semble pas que les troubadours aient sérieusement cherché l'un ou l'autre, et les descriptions initiales sont généralement de simples passe-partout.[1]

Les poètes doués de quelque originalité s'en lassèrent assez vite: ces débuts stéréotypés sont rares chez Arnaut Daniel et Peire Vidal, fréquents, mais très brefs, chez Guiraut de Bornelh, comme s'il payait de mauvaise grâce un tribut obligé; ils manquent totalement chez Folquet de Marseille. D'autres protestent qu'ils ne veulent pas se soumettre à l'usage; d'autres enfin déclarent que la saison n'est pour rien dans la nature de leurs sentiments;[2] mais cette déclaration leur fournit encore un prétexte à décrire, et nous retombons dans le lieu commun. En somme, celui qui aura la patience de dresser cette statistique trouvera bien, j'imagine, dans une chanson sur trois ou quatre, une description de nature comme motif initial. Rien ne nous montre mieux combien les traditions étaient vivaces au moyen âge, et combien rare, chez les poètes d'alors, l'esprit d'indépendance ou d'initiative.

Les images ou métaphores empruntées à la vie chevaleresque ou religieuse nous rapprochent un peu davantage de la réalité.

Les premières sont les plus nombreuses et dérivent presque toutes d'une assimilation, minutieusement poursuivie, du

---

[1] Selon Paetzold (*op. cit.*, p. 18 et 51) Rambaut d'Orange note lui-même le contraste dans trois de ses chansons; chez Arnaut Daniel, sur dix-sept pièces, il y a six chansons de printemps, quatre d'hiver; dans l'une au moins de ces dernières (III) le contraste est nettement signalé.

[2] *Quora qu'amors vuelha, — Leu chan, — Qu'autra flors ni fuelha — No y vau gardan* (Peirol, R. 268). — *Vergiers ni flors ni pratz — No m'an fait chantador, Mas per, vos cui azor — Dona m sui alegratz* (P. Raimon, *S'ieu fos*; R. V, 328). De même B. de Palazol (*Mais ai de talen*, c. 1; R. 238). La protestation de Thibaut de Champagne sera plus énergique encore: *Fueille ne flors ne vaut rien en chantant*, dit-il (éd. Wallensköld IV); ce qui ne l'empêche pas d'en mettre beaucoup dans ses vers.

service amoureux au service féodal. Cette assimilation est très ancienne, puisque nous en trouvons déjà des traces évidentes chez Guillaume IX;[1] et cette antiquité même appuie l'opinion que c'est dans le monde des soudoyers et chevaliers pauvres, groupés autour du grand feudataire, que se sont formées les théories courtoises. Il y avait là une source inépuisable de développements plus ou moins ingénieux.[2]

La vassalité est un lien librement consenti, qui attache le client au patron, l'«homme» au «seigneur». Le premier engage par serment sa foi au second; il lui doit une fidélité absolue qui se traduit par une aide sans restriction tant à la guerre que dans le conseil. En échange, le seigneur assure à l'homme qu'il a «retenu» son entretien et la sécurité de ses biens et de sa personne. Il n'est pas tenu, en dehors de cette obligation, à une récompense déterminée; mais il était admis qu'après une durée plus ou moins longue de loyaux services, le vassal y avait droit. S'il recevait à ce titre un fief, il prêtait «hommage» au seigneur qui devenait son suzerain: agenouillé devant lui et les mains dans les siennes, il se déclarait son homme-lige; le suzerain scellait le pacte en le baisant sur la bouche ou en lui remettant un anneau.[3]

Les poètes courtois prétendent établir entre eux et leur dame, qu'ils appellent parfois «seigneur» (au masculin)[4] un pareil lien d'obligations réciproques.

---

[1] *Qu'ans mi rent a lieys em liure, — Qu'en sa cartam pot escriure* (VIII, coupl. 2). La *carta* est le «rôle» où est inscrite la liste des fidèles.

[2] Je résume ici le substantiel article de Wechssler (*Frauendienst und Vassallität*) où ont été cités les principaux textes juridiques et une quantité plutôt excessive de textes littéraires. L'auteur a pourtant omis de signaler l'emploi technique du verbe *retener*.

[3] «Car entre seigneur et home n'a que la foi, et la foi doit estre coneue et gardée entre eus ... Il (le seigneur) le doit (l'homme) baisier en foi en la bouche» (*Assises de Jérusalem*, éd. Beugnot, chap. 195–6 et 208).

[4] *A vos cui tenc per domna e per senhor* (Giraut de Salignac; R. 394); même vers (*a leis* au lieu de *a vos*) dans A. de Sarlat, *Quan si carga*, c. 4 (R. 385); vers très analogue dans R. d'Orange, *No chân*, c. 4. Chez les lyriques portugais le mot *senhor* est souvent employé pour désigner la dame.

La première de leurs ambitions est d'être «retenus»:

. . . Re nous deman
Mas quem prendatz per servidor,
Qu'ieus servirai com bo senhor
Cossi que del gazardon m'an.
(Ventadour, *Non es meravelha*, c. 7; Appel, *Chrest.*, p. 55.)

A lieys m'autrei litges deserenan,
Si tot no'm vol, mi qu'en cal? qu'atrestan
Serai aclis vas lo sieu senhoratge,
Cum s'ieu l'agues fait certan homenatge.
(Peirol, *D'un bon vers*, c. 2; M. W. II, 2.)

Ab celar et ab sufrir
Li serai om e servire,
E sol sim vol retener
Vec lim tot al sieu plazer,
Fis, francs, ses bauzia.
(P. Raimon, *Atressi*, c. 3; R. 628.)

Veus mi al vostre plazer,
E sius plai mi retener,
Sui vostres senes enjan . . .
Et en vostra senhoria
Remanh e serai e so,
Ab quem retengatz o no.
(B. de Palazol, *Totz temeros*, c. 4; R. 235.)

No m'aian tan mos precs valgut
Qu'aissi m'a baizan retengut.
(R. d'Orange, *Ar quan*, c. 2; M. G. 362.)

Ains clamarai merce tot a rescos
Tro per merce tengatz mos mans amdos
Entr'els vostres e faretz chausimen,
C'als non es mens el certan omenatge.
(R. Jordan, *Vas vos soplei*, c. 5; M. G. 107.)

Ils sont tous prêts à prêter le serment, en se soumettant au cérémonial d'usage et en priant la dame de s'y soumettre:

S'ieu vos vengues de ginolhos denan,
Mas mans junchas, eus quezes vostr'anel,
Quals franquesa fora e quals merces!
(G. de St.-Leidier, *Aissi cum es bela*, c. 3; R. 300.)

Gran talent ai cum pogues
De ginols ves lieys venir,
De tan luenh cum hom cauzir
La poiria, quel vengues
Mas juntas far homenes,
Cum sers a senhor deu far.
(P. Raimon, *Arai ben*, c. 3; M. W. I, 134.)[1]

Quelle allégresse quand leur dame y a consenti!

Adoncs l'estei tan denan,
Mas jontas, de bon coratge,
De genolhos, en ploran,
Trom pres en son senhoratge.
(G. Faidit, *Sitot ai tarzat*, c. 2; R. 290)[2]

Miraval, pour bien marquer ce lien de vasselage, feignait qu'il tenait de sa dame son château;[3] cette protestation était devenue chez lui une sorte de manie que raillaient les mauvaises langues.[4] L'amant «retenu» appartient à sa dame sans réserve, il est son serf, sa chose; elle peut «le donner ou le vendre»:

Vostr'om domenjatz
Sui com s'era compratz.
(P. Raimon, *Vergiers ni flors*, c. 3; R. V. 328; éd. Anglade, nº XIII).

---

[1] Plusieurs sceaux du XII[e] siècle représentent un chevalier à genoux, prêtant hommage à une dame, les mains dans les mains; l'un d'eux est de Conon de Béthune; on y lit, au-dessus de la tête du chevalier, le mot *Merci* (Schultz, *Höfisches Leben*, I, 648 ss.).

[2] Cf. encore du même poète, *Lo rossignholet salvatge*, c. 4; R. 282. La mention d'un baiser reçu par le poète, se rapporte sans doute à ce baiser rituel: *La bela quem compret baisan*, dit B. de Palazol, *Mais ai*, c. 2; R. 238... *Lo jorn quem retenc baizan*, avait dit G. Faidit dans la pièce même dont quelques vers sont cités plus haut.

[3] Déjà dans R. d'Orange: *Lieis de cui tenc Aurenga* (*Ar quan*, c. 2; M. G. 362) et *Aurenga e Mondrago — Qu'eu ten de mi dons...* (*Companho*, c. 3; M. G. 1030).

[4] *Miraval ques fai molt cortes — E dona son castel soven* (Montaudon, *Pos Peire*, c. 4; éd. Philippson, X).

Per qu'eum ren a leis merceian
Sil platz quem don o quem venda.
(Ventadour, *Larquan vei*, c. 4; éd. Appel, nº XXX.)

Mais, en revanche, la dame contracte envers son fidèle certains devoirs: «Ce qu'on attend d'un bon seigneur, qu'on a servi de tout cœur et en toute loyauté, c'est que, conseillé par la raison, il se décide à faire quelque bien à son serviteur» (Barbezieux, *Be volria*, c. 2; R. 457). Le premier de ces devoirs est de lui conserver la vie. Le pousser à la mort par le désespoir ne serait pas seulement, pour la dame, un crime, mais une imprudence et une absurdité: car qui voudrait désormais servir un seigneur aussi cruel? Laissera-t-elle périr son serviteur dans les angoisses qui le torturent? «Un faible château étroitement assiégé ne peut être sauvé sans secours. Si le seigneur à qui il appartient ne lui apporte pas ce secours, il le perd par sa faute, et c'est pour lui grand déshonneur et grand dommage. Ainsi ma dame par sa faute me perdra si elle ne me secourt pas quand je lui crie merci» (P. de Capduelh, *Si com celui qu'a pro*, c. 2, éd. XII).[1]

Quand un fidèle n'obtient de son seigneur aucun guerredon, quand il ne reçoit en échange de ses services que dédains et mauvais traitements, il a le droit de chercher un autre maître; c'est ce que peut faire, lui aussi, un amant trop longtemps rebuté: «Je me tournerai donc ailleurs, car il est sage et ne mérite aucun blâme, celui qui, sans vains murmures, s'éloigne d'un seigneur cruel et impitoyable» (P. Vidal, *Atressi col perilhans*, c. 3; éd. Anglade, nº II).[2]

Si décidément le lien est trop lourd, le mieux est de le

---

[1] Mêmes images et presque mêmes expressions dans P. Raimon: *Nom puesc sufrir*, c. 5, R. 126, et P. Vidal (éd. Bartsch, 67). C'est un crime analogue que de laisser mourir de misère son prisonnier, même si celui-ci refuse sa liberté (Montaudon, *Aissi com hom*, c. 2, éd. Philippson, VIII).

[2] C'est un motif qui revient fréquemment dans les chansons de congé; voy. notamment Montaudon, *Aissi cum cel qu'es*, c. 1, éd. Philippsson, V.

rompre sans esclandre, en invoquant de justes lois et en s'entourant de toutes garanties: «Allons nous mettre entre les mains d'un prêtre; vous me délierez, Dame, et je vous délierai; et chacun de nous pourra, de son côté, maintenir loyalement un autre amour» (Peire de Barjac, *Tot francamen*, c. 4; R. 243).

Le caractère conventionnel des images est, en somme, ce qui nous choque le plus dans le style des troubadours.

Paris. *A. Jeanroy.*

The Sources of the *Saga af Herraudi ok Bósa.*

In a recent study dedicated to O. L. Jiriczek, Dr. F. R. Schröder has reopened the question concerning the sources of the *Bósa Saga*, which in its essential features he derives from the Old French epic of *Huon de Bordeaux*.[1] The suggestion is not new. As early as 1870 L. Ettmüller saw the striking resemblances between the saga and Wieland's *Oberon*, which is of course known as a late derivative of the mediaeval chanson de geste.[2] As is well known, however, *Huon de Bordeaux* does not occupy an entirely isolated place in mediaeval literature. On the contrary, it had the honour of various continuations, some written in an identical spirit, and of a parallel epic in Middle High German, the famous *Herzog Ernst*. Since neither Ettmüller nor Dr. Schröder appear to have taken this fact into consideration, a reexamination of the problem may not be altogether unjustified.

There is certainly no need to sum up again the chief saga incidents, the less so because Dr. Schröder has outlined them in his lucid and charming style which I would fain

[1] Franz Rolf Schröder, *Motivwanderungen im Mittelalter*, *Germanisch-Romanische Monatsschrift*, XVI (1928), p. 7–13.

[2] L. Ettmüller, *Altnordischer Sagenschatz*, Leipzig, 1870, p. 460, 470.

equal.[1] Yet a brief summary, in the manner of V. Chauvin's admirable résumés, of the first part of the saga may prove helpful and even necessary for a profitable discussion of the problem involved.

> The friend of a prince kills the king's son and thereby draws upon himself the monarch's wrath. The prince refuses to abandon his friend, and both are promptly outlawed. The king makes war on them, with poor success at first. Finally, being vastly outnumbered, they fall into his power. They are both exiled and set out on a maritime expedition to the countries of the East. After many adventures they return home, laden with booty, and become reconciled to the king.

The chief episodes are then the following:

(1) The friend of the hero kills the king's son.

(2) The adventures of the two friends in the East country.

(3) Their return home and reconciliation with the king.

Now it is quite true that practically the same facts make up the action of *Huon de Bordeaux*,[2] but we fail to find there the motif of the two friends of whom the one falls into disfavour with the father of the other and who refuse to give up their friendship for the sake of the angry monarch, in spite of the dangers they have to face in consequence. This is unquestionably a most essential episode of the saga, because it releases as it were the whole action. Since it is *not* to be found in the French epic, it follows that the latter *cannot* have been the model of the saga, which precisely on account of this important incident has often been classed with the *fóstbroedra sögur*.[3] This episode, joined to the others,

---

[1] *Op. cit.*, p. 8—10. For a German résumé cf. also Ettmüller, p. 441—70; for a Swedish one cf. A. A. Afzelius, *Svenska Folkets Sago-Häfder eller Fäderneslandets Historia*, Stockholm, 1839—43, I, 129 ff.

[2] O. Engelhardt, *Huon de Bordeaux und Herzog Ernst*, Diss. Tübingen, 1903, p. 14.

[3] E. Mogk, *Geschichte der norwegisch-isländischen Literatur*, Strassburg, 1904, p. 846.

is however found in the Middle High German poem of *Herzog Ernst,*[1] which tells the following story:

> The emperor Otto marries the widowed queen Adelheid, the mother of the hero. The latter is slandered by a nephew of the emperor. Beside himself with rage, the young Ernest, accompanied by his faithful friend Wetzel, enters the castle of his stepfather and kills the traitor in the very presence of the monarch. The latter decides to avenge the insult and lays siege to the city of Ratisbonne, where the two heroes have taken refuge. At the end of their resistence, they retire on their own free will and set out on a maritime expedition to the Holy Land. After numerous adventures, in which *griffins* (cf. the griffin's egg in the saga) and the deliverance of a princess play an important rôle, they return, laden with treasures, to Germany, where the emperor pardons them after some hesitation, and they all live happily until their death.

There can then be no doubt that the *Herzog Ernst* is far more apt to have been the model of this first part of the saga than *Huon de Bordeaux*. Since however the Middle High German poem was also utilised by one of the continuations of *Huon de Bordeaux*, the chanson de geste *Esclarmonde*,[2] it will be well to determine which of the two, the German original or the French reworking, was at the base of the saga. The absence of the devoted friend from an essential episode of *Esclarmonde*, i. e. the deliverance of the princess, excludes the second of the two alternatives, and it is therefore clear that the author of the first part of the *Bósa Saga* drew on the *Herzog Ernst*.

---

[1] Cf. W. Golther, *Die deutsche Dichtung im Mittelalter*, Stuttgart, 1922, p. 123, 546.

[2] Engelhardt, p. 24; F. Klauber, *Charakteristik und Quellen des altfranzösischen Gedichtes Esclarmonde*, Diss. Heidelberg, 1913; K. Voretzsch, *Einführung in das Studium der altfranzösischen Literatur*, Halle, 1925, p. 417.

As is well known, the original version of the *Herzog Ernst* was composed in the Rhine country, probably in Belgian Limburg,[1] some time between 1170 and 1180.[2] No doubt, the story migrated to Scandinavia either directly from the Netherlands or from Northern Germany.

While admitting this result, we must yet examine certain features of the saga which are explainable neither by the influence of the German poem nor by literary borrowings from other pieces of the Old Icelandic literature. They are:

(1) In the saga the victim is the eldest son of the king, in the *Herzog Ernst* his nephew.
(2) The murder is committed by the hero's friend, not by the hero himself.
(3) The murderer is sent out to fetch the griffin's egg.
(4) The magic music and (5) the blow by which the hero deprives his enemy of three teeth are without parallel in the German poem.

The first two of these differences may be explained as follows. True enough, in both the saga and *Huon de Bordeaux* the victim is a son of the monarch; but it is unnecessary to conclude from this coincidence that the author of the saga knew the French poem. He may have brought about the change simply because he thought it unnatural that a man should, as the German emperor does, persecute the son of his wife to avenge a nephew. So he changed the arrangement and decided that the victim should be the king's own son. Then, to avoid a fratricide or the hero's failure to avenge a fratricide (upon either of which his Scandinavian listeners would have frowned), he made the victim the hero's stepbrother and had the murder committed not by Herrauđ himself but by his friend, who corresponds of course to the Wetzel of the German poem.

In the epic of *Herzog Ernst* the hero is sent on no definite quest; Ernest goes voluntarily into exile. On the

[1] Engelhardt, p. 48.
[2] Between 1172 and 1186, according to Golther, *op. et loc. cit.*

other hand, Huon is sent by the emperor to Babylon, where he is to kill the first Saracen he will meet in the emir's palace, to give three kisses to the emir's daughter in the presence of her father and to bring back to France hair from the emir's beard and four of his molar teeth. Let us note, in the first place, that the griffin's egg of the saga has little in common with the beard and the molars of a Moorish prince, unless it be the danger connected with the quest. The motif of the dangerous quest, however, is far too common and too widespread in the folklore of Europe to be of any value, and no valid conclusion can be drawn from this coincidence.

The freeing of Sébile and the abduction of Esclarmonde in *Huon de Bordeaux* are perfectly banal incidents, the giant and the emir having been put out of the way beforehand. It is impossible to derive from either of them the episode of the freeing of Hleiđ from the Finnish witch or (in the second part of the *Bósa Saga*) her abduction from her father's court, both episodes, but more especially the latter, most picturesque and full of life.

The magic music of Oberon's horn is indeed identical with that of the magic harp in the second part of the *Bósa Saga*; but it is equally so with the magic music of many other fairy instruments hailing from many different countries. For is it not at bottom the same instrument of which

> The like was never known
> So full of mirth and mickle joy
> That whenso'er it's blown
> All living creatures that shall hear
> The sweet and pleasant sound
> Shall not be able to forbear
> but dance and skip around?[1]

Again, it seems to me, there is little justification for deriving this episode from *Huon de Bordeaux*, the less so because the

[1] Cf. the article of S. Bugge, *Harpens Kraft* in *Arkiv f. nord. Fil.*, VII (1891), p. 97 ff. and my study on *The Legend of Amphion* in *The Classical Journal*, XXI, 21–28.

motif of the magic music is extremely common in the Scandinavian countries and occurs moreover in the Solomon legend which, as Dr. Schröder admits,[1] exercised most probably a certain influence upon the *Bósa Saga*. That in both the saga and the French epic the motif of the magic music is connected with a banquet scene, is equally natural, considering that it was during banquets that minstrels had a chance to perform and thus to play a prank of the type occurring both in *Huon de Bordeaux* and the Norse saga.

Lastly, Ettmüller as well as Dr. Schröder see some connexion between the blow dealt to Godmund (in the second part of the saga), depriving him of three of his teeth, and the four molars of the admiral Gaudise in the chanson de geste. It is however to be noted that Huon is careful to decapitate the emir before pulling out any of his teeth, which is an infinitely more practical procedure. The number of the teeth is different in the two documents and, last but not least, nothing is said in the saga that the hero is to bring back or does bring back those teeth as a sort of trophy. It seems to me that if King Godmund is made to lose three teeth, it is merely to show the strength of the hero's blows, just as it would be in a modern tale.

Still other features which might be mentioned in this connexion are explained satisfactorily by the tendency of the sagaman to give more than a feeble reproduction of a German original. For example, if in the saga the slaying of Sioð takes place in the open air — as does the slaying of Charlot in *Huon de Bordeaux* — the reason is that the transplantation of the corresponding episode of the *Herzog Ernst* into an artificial Viking *milieu* required such a modification.

From the foregoing facts it will be safe to draw the following conclusions. The French epic *Huon de Bordeaux* had no influence upon the first part of the *Bósa Saga*, and even certain coincidences in the second part can be explained

[1] *Op. cit.*, p. 12 f.

without such influences, on the natural assumption that the author of the saga was no slavish imitator but modified in a certain measure the *données* of his model. This model was the German epic of *Herzog Ernst*, itself closely related to *Huon de Bordeaux*, a fact which goes far to explain the apparent similarities between the French epic and the Norse saga.

University of Minnesota.

Alexander Haggerty Krappe.

Besprechungen.

Eduard Weinkopf, *Naturgeschichte auf dem Dorfe.* Zwölf Aufsätze über volkstümliche Tier- und Pflanzenkunde mit Anmerkungen. Mit 6 Abbildungen. Wien, Österreichischer Bundesverlag, 1926. 220 S. 8:o.

Auf dem Gebiete der volkstümlichen Naturgeschichte sind uns Franzosen und Italiener zweifellos über, wie die Riesenwerke von Rolland und Garbini beweisen. Es ist daher jeder deutscherseits unternommene Versuch auf diesem Gebiete lebhaft zu begrüssen.

Vorliegendes Büchlein wendet sich zunächst an das grosse Publikum, es ist allgemein verständlich und mit grosser Liebe geschrieben, und zwar von einem, der kein Bücherwurm ist, sondern, mitten in ländlicher Natur aufgewachsen, mit regen Sinnen Tiere und Pflanzen beobachtet hat. Ist der populär gehaltene Text für den Laien berechnet, so wird der Fachmann aus den zahlreichen Anmerkungen, die mehr als die Hälfte des Buches umfassen, reichlichen Gewinn ziehen. Hier findet sich wertvolles sprachliches und volkskundliches Material. Mundartliche Tier- und Pflanzennamen aus oft schwer zugänglichen Dialektwörterbüchern werden hier gebucht und erläutert. Ein Literaturverzeichnis und ein mit grosser Genauigkeit gearbeitetes Wortregister erhöhen die wissenschaftliche Brauchbarkeit des Buches.

Bei den Anmerkungen wären hie und da noch weitere Hinweise erwünscht. Analogien zu Branderl = Rotschwänzchen vgl. *Archiv. rom.,* Bd. 7, S. 24, N:o 60. — Zum Winterschlaf des Dachses vgl. *Festschrift der 50. Versammlung deutscher Philologen in Graz,* 1909, S. 33. — Im Worte Eichhörnchen

beruht Eiche — wie sich aus dem Vergleiche mit den übrigen germanischen Namen des Tieres deutlich ergibt — auf volksetymologischer Umbildung. Man beachte das Simplex kärnt. Acherle (*Carinthia,* Bd. 96, S. 55). — Eine Zusammenstellung von Namen dieses Nagers siehe *Teuthonista,* Bd. 1, S. 227 f. — Über die Elster als Unglücksvogel und Todesboten vgl. *Arch. f. Rel.-wissensch.,* Bd. 23, S. 351. — Zur Benennung der Elster mit Mädchennamen vgl. Riegler, *Das Tier im Spiegel der Sprache,* S. 158. — Die ahd. Form agalstra findet sich noch in kärnt. âgalster, âglaster (*Carinthia,* a. a. O.). — Zur Eule vgl. Riegler, *op. cit.,* S. 112—124. — Zu Haarrafferl = Fledermaus vgl. triest. ciapa-cavei, röm. fura-capiju (Garbini, *Antroponimie ed omonimie nel campo della Zoologia popolare,* II, 727). — Zu gugler = Goldamsel vgl. *Arch. rom.,* Bd. 9, S. 68 f. — Zu Haberschreck = Heuschreck vgl. kärnt. Heubock (*Carinthia,* Bd. 96, S. 59). Haber ist ein altes Wort für «Bock». (Vgl. den Namen der Habergeiss.) In den romanischen Sprachen ist die Benennung der Heuschrecke nach Bock oder Ziege nicht selten. (Vgl. *Zf. f. rom. Phil.,* Bd. 31, S. 13.) — Zu Hotterl = Bachstelze vgl. *Arch. rom.,* Bd. 6, S. 174, N:o 22. — Zu Klag = Eule vgl. Analogien in den romanischen Sprachen (*op. cit.,* S. 170, N:o 12). — Das Geschrei der Krähen dürfte wohl in ganz Europa als regenkündend gelten. In Istrien hörte ich von ihnen sagen: le ciama la piova (sie rufen den Regen herbei). — Zu Sagfeiler = Kohlmeise vgl. in der H.-Marne analog limeur de scie (*Arch. rom.,* Bd. 7, S. 25). Über die Kröte als Butterlieferantin der Hexen vgl. auch *Wörter u. Sachen,* Bd. 7, S. 139, 143, u. *Arch. f. d. Studium d. neueren Spr. u. Lit.,* Bd. 149, S. 75. — Neben steir. Matschker = Kröte wurde mir auch Tatschker angegeben. *Carinthia,* Bd. 96, S. 65 verzeichnet Tåtscher, Tatschger. — Zu den Namen der Libelle vgl. *Arch. rom.,* Bd. 9, S. 209 ff. — Zu den Lockrufen für Hühner vgl. *Zf. f. franz. Spr. u. Lit.,* Bd. 149, S. 105, Anm. 7. u. 8. — Zum steir. Lockruf für die Schweine kausch, kausch vgl. den franz. Lockruf kuš, kuš, woher franz. cochon «Schwein» (*Zf. f. franz. Spr. u. Lit.,* Bd. 49, S. 114, Anm., u. *Arch. f. d. Studium der neueren Spr. u. Lit.,* Bd. 146, S. 127). — Zum Ohrwurmglauben vgl. *Wörter u. Sachen,* Bd. 3, S. 190 f., u. Bd. 6, S. 198 f. — Analogien zu Moorochs = Rohrdommel vgl. *Arch. f. d. Studium* usw., Bd. 146, S. 254. — Zu den Schmetterlingsnamen vom Typus ahd. vîvaltra ist zu bemerken, dass es sich hiebei — wie W. Oehl in seiner die mannigfachsten Sprachen des Erdkreises berücksichtigenden Untersuchung

der Schmetterlingsnamen dargetan hat (*Bibl. dell' Archiv. rom.*, serie II, vol. III, S. 75 – 115), — um die akustische Wiedergabe eines optischen Eindruckes (der rhythmischen Flugbewegung) handelt. Häufig werden diese elementaren Wortschöpfungen volksetymologisch beeinflusst wie tirol. Pfeifalter, Pfeilmuatter, Dreifalter, Weinfalter, Beinfalter usw. zeigen (Dalla Torre, *Die volkstüml. Tiernamen in Tirol u. Vorarlberg*, S. 78). Vgl. hiezu kärnt. falfalterle, håafalterle, speilfalterle, fletterle (*Carinthia*, S. 58 u. passim). — Über den Schmetterling als Seelenepiphanie vgl. *Arch. f. d. Stud.*, Bd. 149, S. 272 f. — Zu tirol. Schneiderseele = Schmetterling vgl. kärnt. Schneidergeist = Kleidermotte (*Carinthia*, Bd. 96, S. 64). — Zu Schweinzerl = Löwenzahn vgl. franz. groin de porc (*Arch. f. d. Stud.*, Bd. 144, S. 127). — Zu den Spechtnamen vgl. *Zf. des Vereins f. Volksk.*, 1913, S. 260 ff. — Dass Spei(a) = Stadtschwalbe die Weiterentwicklung einer Schallnachahmung darstellt, geht hervor aus *Arch. rom.*, Bd. 7, S. 12 f., N:o 32. — Dieb = Sperling mag auf einer Rufdeutung beruhen, vgl. jedoch hiezu portug. pardal ladro (Riegler, *op. cit.*, S. 170, Anm.). — Zu Tschafittl = Eule < ital. civetta vgl. *Arch. f. d. Stud.*, Bd. 145, S. 123. — Zur Wiedergabe des Wachtelrufes mit qua, qua, qua vgl. ital. quaglia = Wachtel. Über die onomatopoetischen Wachtelnamen vgl. *Zf. f. rom. Phil.*, Bd. 40, S. 326—328. — Zu Meahml (Mühmchen) = Wiesel (in Gmünden) sei verwiesen auf mähr.-schles. Gevatterle, span. comadreja. Über den volkskundlichen Hintergrund dieser Bezeichnungen vgl. *Wörter u. Sachen*, Bd. 4, S. 175. Die Gleichsetzung Muhme = Elbe, die der Verf. S. 143 wagt, ist wohl nicht leicht zu begründen. Zum Wieselproblem vergleiche ferner *Arch. rom.*, Bd. 9, S. 209 ff., *Zf. f. rom. Phil.*, Bd. 36, S. 160 ff., Bd. 37, S. 210 ff., *Washington University Studies*, XII, Human. series N:o 1, S. 33—66. — In Goisern (Oberösterreich) heisst das Wiesel Pfeifkatzl (freundl. Mitteilung von Dr. *E. Kranzmayer*).

Klagenfurt. *R. Riegler.*

A. Wirth, *Beiträge zur Volkskunde in Anhalt,* Heft 4/5: Die Tiere im Brauch, Glauben und Volksreim. Dessau, Dünnhaupt Verlag. 64 S.

Veröffentlichungen wie die vorliegende sind nicht genug zu begrüssen, denn spärlich beschäftigen sich unsere Volkskundler mit der Tierwelt, die doch folkloristischer Betrachtung so viel Fesselndes bietet. Wir haben nichts was wir nur im Entferntesten

Rollands vielbändigem Werke Faune populaire de la France an die Seite stellen könnten.

Wirths «Beitrag» behandelt in sechs Kapiteln die Haustiere, sonstige Tiere, die Tiere als Wetterkünder, volkstümliche Namen, besonders für Vögel, die Tiere in Volksreim und Volksrätsel. Hiebei ist leicht festzustellen, dass sich die vorgebrachten Äusserungen des Volksglaubens in der Mehrzahl auch in anderen Gegenden des deutschen Sprachgebietes, ja zum Teil in gleicher oder ähnlicher Fassung in anderen Ländern finden. Es wäre von Vorteil gewesen, das Abweichende besonders hervorzuheben.

Im allgemeinen beschränkt sich Verf. darauf, den Volksglauben als solchen festzustellen ohne ihn zu erklären. Wo dies doch geschieht, scheint mir der Versuch zu gewagt, an altheidnischen Götterglauben anzuknüpfen. Weder lässt sich irgendwie beweisen, dass Eichhörnchen, Kuckuck, Schwalbe, Storch in Beziehung zu Donar standen noch dass die Kreuzspinne der Frigg geweiht war. Diese Phantasieauswüchse der wenig kritischen älteren etymologischen Schule spuken leider noch immer in volkskundlichen Büchern. Hingegen wäre beim Heimchen ein Hinweis auf seine Beziehungen zu Holde angebracht. (Vgl. *Waschnitius,* Perht, Holda und verwandte Gestalten. Sitzungsberichte der Wiener Akademie der Wissenschaften, phil. hist. Kl., Bd. 174, S. 103.) Lässt sich mit den noch immer beschränkten Mitteln der heutigen Forschung die historische Entwicklung des Aberglaubens schwer verfolgen, so lässt sich nicht selten der Sinn einer Volksmeinung durch Anwendung der vergleichenden Methode erhellen. Wenn z. B. S. 24 bei «Ameise» berichtet wird, ein mutwilliges Zerstören von Ameisenhaufen bringe Unglück, während Gegenstände, in solche gelegt, eine besondere Kraft gewönnen, so wird dieser Glaube erst verständlich durch einen Vergleich mit einem analogen englischen Volksglauben. Auch in Cornwall gilt das Vernichten von Ameisenhaufen für verderblich, nur hat sich dort die Begründung dieses Aberglaubens erhalten. Es heisst nämlich, die Ameisen seien verzauberte Zwerge. Vgl. hiemit die altgriechische Myrmidonensage (Small Folk oder Small People. *E. M. Wright,* English speak and folklore, S. 267). Dass dieser Glaube sich auch auf deutschem Sprachgebiet erhalten hat, findet seine Bestätigung bei *Siebs,* Helgoland und seine Sprache, S. 105, wo emərbanskan, d. h. Unterirdische als Namen der Ameisen angegeben wird. Vgl. auch Zaunert, Deutsche Natursagen I, 52, wo Zwerge sich in Gestalt von roten Ameisen rächen. Der Anhalter Glaube, dass Ameisen entstehen, wenn jemand in Sägespäne pisst, wird erst ins richtige Licht

gesetzt durch den Egerländer Aberglauben, die Ameise «besaiche» einen, wenn man von ihr gebissen wird, weil man glaubt, der brennende Schmerz rühre vom Urin her. (Vgl. *J. Neubauer* in Zeitschr. f. österr. Volkskunde II, S. 329.) Die Auffassung der Ameise als eines Pissdämons dürfte daher zu Recht bestehen (*Höfler* in Archiv f. Religionswissenschaft II, S. 125). Von diesem vermeintlichen Pissen hat die Ameise ihren Namen nicht nur in deutschen Mundarten,[1] sondern auch im Englischen (pis-mire, pis-ant) und im Niederländischen (pis-miere, pis-emme, zeik-mier) (*Edlinger,* Erklärung der Tiernamen aus allen Sprachgebieten, S. 6, und *Corteliou,* Die altenglischen Namen der Insekten, Spinnen und Krustentiere (S. 45). — Der Glaube an die Giftigkeit der Eidechse (S. 24) überrascht in Anbetracht der guten Meinung, die das Volk anderswo von diesem Tiere hat. In Italien und in England soll es den Menschen vor der Schlange warnen. Daher die Namen siz. salva-omeni, schott. mankeeper (*Rolland,* Faune pop. XI, S. 25). — Zu der Redensart «Elsterneier gegessen haben» (von einem Schwätzer) stellt sich die französische Wendung croquer la pie «gehörig zechen». Genuss geistiger Getränke macht schwatzhaft (*Rolland,* Faune pop. IX, S. 229). Über den Ausdruck vin de pie «Elsternwein» vgl. *Rezensent* in Wörter und Sachen VI, 195. — Verf. bringt die Fledermaus in Zusammenhang mit den Vorstellungen vom Alpdruck (S. 25), was an und für sich ganz gut möglich wäre, nur ist es auffallend, dass unter den Tieren, die im Volksglauben den Alp verkörpern, meines Wissens die Fledermaus nicht vorkommt.[2] Wohl aber dürfte sie mit dem in slawischen Gegenden herrschenden Vampyrglauben in Verbindung zu bringen sein. Der dämonische Charakter dieses Tieres — *Höfler* (op. cit. II, 119) bezeichnet es als Haardämon — ergibt sich aus animistischen Vorstellungen. In der Schweiz gelten die Fledermäuse als die Seelen verstorbener alter Frauen und alter Junggesellen (nach *Staub-Tobler,* Idiotikon), und auch in Sizilien ist taddarita Bezeichnung der Fledermaus und eines Dämons (*Dora d'Istria* in Revue internationale II, 597). Zu dem Aberglauben, die Fledermaus fresse Speck, weil sie häufig im Schornstein gefunden wird, vgl. den Namen Speckmaus in Oberhessen, der nach *Crecelius,* Oberhessisches Wb., I, 794 überall dort für das Tier gebraucht

[1] Z. B. sékammel(te) (Barmen), seckommel (Solingen), sékammete (Lennep). Vgl. *J. Leithaeuser,* Volkskundliches aus dem Bergischen Lande, Progr. Barmen 1906, I/I, S. 6, wo noch zahlreiche andere Namen verzeichnet sind (sêken = seichen).

[2] Vgl. *Ranke* im Hwb. des deutschen Aberglaubens, Sp. 285.

wird, wo «Fledermaus» Bezeichnung des Schmetterlings ist. Zum «Hasenbrot» (S. 27) findet sich ein französisches Analogon: pain d'agache, d. i. Elsternbrot, das *Rolland,* op. cit., IX, S. 219 aus Maubeuge verzeichnet. — Das Heimchen (S. 27) erscheint schon bei *Shakespeare* (Macbeth 216) als Vorzeichen nahen Todes. (Vgl. *Ackermann,* Der Seelenglaube bei Shakespeare, S. 75.) Zu dem badensischen Namen des Hirschkäfers Teufelsross vergleicht sich verones. diaolo (*Garbini,* Antroponimie nel campo della Zoologia popolare, S. 50). Über die Beziehungen des Insektes zu Donner und Blitz vgl. *Rezensent* in dieser Zf., XXVI, S. 180 f. — Die ominöse Deutung des Krähenrufes: starb! starb! oder grab! grab! findet sich auch auf französischem Sprachgebiet, u. zw. in der Umgebung von Rennes (Bretagne). Dort hört man aus dem Gekrächze der Krähe das Wort cadavre heraus (*Sébillot,* Folklore de France, III, 182). — Den mannigfachen Krötenaberglauben führt Verf. mit Recht auf den Animismus zurück (S. 28), worüber Grundlegendes bei *O. Tobler,* Die Epiphanie der Seele § 6. Diese animistische Deutung erfährt eine sprachliche Stütze durch die schwedische Bezeichnung der Kröte als underbyggare «Unterirdische» in Vallgrund und Björkö in Finnland (*Landtman,* Finlands Svenska Folkdiktning VII, S. 456). In der Umgebung von Quimper (Bretagne) heisst es ausdrücklich, man dürfe eine Kröte nicht töten, denn sie könne die Seele eines Ahnen enthalten, die auf Geheiss Gottes für ihre Sünden Busse tun müsse (*Sébillot,* op. cit. III, 281). Eine solche Kröte heisst in Nassau Schuldkrott (*J. Kehrein,* Volkssprache und Volkssitte in Nassau, S. 62). Gilt die Kröte in Anhalt als Regenprophetin, so scheint dies nur eine Abschwächung eines viel intensiveren Aberglaubens, der sich in Portugal erhalten hat, dass nämlich die Kröten aus den Regentropfen entstehen (*Leite de Vasconcellos,* Tradiçôes de Portugal, S. 142). Über die Kröte als Regensymbol vgl. auch *Mannhardt,* Germanische Mythen 439 f. — Über die an den Zahnwechsel der Kinder sich knüpfenden abergläubischen Gebräuche (S. 32), die sich ähnlich bei den verschiedensten Völkern finden, vgl. *Rezensent* in Archiv f. Religionswissenschaft XXIII, 162 ff. — Heisst es S. 36, dass, wird in einem Kuhstall ein Schwalbennest vernichtet, die Kühe Blut statt Milch geben, so finden wir das fehlende Mittelglied, das den Aberglauben verständlich macht, anderswo. In Posen, in der Schweiz, im Elsass, in Frankreich und bei den Siebenbürger Rumänen ist der Glaube verbreitet, dass die Kuh blutige Milch gibt, wenn eine Schwalbe unter ihrem Bauche hinwegfliegt. Eine solche Milch nennt der französische Landmann lait harondalé

(haronde «Schwalbe» = schriftfranz. hirondelle). In der Schweiz heisst eine Eutererkrankung der Kuh Unterflug. (Vgl. *Rezensent* in Wörter und Sachen VII, S. 138.)

Um nicht den einer Besprechung gesteckten Rahmen allzusehr zu überschreiten, wollen wir es bei diesen ergänzenden Bemerkungen bewenden lassen. Sie sollen zeigen, wie ungemein anregend Sammlungen wie die vorliegende sind und wie sehr sie zum Weiterforschen anregen. Hoffentlich werden mit der Zeit auch aus anderen deutschen Sprachgebieten derartige Arbeiten vorliegen. Einige wenige sind in Schulprogrammen und in Zeitschriften erschienen.

Klagenfurt. *R. Riegler.*

Hans Strohmeyer, *Methodik des Neusprachlichen Unterrichts.* Auf Grund der Richtlinien für die Lehrpläne der höheren Schulen Preussens vom Jahre 1925 für das Neusprachliche Gymnasium aufgestellt. Braunschweig, Berlin und Hamburg, Georg Westermann, 1928. 343 S. 8:o. In Ganzleinen M. 6.50.

Der Oberstudiendirektor am Neusprachlichen Gymnasium zu Berlin-Oberschöneweide, Dr. Hans Strohmeyer, der bekannte Vorkämpfer für die preussische Unterrichtsreform vom Jahre 1924 und insbesondere für den Schultyp des s. g. Neusprachlichen Gymnasiums, gibt in diesem Werke den neusprachlichen Lehrern Deutschlands eine sehr detaillierte systematische Darstellung der Art und Weise, wie dieser neusprachliche Unterricht (im Französischen und Englischen) den 1925 erschienenen «Richtlinien» gemäss betrieben werden soll. Wie bekannt spielt in dieser Reform die «kulturkundliche» Seite des Unterrichts eine ausserordentlich wichtige Rolle, und es ist sehr interessant zu sehen (durch einige Beispiellektionen Strohmeyers), zu welch glücklichen Resultaten dieser Unterricht in den Händen eines geschickten Lehrers führen kann.

Was die Unterrichtsmethode betrifft, so wie sie — bisweilen mit ermüdender Weitschweifigkeit — dargestellt wird, so stimme ich dem Verfasser in fast allen Punkten bei. Es ist eine ideale Methode, die aber eben die dem neusprachlichen Unterricht angewiesene grosse Stundenzahl der neuen Gymnasien Preussens erheischt. Mit den relativ wenigen Wochenstunden, die in den Lehranstalten Finnlands dem neusprachlichen Unterricht zur Verfügung gestellt werden können, ist es unmöglich bei uns zu solchen glänzenden Resultaten zu gelangen. Jedenfalls kann das Werk Strohmeyers gewiss auch von finnländischen Pädagogen mit grösstem Nutzen gelesen werden. *A. Wallensköld.*

Gustave Cohen, *Le Théâtre en France au moyen âge. I. Le Théâtre Religieux.* Paris, Les Éditions Rieder, 1928. 75 pages in-4 pet. avec 59 planches hors-texte en héliogravure. Broché 16 fr. 50, relié 20 fr.

Ce beau volume, qui fait partie de la *Bibliothèque générale illustrée* (nº 6), est une publication destinée au grand public amoureux des lettres et de l'art médiévaux. L'auteur, bien connu par ses nombreux ouvrages d'une très haute valeur scientifique sur le théâtre religieux du moyen âge[1], nous donne dans ce volume, outre un excellent aperçu de ce théâtre, une série hors texte de cinquante-neuf belles planches en héliogravure, reproduisant des miniatures de manuscrits et un bas-relief (pl. II: Le Jugement Dernier, Cathédrale de Bourges). Les miniatures sont pour la plupart tirées des mss. Paris, Bibl. Nat., f. fr. 819 et 820 *(Miracles de Notre-Dame)*, Arras 697 *(Mystère de la Passion)* d'Eustache Marcadé), et Paris, Bibl. nat, f. fr. 12536 (*Mystère de la Passion*, joué à Valenciennes eu 1547).

On n'a qu'à féliciter la Bibliothèque Générale Illustrée de cette nouvelle acquisition. *A. Wallensköld.*

Friedrich Schürr, *Barock, Klassizismus und Rokoko in der französischen Literatur. Eine prinzipielle Stilbetrachtung.* Leipzig—Berlin, B. G. Teubner, 1928. 44 S. 8:o.

Diese Arbeit, die in etwas erweiterter Form einen vom Verf. auf der Göttinger Philologenversammlung im Herbst 1927 gehaltenen Vortrag: «Literarischer Stil als Ausdruck einer Kultur» wiedergibt, will den inneren Zusammenhang auf einem beschränkten Geistesgebiete — der französischen Kultur des XVII. und der ersten Hälfte des XVIII. Jahrhunderts — zwischen der Schönliteratur und den bildenden Künsten aufweisen. Der Gedanke an sich ist nicht neu und wird wohl von Allen als Ausdruck der Überzeugung, dass jedes Zeitalter und jedes Milieu seinen geistlichen Geschmack hat, gutgeheissen. Verf. verfolgt aber jene prinzipiellen Gleichartigkeiten in solchen Details, dass seine Auseinandersetzung uns bisweilen gekünstelt und sogar irreführend vorkommt. S. 39 sagt er zusammenfassend: «das Rokoko in Kunst und Literatur wie im gesellschaftlichen Leben der Salons

[1] Nous avons signalé dans cette même revue deux de ces ouvrages: *Mystères et Moralités du manuscrit 617 de Chantilly* (année 1921, p. 141) et *Histoire de la mise en scène dans le théâtre religieux français du moyen âge*, 2e éd. (année 1928, p. 185).

ist ein wiedererstandenes Barock, ein wiedergeborenes Preziösentum, an dem aber das Intermezzo des verstandes- und willensmässig eingestellten, disziplinierten und normierenden Klassizismus nicht spurlos vorübergegangen ist. Im Rokoko ist nur alle Handlung verinnerlicht und durch den Verstand sublimiert, die Bewegtheit daher gedämpft und abgetönt.» Das mag wohl im allgemeinen richtig sein, aber von einer in gleichem Sinne parallelen Entwickelung der bildenden Künste und der Literatur kann man doch eigentlich nicht reden. Das Preziösentum ist keine adäquate Entsprechung des künstlerischen Barockstils, und ist es nicht sehr gesucht, den ausgezeichneten Psychologen Marivaux und den zarten Rokokomaler Watteau in dieselbe Zeitgeist-Kategorie zu stellen? Verf. scheint mir allzu geneigt zu sein, die bunten Erscheinungen des geistigen menschlichen Lebens mit bestimmten Etiketten versehen zu wollen.

Die jedenfalls sehr interessante und anregende Schrift enthält acht Tafeln, die typische Gemälde (von Poussin, Mignard, Watteau, Boucher und Greuze) und ein Haut-Relief (von Puget) wiedergeben. *A. Wallensköld.*

Studier i modern språkvetenskap, utgivna av Nyfilologiska Sällskapet i Stockholm. X. Uppsala, 1928. VI + 202 p. in 8°. Prix: 5 cour.

Le nouveau tome de cette excellente série de publications contient les mémoires suivants:

P. 1—24: **N. Otto Heinertz,** *Wortstudien II.* C'est la continuation des études étymologiques dont la première partie se trouve au tome précédent (v. *Neuph. Mitt.*, 1925, p. 203). Ici il s'agit du mot all. *Frist*, mha. *vrist*, vha. *frist*, vfris. *frist, first, ferst*, anglosax. *first*, v. isl. *frest*, suéd. *frist* 'délai'. L'étymologie, proposée par Brugmann, idg. **pres-stā-* 'futur', n'est guère satisfaisante. L'auteur adopte celle de Schade, selon laquelle le mot est apparenté aux mots allemands *Friede* 'paix' et *frei* 'libre', *frist* ayant eu d'abord la signification de «temps, loisir pour se reposer ou agir dans un but défini.» M. Heinertz essaie d'en expliquer en détail le développement sémantique.

P. 25—64. **Ernst G. Wahlgren,** *Le nom de la ville de Marseille.* Le nom latin de la ville ayant été *Massilia*, l'auteur veut tirer au clair l'origine de la forme actuelle avec *r (Marseille)*, qui se rencontre pour la première fois vers l'an 950 de notre ère sous la forme latine *Marsilia.* Rejetant avec raison la théorie de la dissimilation de *ss* en *rs*, ainsi que celle de la réaction

contre l'évolution phonétique en latin vulgaire de *rs* à *ss* (d o r s o > d o s s o), M. Wahlgren admet l'influence d'un nom commençant par *Marc- (Marcellus, Marcella)* sur *Massilia.* Cette explication me semble excellente, mais je ne saurais, ainsi que le fait l'auteur, attribuer le succès définitif de cette contamination au besoin d'éviter «un rapprochement fâcheux» avec *macellum*, 'boucherie, abattoir', d'où proviennent, dans les parlers provençaux modernes, *maséu, masèl, maselh*, etc. De telles altérations intentionnelles sont toujours sujettes à caution! A la fin de son mémoire, M. Wahlgren admet encore la possibilité qu'à côté de *Marcellus, -a*, des noms propres commençant par *Mart- (Martius, Martinius*, etc.) ou *Mar- (Maria, Marius),* ou même le nom commun lat. *mare*, prov. *mar*, aient pu contribuer à la conservation de l'*r* de *Marselha.*

P. 65—77: **Åke W:son Munthe,** *Några anteckningar om sp. ser* och *estar.* On sait qu'en espagnol moderne il existe une différence sémantique essentielle entre les verbes *ser* et *estar.* Celui-là indique l'état stable, caractéristique, celui-ci un état passager. M. Munthe nous montre, par un très grand nombre d'exemples, que cette distinction n'est pourtant pas rigoureusement observée dans les auteurs modernes, quand il s'agit d'une constatation «d'ordre météorologique». Alors *ser* est souvent employé au lieu de *estar:* Cerv.: *Era fresca la mañana,* Fernández y González: *La noche era oscurísima,* à côté de *El día estaba fresco*, etc. M. Munthe suppose, certainement avec saison, que les auteurs qui, dans de tels cas, se servent de *ser* attribuent à la situation une idée de «durée» que l'emploi de *estar* ne comporte pas.

P. 79—111: **A. Nordfelt,** *Om franska lånord i svenskan.* Ce mémoire, qui est la continuation de celui publié dans le tome IX des *Studier i modern språkvetenskap* (v. *Neuph. Mitt.,* 1925, p. 201), embrasse l'époque de la Réforme en Suède (env. 1525—env. 1611). Après un aperçu général très intéressant de la situation linguistique en Suède pendant cette époque l'auteur donne, en douze pages, une liste alphabétique des emprunts faits au français, dressée avec tout le soin souhaitable, mais sans indication des sources. M. Nordfelt constate que cette époque est relativement pauvre en emprunts latins et romans, fait dû surtout à la rupture avec l'Église catholique.

P. 113—130. **E. Staaff,** *Quelques réflexions sur la diphtongaison en espagnol.* La diphtongaison romane étant en général le résultat de l'allongement de la voyelle libre accentuée, M. Staaff cherche à expliquer le fait qu'en espagnol les voyelles ouvertes *e* et *o* se diphtonguent même en syllabe fermée (f e s t a > esp.

fiesta, sortem > esp. *suerte*). Selon M. Staaff, la syllabe n'est pas en réalité fermée, mais ouverte, puisque «la voyelle tonique est libre, lorsqu'elle est suivie dans la même syllabe d'une consonance du maximum d'une consonne simple», tandis qu'elle est entravée si la consonance qui suit dépasse ce maximum (p. 118). Par conséquent les voyelles de cor et de mortem sont libres et se diphtonguent en espagnol. J'avoue ne pas pouvoir partager l'opinion de mon honoré confrère d'Upsal. Pour moi, cor et devenu *core en latin vulgaire (cf. it. *cuore*), et les *e* et *o* ouverts s'allongent en espagnol dans une syllabe fermée, aussi bien que l'*e* ouvert dans l'ancien dialecte wallon-picard. Quant à la non-diphtongaison devant un yod suivant (esp. *seis* < sex, esp. *ocho* < oculum), je crois, avec M. Staaff, à une espèce d'assimilation régressive au début de la formation des triphtongues *iei* et *uoi*. Pour ce qui concerne l'élément primitivement accentué des diphtongues *ie* et *ue*, M. Staaff admet une accentuation décroissante. Je suis, pour les langues romanes, plus porté à admettre l'accentuation ascendante, mais M. Staaff démontre que l'autre accentuation n'est nullement «contraire aux lois générales de la phonétique», comme le croit M. Menéndez Pidal.

P. 131—159: **R. E. Zachrisson,** *Thomas Hardy as Man, Writer and Philosopher. An Appreciation, with a Swedish Hardy Bibliography.* Dans cet aperçu très suggestif de la vie littéraire de Thomas Hardy, mort le 11 janvier 1928, M. Zachrisson, grand admirateur du romancier et poète anglais, débute par quelques souvenirs d'une visite dans son *home*, Max Gate près de Dorchester, et termine son mémoire par une appréciation très sévère de l'attitude de l'Académie Suédoise vis-à-vis de la candidature de Hardy au Prix Nobel.

P. 161—173: **Carl O. Koch,** «*Osmälta*» *franska uttryck i engelskan.* Il s'agit, dans ce mémoire, des expressions françaises, entrées dans l'anglais, qui n'appartiennent pas au langage courant, mais survivent, très peu altérées, dans quelques emplois spéciaux, et que l'auteur dénomme, d'un terme caractéristique, «mal digérées». Ce sont surtout des mots et locutions juridiques (p. ex. *mainlevee* 'the recovery of goods', *ne unques accouple* 'not joined in lawful matrimony') et héraldiques (p. ex. les désignations de couleurs: *azure, argent, or, sable* et *vert*).

Le volume se termine par un *Aperçu bibliographique des ouvrages de philologie romane et germanique publiés par des Suédois de 1924 à 1926,* élaboré par **Sigurd Karlström.**

A. Wallensköld.

Philologische Studien aus dem romanisch-germanischen Kulturkreise. Karl Voretzsch zum 60. Geburtstage und zum Gedenken an seine erste akademische Berufung vor 35 Jahren ... herausgegeben von **B. Schädel** † und **W. Mulertt.** Halle a. d. Saale, Max Niemeyer, 1927. 543 S. 8:o. Preis: geh. M. 34.—, geb. M. 37.—.

Ce beau volume offert en hommage à l'éminent romaniste de Halle (et où on remarque l'absence du portrait d'usage) est composé de vingt-trois mémoires.

P. 1. E. Winkler, *Seelische Energie und Wortwert.* — P. 21. P. Barnils, *Algunas consideraciones acerca la lingüística normal y la patológica.* — P. 25. F. Saran, *Stamm, Wurzel, Hauptsilbe. Eine terminologische Untersuchung.* — P. 32. F. Specht, *Zur germanischen Stammbildung.* — P. 48. G. Baesecke, *Verwechslung von* sein *und* ihr. — P. 58. G. Rohlfs, *Baskische Kultur im Spiegel des lateinischen Lehnwortes* (avec carte). — P. 87. A. Wallensköld, *Les Serments de Strasbourg, le plus ancien texte français conservé* (avec facsimilé). Traduction d'un article paru en suédois. — P. 105. E. Sievers, *Zum Haager Fragment.* — P. 135. K. Warnke, *Die Vorlage des* Espurgatoire St. Patriz *der Marie de France.* — P. 155. W. Suchier, *Weiteres zu* Aucassin und Nicolette. — P. 173. Karl Christ, La Regle des Fins Amans. *Eine Beginenregel aus dem Ende des XIII. Jahrhunderts.* Le manuscrit Lat. oct. 264 de la Bibliothèque d'État de Berlin, de l'extrême fin du XIII[e] siècle, est le seul manuscrit connu de cette «Règle des fins amans» que M. Christ a publiée très soigneusement. La caractère de ce traité ressort assez clairement des rubriques marginales ajoutées après coup: *Qu'est fine amors*: «Fin amant sunt appelé cil et celes qui Dieu ainment finement» ... *Li .xij. signes par quoi on counoist les fins amans:* «Li ordres des fins amans est beginaiges» ... *Les .xij. joies que Diex doune a ses amis ... Les proprietés de beguinaige ... Pour quoi eles sont appelees beguines.* Dans cet alinéa il est dit que le nom provient de celui de Jehan le Béguin, de Liége, qui aurait été le fondateur de cette institution, ce qui est en contradiction avec ce qu'on a cru savoir jusqu'ici de ses origines, c'est à dire qu'elle aurait été fondée par Lambert le Bègue, mort vers 1177. M. Christ propose d'identifier ce Jehan le Béguin avec Jehan de Nivelle, attesté comme chanoine à Liége depuis 1199. Voici la suite des rubriques: *Li ordres des fins amans est fondee seur .iiij. pilers [De mundicia, paupertate, humilitate, amore] ... Li coumandement selonc quoi se doivent riuler li fin amant ... Li maniere de la*

conversation et del habit... Li tans d'orison...: Quatre choses a en orison... Quatre manieres de penser a Jhesucrist... Li ordinaires del pere et de la fille... Li mondes het les fins amans... Enfin le dernier morceau, dont le ton est assez différent, est muni de cette rubrique: *Conscience cherche son ami,* et se termine par huit alexandrins monorimes. Si je ne me trompe, tout cet alinéa est la mise en prose d'une poésie béguine. Je crois en effet y retrouver de nombreuses rimes:

Conscience est leve[e] par matin,
En present[1] va regretant son ami.
Contrisions et souspirs va disant:
Diex, que demourés vos tant?
Revenez, douz Jhesucris!
Jalousie si vint avant et dist un mot:
Douce amie, li cloistriés l'ont enclos.
Alons i, je le vos lo.
Venez i, si entrons en leur gardin.
S'il i est, si l'en traions fors.
. . . . . .
Conscience i va par nuit et par jor.
Esperance si la conduit et fine amor.
. . . . . .
Conscience, c'est la manne de touz biens,
Or fait joie, car ele a quanqu'au cuer convient.
. . . . . .
Conscience a trouvé son douz aignel,
Que sainte(?) ame a trouvé chascun jour novel.
Or fait joie, amors la sert, si li dist:
Torterele, tu m'as pris:
Qui plus m'est pius plus m'aime.

L'introduction de M. Christ traite de l'histoire des béguines et signale l'utilité qu'il y aurait à étudier de plus près les productions littéraires inspirées par ce mouvement. Je compte moi-même pouvoir apporter une contribution à cette étude par une notice sur le manuscrit 535 de la Bibliothèque de Metz, qui est indubitablement d'inspiration béguine. — P. 214. J. Brüch, *Gab es im Altprovenzalischen ein z aus lateinischem intervok. t?* L'auteur répond par la négative: lorsqu'il y a apparence d'un développement $t > z$, il faut recourir à des explications particulières. — P. 239. O. Schultz-Gora, *Zum Text der* Fides. Notes critiques sur l'édition de M. Ant. Thomas. — P. 255. W. Mulertt, *Der Trobador Guillem Peire de Cazals. Vorbemerkungen zu einer kritischen Ausgabe* (avec facsimilés). — P. 285. F. Krüger, *Volkskundliches aus der Provence: Das Museum Frederi Mistrals* (avec

[1] Ms. *presence.*

figures). — P. 349. D. Scheludko, *Über Mistrals Rhônelied.* — P. 422. *Del Regne de la Mort. · Ataut i apat.* — P. 430. C. Weber, *Die Legende der santa Guglielma.* — P. 469. B. Wiese, *Kleinigkeiten zu Dante.* — P. 480. · G. Moldenhauer, *Zur Geschichte der Tiererzählung in der mittelalterlichen spanischen Literatur.* — P. 514. K. Pietsch, *Zum Text des* Secundo libro de la Demanda del sancto Grial. — P. 523. M. Artigas, *Una colección de papeles manuscritos de D. Fernando Wolf. Apuntes para la historia del hispanismo en Alemania.* — P. 539. Ph. A. Becker, *Der distichisch-tristichische Rhythmus im Rolandslied.*

A. Långfors.

Lilias E. Armstrong & **Ida C. Ward,** Handbook of English Intonation. Leipzig, B. G. Teubner, 1926. 124 S. 8:o. Preis: geh. M. 3.80, geb. M. 4.80.

Prevented from attending Miss Armstrong's lecture about intonation last year, I undertake the task of presenting her and Miss Ward's book to the readers of the *Neuphilologische Mitteilungen* with great diffidence.

In intonation and stress as in pronunciation of sounds the student is apt to introduce into the new language the habits of his own. The authors think that a careful and scientific analysis of intonation may help towards preventing it, and facilitate the acquirement of this essential element of language. Stress and intonation being very closely connected, they point out, that, if the intonation is right, the stress does not greatly matter, for the result is *English.* An example proves the fact: if asked for a ticket to Queen's Lane (¯.) instead of (¯ \), a bus conductor will not understand the foreigner, however good his pronunciation may otherwise be.

The method used for indicating intonation is the following: a mark over the vowel of a syllable shows its relative pitch. Stressed syllables are marked with a line (—), which can be made to show when the pitch is rising (⁄) and when it is falling (\ ) and when falling rising (∿) and rising falling (ʔ), while the unstressed syllables are marked with a dot (.). — Only sentence stress is considered, as in connected speech the word stress is often dropped or changed under the influence of rhythm. Rhythm rather than grammatical principle regulates the stress and consequently also the intonation.

The text is transcribed in the phonetic alphabet of the International Phonetic Association in its "narrow form". The

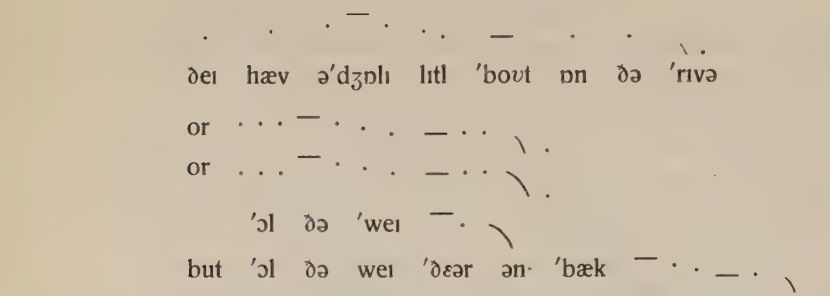
pronunciation recorded is that which the writers themselves use in fairly careful speech.

The book is divided into three sections: *Unemphatic Sentences, Emphatic Sentences,* and *Orthographic Text of Examples.*

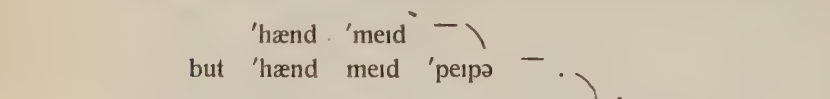
English intonation is reduced to two tunes with variations. Examples are given of *Unemphatic Sentences,* where the two tunes are used in their simplest form, and *Emphatic Sentences,* where the intonation expresses a special meaning in the speaker's mind.

Section I, Examples of Unemphatic Sentences:

Tune I:



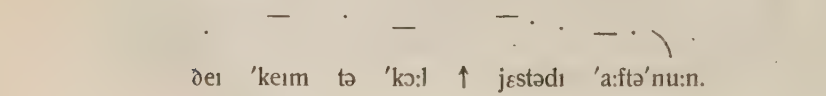
Thus also compound words, which have the stress ' ' and the intonation ¯ \ come under the influence of rhythm and their stress and intonation vary.



Tune I is used in

1. ordinary, definite, decided statements,
2. questions, requiring an answer other than yes or no (beginning with some interrogative word: how, when, where, what, who, how many, etc.),
3. commands,
4. exclamations.

In long sentences with many stressed syllables the pitch is moved up again on an important word, so that the long descent is broken. (An arrow [↑] shows where the variation in the tune is advisable.)



Tune II with a rise:

ɪt ˈsi:mz ˈra:ðər əˈpɪtɪ . — — . . _ .
aɪ ˈnoʊ wɒt ju ˈmi:n . — . .

Tune II is used in

1. sentences in which something is implied but not stated (emphatic sentences),
2. questions requiring the answer *yes* or *no*,
3. requests (polite, encouraging),
4. incomplete groups.

In sentences containing more than one sense group, both tunes can of course be used. Thus parentheses have their special tune:

— . / . . . . — . — \
"ˈæz tə ˈðæt", aɪ rɪpleɪd, | "aɪ mˈnɒt ət ˈɔ:l ˈʃʊə".

Tune I can be followed by tune II and vice versa.

Section II, Examples of Emphatic Sentences:

Tune I with intensity:

\ .
ˈˈθœŋk ju

. . . . — . — — . . . \ .
ðɛə wəz ən ɪˈˈnɒ:məs ˈkju: ˈweɪtɪŋ ət ðə ˈˈθɪətə

can also be pronounced

. . . \ . . . . . .

which would express a contrast. The contrast word is specially prominent.

Tune II with special prominence of two ideas:

. — \ . \ /

aɪ ˈdoʊnt ˈˈwɒnt ðə ˈmʌnɪ, which means: I want something else. Here there is a fall-rise in a word of two syllables; there may however also be a fall-rise compressed into one syllable:

. . \ . . ˇ
ɪt wʊd ˈˈdu: fər ə ˈˈtaɪm (but not for always)

. · ⁀ . · ⁀

aɪ ʃʊd″laɪk tə miːt ðə ″braʊnz

contains tune II with rise-fall-rise.

There are no end of examples of ideas, expressed by the most varying intonation and stress.

Section III, Orthographic Text of Examples.

Sentence stress is marked in the following manner in all examples given:

'Too many 'cooks ↑ spoil the 'broth.

To teachers of English the book is of the greatest interest. I am afraid, however, that pupils, who have no idea of recitation, which initiates them into the mysteries of stress and tune in reading their own language, will grasp the matter with great difficulty, and much time will have to be spent in teaching them in the foreign language, what is entirely strange to them in their own. And besides, a very thorough practical knowledge of the pronunciation of English must control the theoretical teaching, in order to avoid exaggerations, which are extremely hard to eliminate. *A. Bohnhof.*

Ergänzungsnote zu Neuphil. Mitt., 1927, S. 239.

Berichtende Form.

Von den zahlreichen Gelehrten, die schon seit 15 Jahren sich beschäftigen mit dem «style indirect libre», dem «Imperfektum der Rede», der «uneigentlichen direkten Rede», der «erlebten Rede» (s. o. S. 239), scheint keiner zu wissen, dass die Entdeckung dieser bemerkenswerten Ausdrucksform bereits ein halbes Jahrhundert alt ist. Ich habe sie 1878 in meiner Habilitationsschrift über die Zeitfolge der abhängigen Rede im Deutschen als «berichtende Form» erörtert und habe sie benutzt, um die Personenverschiebung der abhängigen Rede zu erklären. Aber die Herren haben offenbar auch von einer zeitlich näher liegenden Schrift nicht Kenntnis genommen, von Elis Herdins Studien über Bericht und indirekte Rede im modernen Deutsch vom Jahre 1905; sie fusst durchaus auf den Darlegungen meiner Habilitationsschrift. Ich habe die Schrift von Herdin 1909 im Litbl. für germanische u. *romanische* Philologie besprochen; auch diese Anzeige ist den Herren Romanisten nicht unter die Augen gekommen.

Giessen 19. XII. 27. *O. Behaghel.*

Eingesandte Literatur.

Bausteine zur Geschichte der deutschen Kultur, hrsg von *F. Saran*, Band XXII: *G. Bünte*, Zur Verskunst der deutschen Stanze. Halle (Saale), M. Niemeyer, 1928. 177 S. 8:o. Preis: geh. RM. 6.—.

Beiträge zur Grundlegung der Syntax, Heft II: *John Ries*, Zur Wortgruppenlehre, mit Proben. Prag, Taussig & Taussig, 1928. VIII+151 S. 8:o. Preis: geh. RM. 12.—.

Oskar Benda, Der gegenwärtige Stand der deutschen Literaturwissenschaft. Eine erste Einführung in ihre Problemlage (Sonderdruck aus Wissenschaft und Schule, Pädagogisch-fachwissenschaftlicher Teil des Mittelschullehrer, Organ der höheren Schulen Österreichs). Wien—Leipzig, Hölder-Pichler-Tempsky A.-G., 1928. 66 S. 8:o. Preis: geh. RM. 2.50. — Die kleine Schrift unternimmt es, einen ersten Umblick auf die derzeitige Problemlage der Literaturwissenschaft zu eröffnen. Sämtliche literaturwissenschaftlichen Strömungen, die seit der Zurückdrängung der Scherer-Schule (Positivismus) einander folgten oder miteinander wetteifern, werden auf ihre methodologischen Grundlagen, ihre praktischen Absichten und ihre tatsächlichen Leistungen hin geprüft. Auch die von der offiziellen Literaturforschung im allgemeinen ignorierten Richtungen, wie z. B. die psychoanalytische, katholische, marxistische, rassentheoretische, völkische Literaturgeschichtsschreibung u. a., finden ihre Würdigung. Der breiteste Raum ist naturgemäss jenen Strömungen gewidmet, welche heute die offizielle Literaturwissenschaft repräsentieren: der formalästhetischen (Strich, Walzel u. a.) und der idealistischen (Unger, Kluckhohn, Korff, Ermatinger, Gundolf u. a.). Beide werden in ihrer inneren phraseologischen Entwicklung dargestellt, beide sind nach Benda in eine methodische Sackgasse geraten, aus der es keinen andern Ausweg gibt als die Rückkehr zu einem neuen methodischen Positivismus, allerdings einem geistbeseelten und geschichtsphilosophisch befestigten Positivismus, der die Fehler des methodologisch richtungslosen, dilettantischen «naiven» Positivismus der Scherer-Schule vermeidet.

Berichte über die Verhandlungen der Sächsischen Akademie der Wissenschaften zu Leipzig. Philologisch-historische Klasse. 80. Band. 1928. 2. Heft: *Ph. Aug. Becker*, Andry de la Vigne, ca. 1470—ca. 1515. Leipzig, S. Hirzel, 1928. 73 S. 8:o. — Andry de la Vigne, auteur fécond et d'un talent incontestable, mais qui n'a pas donné toute sa mesure, a eu de son vivant les honneurs de la presse dans une mesure plus large que la plupart de ses contemporains. M. B. examine, pour la première fois d'une manière cri-

tique, sa biographie, qui était restée incertaine. Né à La Rochelle, Andry de la Vigne a dû être le cadet de Jean Marot (né en 1467) et d'Octovien de Saint-Gelais (né en 1468), mais l'aîné de Jean le Maire (né en 1473). Les années de sa première jeunesse se sont peut-être écoulées à Orléans. Ensuite on le trouve, pourvu du grade de maître ès arts, à Paris, à Dijon, à Lyon, à Genève, et enfin à Chambéry, où il est encore à Pâques 1494 en qualité de chanteur de la Sainte-Chapelle. A Lyon il se présente à Charles VIII et l'accompagne dans sa campagne de Naples, dont il est chargé de tenir le journal. Puis il séjourne tour à tour à Moulins, comme pensionnaire du duc de Bourgogne, et à Seurre, où il déploie une remarquable activité littéraire (en 1496). Étant tombé en disgrâce auprès du roi, il figure, après avoir voyagé dans l'Allemagne du Sud et en Suisse, à la cour du duc de Lorraine, puis auprès de Philippe Ier, duc de Savoie. A partir de 1501 on le retrouve à Paris. Devenu en 1504 secrétaire de la reine Anne de France, il passe en 1515 au service de François Ier. C'est la dernière date connue de sa biographie. Une excellente bibliographie suivie de commentaires critiques complète cette importante contribution à l'histoire littéraire du XVe siècle. — *A. L.*

Bibliothèque de Synthèse historique. L'Évolution de l'Humanité, dirigée par *Henri Berr: Ferdinand Lot*, La fin du monde antique et le début du moyen âge, avec 3 planches et 3 hors texte. 1927. XXVI+514 p. 8:o. Prix: broché 30 fr., cartonné toile anglaise 40 fr. — *G. Glotz*, La cité grecque. Paris, La Renaissance du Livre, 1928. XXII+476 p. 8:o. Prix: broché 30 fr.

R. Bossuat, Drouart La Vache, traducteur d'André le Chapelain (1290). XX+266 p.

— — Li Livres d'Amours de Drouart La Vache, texte établi d'après le manuscrit unique de la Bibliothèque de l'Arsenal. VIII+278 p. 8:o. Paris, H. Champion, 1926.

Fr. Brie, Imperialistische Strömungen in der englischen Literatur. Zweite durchgesehene und erweiterte Auflage. Halle (Saale), M. Niemeyer, 1928. XV+225 S. gr. 8:o. Preis: geh. RM. 11.—, geb. RM. 13.—. — Das in erster Auflage längst vergriffene und gesuchte Werk des Freiburger Anglisten erscheint hiermit in stark erweiterter und fast durchweg umgearbeiteter Form. Der Verfasser zeigt auf Grund ausgebreiteter Kenntnis der Dichtung und der geschichtlich-politischen Literatur Englands, wie die imperialistischen Gedankengänge im Laufe der Jahrhunderte entstanden sind und die Geistesrichtung und Politik Englands ausschlaggebend bestimmt haben. Englands Aufstieg zur Weltmacht wird geistesgeschichtlich begründet.

H. Brinkmann, Zu Wesen und Form mittelalterlicher Dichtung. Halle (Saale), M. Niemeyer, 1928. 204 S. 8:o. Preis: geh. RM. 8.—

Viggo Brøndal, Les parties du discours. *Partes orationis*. Études sur les catégories du langage. Résumé d'un ouvrage danois intitulé *Ordklasserne*. Tirage restreint et provisoire. Copenhague, G. E. C. Gad, 1928. P. 219–272, 8:o.

Johs. Brøndum-Nielsen, Bibliographie der nordischen Philologie 1926–1927 (Saertryk af Acta Philologica Scandinavica, S. 319–380). København, Gyldendalske Boghandel, 1927. 8:o.

K. Burdach, Reinmar der Alte und Walther von der Vogelweide. Zweite berichtigte Auflage mit ergänzenden Aufsätzen über die altdeutsche Lyrik. Halle, M. Niemeyer, 1928. VII+440 S. 8:o. Preis: geh. RM. 14.–, geb. RM. 16.–.

Tragedie du Sac de Cabriere, ein Kalvinistisches Drama der Reformationszeit, herausgegeben von *Karl Christ*. Halle (Saale), M. Niemeyer, 1928. IV+132 S. 8:o. Preis: geh. RM. 6.–.

Le Sac de Cabriere, drame calviniste composé peu après le massacre, en 1545, de quelques milliers de Vaudois de divers villages provençaux, était inconnu jusqu'en 1916, lorsqu'il fut découvert par M. Christ dans le manuscrit Pal. lat. 1983 du Vatican. Le texte est précédé, dans la soigneuse édition de M. Christ, d'une substantielle introduction dont les chapitres traitent de l'événement historique, des relations contemporaines, du drame dans ses rapports avec l'histoire, des déclarations confessionnelles y insérées, du manuscrit et du destinataire, le prince Christophe (mort en 1574), fils de l'Électeur palatin Frédéric le Pieux, et de la place qu'occupe le drame dans la littérature contemporaine.

Deutsche Vierteljahrsschrift für Literaturwissenschaft und Geistesgeschichte, herausgegeben von *P. Kluckhohn* und *E. Rothacker*. Buchreihe. 13. Band: *C. S. Gutkind*, Molière und das komische Drama. Halle (Saale), M. Niemeyer, 1928. VI+183 S. 8:o. Preis: geh. RM. 9.–, geb RM. 10 50.

Bruno Dressler, Geschichte der englischen Erziehung. Versuch einer ersten kritischen Gesamtdarstellung der Entwicklung der englischen Erziehung. Leigzig–Berlin, B G. Teubner, 1928. VIII+340 S. 8:o. Preis: geh. RM. 8 –, geb. RM. 10 –.

E. Edström, Fransk skolgrammatik. Sjunde oförändrade upplagan. 247 p.

– – Kortfattad fransk grammatik. Nionde oförändrade upplagan. 175 p. 8:o. Relié. Stockholm, Albert Bonnier, 1926.

Karl Ehrke, Methodik des neusprachlichen Arbeitsunterrichts. Berlin, F. A. Herbig G. m. b. H., 1928. 75 S. 8:o. Preis: geh. RM. 2.50.

Franz. u. engl. Schulbibliothek, Reihe A, Band 231: Kings of England. A History for the Young by *Charlotte Mary Yonge*, hrsg. von *M. Fuhrmann*. 1928. IV+110 S. 8:o. Kart. – Reihe B, Band 1: *Gropp* und *Hausknecht*, Auswahl französischer Gedichte, neu heraus-

gegeben von *P. Budry*. Leipzig, Rengersche Buchhandlung, 1928. XI +251 S. 8:o. Kart. — M. Budry a apporté quelque changement à l'anthologie de MM. Gropp et Hausknecht, notamment pour étendre le choix plus avant dans le XX^e siècle. Il s'excuse d'avoir puisé avec tant de prudence dans la poésie toute moderne. «Le discours poétique, écrit-il dans l'avant-propos, a connu depuis les années 80 des bouleversements considérables: le symbolisme, illustré par Stéphane Mallarmé et Arthur Rimbaud, assigna de nouvelles fins à l'inspiration poétique, et la détourna des voies discursives qu'elle avait suivies jusqu'alors; le vers libre, lancé par Gustave Kahn, brisa les formes traditionnelles du vers, et substitua à la discipline du nombre régulier la liberté des rythmes intérieurs. Incontestablement, cette double réforme a produit la plus belle floraison poétique, et libéré la Muse française des contraintes de la raison où elle languissait. Mais on doit hésiter, pour des raisons d'opportunité pédagogique, à introduire trop largement les œuvres de cette poétique nouvelle dans une anthologie scolaire. Elles supposent une connaissance fort poussée dans la langue et dans la poésie, que l'école ne peut donner.»

Freytags Sammlung fremdsprachiger Schriftwerke. Englisch, Nr. 159: *G. Guest*, A Social History of English. Ausgewählt und für den Schulgebrauch bearbeitet von *Franz H. Schild*. 1926. 212 S. Preis: RM. 1.80. — Nr. 165: *Shakespeares* Meisterdramen in gekürzter Fassung. A Midsummer-Night's Dream, bearbeitet und kommentiert von *J. Bausenwein* u. *O. Schnellenberger*. 1926. 60 S. Preis: RM. —.90. — Nr. 166: *Chambers*, The Age of the Stuarts. From History of Great Britain and Ireland, mit Anm. hrsg. von *J. Bausenwein*. 1927. 80 S. Preis: RM. —.90. — Französisch, Nr. 106: Lettres de Madame *de Sévigné*, hrsg. von *Angela Hämel*. 1927. 64 S. Preis: RM. —.60. — Nr. 107: *Rousseau*, Der Mensch und sein Werk, hrsg. von *Adalbert Hämel*. 1927. 88 S. Preis: RM. —90. — Spanisch, Nr. 6: *G. A. Bécquer*, Tres leyendas, hrsg. *Angela Hämel*. 1927. 79 S. Preis: RM. —.90. — Nr. 13: Moderne spanische Prosa, hrsg. von *Eva Seifert*. 1927. 110 S. Preis: RM. 1.20. — Nr. 14: *A. Palacio Valdés*, Novelas cortas, hrsg. von *L. Pfandl*. 1927. 46 S. Preis: RM. 6.—: Kurze Texte (Preise: Bändchen mit 1 Nummer RM. —.20, mit 2 Nummern RM. —.35). Englisch, Nr. 5/6: *Th. B. Macaulay*, England and the Tudors in the 16th Century. 1926. 27 S. — Nr. 7/8: *Charles Lamb*, Tales from *Shakespeare*: Much Ado about Nothing. 1926. 19 S. — Nr. 9: *Washington Irving*, Westminster Abbey, ausgewählt von *Adaldert Hämel*. 1926. 16 S. — Nr. 10/11: *W. Irving*, First Landing of Columbus in the New World. 1926. 30 S. — Nr. 12/13: *Th. B. Macaulay*, London in 1685, bearbeitet von *J. Bausenwein*. 1926. 28 S. — Nr. 14/15: Nursery-Rhymes. 1. Bändchen, hrsg. von *Gabriele Liebel*. 1927. 27 S. — Nr. 16/17:

Easy Texts for Beginners. Part I, hrsg. von *J. Bausenwein*. 1927. 26 S. — Nr. 18/19: Part II. 31 S. — Nr. 20/21: Nursery-Rhymes. 2. Bändchen. 1928. 32 S. — Nr. 22: *Emerson*, Shakespeare, ausgewählt von *A. Hämel*. 16 S. — Nr. 23/24: The Constitution of the United States of America, hrsg. von *J. Bausenwein*. 27 S. — Nr. 25/26: English Anecdotes, hrsg. von *H. M. Schultze*. 28 S. — Nr. 27/28: *N. Hawthorne*, Novellen. Auswahl I, hrsg. von *J. Ramisch*. 31 S. — Nr. 29/30: *Hawthorne*. Auswahl II. 31 S. — Französisch, Nr. 19/20: *Rambaud*, Les Croisades. 1926. 32 S. — Nr. 21/22: *Jouffroy*, De l'état actuel de l'Humanité. 28 S. — Nr. 23/24: *J. Michelet*, Tableau de la France, hrsg. von Dr *Schmidt*. 30 S. — Nr. 25/26: *La Bruyère*, Les Caractères, ou les Mœurs de ce Siècle. 1927. 28 S. — Nr. 27/28: *L.-A. Thiers*, Les dernières années de Napoléon à Sainte-Hélène, hrsg. von *J. Bausenwein*. 24 S. — Nr. 29/30: *P. Mérimée*, Mateo Falcone, hrsg. von *Jutta Tiedemann*. 1928. 22 S. — Nr. 31/32: *H. Taine*, Les Origines de la France contemporaine, hrsg. von *E. Werner*. 32 S. — *Sainte-Beuve*, Procès de Jeanne d'Arc, hrsg. von *H. M. Schultze*. 27 S. — Italienisch, Nr. 1/2: *Machiavelli*, Saggi dell'istoria Fiorentina. 1926. 27 S. — Nr. 3/4: *T. Grossi*, Un Torneo. 1927. 20 S. — Nr. 5: *G. Leopardi*, Pensieri, ausgewählt von *A. Hämel*. 1926. 16 S. — Spanisch, Nr. 1/2: *M. J. Quintana*, Vida de Cervantes. 1927. 28 S. — Nr. 3: *Conde de Torreno*, Primer sitio, y defensa de Zaragoza (1809), ausgewählt von *A. Hämel*. 14 S. — Nr. 4/5: *M. de Cervantes Saavedra*, Don Quijote de la Mancha. Auswahl I, hrsg. von *A. Günther*. 1926. 30 S. — Nr. 6/7: *A. de Trueba*, La Bonaventura. 1927. 27 S. — Nr. 8/9: *J. E. Hartzenbusch*, Zwei Erzählungen, ausgewählt von *A. Hämel*. 22 S. — Nr. 10/11: *M. de Cervantes*, Auswahl II. 34 S. — Leipzig, G. Freytag A. G. 8:o.

Germanische Bibliothek, 1. III. Reihe, 4. Band: *Max Förster*, Altenglisches Lesebuch für Anfänger. Dritte verbesserte Auflage. Heidelberg, Carl Winter, 1928. X+69 S. 8:o. Preis: geh. RM. 2.—. — III. Reihe, 8. Band: Poetische Fragmente des 12. und 13. Jahrhunderts, hrsg. von *Fr. Wilhelm* und *R. Newald*. Heidelberg, Carl Winter, 1928. 49 S. 8:o. Preis: kartonniert RM. 2.—. — Zweite Abteilung. Untersuchungen und Texte, 24: *G. Ipsen* und *F. Karg*, Schallanalytische Versuche. Heidelberg, Carl Winter's Universitätsbuchhandlung, 1928. XI+319 S. 8:o. Preis: geh. RM. 12.—, geb. RM. 14.—.

Göteborgs Högskolas Årsskrift, XXXIV (1928), 2: *Hilding Kjellman*, Étude sur les termes démonstratifs en provençal. Göteborg, Wettergren et Kerber. 139 p. 8:o et 9 cartes. Prix: broché 10 couronnes suédoises.

Grundriss der germanischen Philologie, begründet von *H. Paul*, 9: *T. E. Karsten*, Die Germanen, eine Einführung in die Geschichte ihrer Sprache und Kultur. Mit 4 Tafeln und 8 Textabbil-

dungen. Berlin u. Leipzig, Walter de Gruyter & C:o., 1928. X+241 S. Preis: geh. RM. 13.—, geb. RM. 15.—. — Das vorliegende Werk ist eine Übersetzung und Bearbeitung der schwedischen Originalausgabe, die bereits in zweiter Auflage erscheinen konnte. Es stellt den ersten Versuch von nichtdeutscher Seite in Deutschland dar, Sprache und Kultur der gesamten germanischen Rasse darzustellen unter Einschluss auch ihrer numerisch kleinsten Splitter wie die der finnländischen und ostbaltischen Schweden und ihrer Vorfahren, die es als gleichberechtigte Teile der grossen germanischen Sprach- und Kulturwelt einbezieht. — 10/1: *Hermann Schneider*, Germanische Heldensage. I. Band. Einleitung: Ursprung und Wesen der Heldensage. I. Buch: Deutsche Heldensage. Berlin u. Leipzig, Walter de Gruyter & Co., 1928. X+442 S. 8:o. Geheftet. Ohne Preisangabe.

M. Hammarström, Ärftlighet och uttalsförändning (Övertryck ur Nya Argus, N:o 3—4, 1928). Helsingfors, 1928. 23 S. 16:o.

Handbuch der Deutschkunde, Führer zu deutscher Schulerziehung, hrsg. von *W. Schellberg* und *J. G. Sprengel*, Band 5: Deutschkunde im französischen Unterricht, von *W. Grabert* und *P. Hartig*. Frankfurt a. M., M. Diesterweg, 1928. VII+192 S. 8:o. Preis: geb. RM. 5.80.

Handbücher der Auslandkunde, hrsg. von *P. Hartig* und *W. Schellberg*, Band 1: Handbuch der Englandkunde, I, mit Beiträgen von *M. Deutschbein*, *B. Fehr*, *W. Halbfass*, *F. Knapp*, *R. Müller-Freienfels*, *H. Niewöhner*, *Fr. W. v. Rauchhaupt*, *L. Riess* und *E. Vowinckel*. 1928. XV+348 S. 8:o. Preis: geb. RM. 10.—. — Band 3: Handbuch der Frankreichkunde, I, mit Beiträgen von *H. Hatzfeld*, *E. Lerch*, *L. Mackensen*, *H. J. Moser*, *H. Platz*, *H. Preller* und *W. Vogel*. Frankfurt a. M., M. Diesterweg, 1928. X+324 S. 8:o. Preis: geb. RM. 9.60 — Cette première partie d'un ouvrage qui veut faire connaître la France à divers points de vue contient sept chapitres d'auteurs différents. MM. W. Vogel et L. Mackensen étudient la géographie et l'ethnographie de la France, M. E. Lerch donne un aperçu, dans la manière «idéaliste», du français, M. H. Hatzfeld trace l'histoire de la poésie lyrique des origines jusqu'à nos jours, M. H.-J. Moser, dans un article où on regrette l'incorrection matérielle des textes littéraires cités, parle de la musique française, M. H. Preller s'occupe de l'État français et de ses organes, et, enfin, M. H. Platz de la vie religieuse. On ne saurait se rendre un compte exact de cette entreprise avant son achèvement. Nous aurons peut-être à revenir sur l'article de M. Lerch.

Lautzeichen und ihre Anwendung in verschiedenen Sprachgebieten. Von Fachgelehrten zusammengestellt unter Schriftleitung von *M. Heepe*. Berlin, herausgegeben, gedruckt und verlegt von der Reichsdruckerei, 1928. 116 S. gr. 8:o. Preis: geh. RM. 6.—, in Ganzleinen RM. 9.—.

Hermaea, XIX: Die Trauerspiele in Gottscheds «Deutscher Schaubühne» und ihr Verhältnis zur Dramaturgie und zum Theater ihrer Zeit, von *E. Kriessbach.* Halle (Saale), Max Niemeyer, 1928. 184 S. 8:o. Preis: geh. RM. 8.—. — XXI: *Hildegard Worbs*, Fr. M. Klingers Weltanschauung und künstlerische Gestaltungsweise zur Zeit des «Orpheus» Halle (Saale), M. Niemeyer, 1928. 83 S. 8:o. Preis: geh. RM. 4.—.

A. Hettner, Englands Weltherrschaft. Vierte umgearbeitete Auflage des Werkes Englands Weltherrschaft und der Krieg. Leipzig–Berlin, B. G. Teubner, 1928. VI+219 S. 8:o und 38 Karten im Text. Preis: geb. RM. 9.—.

Das mittelenglische Versgedicht The Seege of Troye. Eine philologische Untersuchung nebst einem Abdruck der drei Handschriften von *L. Hibler-Lebmannsport.* Graz, Ulr. Mosers Buchhandlung (J. Meyerhoff), 1928. 2 Teile. XII+212 und IV+64 S. Preis: geh. M. 5.—.

Rudolf Hildebrand, Vom deutschen Sprachunterricht in der Schule und von deutscher Erziehung und Bildung überhaupt. Mit einem Anhang über die Fremdwörter und einem über das Altdeutsche in der Schule. 6—10. Tausend der Volksausgabe. Mit einer Einleitung über Rudolf Hildebrand und sein Werk von *Theodor Fritzsch.* Leipzig, Ernst Wiegandt (Verlagsabteilung der Buchhandlung Alfred Lorentz), 1928. XVI+278 S. 8:o. Preis: geb. RM. 2.50.

Joseph Huber, Leitfaden der portugiesischen Sprache für den korrespondierenden Kaufmann (Schreibung, Aussprache, Grammatik) gleichzeitig Einführung in die 50 portugiesischen Handelsbriefe von *L. Ey.* Stuttgart, Wilhelm Violet, 1928. 94 S. 16:o. Preis: geh. RM. 2.50.

I. Iordan, Incercare de bibliografie toponimică românească (Essai de bibliographie toponymique roumaine). Extras din Bul. Soc. Reg. Rom. de Geografie, vol. XLVI, 1927. Bucureşti, Atelierele Grafice Socec & Co. S. A., 1928. 21 p. 8:o.

— — Entgegnung [an Gustav Weigand in Zeitschrift für Ortsnamenforschung]. Extras din Revista Arhiva, vol. XXXV, an. 1928. 9 p. 8:o.

J. Jelinek, Abrégé de l'histoire de la littérature française à l'usage des écoles supérieures de commerce, des écoles secondaires et de l'enseignement libre. Leipzig, G. Freytag, 1927. IV+53 S. 8:o. Prix: RM. 1.20.

Jenaer Germanistische Forschungen, hrsg. von *A. Leitzmann*, XI: *Hermann M. Flasdieck*, Der Gedanke einer englischen Sprachakademie in Vergangenheit und Gegenwart. Jena, Frommannsche Buchhandlung (Walter Biedermann), 1928. IX+245 S. 8:o. Preis: geh. RM. 13.—.

O. Jespersen, Eine internationale Sprache. Nach dem englischen Original übersetzt von S. Auerbach. Heidelberg, Carl Winter, 1928. 148 S. 8:o. Preis: geh. RM. 4.50.

G. Krüger, Unenglisches Englisch. Fehler und Missverständnisse bei Gebrauch und Übertragung. Dritte, umgearbeitete Auflage, hrsg. von *M. Löpelmann*. Berlin und Bonn, Ferd. Dümmler, 1928. X+216 S. 8:o. Preis: geh. RM. 6.—, geb. RM. 9.—.

Thérèse Labande-Jeanroy, La technique de la chanson de Pétrarque (Extrait des Études Italiennes, p 144—214, 8:o). Paris, Librairie Ernest Leroux, s. d.

Mittelniederdeutsches Handwörterbuch, herausgegeben von A. Lasch und C. Borchling. Erste Lieferung: *a* bis *attik*. Bearbeitet von *A. Lasch*. Hamburg, Hamburger Verlagsanstalt Karl Wachholtz, 1928. 128 Sp. 4:o. Preis: RM. 4.—.

K. S. Laurila, Les premiers devanciers français de la théorie du milieu (Annales Academiae Scientiarum Fennicae, B, XXII, 3). Helsinki, 1928. 50 p. 8:o.

E. Lerch, Französische Sprache und französische Wesenart (aus Handbuch der Auslandskunde, II, 1, S. 78—146, Frankfurt a. M., Diesterweg, 1928).

— Der erste internationale Romanistenkongress (Abendblatt der Frankfurter Zeitung, 16. Juli 1928).

U. Lindelöf, Grundzüge der Geschichte der englischen Sprache. Zweite, erweiterte und verbesserte Auflage. Leipzig—Berlin, B. G. Teubner, 1928. VI+160 S. 8:o. Preis: geb. RM. 5.30.

Il Marzocco, Anno XXXIII, N. 10 (4 Marzo 1928). Contient e. a.: *Ezio Levi*, La vecchia Spagna di Mad. D'Aulnoy, I. Memorie e novelle della dama.

Mélanges publiés en l'honneur de M. le Professeur Václav Tille à l'occasion de son 60ème anniversaire (1867—1927) par *Jiří Polívka, Jan Frček, Jiří Ježek* et *Jiří Horak*. Édité par la Société d'Ethnographie tchécoslave de Prague. Prague, Éditions «Orbis», 1927. 273 p. 8:o et portrait. Prix: broché Cour. tchécosl. 50.—. A signaler dans le contenu: p. 1, *F. Baldensperger*, Bohême et Bohème: un doublet linguistique et sa fortune littéraire. — P. 16, *J. Bédier*, Roncevaux. — P. 37, *G. Dumézil*, Amiran et son chien. — P. 76, *A. van Gennep*, L'incantation du sifflet en Savoie. — P. 102, *N. Iorga*, L'élément occidental dans le conte danubien et balkanique. — P. 109, *Kaarle Krohn*, Die Entwicklung eines Sprichwortes zum lyrischen Liede. — P. 138, *A. Meillet*, De quelques adjectifs signifiant «beau». — P. 194, *P. Saintyves*, De morts qui poursuivent leur vie en quelque lieu caché ou dans leurs tombeaux en attendant l'heure de revenir parmi les hommes. — P 212, *A. Tibal*, Quelques sources de George Sand sur la Bohême. — P. 222, *M. Wilmotte*, Celtice loqui. — P. 269, résumés des articles écrits dans une langue autre que le français.

E. E. J. Messing, Methoden und Ergebnisse der Wirtschaftssprach-

lichen Forschung. Vortrag gehalten auf dem Ersten Internationalen Linguisten-Kongress im Haag (Holland) 10.—14. April 1928. Utrecht, Kemink & Zoon, 1928. 40 S. 8:o. Preis: Holl. Fl. —.75.

Ernst A. Meyer, Ruhe und Richtung, Aktionsart und Satzton im Neuhochdeutschen (Sonderdruck aus der Zeitschrift Moderna Språk, Jahrg. 1927 u. 1928). Marburg i. H., N. G. Elwert'sche Verlagsbuchhandlung, 1928. 135 S. 8:o. Preis: geh. RM. 4 50.

J. Morawski, La «Moralité» du cœur et des cinq sens (extrait de la Revue des langues romanes, LXV, 1927, p. 71—85). — Pièce de 262 vers, publiée d'après les manuscrits français 25.551 (*A*) et 25.547 (*B*) de la Bibliothèque nationale. Elle est antérieure à l'année 1433, date inscrite à l'explicit de la moralité qui dans le ms. *B* suit celle du cœur et des cinq sens.

Neudrucke deutscher Literaturwerke des XVI. und XVII. Jahrhunderts, hrsg. von *E. Beutler*, Nr. 249—252: Grimmelshausens Springinfeld. Abdruck der ältesten Originalausgabe (1670) mit den Lesarten der anderen zu Lebzeiten des Verfassers erschienenen Ausgabe hrsg. von *J. H. Scholte*. XXXIX+139 S. Preis: geh. RM. 1.—. — Nr. 253—256: Niederdeutsche Klinggedichte. Abdruck der Originalausgabe (etwa 1650), hrsg. von *A. Leitzmann*. XVII+165 S. Preis: geh. RM. 4.—. 8:o. Halle (Saale), M. Niemeyer, 1928.

Sven Nordlund, Der Lautstand in Georg Rollenhagens Schriften. Ein Beitrag zur frühneuhochdeutschen Grammatik. Diss. Greifswald, Buchdruckerei Julius Abel, 1928. 289 S. 8:o.

Ilse O'Sullivan-Köhling, Shelley und die bildende Kunst. Halle (Saale), Max Niemeyer, 1928. VIII+230 S. 8:o. Preis: geh. RM 8.—.

H. E. Palmer, J. Victor Martin, and *F. G. Blandford*, A Dictionary of English Pronounciation with American Variants (In Phonetic Transcription). Leipzig, B. G. Teubner, 1927. XLIX+436 S. 8:o. Preis: geb. RM. 5 60.

Le Kalevala, épopée populaire finnoise. Introduction et traduction par *J. L. Perret* (Les Cent chefs d'œuvre étrangers). Paris, La Renaissance du livre [1928]. 176 p. 16:o. Prix: broché 5 fr.

Poèmes et récits de la vieille France, XII: Le Roman de la Rose. Principaux épisodes traduits par Mme *B.-A. Jeanroy*. Introduction par *A. Jeanroy*. Paris, E. de Boccard, 1928. XXI+133 p. 16:o.

Pio Rajna, Le denominazioni *Trivium* e *Quadrivium* (con un singolare accessorio). Estratto da Studi Medievali, Nuova Serie, vol. I, p. 4—36.

G. *Rohlfs*, Volkssprachliche Einflüsse im modernen Französisch. Vortrag gehalten anlässlich der Jahresversammlung des Württembergischen Philologenvereins in Stuttgart. Braunschweig, Georg Westermann, 1928. 21 S. 8:o. Preis: geb. M. 1.80, kart. M. —.80. — In ge-

drängter Übersicht werden hier die wichtigsten Erscheinungen zusammengefasst, die für die Umgestaltung des Modern-französischen kennzeichnend sind. Während jahrhundertelang die französische Sprache durch die Fesseln konservativer Tradition in ihrer Entwicklung gehindert war, ist jetzt eine Periode angebrochen, in der der Einfluss der niederen Schichten auf die Schriftsprache immer stärker in Erscheinung tritt. Die französische Sprache durchläuft im Augenblick eine wahre Krisis.

Romanistische Arbeiten hrsg. von *K. Voretzsch*, XII: Die ältesten französischen Bearbeitungen der Melusinesage, von *L. Hoffrichter*. Halle (Saale), Max Niemeyer, 1928. XI+128 S. 8:o. Preis: geh. RM. 8.—.

Erik Rooth, Den provensalska trubadurpoesiens uppkomst. Gamla och nya teorier (Vetenskaps-Societeten i Lund, Årsbok; Yearbook of the New Society of Letters at Lund). Lund, C. W. K. Gleerup, 1927. 20 S. 8:o.

— — Ein neuentdeckter niederländischer Minnesänger aus dem 13. Jahrhundert. Lund, C. W. K. Gleerup, 1928. 59 S. 8:o u. 1 Facsimile. Preis: geh. Schw. Kr. 2.50.

Gunvor Sahlin, César Chesneau du Marsais et son rôle dans l'évolution de la grammaire générale. Paris, Les Presses Universitaires de France, 1928. XVI+490 p. 8:o. — Du Marsais, auteur d'une *Exposition d'une Méthode raisonnée pour apprendre la langue latine* (1722), d'un *Traité des Tropes* (1730) et de nombreux articles, publiés notamment dans l'*Encyclopédie*, «est sans aucun doute le plus grand grammairien parmi les *grammairiens philosophes*... Par le fait qu'il s'est tenu moins à l'écart de la grammaire réelle que ses successeurs en général et que les MM. de Port-Royal, qui avaient ébauché la grammaire générale, ses théories se sont prêtées davantage à être reproduites par les auteurs de manuels scolaires.» La dissertation de M^lle^ Sahlin est mieux qu'un exposé des doctrines de Du Marsais: c'est une histoire de la grammaire générale jusqu'à la fin du XVIII^e^ siècle. M^lle^ S. a su dégager d'une manière attrayante l'essentiel des doctrines professées sur ce sujet quelque peu abstrait. — *A. L.*

J. J. Salverda de Grave, Sur une double accentuation des diphtongues en français (Verhandelingen der Koninklijke Akademie van Wetenschappen te Amsterdam. Afdeeling Letterkunde. Nieuwe Reeks, Deel XXVIII, No. 1). Uitgave van de Koninklijke Akademie van Wetenschappen te Amsterdam, 1928. 68 p. 8:o.

Sammlung romanischer Übungstexte, XIII. Band: Drei Erzählungen aus dem didaktischen Epos L'image du monde (Brandanus—Natura—Secundus), hrsg. von *A. Hilka*. Halle (Saale), Max Niemeyer, 1928. VII+69 S. 8:o. Preis: geh. RM. 1.80.

Schriften der Königsberger gelehrten Gesellschaft, 4. Jahr, Geisteswissenschaftliche Klasse, Heft 5: Das Rostocker Liederbuch, nach den Fragmenten der Handschrift neu herausgegeben von *F. Ranke* und *J. M. Müller-Blattau*. Halle (Saale), M. Niemeyer, 1927. S. 193–306 u. Facsimile. Preis: geh. RM. 10.–.

Hans Schulz, Deutsches Fremdwörterbuch, fortgeführt von *Otto Basler*. Zweiter Band, 2. Lieferung (N–P). Berlin u. Leipzig, Walter de Gruyter & Co., 1928. S. 169–280. 8:o. Preis: RM. 6.–.

H. Spanke, Das öftere Auftreten von Strophenformen und Melodien in der altfranzösischen Lyrik. Sonderabdruck aus Zeitschrift für französische Sprache und Literatur, 1928, S. 73–117.

Leo Spitzer, Stilstudien. I: Sprachstile. II: Stilsprachen. München, Max Hueber, 1928. XIII+295 u. 592 S. 8:o. Preis: I, brosch. RM. 7.50, Leinen RM. 9.20; II, brosch. RM. 12.50, Leinen RM. 14.30; I–II, brosch. RM. 18.–, Leinen RM. 21.–.

Staat und Geist. Arbeiten im Dienste der Besinnung und des Aufbaus, hrsg. von *H. Freyer, A. Jolles, G. Ipsen*, B. II: *J. Frankenberger*, Walpurgis. Zur Kunstgestalt von Goethes Faust. Leipzig, Ernst Wiegandt, 1926. 118 S. 8:o. Preis: geh. RM. 3.50, geb. RM. 5.–.

H. Strohmeyer, Methodik des neusprachlichen Unterrichts. Braunschweig, G. Westermann, 1928. 343 S. 8:o. Preis: geb. RM. 6.50.

Studien zur Englischen Philologie, LXXII: *H. Lüdeke*, Die Funktionen des Erzählers in Chaucers epischer Dichtung. Halle (Saale), M. Niemeyer, 1927. X+157 S. 8:o. Preis: geh. RM. 7.–.

The Anglo-Norman Voyage of St. Brendan by *Beneeit*. A Poem of the early twelfth Century, edited with Introduction, Notes & Glossary by *E. G. R. Waters*. Oxford, At the Clarendon Press; Oxford University Press, Humphrey Milford, 1928. CCII+212 p. 8:o. Price: 21/–.

Deutscher Sprachatlas auf Grund des von Georg Wenker begründeten Sprachatlas des Deutschen Reichs und mit Einschluss von Luxemburg in vereinfachter Form bearbeitet bei der Zentralstelle für den Sprachatlas des Deutschen Reichs und deutsche Mundartenforschung unter Leitung von *Ferdinand Wrede*. Lieferung I–II. Karte 1–14 a. Gr. in-fol. Dazu Text Seite 1–60. 8:o. Marburg (Lahn), N. G. Elwert'sche Verlagsbuchhandlung (G. Braun), 1926, 1928. Preis: jede Lieferung RM. 7.50.

Zeitschrift für Ortsnamenforschung, III (1928), 3. – Inhalt: *E. Schwarz*, Mundartliche Angleichung und verkehrte Schriftumsetzung in Ortsnamen der Sudetenländer. – *R. Vollmann*, Echt. – *J. Schnetz*, Nochmals zu den Ortsnamen auf -hall. – *C. Schererz*, Studien zu den Ortsnamen von Cambridgeshire. – *O. K. Schram*, Place-Names in -sett in the East of England. – Besprechungen. – IV (1928), 1. Inhalt: *J. Schatz*, Zur Sprachform altbairischer Ortsnamen. – *E. Schröder*,

Zur Geschichte der Ortsnamen auf -rode. — *J. Sturm*, Stromschnellen in der Namengebung der Alpenländer. — *Iorgu Iordan*, Bezeichnungen für «Rodeland» in der rumän. Toponomastik. — *J. Loewenthal*, Phrygisches aus Lydien; Illyrisch-Germanisches. — *E. Schwarz*, Die Ortsnamenforschung in den Sudetenländern. — *J. Melich, E. v. Schwartz, W. Steinhauser*, Fidisch. — Besprechungen. — München u. Berlin, R. Oldenbourg.

Schriftenaustausch.

Acta et Commentationes Universitatis Tartuensis (Dorpatensis), B. Humaniora, XII (1928).

Acta Philologica Scandinavica, II (1927), 1–4, III (1928), 1–3.

Beiträge zur Erforschung der Sprache und Kultur Englands und Nordamerikas (Fortsetzung der «Giessener Beiträge»), hrsg. von *W. Horn*. Band I, Heft 1: *H. Dietert*, Byron als Beurteiler von Dichtern und Dichtung; *H. Matthes*, Die Verschleierung der Verfasserschaft bei englischen Dichtungen des 18. Jahrhunderts. Breslau, im Verlag des Englischen Seminars der Universität, 1928. 113 S. 8:o.

Bijdragen voor Vaderlandsche Geschiedenis en Oudheidkunde, VI Reeks Deel VII, Afl. 1–4.

«Ce fastu?», IV (1928), 3–8.

Don Kichote de la Mantcha, Das ist: Juncker Harnisch auss Fleckenland, Aus Hispanischer Spraach in hochteutsche obersetzt. Franckfurt, In Verlegung Thomae Matthiae Götzen. 1648. — Dieses Buch, ein Neudruck der ältesten bekannten deutschen Don Quixote Übersetzung, wurde mit Unterstützung Eines Hohen Senats der Freien und Hansestadt Hamburg gelegentlich des XXI. Deutschen Neuphilologentages in Hamburg hergestellt. Herausgegeben im Jahre 1928 nach dem im Besitz der Hamburgischen Staats- und Universitätsbibliothek befindlichen Exemplar vom Seminar für romanische Sprachen und Kultur der Hamburgischen Universität, gedruckt bei J. J. Augustin in Glückstadt und Hamburg und verlegt bei Friederichsen, de Gruyter & Co., Hamburg. Den Druck überwachten W. Giese und H. Tiemann. — 426 S. 16:o. Preis: RM. 5.—, geb. RM. 6.—. — Diese Übersetzung ist zwar nur ein Versuch, da sie nur bis zur ersten Hälfte des 23. Kapitels gediehen ist, aber ein ernsthafter und für den Anfang überraschend guter Versuch, der das spanische Original als direkte Vorlage benutzt. Die nächstfolgenden Übersetzungen gehen auf französische Ausgaben zurück, ohne den Originaltext heranzuziehen. Erst 130 Jahre später

(1775) findet F. J. Bertuch wieder den Weg zur spanischen Vorlage. Vor allen Dingen aber kann die Bedeutung dieses Übertragungsversuches für die Geschichte der deutschen Don-Quichote-Übersetzungen nicht hoch genug eingeschätzt werden. Ohne ihn ist Bertuchs Werk, aus dem die deutschen Klassiker und älteren Romantiker den unsterblichen Roman kennengelernt haben, nicht zu denken; die vortreffliche Stuttgarter Übersetzung von 1837 fusst teils auf der Zwischenstufe Bertuch, teils auch direkt auf ihm, und selbst in der bislang besten Verdeutschung durch Ludwig Braunfels finden sich Spuren seiner Benutzung.

Finnisch-ugrische Forschungen, XIX (1928), 1–3.

Fundació Concepció i Cibils, Vda. Romaguera. Obra del Cançoner popular de Catalunya. Materials. Volum I, Fascicle 2: Memòries de missions de recerca, estudis monogràfics, cròniques, per *J. Llongueres, H. Anglès, P. Bohigas, J. Massó Torrents, Lluís Romeu, F. Pujol, J. Puntí i Collell.* Barcelona, 1928. 385 p. 4:o.

Giessener Beiträge zur Romanischen Philologie, Heft 21: *K. Gernand*, Die Bezeichnungen des Sarges im Gallo-romanischen. Giessen, 1928. 44 S. 8:o u. 1 Karte. Preis: geh. RM. 3.—.

Hamburgische Universität. Abhandlungen aus dem Gebiet der Auslandskunde, Band 27. Reihe B, Völkerkunde, Kulturgeschichte und Sprachen, Band 15: *Hermann Urtel* †, Beiträge zur portugiesischen Volkskunde. Hamburg, Kommissionsverlag Z. Friedrichsen & Co., 1928. 83 S. 4:o u. 4 Tafeln. Preis: geh. RM. 6—. — In diesem reich dokumentierten Werk behandelt der Verfasser unter Heranziehung entlegenen und schwer zugänglichen Quellenmaterials in systematischer Darstellung Glauben, Feste und Sitten und Gebräuche des portugiesischen Volkes. Ein ausführliches Kapitel beschäftigt sich mit der portugiesischen Gebärdensprache. Es ist das erste zusammenfassende Werk dieser Art, nicht nur in deutscher Sprache, sondern überhaupt, und weisst der Forschung neue Wege.

Hamburgische Universität. Reden, gehalten bei der Eröffnungsfeier am 10. Mai 1919 in der Musikhalle von Bürgermeister Dr. W. v. Melle und Prof. Dr. K. Rathgen, erstem Rektor der Universität. Hamburg, C. Boysen, 1919. 28 S. 8:o.

Hamburgische Universität. Reden, gehalten bei der Feier des Rektorwechsels am 10. November 1927. Hamburg, C. Boysen, 1927. 37 S. 8:o.

La Universidad de Hamburgo. Descripción ilustrada. Publicado bajo los auspicios del Claustro Universitario por el Prof. Dr. *W. Weygandt.* 92 p. 8:o.

Karl Hansen, Atmungsbewegungen bei den Schulkindern. Diss. Hamburg, 1928. 77 Tabellen, 8:o.

G. Hensell, Das protestantische Moment in der Aussenpolitik des Grossen Kurfürsten von 1672 bis 1688. Diss. Hamburg, Robert Noske, 1927. VIII+61 S. 8:o.

The Johns Hopkins Studies in Romance Literatures, and Languages, Vol. X: The Misterio de los Reyes Magos, its position in the development of the Mediaeval Legend of the Three Kings, by *Winifred Sturdevant*. Baltimore, Maryland, The Johns Hopkins Press; Paris, Les Presses Universitaires de France, 1927. 130 p. 8:o.

The Journal of English and Germanic Philology, XXVII (1927), 1–2.

Les Langues Modernes, XXVI (1928), 1–6, et Supplément.

R. Lenz, El Papamiento. La lengua criolla de Curazao. La gramática mas sencilla. Publicado en los Anales de la Universidad de Chile, 2a. Serie, Año IV, 1926, y V, 1927. Santiago de Chile, Establecimientos Gráficos «Balcells & Co.», 1928. 341 p. gr. 8:o.

Leuvensche Bijdragen, XIX (1927), 2–4 & Bijblad.

Literaturblatt für germanische und romanische Philologie, XLIX (1928), 1–10.

Literis, V (1928), 1–2.

The Modern Language Notes, XLIII (1928), 3–6.

Modern Languages, IX (1928), 3–6.

Moderna Språk, XXII (1928), 3–7.

Museum, XXXV (1928), 6–12.

Namn och Bygd, XV (1927), 1–4. Bil. C: 1–2: *Nils Ödeen*, Studier i Smålands bebyggelsehistoria. Ett bidrag till svensk ortnamnsforskning. — XVI (1928), 6 (Bil. B: 3): En Siöö-Book som innehåller om Siöfarten i Östersiön aff *Johan Månsson*, Stockholm 1644. Med efterskrift, ortnamnsregister, ordlista och sjökort utgiven av *Herman Richter*. Häfte 3. Lund, C. W. K. Gleerup.

Die Neueren Sprachen, XXXVI (1928), 2–5. Beiheft Nr. 12 b: *E. Moosmann*, Englische Literaturstunden auf der Oberstufe. — Nr. 14: *M. Walter* u. *P. Olbrich*, Beiträge zur Methodik des neusprachlichen Unterrichts.

Nuovi Studi Medievali, III (1926–1927), 1.

Nysvenska Studier, VIII (1928), 1–2.

Proceedings of the Leeds Philosophical and Literary Society. Literary & Historical Section, Vol. 1, Part IV (1927), V & VI (1928).

H. Prösch, Bismarcks Reichstagsreden zur auswärtigen Politik. Versuch einer kritischen Würdigung. Diss. Hamburg, 1928. 144 S. 8:o.

Publications of the Institute of French Studies: *Barbara Matulka*, The Cid as a Courtly Hero: From the *Amadís* to Corneille. Columbia University, 1928. 54 p. 8:o.

Publications of the Modern Language Association of America. XLIII, 1–2. Supplement to Volume XLII (= Supplement and List of Members 1927).

Revista de Filología Española, XIV (1927), 4; XV (1928), 1.

Revista filologică, I (1927), 3 [P. 284–309, Note asupra limbii lui Chrestien de Troyes, par Adele Getzler].

Revue belge de Philologie et d'Histoire, VII (1928), 1–2. — Table générale de la Revue belge de Philologie et d'Histoire (tomes I à V, 1922 à 1926) et du Bulletin philologique et historique (tomes I et II, 1920 à 1921), publiés par la Société pour le progrès des Études philologiques et historiques, dressée par Joseph De Smet. Bruxelles, 1928. 200 p. 8:o.

Revue des Études Hongroises, VI (1928), 1. — Dans la Chronique, p. 86–96: *Viljo Tarkiainen*, La litterature finnoise d'aujourd'hui.

Romanische Forschungen, XLI (1928), 2: *F. Nowak*, G. Flaubert als Romantiker; *G. L. Doty*, Juan de Zabaleta's El día de fiesta por la mañana.

J. Sass, Die Sprache des niederdeutschen Zimmermanns, dargestellt auf Grund der Mundart von Blankenese (Holstein). Diss. Hamburg, 1926. XIX+149 S. 8:o.

Slavia, VI, 4; VII (1928), 1.

Studier i modern språkvetenskap utgivna av Nyfilologiska Sällskapet i Stockholm, X. Uppsala, Almqvist & Wicksell, 1928. 202 S. 8:o. Preis: Schw. Kronen 5.—.

University of Illinois Studies in Language and Literature, XII, 2–3: *Murray Wright Bundy*, The Theory of Imagination and Mediaeval Thought. 289 p. 8:o. Price: $ 3.00: — *Th. E. Oliver*, The *Merope* of George Jeffreys as a Source of Voltaire's *Mérope*. 111 p. 8:o. Price: $ 1.00.

Virittäjä, XXXII (1928), 3–4, 5–7 (Festschrift, Yrjö Wichmann dargebracht).

A. Vogel, Herders «Journal meiner Reise von 1769». Ideengehalt und Bedeutung für die geistige Entwicklung des Verfassers. Diss. Hamburg, Robert Noske, 1928. VIII+95 S. 8:o.

Volkstum und Kultur der Romanen, Sprache, Dichtung Sitte. Vierteljahrsschrift mit Unterstützung der Hamburgischen Wissenschaftlichen Stiftung herausgegeben vom Seminar für romanische Sprachen und Kultur an der Hamburgischen Universität. 1. Jahrgang — 1. Heft. Hamburg, Friederichsen, de Gruyter & Co. m. b. H., 1928. 112 S. 8:o. Bezugspreis jährlich RM. 18 —.

Mitteilungen.

Einheimische Veröffentlichungen: *Oskari Kajava*, Études sur deux poèmes français relatifs à l'abbaye de Fécamp (Annales Academiae Scientiarum Fennicae, B, XXI). Helsinki, 1928. 157 p. 8:o. — *T. E. Karsten*, Die Germanen (Grundriss der Germanischen Philologie, 9). Berlin u. Leipzig, 1928. X+241 S. mit 4 Tafeln und 8 Textabbildungen. — *O. J. Tallgren*, Survivance arabo-romane du Catalogue d'étoiles de Ptolémée. Études philologiques sur différents manuscrits. I: Introduction et Série Première. (Extrait de Studia Orientalia, ed. Societas Orientalis Fennica, t. II). Helsinki, 1928. 83 pages in-8°.

Einheimische Beiträge zu ausländischen Publikationen: *A. Långfors*, Mélanges de poésie lyrique française, II, in Romania, LIII, 474–583. Assemblée générale ordinaire de la Société des anciens textes français tenue à l'École des Chartes le 7 mai 1926. Discours de M. *Långfors*, président, in Bulletin de la Société des anciens textes français, cinquante et unième et cinquante-deuxième années (Paris, 1927), p. 78–87. — *O. J. Tallgren*, La description de l'étoile «ε Virginis» dans l'Astronomie d'Alphonse X. Histoire d'une erreur, accompagnée d'une série de notices sur un travail en préparation, in Rev. de filol. española, XV (1928), p. 52–66, 2 facsimilés.

Ausländische Besprechungen einheimischer Publikationen: Neuphilologische Mitteilungen, XXVIII, bespr. von Mario Roques in Romania, LIII, 593–5. — *U. Lindelöf*, Die neue Ausgabe des Rituale Ecclesiae Dunelmensis und die Sprache der Glosse, bespr. in Beiblatt zur Anglia, XXXIX, 145–151. — Ders., Grundzüge der Geschichte der englischen Sprache, bespr. von H. M. Flasdieck in Literaturblatt für germanische und romanische Philologie, XLIX, 269. — *O. J. Tallgren*, Los nombres árabes de las estrellas y la transcripcion alfonsina, bespr. von A. Bricteux in Revue belge de philologie et d'histoire, VII (1928), p. 162–3. — *A. Wallensköld*, Les chansons de Thibaut de Champagne, bespr. von H. Spanke in Zeitschrift für französische Sprache und Literatur, 1928, S. 172–5.

NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

30. JAHRGANG

1929

SHL
WITHDRAWN

SWETS & ZEITLINGER N.V.
AMSTERDAM - 1967